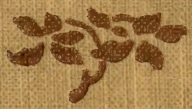
LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE

3 1761 04132 1357

MOLIÈRE

SCÈNES CHOISIES



Prix 2F 50

Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

MRS. MAURICE DUPRÉ

MOLIÈRE

SCÈNES CHOISIES

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Collection Moderne de Classiques

comprend déjà :

ŒUVRES COMPLÈTES

La Bruyère. — *Les Caractères*, annotés par M. G. Cayrou, professeur au Lycée de Toulouse, 70 illustr. documentaires, 1 vol. relié toile. **3** fr. —
Relié mouton souple, tête dorée *(Notre La Bruyère)*... **5** fr. —

MORCEAUX CHOISIS

Corneille. — *Théâtre choisi* (4 pièces entières, analyses et extraits de toutes les autres œuvres), par Mme P. Crouzet, MM. P. Crouzet, P. Andraud, F. Minouflet, 85 illustrations, 1 vol. relié toile..... **4** fr. —
Relié mouton souple, tête dorée *(Notre Corneille)*..... **6** fr. —

Molière. — *Scènes choisies*, annotées par M. Ch. Georgin, professeur au Lycée Henri-IV, nombr. illustrations scéniques, 1 vol. relié toile.. **2** fr. **50**
Relié mouton souple, tête dorée *(Notre Premier Molière)* **4** fr. —

Fénelon. — *Choix de fables et de dialogues*, annotés par M. P. Andraud, professeur au Lycée Montaigne, 30 illustr., 1 vol. cart. 1/2 toile. **1** fr. **75**

Montesquieu. — *Morceaux choisis*, annotés par M. M. Roustan, professeur au Lycée Condorcet, 35 illustrations, 1 vol. relié toile..... **2** fr. **50**
Relié mouton souple, tête dorée *(Notre Montesquieu)* .. **4** fr. —

J.-J. Rousseau. — *Morceaux choisis*, annotés par M. D. Mornet, professeur au Lycée Carnot, 35 illustrations, 1 vol. relié toile ..... **2** fr. **50**
Relié mouton souple, tête dorée *(Notre Rousseau)*..... **4** fr. —

Chateaubriand. — *Morceaux choisis*, annotés par M. R. Canat, professeur au Lycée Hoche, 41 illustrations, 1 vol. relié toile..... **3** fr. —
Relié mouton souple, tête dorée *(Notre Chateaubriand)*. **4** fr. **50**

H. de Balzac. — *Morceaux choisis*, annotés par M. J. Merlant, professeur-adjoint à la Faculté des Lettres de Montpellier, 37 illustrations, 1 vol. cartonné 1/2 toile..... **3** fr. —
Relié mouton souple, tête dorée *(Notre Balzac)*..... **4** fr. **50**

A. de Vigny. — *Morceaux choisis*, annotés par M. R. Canat, professeur au Lycée Hoche, 65 illustrations, 1 vol. relié toile..... **3** fr. —
Relié mouton souple, tête dorée *(Notre Vigny)*..... **5** fr. —

PIÈCES DE THÉATRE

Corneille. — *Le Cid*, annoté par M. et Mme P. Crouzet, 12 illustrations documentaires..... **1** fr.

Corneille. — *Horace*, annoté par M. et Mme P. Crouzet, 30 illustrations..... **1** fr.

Corneille. — *Cinna*, annoté par M. P. Andraud, professeur au Lycée Montaigne, 15 illustrations.. **1** fr.

Corneille. — *Polyeucte*, annoté par M. F. Minouflet, professeur au Lycée de Lille, 16 illustrations documentaires..... **1** fr.

Racine. — *Andromaque*, annot. par M. et Mme P. Crouzet, 28 ill.. **1** fr.

Racine. — *Britannicus*, annoté par M. et Mme P. Crouzet, 20 ill. **1** fr.

Molière. — *Les Précieuses Ridicules*, annotées par M. et Mme P. Crouzet, 14 illustrations... **1** fr.

Molière. — *Les Femmes Savantes*, annotées par M. et Mme P. Crouzet, 14 illustrations..... **1** fr.

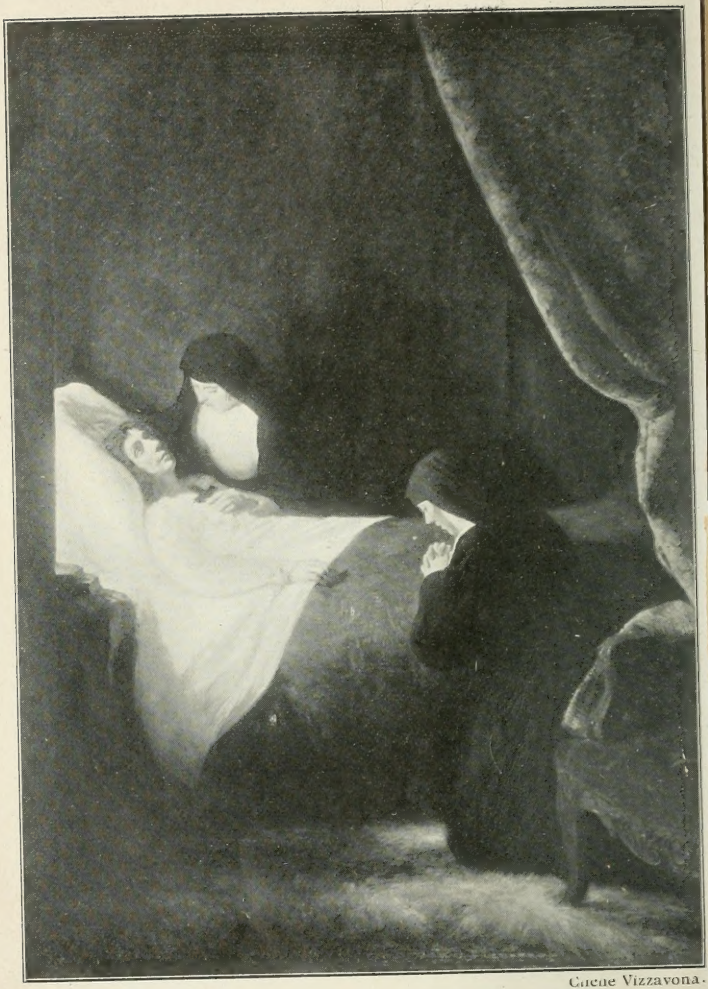
Molière. — *Le Misanthrope*, annoté par M. F. Gache, professeur au Lycée de Montpellier, 20 ill.. **1** fr.

HISTOIRE ILLUSTRÉE de la LITTÉRATURE FRANÇAISE

Précis Méthodique, par MM. E. Abry, C. Audic et P. Crouzet

2e édition revue et corrigée (40e mille)

Un vol. in-8 carré, impr. sur beau papier d'alfa et orné de 324 illust. docum.
Broché : **5** fr. ; rel. toile : **5** fr. **50** ; rel. mouton souple, tête dorée : **7** fr. **50**



Cliché Vizzavona.

FIG. 1. — La mort de Molière. (Tableau d'Emile Renard).
(Salon de 1912 — Artistes Français.)

Molière mourut assisté de deux religieuses (p. 22). L'histoire a heureusement inspiré le peintre. La composition du tableau, l'attitude différente des deux femmes, et le jeu habile de l'ombre et de la lumière sont impressionnants. Une des mains du mourant s'allonge sur le lit ; l'autre, guidée par la religieuse, repose sur le crucifix. C'est bien Molière, tel que nous le connaissons par les portraits célèbres (p. 21). Mais la face est toute pâle dans la lumière, les yeux se fixent tristement, et pourtant, sur ce visage où apparaissent la souffrance et la lassitude, reste encore un mélancolique reflet de jeunesse.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE
Collection moderne de Classiques
Publiée sous la direction de M. Paul CROUZET

MOLIÈRE

Scènes choisies

NOUVELLE ÉDITION

Avec une Méthode suivie de Lecture expliquée
Avec un Commentaire classé, simplifié et modernisé

(Nombreuses Illustrations scèniques)

PAR

Ch. GEORGIN
Professeur de Première au Lycée Henri-IV

PARIS
HENRI DIDIER, Libraire-Editeur
4 et 6, Rue de la Sorbonne, 4 et 6
—
1914

PQ
1823
G46
1914

PRÉFACE

Les éditions paraissant dans

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ILLUSTRÉE

Collection moderne de Classiques

ont pour caractère essentiel d'être faites surtout pour l'enseignement.

Elles ne sont pas des travaux d'érudition, mais des travaux de pédagogie pratique.

On y utilise autant que possible les plus récents travaux d'érudition, les meilleures éditions antérieures, auxquelles est dû sans doute le meilleur de celles-ci, et les résultats les plus certains de la science contemporaine (dont les progrès d'ailleurs sont si incessants que les éditions ont périodiquement besoin d'être renouvelées), mais sans exposer jamais la science pour elle-même et en se contentant d'adapter ses résultats aux besoins des classes.

C'est ainsi que persuadés de la nécessité, pour l'étude vraiment scientifique de la littérature, de replacer les auteurs et les œuvres dans leur milieu exact et à leur date, de ressusciter pour les yeux les époques et les circonstances où les œuvres ont paru, tous les auteurs de ces éditions ajoutent à la suite de l'œuvre elle-même une collection d'illustrations documentaires, souvent inédites ou peu connues, qui aide à donner à l'œuvre son vrai sens et sa vraie portée.

Ainsi est complétée notre *Histoire illustrée de la Littérature française*, qui fait, avec ses 324 illustrations, pour l'ensemble de la littérature ce que ces éditions font pour chaque œuvre particulière.

Mais cette collection apporte aussi quelques autres innovations toutes destinées à justifier son épithète de *moderne*.

Elle est *moderne*, en s'efforçant de dégager, dans les notices et dans les notes, l'intérêt actuel et contemporain que présentent les auteurs et les œuvres (et cela d'ailleurs sans dénaturer ce qui était la vraie pensée de l'auteur à sa date). L'utilitarisme d'aujourd'hui est trop porté à considérer les grandes œuvres littéraires comme des vieilleries sans intérêt pour lui ; c'est les défendre à ses yeux, c'est surtout éveiller la curiosité de la jeunesse, que d'indiquer çà et là et *d'amorcer* (en laissant aux maîtres et aux élèves le soin de les continuer) quelques-uns des développements susceptibles de montrer que la pensée des grands classiques trouve des applications journalières dans notre société.

Elle est *moderne* en se mettant au niveau des besoins de la clientèle scolaire d'aujourd'hui. Cette clientèle est de plus en plus composée de gens qui ignorent les langues anciennes, ou qui, comme nous tous, par le seul effet de l'éloignement, comprennent de moins en moins la langue française classique. D'où la nécessité, non seulement de ne jamais citer du latin ou du grec sans le traduire, mais encore de traduire souvent la langue même du 17e siècle. Voilà pourquoi ces éditions, diminuant les *notes d'érudition* qui risquent d'étouffer l'œuvre sous leur amas et qui ont peut-être quelque responsabilité dans la fameuse crise du français, multiplient au contraire les *notes d'explication*. Mais les notes multipliées sont un autre danger : l'élève s'y perd. Pour éviter ce danger, ces notes d'explication sont abrégées, réduites au minimum ; et surtout, autant que possible, classées de façon que la multiplicité des notes soit ramenée à quelques principes généraux. Dans chaque

œuvre il y a de nombreux passages qui exigent la même observation grammaticale ou littéraire : si on la répète, c'est fastidieux et encombrant, — si on ne la répète pas et qu'on renvoie à un passage antérieur, c'est inutile, car l'élève va rarement au renvoi. Voici le moyen terme adopté ici : la première fois que se présente un fait grammatical, par exemple, nous formulons en note *(et imprimons en italique continue)* le principe général, dont il est l'application particulière, — et surtout ce principe général nous le résumons dans un exemple simple et court :

Il se faut entr'aider (pour la place, fréquente au 17e siècle, du pronom personnel complément) ;

Faire leçon (pour la suppression de l'article fréquente au 17e siècle) ;

La grecque beauté (pour la place de l'épithète), etc., etc.

Puis, à chaque nouvelle application particulière qui se présente, nous rappelons la *règle*[1] générale uniquement par l'*exemple* qui la résume : RÈGLE : *Il* se *faut entr'aider*, etc., etc. Si règle et exemple ont été une fois bien compris, il est vraisemblable que ce simple rappel suffira à réveiller tous les souvenirs nécessaires, et surtout que l'élève, quand il achèvera l'étude de l'œuvre, sera en possession d'un certain nombre de principes généraux[2], qui lui expliqueront bien des détails. Tel est l'effort fait pour réduire les notes à la fois à l'essentiel et à l'unité.

Cette collection espère encore être *moderne* en reprenant une vieille tradition, dont on a dit trop de mal, la tradition des notes d'appréciation littéraire.

1. Nous prenons le mot *règle* non pas dans son sens strict de règle de grammaire, mais dans un sens plus général, et parfois comme équivalent d'*habitude*, *fait général*, *tolérance grammaticale*, etc.

2. Les mêmes règles et les mêmes exemples se retrouvent dans tous les volumes de la collection, de façon à assurer pour les élèves la continuité d'une même méthode.

Sans tomber dans l'admiration verbeuse, et sans empiéter sur les impressions personnelles du maître et des élèves, il est possible, en quelques mots précis, d'exciter discrètement les élèves à sentir et à juger la beauté littéraire. En tous cas, la méthode contraire a fait ses preuves, et depuis que les notes d'érudition ont remplacé les notes littéraires, on a des élèves beaucoup moins sensibles à la valeur artistique des œuvres. Or, cette valeur artistique étant ce qui rend les œuvres éternelles et par suite actuelles, c'est encore être *moderne* que d'y insister.

Peut-être aussi voudra-t-on bien apprécier comme un effort *moderne* notre tendance aux méthodes concrètes et aux méthodes actives : d'une part, la publication de tous ces documents illustrés qui aideront à reconstituer les milieux dans lesquels les œuvres sont nées, d'autre part toutes ces invitations, multipliées en note pour les élèves, à des recherches et à des travaux personnels sur un texte précis, ou encore nos essais d'une explication des textes, non pas émiettée en remarques de détail, mais suivie, comme la demandent les plus récents Programmes et Instructions.

C'est l'ensemble de cette tentative pour mettre une nouvelle méthode et une nouvelle vie dans l'étude de la littérature que nous présentons au jugement éclairé du corps enseignant, dont nous sollicitons toutes les observations suggérées par l'expérience et capables de faire apporter toutes les rectifications et mises au point, exigées par l'expérience pédagogique de tous, à ce qui n'est le résultat que de l'expérience pédagogique de quelques-uns.

PAUL CROUZET,

Agrégé des Lettres,

Professeur de Première au Collège Rollin (Paris).

***

Un mot pour l'explication de la méthode particulière suivie dans tous les *Morceaux choisis* de la collection.

Un principe unique inspire cette méthode : si les *Morceaux choisis* sont un mal nécessaire, en ce sens qu'ils ont été trop souvent conçus de façon à faire perdre le sentiment et le goût de l'œuvre intégrale, on s'efforce d'atténuer le mal du passé par tous les moyens possibles, afin de développer au contraire le sens de l'intégralité de l'œuvre, ce qui est la méthode à la fois la plus pédagogique et la plus scientifique.

De ce principe découlent les applications suivantes :

1° *Classement.* — Plus de distribution de morceaux pris un peu partout en rubriques artificielles créées par l'annotateur « Politique, Voyages, Littérature, Pédagogie, Variétés, etc. » On ne connaîtra ici, autant que possible, d'autre ordre que l'ordre chronologique[1] des ouvrages, et d'autre principe d'unité que l'unité même de l'œuvre de l'écrivain.

2° *Analyse.* — Outre que chaque œuvre garde sa date et son indépendance, elle garde aussi sa suite des idées. Plus de fragments accolés sans lien, mais des extraits reliés par une analyse suivie[2], qui, d'une part, renseigne précisément sur ce qu'on n'a pu citer et donne l'impression de l'ensemble ; d'autre

1. Quand un extrait, pour une raison quelconque, n'est pas à sa date, la raison du déplacement est toujours donnée et l'extrait est signalé par un trait ondulé (~~~~) en marge.

2. Jamais une coupure n'est faite sans que le lecteur soit averti par des points de suspension, afin qu'il ne soit pas exposé à chercher la suite des idées où elle ne serait pas.

part, assure aux extraits cités leur véritable valeur, en les replaçant dans la suite des idées de l'œuvre entière.

3° *Titres.* — De même, les extraits conservent autant que possible leur vrai titre, quand l'auteur en a donné un, prennent par exemple pour eux l'en-tête du chapitre d'où ils sont tirés, etc., de façon à supprimer le plus possible l'abus des titres inventés par l'annotateur. Pourtant on ne s'est pas interdit l'habitude de résumer au début d'un morceau son idée générale, mais ces titres fictifs sont toujours encadrés [ ] pour n'être pas confondus avec des titres réels. Il ne faut pas qu'un moyen mnémotechnique utilisé par les éditeurs soit pris pour une œuvre de l'auteur et que les élèves croient que Musset, par exemple, a fait une pièce intitulée *Le Pélican*, pendant qu'ils ignoreront la *Nuit de Mai*.

4° *Choix.* — Enfin le choix des morceaux est aussi prudent que large. Le respect dû à la jeunesse, à toutes les consciences et à toutes les convenances, doit passer et passe ici avant tout ; mais il est impossible de méconnaître que, de notre temps, les idées s'élargissent et que les scrupules, littéraires ou sociaux, par exemple, qui auraient fait autrefois éliminer certains morceaux, n'agissent plus aujourd'hui. Il ne suffit plus en particulier qu'un morceau touche aux questions contemporaines, pour que ce soit une raison de l'écarter : au contraire. Ainsi, l'intérêt des *Morceaux choisis* est augmenté et modernisé : ainsi la pensée de l'écrivain est plus intégralement représentée.

P. C.

AVANT-PROPOS

DES SCÈNES CHOISIES

Ce livre a été composé pour des enfants, avec des enfants. Comme Molière essayait, dit-on, l'effet de ses pièces sur sa servante La Forest, j'ai fait lire à de très jeunes lecteurs les scènes qui me paraissaient à leur portée et je n'ai gardé que celles qui les avaient intéressés. On ne s'étonnera donc pas de lacunes énormes : les plus fortes scènes du poète ne sont point ici et les pièces critiques n'y figurent pas. En revanche j'ai inséré nombre de passages dont le comique n'est pas des plus fins, mais qui sont d'une gaîté particulièrement goûtée de l'enfance. Il m'a semblé que Molière même, interrogé sur la meilleure manière d'instruire les enfants, eût répondu que la première est de les amuser.

Il s'agissait d'ailleurs d'adapter des Scènes choisies *de Molière, soit aux élèves du 1er cycle (garçons et filles), auxquels les programmes les recommandent, en attendant de leur indiquer plus tard (dans le 2me cycle) un* Théatre choisi, — *soit à toutes les jeunes intelligences, auxquelles on peut avoir de bonnes et diverses raisons de ne pas donner encore un Théâtre complet.*

Je n'ai pas hésité à multiplier les explications de sens *partout où le texte m'a paru présenter quelque difficulté pour des débutants.*

Tout en me reportant au texte de l'excellente collection des Grands Ecrivains de la France, *j'ai souvent*

reproduit l'indication des jeux de scène *que fournit l'édition de 1734. Ces indications donnent de la lumière et de la vie.*

Quant à l'illustration, nous avons, pour le choix des gravures, suivi le principe qui a présidé au choix des morceaux et au caractère de l'annotation : « rien de savant, mais des choses vivantes ». Nous avons omis, quelque intéressants qu'ils soient, les documents de valeur inédite, tels qu'on les trouvera dans les éditions des pièces complètes, le THÉATRE CHOISI *et l'*HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE. *Nous avons voulu* illustrer les scènes, *c'est-à-dire évoquer aux yeux la représentation dans le décor même, avec le jeu, les costumes et les attitudes des acteurs. Nous avons voulu* mener les enfants chez Molière.

CH. G.

Paris, mars 1914.

EXPLICATION

DES

SIGNES ET ABRÉVIATIONS

SIGNES

Le signe § veut dire « paragraphe ».

Le signe = a été régulièrement employé, dans un but constant d'abréviation, pour remplacer les mots « *égale*, *équivaut à*, *signifie*, etc., » et tous mots analogues.

Le signe * *(astérisque)* introduit un exercice, écrit ou oral, proposé sur un texte précis (exercice ayant pour but d'éloigner les élèves des vagues et amples considérations sur les œuvres, et de les habituer au contraire à des recherches exactes sur des points bien délimités).

ABRÉVIATIONS

A. = acte.
c.-à-d. = c'est-à-dire.
Cf. = « Confer », mot latin pour dire « Comparez, voyez ».
éd. = éditeur, édition.
lat. = latin.
n. = note.
o. c.; op. cit. = œuvre citée.
p. ex. = par exemple.
p., pp. = page, pages.
sc. = scène.
sqq. = et suivants.
trad. = traduction.
v. = vers.
VAR. = variante.

L'abréviation : CROUZET..., *Gr. Fr.*, renvoie régulièrement à

CROUZET, BERTHET, GALLIOT,
Grammaire Française simple et complète pour toutes les classes
(Privat-Didier, éd.)

L'abréviation : ABRY..., *H. ill. Litt. Fr.* renvoie régulièrement à

ABRY, AUDIC, CROUZET,
Histoire illustrée de la Littérature française
324 illustrations (H. Didier, éd.).

MOLIÈRE

NOTICE BIOGRAPHIQUE

1° La jeunesse de Molière (1622-1645).

Molière s'appelait de son vrai nom Jean-Baptiste Poquelin. Il était né dans le quartier des Halles, quartier bruyant et commerçant, où « les bons becs de Paris » ont toujours conservé leur renommée. Il fut baptisé en l'église Saint-Eustache, le 15 janvier 1622. Son père, Jean Poquelin, était marchand tapissier rue Saint-Honoré. En 1634, la mère de Molière, Marie Cressé, mourut : l'enfant n'avait que dix ans.

Non loin de la paroisse Saint-Eustache se trouvait, rue Mauconseil, le plus fameux théâtre de l'époque, l'Hôtel de Bourgogne. Des acteurs célèbres : Turlupin, Gros-Guillaume, Gauthier-Garguille, y jouaient des farces joyeuses. Or on dit que le grand-père maternel de Molière, Louis Cressé, qui aimait éperdument la comédie, menait souvent le petit Poquelin à l'Hôtel de Bourgogne. Ainsi se serait éveillée la vocation de Molière. Il dut aussi fréquenter la foire Saint-Germain, où il y avait des théâtres. Mais surtout non loin de la maison paternelle était le Pont-Neuf, avec tout un monde de bateleurs, farceurs et charlatans sans cesse environnés de badauds. C'est là que l'illustre Tabarin faisait la parade devant la boutique où Mondor, le charlatan, vendait des onguents et des baumes. Que de merveilles pour les yeux du jeune Poquelin !

Le métier de tapissier était lucratif, et le père de Molière pouvait faire faire des études à son fils. D'ailleurs, depuis 1631, il avait acheté l'office de tapissier-valet de chambre du Roi. Molière fut donc mis, à la fin de 1636, au collège de Clermont, qui est aujourd'hui le lycée Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques. Le collège était alors dirigé par les jésuites. On y faisait d'excellentes études latines et les internes y représentaient même des tragédies de Sénèque, des comédies de Térence et de Plaute. Quand Molière sortit, en 1640, il était bon humaniste et il le prouva plus tard. Pour ce qui est de la philosophie, il dut, en 1641, profiter des leçons que le fameux Gassendi donnait à son ami Chapelle. Et c'est alors qu'il se lia avec Bernier, le futur voyageur, et Cyrano de Bergerac, tant célébré de nos jours. Tous ces compagnons de

Molière brillaient, comme lui-même, par l'indépendance de leur esprit et de leur humeur.

Molière fut ensuite étudiant en droit, tout le monde l'était. Il prit ses licences à Orléans, où les juges n'étaient point sévères. Molière ne fut point avocat et il ne fut guère tapissier du roi, bien que son père lui eût, dès 1642, assuré la survivance de sa charge. Car déjà le démon du théâtre l'avait tenté. Au commencement de 1643, il annonçait à son père qu'il voulait être comédien.

Le 30 juin 1643, il s'associait définitivement avec un groupe de jeunes gens, parmi lesquels Madeleine et Joseph Béjart, fille et fils d'un procureur au Châtelet. Ainsi fut fondé, sous un nom sonore, *l'Illustre Théâtre*. C'est en vain que la famille des Poquelin essaya de retenir Molière. On raconte même que, pour ramener au foyer l'enfant prodigue, on lui envoya un certain Georges Pinel, son ancien maître d'écriture. L'ambassadeur fit des remontrances. Molière riposta par une si agréable peinture de la vie des comédiens, que Pinel, séduit, s'enrôla dans la troupe. Le jeune Poquelin changea alors son nom de Poquelin en celui de Molière, sans qu'on sache ce qui le poussa à choisir ce pseudonyme.

L'Illustre Théâtre commença par donner des représentations aux fossés de la tour de Nesles, tout près de l'église Saint-Sulpice ; en janvier 1644. Mais les affaires n'allèrent pas. On se transporta au jeu de Paume de la Croix-Noire, près du fort Saint-Paul. Même insuccès. En août 1645, Molière est même enfermé au Châtelet, pour n'avoir pu payer ses dettes à ses fournisseurs de linge et de chandelle. Et cependant les frais des représentations n'étaient pas bien considérables. Des tapisseries formaient tout le décor et l'imagination des spectateurs avait fort à faire. Toute la lumière se composait primitivement de quelques chandelles dans des plaques de fer blanc attachées aux tapisseries. Mais comme elles n'éclairaient les acteurs que par derrière et un peu sur les côtés, ce qui les rendait presque noirs comme diables, on fit des chandeliers avec deux lattes mises en croix, chacun portant quatre chandelles, et l'on plaça ces pauvres lustres sur le devant du théâtre. Ces chandeliers suspendus grossièrement avec des cordes et des poulies plus qu'apparentes se haussaient et se baissaient, sans artifice, sous les yeux du public : un homme venait les allumer et les moucher. Quant à l'orchestre, à la symphonie, comme on disait alors, il se composait d'une flûte et d'un tambour ou de deux violons au plus[1]. Voilà pour la scène. Quant à la salle, une galerie courant de chaque côté formait les loges où le prix était de dix sols : au parterre on était debout, moyennant cinq sols. Les représentations, quoiqu'elles fussent aux chandelles, avaient

1. Lire la jolie comédie de M. Rostand, *Cyrano de Bergerac*, 1er acte.

lieu l'après-midi, et non le soir. La porte était ouverte à une heure, on commençait à deux, et l'on finissait entre quatre et cinq heures. Cette simplicité primitive explique la facilité avec laquelle le théâtre de Molière se déplaça successivement.

2° Molière en province (1645-1659).

Malgré ses efforts, la jeune troupe n'arrivait pas à vivre. Elle quitta la capitale à la fin de l'été 1645 et alla demander à la province, moins exigeante, un plus favorable accueil. Il est difficile de suivre ses pérégrinations qui durèrent quatorze ans. Elle joue à Bordeaux, Agen, Albi, Carcassonne, Toulouse, Nantes, Narbonne. Elle est à Pézenas à l'automne de 1650, pendant la session des Etats du Languedoc. Nous en retrouvons les traces à Vienne, à Carcassonne, à Lyon, où elle joua en 1653, à Pézenas : en 1654-1655, la troupe était à Montpellier, pendant la session des Etats, au service du prince de Conti. Que de courses et de péripéties ! Un roman pittoresque du temps, le *Roman comique* de l'auteur Scarron, nous a peint les aventures d'une troupe de comédiens en province. Il fallait aller à pied ou à cheval, sous le soleil ou sous la pluie, le long de routes incommodes et mal sûres : les malles et les décors étaient entassés sur une charrette escortée par les acteurs, les actrices étant juchées sur le chargement. On jouait dans les granges des villages, on couchait dans les pires hôtelleries où se livraient souvent de véritables combats. Heureusement, parfois, quelque bonne recette, quelque séjour chez un seigneur libéral faisaient oublier les privations et les déboires. Mais, malgré la fougue de sa jeunesse et la verve de ses compagnons, Molière connut des heures dures.

Enfin, en 1655, la troupe est installée à Lyon, et Molière donne une grande comédie en cinq actes et en vers, *l'Etourdi*, d'après un modèle italien. De Lyon, son quartier général, elle rayonne dans la Provence, le Dauphiné et le Languedoc. Molière, en 1655-1656, joue à Pézenas, lors de la session des Etats. Le prince de Conti, qui présidait ces Etats, avait encore une fois fait appel à Molière pour les divertissements qui accompagnaient d'ordinaire la tenue des assemblées : la troupe avait même déjà été honorée par lui d'une pension et du titre de troupe du prince de Conti. Ce dernier même voulut, dit-on, s'attacher Molière, en qualité de secrétaire : mais celui-ci refusa par goût du théâtre sans doute, mais aussi parce qu'il ne voulait pas abandonner ses camarades. Une légende raconte que, durant son séjour à Pézenas, Molière allait régulièrement s'asseoir chez le perruquier Gély, pour écouter les conversations et étudier les physionomies. La Comédie-Française croit posséder le fauteuil mémorable où s'asseyait Molière. En tout cas,

Photo Ber

FIG. 2. — **Molière chez lui.**

C'est Molière chez lui, tel que nous nous le repesentons aujourd'hui. (D'après le *Ménage de Molière*, comédie en cinq actes, en vers, de Maurice Donnay, jouée à la Comédie-Française, en 1912).

A gauche : Madeleine Béjart (Mlle Cerny).
Au milieu : Armande Béjart, femme de Molière (Mlle Leconte).
A droite : Molière, dans une attitude meditative (M. Grand).

l'anecdote nous apprend que de tout temps Molière fut un observateur : son théâtre le prouve assez. « Depuis que je suis descendu, dit un de ses ennemis, Elomire[1] n'a pas dit une seule parole. Je l'ai trouvé appuyé sur ma boutique dans la posture d'un homme qui rêve. Il avait les yeux collés sur trois ou quatre personnes de qualité qui marchandaient des dentelles : il paraissait attentif à leurs discours, et il semblait, par le mouvement de ses yeux, qu'il regardait jusqu'au fond de leurs âmes, pour y voir ce qu'elles ne disaient pas : je crois même qu'il avait des tablettes, et qu'à la faveur de son manteau, il a écrit sans être aperçu ce qu'elles ont dit de plus remarquable — peut-être que c'était un crayon et qu'il dessinait leurs grimaces pour les faire représenter au naturel sur son théâtre. — S'il ne les a dessinées sur ses tablettes, je ne doute point qu'il ne les ait imprimées dans son imagination. C'est un dangereux personnage. Il y en a qui ne vont point sans leurs mains : mais l'on peut dire de lui qu'il ne va point sans ses yeux ni ses oreilles[2]. »

De Pézenas, Molière passe à Narbonne, puis va jouer à Béziers, pendant la session des États (1656-1657). C'est là qu'il représente pour la première fois *le Dépit amoureux*, imité de l'italien. Il retourne à Lyon, passe le carnaval de 1658 à Grenoble, puis remonte décidément vers le Nord et part dans les premiers jours d'avril pour Rouen. Les deux Corneille s'y trouvaient, et même le grand Corneille a dédié de jolis vers à une actrice de la troupe de Molière, Mlle du Parc, qu'on appelait Marquise. Les amis de Molière lui avaient conseillé de se rapprocher de Paris : « C'était le moyen de profiter du crédit que son mérite lui avait acquis auprès de plusieurs personnes de considération qui, s'intéressant à sa gloire, lui avaient promis de l'introduire à la Cour. » Le peintre Mignard, notamment, que Molière avait rencontré à Avignon, put lui être utile auprès du cardinal Mazarin. On le mit en relations avec Monsieur, frère du roi, à qui l'on donna l'envie d'avoir sa troupe de comédiens. Molière fut ainsi appelé à venir à Paris, faire ses essais devant la Cour. Il avait alors trente-six ans. Son apprentissage avait été rude, mais fécond.

Non seulement il avait beaucoup observé, mais il avait lu et portait en lui la matière des comédies futures. Il s'était nourri des anciens, Ménandre, Plaute, Térence : il avait fouillé le théâtre espagnol et italien ; il s'était familiarisé avec Montaigne, Brantôme, Rabelais, les vieux conteurs ; et il n'ignorait aucun de ses prédécesseurs ou contemporains. Et c'est ainsi qu'il a pu être le moins timide des imitateurs, tout en étant le plus créateur des génies. — Il avait aussi perfectionné son jeu, comme acteur.

1. C'est le nom, renversé, de Molière. | 2. De Visé, *Zélinde*, scène VI.

Qui croirait qu'il avait jusque là plutôt joué la tragédie ? Mais sa voix était sourde, une sorte de volubilité précipitait sa déclamation. Il ne se corrigea de ses défauts que par des efforts continuels : il y gagna une sorte de hoquet dont il tirait parti pour des effets, et qu'il garda jusqu'à sa mort. D'ailleurs, à Paris, il allait recommencer à étudier et à imiter les grands comédiens du temps.

Mais qu'avait-il joué en province ? Des tragédies, des comédies et surtout cette forme humble et populaire de la comédie qu'on appelle *la farce*. Les farces, à demi improvisées, avec des personnages traditionnels, étaient de courtes et joyeuses pièces, fort gauloises et bouffonnes, dont nos pères, depuis le moyen âge, avaient raffolé. Nous avons des spécimens de ces farces dans *la Jalousie du Barbouillé* et *le Médecin volant* qu'on attribue non sans raison à Molière, et dont on lira plus loin des extraits. Molière, même installé à Paris, joua encore des farces, et le grand roi ne dédaignait point ce spectacle. On a pu dire que Molière avait puisé dans notre vieille farce nationale la verve et la vérité.

En rentrant à Paris, Molière avait une troupe capable de rivaliser avec les comédiens de la capitale. Elle se composait, outre Molière, de Béjart aîné, Béjart cadet, du Parc, de Brie, du Presne et Croisac, — de Mlle Béjart, du Parc, de Brie, Hervé, en tout onze personnes. Ne doit-on pas connaître les noms de ces humbles compagnons qui avaient suivi Molière et partagé ses épreuves ?

A ce moment d'ailleurs la situation était assez florissante : les dernières années de courses provinciales avaient été fructueuses : les décors et costumes étaient riches, du moins pour le temps, et Molière menait un train de vie fort hospitalier.

3° Molière à Paris (1659-1673).

Le 24 octobre 1658, Molière et sa compagnie eurent l'honneur de paraître devant Leurs Majestés et toute la cour sur un théâtre que le roi avait fait dresser dans la Salle des Gardes du vieux Louvre. En cette représentation d'essai, dont Molière devait avec émotion attendre les effets, ils jouèrent tout d'abord une tragédie de Corneille, *Nicomède*. Après la grande pièce, Molière, qui était bon orateur, s'avança sur le devant de la scène, et « après avoir remercié Sa Majesté de la bonté qu'elle avait eue d'excuser ses défauts et ceux de toute sa troupe, qui n'avait paru qu'en tremblant devant une assemblée si auguste, il la supplia très humblement d'avoir pour agréable qu'il lui donnât un de ces petits divertissements qui lui avaient acquis quelque réputation, et dont il régalait les provinces[1]. » Le roi voulut bien agréer la demande. Alors

1. Préface de La Grange et Vivot.

Molière donna une petite pièce dont nous ne connaissons que le titre, la farce du *Docteur amoureux :* il y jouait le rôle du docteur. Le roi rit de bon cœur à la pièce : toute l'assemblée rit de même et aux éclats. C'était un succès. Molière enleva ainsi l'autorisation, qu'il rêvait, de s'installer à Paris. La nouvelle troupe eut le droit de s'appeler désormais Troupe de Monsieur, frère unique du roi, et elle obtint la permission de jouer alternativement avec la troupe italienne du sieur Torelli sur le théâtre du Petit-Bourbon. Cet événement, qui devait avoir des suites glorieuses pour l'histoire de notre théâtre, passa d'ailleurs tout à fait inaperçu et les gazettes n'en firent point mention.

La salle du Petit-Bourbon était située vis-à-vis du cloître Saint-Germain-l'Auxerrois, dans la rue des Poulies. Molière s'arrangea immédiatement avec les comédiens italiens pour jouer le lundi, le mercredi, le jeudi et le samedi. Il entrait en concurrence avec les deux théâtres alors florissants, l'Hôtel de Bourgogne et le Marais. Les premières représentations furent accueillies avec une certaine froideur, mais les comédies de *l'Etourdi* et du *Dépit amoureux* furent applaudies, et la mode vint d'aller au théâtre de Molière. Celui-ci pouvait enfin réaliser ses rêves d'auteur et mettre sur la scène les ridicules qu'il observait depuis longtemps.

Le 18 novembre 1659, *les Précieuses Ridicules* étaient représentées pour la première fois au Petit-Bourbon. L'auteur s'attaquait directement à un travers contemporain. Le succès fut considérable et l'on doubla le prix des places à la seconde représentation. Naturellement un tel triomphe fit des envieux : des protestations s'élevèrent : mais des esprits justes et sincères reconnurent que Molière avait trouvé la vraie voie. On prête d'ailleurs à celui-ci ce mot : « Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute et Térence, et d'éplucher les fragments de Ménandre : je n'ai plus qu'à regarder le monde. » C'est ce qu'il fit désormais, avec une fécondité extraordinaire.

Il eut des ennemis sans nombre : d'abord tous les comédiens rivaux qu'il avait éclipsés et qui répandirent jusque sur sa personne les pires calomnies : il savait d'ailleurs leur répondre ; ensuite tous ceux qu'il avait satirisés vigoureusement, les précieux et précieuses, les marquis, les pédants, les médecins et surtout les dévots, qui reprochaient à Molière d'attaquer la religion. On apprendra plus tard quelles difficultés Molière rencontra pour faire jouer son *Tartuffe*. Plus peut-être que tous les autres, avec cette amertume que la jalousie développe chez les gens du même métier, les écrivains, gazetiers et poètes, accablés par le génie de Molière, essayèrent de le discréditer. Bon nombre de pièces, brochures ou pamphlets, furent lancés contre lui : on en verra plus tard le détail et il faudra lire alors la *Critique de l'Ecole des Femmes* pour voir de quel ton Molière riposte à ses adversaires. Mais faut-il s'eton-

ner que Molière n'ait point fait partie de l'Académie française ? L'illustre compagnie ne pouvait d'ailleurs admettre en son sein un comédien, c'est-à-dire un homme qu'on applaudissait sans doute au théâtre, mais dont la profession ne passait point, en ces temps-là, pour honorable. L'Académie depuis a rendu justice à Molière.

Mais il avait des défenseurs, et tout d'abord le *parterre*, c'est-à-dire le bon public qui vient au théâtre pour s'y distraire, qui n'est pas composé de critiques de métier et qui juge simplement d'après son impression personnelle. Il avait pour lui la Cour dont il a célébré l'élégance et le goût : les plus grands seigneurs, comme Condé et la duchesse d'Orléans, Madame, cette délicieuse princesse qui devait mourir en pleine jeunesse. Il avait surtout la faveur du roi. Quand on démolit, en 1660, le Petit-Bourbon, Louis XIV donna à Molière le plus beau théâtre de Paris, le Palais-Royal : quand les adversaires se déchaînèrent contre *l'Ecole des Femmes*, il donna une pension de 1,000 livres au poète ; quand on accusait Molière des pires choses, en 1664, le roi de France fut, le 28 février, parrain du premier-né de Molière ; en pleine querelle du *Tartuffe* enfin, le roi attribuait à Molière une pension de 6,000 livres et lui permettait de donner à sa troupe le titre, envié entre tous, de *Troupe du Roi*. Molière était sans cesse appelé auprès du roi, pour jouer, pour prendre les ordres ou recevoir les conseils de Sa Majesté. On a même raconté à ce propos une anecdote inacceptable. Le roi mécontent de savoir Molière mal accueilli par ses valets de chambre, se serait fait servir son en-cas de nuit, c'est-à-dire la collation qu'on tenait en réserve à côté de sa chambre à coucher, aurait fait asseoir Molière en face de lui, à table, puis, faisant entrer les hauts personnages, il aurait dit en servant une aile de poulet à son convive : « Vous me voyez occupé de faire manger Molière. » L'étiquette n'eût pas permis ce geste ! Mais il n'est pas douteux que le Roi ait manifestement montré pour le comédien une sympathie toute familière.

Molière eut aussi de solides amitiés. On a souvent parlé de la *réunion des quatre amis*, Boileau, Racine, La Fontaine et Molière. On se réunissait chez Boileau, rue du Vieux-Colombier ; on se rencontrait aussi à la *Croix de Lorraine*, bon cabaret, où Chapelle, volontiers buveur, entraînait Molière. Racine eut le grand tort d'oublier que Molière avait protégé ses débuts et de se brouiller avec lui ; mais il lui rendit toujours justice. « Il est impossible que Molière fasse une mauvaise comédie », disait-il. La Fontaine et Boileau demeurèrent inaltérablement liés à leur compagnon : Boileau cria tout haut son admiration pour l'auteur de *l'Ecole des Femmes*, le défendit en toute occasion, déclara à Louis XIV que Molière était le plus grand écrivain du siècle, et après la mort de son ami, écrivit sur lui les vers les plus nobles et les plus émus

qui soient tombés de sa plume, saluant une dernière fois son génie et flagellant ses détracteurs.

N'oublions pas, parmi les humbles amis, la servante La Forest, qui est devenue populaire, grâce à une anecdote de Boileau. La brave fille servait fidèlement son maître, un peu exigeant et irascible ; elle l'accompagnait au théâtre, où elle rit un beau jour aux éclats parce que l'âne qui portait Molière, jouant Sancho, avait emporté trop brusquement son maître, et avant le moment, sur la scène. Or la vieille La Forest aurait été la collaboratrice anonyme de Molière ! « Il lui lisait quelquefois ses comédies, dit Boileau, et assurait que lorsque des endroits de plaisanterie ne l'avaient point frappée, il les corrigeait, parce qu'il avait plusieurs fois éprouvé, sur son théâtre, que ces endroits n'y réussissaient pas. »

Les gens qui ont approché Molière sans parti-pris l'ont aimé. Il avait sans doute des défauts, dont beaucoup tiennent à la vie spéciale des comédiens. Il aimait la bonne chère, la vie large et brillante, les belles étoffes, le luxe : il était d'une irritabilité extrême. Mais sa bonté était infinie et sa générosité inépuisable comme son indulgence. Jeune, il avait été fort gai. Il fut toujours volontiers songeur comme ceux qui observent et réfléchissent. Ses contemporains ne l'ont-ils pas surnommé « le contemplateur » ? Vers la fin, épuisé par une vie d'épreuves et de travail, attristé aussi par des soucis domestiques, miné par la maladie, il devint plus sombre et l'on sent dans ses dernières pièces, sous le courant de verve gaie, un certain fonds d'amertume. Mais le trait dominant de son caractère, c'est l'activité et l'énergie. Sans cesse en lutte contre des ennemis ou rivaux, il a été directeur, comédien, auteur, jouant à Versailles, à Saint-Germain, à Chambord, jouant à Paris ses pièces, celles des autres auteurs, et la tragédie comme la comédie ; et tout en faisant sa part au plaisir, il a écrit sans arrêt un grand nombre de pièces, dont beaucoup sont en cinq actes, composant parfois et montant une œuvre en quelques journées. Et que dire de la peine qu'exige une troupe d'acteurs, « engeance » difficile à discipliner ! Molière a lutté jusqu'au dernier souffle pour son théâtre et pour ses compagnons.

C'est d'ailleurs cette expression de force et de bonté qui paraît dans la physionomie de Molière, telle que l'art du 18e siècle l'a fixée. Il paraît que le vrai Molière était petit plutôt que grand, qu'il avait la tête grosse et enfoncée dans les épaules, le teint brun, les yeux petits et écartés, la bouche grande et les lèvres épaisses. Ce qui éclate sur son visage, c'est la flamme intérieure qui l'éclaire et qui l'embellit.

Le 20 février 1662, Molière avait épousé Armande Béjart, fille de Madeleine, la fondatrice de *l'Illustre Théâtre* : Armande avait alors vingt ans, Molière quarante. Le mariage ne fut pas heureux,

à cause de la frivolité d'une femme trop jeune et d'une comédienne fort coquette. Elle devait se remarier en 1677 avec son camarade François Guérin d'Estriché. Elle mourut le 30 novembre 1700, à 58 ans. Molière en avait eu deux fils qui moururent en bas-âge, et une fille, Esprit-Madeleine, qui se maria tard et mourut en 1724, sans enfants. Les contemporains de Molière ont raconté et écrit sur Armande Béjart les pires choses, où la calomnie doit avoir sa part. Nous lui savons gré, aujourd'hui, d'avoir fait respecter le cercueil de son époux.

La mort de Molière (1673). — Molière, en effet, devait mourir jeune encore, usé par les préoccupations, la fatigue et la souffrance. Il avait composé *le Malade imaginaire* étant lui-même déjà bien malade, et au prix de la plus énergique volonté. Depuis longtemps il souffrait de la poitrine ; l'estomac aussi était touché, et il ne pouvait prendre que du lait. Chaque hiver, c'étaient de nouvelles rechutes. Il eut beaucoup de peine à conduire jusqu'au bout les trois premières représentations du *Malade imaginaire* les 10, 12 et 13 février 1673. Le vendredi 17, au matin, il se trouvait plus las que d'ordinaire. Il dit à sa femme et au comédien Baron, qui se trouvaient près de lui : « Qu'un homme souffre avant de mourir ! Cependant je sens bien que je finis. » On devine l'inquiétude de son entourage, qui le supplia de prendre quelque repos. Il répondit par ces émouvantes paroles : « Comment voulez-vous que je fasse ? Il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre. Que feront-ils si l'on ne joue pas ? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain, un seul jour, le pouvant faire absolument. » Et il joua ce soir-là, comme d'habitude. Mais au milieu de la *Cérémonie*, c'est-à-dire du divertissement qui termine la pièce et qu'on lira plus loin, Molière, en prononçant le premier *juro*, fut pris d'une convulsion. Il fit un effort dernier pour cacher sa douleur par un éclat de rire et il parvint, avec quelle angoisse ! au terme de la représentation. Mais on dut, sitôt après, l'envelopper et le porter chez lui. Il demanda les sacrements, et l'on courut à Saint-Eustache : deux prêtres refusèrent de venir assister un comédien ; un troisième, moins rigide, arriva trop tard. Molière était mort, étouffé par le sang qui lui remontait à la bouche, entre les bras de deux religieuses auxquelles il donnait l'hospitalité [1].

La femme de Molière demanda que son mari fût inhumé dans le cimetière de l'église Saint-Eustache, qui était leur paroisse. Le curé refusa, parce que Molière était mort en exerçant une profession condamnée par l'église, sans avoir reçu la confession.

1. Aujourd'hui encore, on célèbre à la Comédie-Française et à l'Odéon l'anniversaire de la mort de Molière. On représente alors *le Malade imaginaire* et tous les acteurs de la maison viennent figurer dans la *Cérémonie*.

La veuve ne se borna pas à adresser une requête à l'archevêque de Paris; elle courut à Saint-Germain se jeter aux pieds du roi. Celui-ci dut intervenir, car l'archevêque, revenant sur sa décision, autorisa « la sépulture ecclésiastique, à condition que ce sera sans aucune pompe, hors des heures du jour, et qu'il ne se fera aucun service solennel. » Sa Majesté avait voulu éviter le scandale. En pleine nuit donc, le mardi 21 février 1673, le corps de Molière fut levé rue de Richelieu, la bière étant couverte du drap des tapissiers : trois ecclésiastiques l'accompagnaient : six enfants portaient des cierges, et quelques laquais tenaient des flambeaux allumés. Mignard, La Fontaine, le fidèle Boileau et Chapelle, tout en larmes, suivaient le convoi qui se rendit directement au cimetière Saint-Joseph, rue Montmartre, sans passer par l'église; on n'entendit aucun chant funèbre. Dans la journée, la foule s'était amassée devant la maison mortuaire : c'étaient simplement des badauds attirés par la sympathie et surtout par la curiosité. La veuve de Molière crut à une manifestation de malveillance. Elle fit distribuer mille à douze cents livres aux pauvres qui se trouvaient là : ils étaient trois à quatre mille. Elle leur demanda de prier pour son mari, et « il n'y eut personne de ces gens-là, dit un contemporain, qui ne priât Dieu de tout son cœur. » Ainsi se continuait la générosité de Molière qui, toute sa vie, avait été si bon pour les malheureux.

Il serait déplacé ici de faire une longue étude sur le génie de Molière et le caractère de son style. C'est peu à peu, enfants, que vous comprendrez l'étonnante profondeur d'un poète qui, sous son apparente gaîté, a fait une incomparable étude des travers humains. Mais vous êtes assez grands déjà pour sentir la verve comique de Molière et la richesse vivante d'une langue qui n'a pas vieilli. Vous devez dès maintenant apprendre à l'aimer. Un grand critique du 19e siècle, Sainte-Beuve, a dit qu'il fallait aimer Molière comme on aime La Fontaine. Oui, il faut l'aimer tout d'abord comme homme parce que, malgré certains défauts que nous n'avons point cachés, il a eu les plus belles qualités, l'énergie et la bonté. Il faut l'aimer aussi parce qu'il est bien de chez nous, du clair pays de France, où l'on chérit la raison et la mesure en toutes choses, où l'on déteste toutes les hypocrisies, les exagérations et les *manières*. D'autres, comme Corneille, vous enseigneront des vertus plus hautes, le dévouement et l'héroïsme qui font la splendeur de l'âme humaine. Celui-ci vous donnera, tout en riant, ce sens exact de la vie, sans lequel on s'égare dans les pires chimères; il vous garantira des vaines folies et, par là, des désillusions et des tristesses : il vous apprendra l'art, difficile et précieux entre tous, de trouver le bonheur dans la sagesse.

EXEMPLE DE LECTURE EXPLIQUÉE

D'UN PASSAGE DU *BOURGEOIS GENTILHOMME*

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN. — Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre ; et il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE. — Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

MONSIEUR JOUDAIN, *à Nicole*. — Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille ; je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

MADAME JOURDAIN. — Marquise ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN. — Hélas ! Dieu m'en garde !

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN. — C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux pas qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grand'dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse ? C'est la fille de M. Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà ; et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde ; et l'on ne devient guère si riches à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

(ACTE III, SCÈNE XII.)

LES CIRCONSTANCES. — Pendant deux actes, nous avons vu M. Jourdain prendre des leçons diverses et s'habiller comme il convient à un gentilhomme ; nous l'avons vu aussi dupé par le noble Dorante, qui lui emprunte son argent. Mais une question

grave se pose : le mariage de sa fille. Elle aime Cléonte, simple bourgeois ; le père ne veut pour gendre qu'un gentilhomme. Cléonte vient de faire sa demande, et naturellement M. Jourdain a refusé. Mme Jourdain a manifesté sa surprise et rappelé à son mari qu'il était fils de marchand. Voici donc les deux époux en conflit, et il s'agit du bonheur de Lucile. Mme Jourdain, aidée de la servante Nicole, représente la cause du bon sens contre la manie de M. Jourdain. Nicole riposte brièvement, Mme Jourdain développe toute une tirade. C'est le moment où les sentiments sont poussés au plus vif, c'est *la crise*.

Lecture. — Une scène de comédie, *faite pour être jouée*, doit être lue avec intelligence et vie. Il faut :

1° *Nuancer* la voix selon les trois personnages : solennelle et un peu acerbe pour M. Jourdain, ferme, sarcastique et assez criarde pour sa femme, joyeuse et sonore pour Nicole. Et qu'on distingue bien quand Mme Jourdain parle pour son compte, ou cite les propos futurs et *malveillants* du quartier ; qu'il y ait de la bonhomie heureuse dans son invitation à son futur gendre.

2° *Appuyer*, pour les faire valoir, sur les mots essentiels, qui expriment particulièrement la pensée du personnage : *moi, je veux, gentilhomme ; propre, malitorne, dadais ; impertinente, fourrez, honneur, marquise* (ce dernier mot trois fois répété doit prendre du relief [affirmation, stupeur, affirmation]) ; *m'en garde ; résolue ; ne consentirai point* (scander), *fâcheux, à ma fille, honte, grand'maman, équipage, quartier, sottises, Madame la marquise, glorieuse, fille de M. Jourdain, trop heureuse, relevée, vendaient du drap, en l'autre monde, si riche, caquets, je ne veux point, je veux, obligation, mon gendre, avec moi*... Un mot, ainsi détaché, est déjà expliqué pour sa valeur dramatique.

Etude de la Langue. — Un texte du 17e siècle présente toujours des particularités à expliquer, tant au point de vue du vocabulaire que pour la syntaxe.

a) Expliquez d'abord les *mots* qui offrent quelque difficulté de sens, qu'ils soient mal connus de vous, ou d'une acception spéciale, ou moins usités de nos jours. Tels sont ici *propre, honnête homme, gueux, malitorne, dadais, impertinente, équipage, glorieuse, relevée, caquet*. Dites ce que signifie *jouer à la Madame*, justifiez *grand'* dans *grand'dame*, et indiquez en passant ce qu'était la *porte Saint-Innocent* ;

b) Signalez les *constructions* qui ne nous sont plus familières, l'absence de *que* dans *Dieu m'en garde*, l'emploi de *où*, — de *soi*

dans *plus grand que soi,* — la nuance entre *manquer à* et *manquer de,* — l'absence de l'article dans qui *m'ait obligation de.* — Notez la place du pronom dans *je* **la** *veux faire marquise* et dans *qu'elle* **me** *vint visiter.* — Commenter l'inversion *puisse* **à ma fille** *reprocher.*

Pour cela, recourez aux notes qui sont au bas de la page ou répandues dans le livre. Et n'hésitez pas à rechercher l'étymologie des mots ou à consulter *la Grammaire.*

Les Caractères. — Le génie de Molière est, jusque dans le moindre détail de l'expression, de dessiner ses personnages avec leur physionomie propre. Nicole et Mme Jourdain ont même cause et même bon sens, mais non même figure ni même accent.

M. Jourdain se montre méprisant pour les siens ; il ne discute pas : *tout ce que j'ai à vous dire.* Il tient à distance sa servante : *impertinente* ; *vous vous fourrez.* Mais il est fier de sa fortune : *j'ai du bien* ; il peut donc s'ennoblir en mettant un noble dans sa famille : il lui faut de l'*honneur,* un gendre *gentilhomme,* une fille *marquise.* Ces mots le transportent, l'enivrent. Il ne démordra point du projet qu'il a *résolu.*

Nicole est la fille de village, gaillarde et bien bâtie : elle aime les gens solides, un bon mari capable de la mater, et elle ne voudrait point même du hobereau de son pays, qui a le corps aussi mal fait que l'esprit. Elle a de la santé, elle aime la santé sous toutes ses formes.

Mme Jourdain sait que la vie n'est pas un rêve et que la première condition du bonheur en ménage, c'est la parfaite *convenance* des deux époux. Elle veut pour gendre un honnête homme, certes, mais, comme Nicole, elle le veut bien fait, et d'ailleurs riche. Car Mme Jourdain, bourgeoise convaincue, sait le prix de l'argent. Elle entend être aimée de son gendre et de ses petits-enfants. Elle a le respect du *qu'en dira-t-on,* en femme qui a habité le même quartier et qui sait comme l'on jase entre voisins. Elle n'ignore pas qu'on en veut à sa fortune, que les gens médisent volontiers des parvenus et les traitent de malhonnêtes gens par jalousie. Aussi estime-t-elle qu'il faut fonder le bonheur de la famille sur la tranquillité, sur la confiance réciproque. Elle affirme (avec raison) que la manie de *paraître* est absurde : « Restons chez nous et entre nous », voilà toute la sagesse, familière, expérimentée et solide de cette mère qui défend sa fille avec un amour farouche.

Ainsi, en une courte page, les personnages apparaissent avec plein relief, tels qu'ils se sont montrés dès le début, tels qu'ils resteront jusqu'à la fin. *Unité* et *profondeur,* voilà leur mérite, dû à la plus pénétrante *observation.*

Le Style a la même valeur. Ce n'est pas le style de Molière, mais celui des personnages. Tous trois parlent, en somme, une langue familière et populaire. Malgré ses prétentions, M. Jourdain, qui se surveille, a gardé certaines expressions du faubourg (*vous vous fourrez toujours dans la conversation*). Mais Nicole est plus villageoise : elle dira *nous avons le fils* ; elle parlera de *malitorne* et de *dadais*. Mme Jourdain ne cherche pas les jolis tours (*les alliances avec plus grand que soi, — voyez-vous, dirait-on, cette Madame la Marquise*) ; elle emploie le mot propre et non académique (*grand'maman, grand'dame, relevée, caquet*) : elle aura des formules proverbiales (*qu'ils paient bien cher en l'autre monde*). Mais elle dit bien ce qu'elle veut dire, nettement, comme elle le pense.

Quelle variété, d'ailleurs, en cette page ! Les affirmations fermes, quatre répliques bien découpées ; puis un dialogue vif, court, heurté ; puis le grand couplet de Mme Jourdain, lancé tout d'une haleine jusqu'à ces « *je ne veux point* », « *je veux* », où toute l'âme éclate et qu'encadre le cordial appel de la fin. On peut trouver qu'un tel couplet, malgré la naïveté familière de la forme, a son *éloquence*.

La Leçon morale. — Toute la morale de Molière, c'est de suivre la nature et d'écouter le bon sens. Il ne demande pas aux hommes l'héroïsme ou le sacrifice ; mais il estime que ceux qui sortent de la voie naturelle sont ridicules et parfois dangereux. Tel est M. Jourdain. Nicole et Mme Jourdain, âmes simples, loyales et sympathiques, expriment cette morale, dont le but n'est certes pas la vertu, mais le bonheur. La Fontaine a eu souvent la même philosophie pratique dans ses *Fables*.

Conclusion. — Voilà dans une pièce, dont certaines parties tiennent de la farce, une page d'excellente comédie ; sans bouffonnerie, sans outrance, sans quiproquos, elle fait rire par la vérité même. Elle est bien de Molière, par la leçon de bon sens qui s'en dégage, par le naturel des caractères et de la forme : elle est *classique*.

LISTE CHRONOLOGIQUE ET COMPLÈTE

DES PIÈCES DE MOLIÈRE (1622-1673)

Le Médecin volant } farces en prose attribuées à
La Jalousie du Barbouillé } Molière.

1655. *L'Étourdi*, 5 actes en vers.
1656. *Le Dépit amoureux*, 5 actes en vers.
1659. *Les Précieuses ridicules*, 1 acte en prose.
1660. *Sganarelle*, 1 acte en vers.
1661. *Don Garcie de Navarre*, comédie héroïque, 5 actes en vers.
— *L'École des Maris*, 3 actes en vers.
— *Les Fâcheux*, 3 actes en vers.
1662. *L'École des Femmes*, 5 actes en vers.
1663. *La Critique de l'École des Femmes*, 1 acte en prose.
— *L'Impromptu de Versailles*, 1 acte en prose.
1664. *Le Mariage forcé*, comédie-ballet, 1 acte en prose.
— *La Princesse d'Élide*, comédie-ballet, 5 actes, vers et prose.
1665. *Don Juan*, 5 actes en prose.
— *L'Amour Médecin*, comédie-ballet, 3 actes en prose.
1666. *Le Misanthrope*, 5 actes en vers.
— *Le Médecin malgré lui*, 3 actes en prose.
— *Mélicerte*, comédie pastorale héroïque, 2 actes en vers.
1667. *Le Sicilien ou l'Amour peintre*, comédie-ballet, 1 acte en prose.
1668. *Amphitryon*, 3 actes en vers libres.
— *Georges Dandin*, 3 actes en prose.
— *L'Avare*, 5 actes en prose.
1669. *Le Tartuffe*, 5 actes en vers.
— *Monsieur de Pourceaugnac*, comédie-ballet, 3 actes en prose.
1670. *Les Amants magnifiques*, comédie-ballet, 5 actes en prose.
— *Le Bourgeois gentilhomme*, comédie-ballet, 5 actes en prose.
1671. *Psyché*, tragi-comédie-ballet, 3 actes en vers libres (en collaboration avec Corneille et Quinault).
— *Les Fourberies de Scapin*, 3 actes en prose.
— *La Comtesse d'Escarbagnas*, 1 acte en prose.
1672. *Les Femmes savantes*, 5 actes en vers.
1673. *Le Malade imaginaire*, comédie-ballet, 3 actes en prose.

LE MÉDECIN VOLANT[1]

Farce attribuée à Molière

L'œuvre expliquée

Nous avons dit (voir la Notice, p. 18) que Molière, durant ses courses en province, avait composé et joué un certain nombre de farces ou comédies joyeuses en un acte. Nous avons deux de ces farces, *le Médecin volant* et *la Jalousie du Barbouillé*, ou du moins deux rédactions qui doivent se rapprocher de ce que jouait Molière. On y sent déjà la verve de notre grand comique, qui commence à avoir l'expérience de la scène. D'ailleurs Molière s'est souvenu du *Médecin volant* quand il composa plus tard *l'Amour médecin*, *le Médecin malgré lui* et *le Malade imaginaire*.

De même *la Jalousie du Barbouillé* est une esquisse de *Georges Dandin*[2].

Analyse et Extraits

[Gorgibus, avaré, vieux et naïf, veut donner sa fille Lucile en mariage à Villebrequin, qui n'est point jeune. Or Lucile voudrait épouser Valère. Elle fait semblant d'être malade. Il s'agit de trouver un médecin qui, en trompant Gorgibus, permette aux deux amoureux de se rencontrer et de s'épouser. Valère s'adresse donc à son valet Sganarelle, qui passe pour un lourdaud, mais qui est, on le verra, aussi ingénieux que leste.]

Une consultation

SCÈNE II

VALÈRE, SGANARELLE

VALÈRE. — Ah ! mon pauvre Sganarelle, que j'ai de joie de te voir ! J'ai besoin de toi dans une affaire de conséquence[3] ; mais comme je ne sais pas ce que tu sais faire...

1. Le mot *volant* signifie *sauteur*. Il s'explique par les sauts et tours de force que Sganarelle exécute dans la pièce.

2. Nous avons reproduit, pour ces deux farces, les *indications scéniques*, très suggestives, de l'édition de 1819.

3. Affaire *grave* par ses conséquences.

SGANARELLE. — Ce que je sais faire, Monsieur ? Employez-moi seulement en vos affaires de conséquence, en quelque chose d'importance : par exemple, envoyez-moi voir quelle heure il est à une horloge, voir combien le beurre vaut au marché, abreuver un cheval : c'est alors que vous connaîtrez ce que je sais faire.

VALÈRE. — Ce n'est pas cela ; c'est qu'il faut que tu contrefasses le médecin.

SGANARELLE. — Moi, médecin, Monsieur ! Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira ; mais, pour faire le médecin, je suis assez votre serviteur pour n'en rien faire du tout ; et par quel bout m'y prendre, bon Dieu ? Ma foi, Monsieur, vous vous moquez de moi.

VALÈRE. — Si tu veux entreprendre cela, va, je te donnerai dix pistoles[1].

SGANARELLE. — Ah ! pour dix pistoles, je ne dis pas que je ne sois médecin ; car, voyez-vous bien, Monsieur, je n'ai pas l'esprit tant, tant subtil, pour vous dire la vérité. Mais quand je serai médecin, où irai-je ?

VALÈRE. — Chez le bonhomme Gorgibus, voir sa fille qui est malade ; mais tu es un lourdaud qui, au lieu de bien faire, pourrais bien...

SGANARELLE. — Hé ! mon Dieu, Monsieur, ne soyez point en peine ; je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville. On dit un proverbe, d'ordinaire : *Après la mort, le médecin*[2]. Mais vous verrez que, si je m'en mêle, on dira : *Après le médecin, gare la mort*[3] ! Mais, néanmoins, quand je songe, cela est bien difficile de faire le médecin ; et si je ne fais rien qui vaille ?

VALÈRE. — Il n'y a rien de si facile en cette rencontre : Gorgibus est un homme simple, grossier, qui se laissera étourdir de ton discours, pourvu que tu parles d'Hippocrate et de Galien[4], et que tu sois un peu effronté.

SGANARELLE. — C'est-à-dire qu'il lui faudra parler philosophie, mathématique. Laissez-moi faire. S'il est un homme facile, comme vous le dites, je vous réponds de tout ; venez seulement me faire avoir un habit de médecin, et m'instruire

1. Louis d'or de dix francs environ. Le mot est encore employé avec ce sens dans diverses campagnes.

2. C.-à-d. que le médecin arrive après la mort du malade, donc quand il n'est plus temps.

3. C.-à-d. que le médecin tuera le malade. Molière a nargué la médecine toute sa vie.

4. Célèbres médecins grecs, qui faisaient autorité au temps de Molière.

de ce qu'il faut faire, et me donner mes licences[1], qui sont les dix pistoles promises.

[Voici donc Sganarelle, vêtu en médecin. Il entre solennellement chez Gorgibus.]

SCÈNE IV

GORGIBUS, SGANARELLE, SABINE[2]

GORGIBUS. — Très humble serviteur à Monsieur le médecin. Je vous envoie quérir pour voir ma fille, qui est malade ; je mets toute mon espérance en vous.

SGANARELLE. — Hippocrate dit, et Galien, par vives raisons, persuade qu'une personne ne se porte pas bien, quand elle est malade. Vous avez raison de mettre votre espérance en moi ; car je suis le plus grand, le plus habile, le plus docte médecin qui soit dans la faculté végétable, sensitive et minérale[3].

GORGIBUS. — J'en suis fort ravi.

SGANARELLE. — Ne vous imaginez pas que je sois un médecin ordinaire, un médecin du commun. Tous les autres médecins ne sont, à mon égard, que des avortons de médecine. J'ai des talents particuliers, j'ai des secrets. *Salamalec, salamalec.* « Rodrigue, as-tu du cœur ? » *Signor si ; segnor non. Per omnia sæcula sæculorum*[4]. Mais encore voyons un peu. *(Il lui tâte le pouls.)*

SABINE. — Hé ! ce n'est pas lui qui est malade, c'est sa fille.

SGANARELLE. — Il n'importe ; le sang du père et de la fille ne sont qu'une même chose ; et par l'altération de celui du père, je puis connaître la maladie de la fille...

[On va chercher Lucile, et voici la consultation.]

SCÈNE V

GORGIBUS, SGANARELLE, SABINE, LUCILE

SGANARELLE. — Eh bien, Mademoiselle, vous êtes malade ?

LUCILE. — Oui, Monsieur.

1. C.-à-d. mes titres pour exercer.
2. Nièce de Gorgibus.
3. Sganarelle emploie de travers de grands mots savants.
4. Deux mots arabes, un vers du *Cid*, un peu d'italien, d'espagnol et de latin, tout un jargon incohérent et comique, mais qui impose aux naïfs.

SGANARELLE. — Tant pis, c'est une marque que vous ne vous portez pas bien. Sentez-vous de grandes douleurs à la tête, aux reins ?

LUCILE. — Oui, Monsieur.

SGANARELLE. — C'est fort bien fait. Oui, ce grand médecin [1], au chapitre qu'il a fait de la nature des animaux, dit... cent belles choses ; et, comme les humeurs qui ont de la connexité [2] ont beaucoup de rapport ; car par exemple, comme la mélancolie est ennemie de la joie, et que la bile, qui se répand par le corps, nous fait devenir jaunes, et qu'il n'est rien de plus contraire à la santé que la maladie, nous pouvons dire, avec ce grand homme, que votre fille est fort malade. Il faut que je vous fasse une ordonnance.

GORGIBUS. — Vite une table, du papier, de l'encre.

SGANARELLE. — Y a-t-il quelqu'un qui sache écrire ?

GORGIBUS. — Est-ce que vous ne le savez point ?

SGANARELLE. — Ah ! je ne m'en souvenais pas ; j'ai tant d'affaires dans la tête, que j'oublie la moitié... Je crois qu'il serait nécessaire que votre fille prît un peu l'air, qu'elle se divertît à la campagne.

GORGIBUS. — Nous avons un fort beau jardin et quelques chambres qui y répondent [3] ; si vous le trouvez à propos, je l'y ferai loger.

SGANARELLE. — Allons visiter les lieux. *(Ils sortent tous.)*

Les tours de Sganarelle

[Lucile et Valère peuvent se voir, grâce à Sganarelle, qui cependant reçoit, tout en ayant l'air de le refuser, l'argent de Gorgibus. Mais au moment où il a quitté sa robe de médecin, Gorgibus reparaît et va le reconnaître. Sganarelle a vite trouvé un moyen de tromper le vieillard.]

SCÈNE XI

SGANARELLE, GORGIBUS

GORGIBUS. — Bonjour, Monsieur.

1. Il a oublié déjà les noms d'Hippocrate et de Galien.

2. *Connexité* et *rapport* ont le même sens. Sganarelle est d'abord trop vrai, comme La Palisse, avant d'être incohérent.

3. *Répondent*, c.-à-d. *correspondent*. Nous dirions que les chambres *donnent sur* le jardin.

Photo Walery

Fig. 3. — **Un médecin de Molière.**
(M. Dranem, à l'Odéon.)

Voici le costume traditionnel du médecin grotesque, avec la robe noire, la fraise et le grand chapeau à demi pointu.

SGANARELLE. — Monsieur, votre serviteur ; vous voyez un pauvre garçon au désespoir : ne connaissez-vous pas un médecin qui est arrivé depuis peu en cette ville, qui fait des cures admirables ?

GORGIBUS. — Oui, je le connais : il vient de sortir de chez moi.

SGANARELLE. — Je suis son frère, Monsieur ; nous sommes jumeaux ; et comme nous nous ressemblons fort, on nous prend quelquefois l'un pour l'autre.

GORGIBUS. — Je me donne au diable si je n'y ai été trompé. Et comment vous nommez-vous ?

SGANARELLE. — Narcisse, Monsieur, pour vous rendre service. Il faut que vous sachiez qu'étant dans son cabinet j'ai répandu deux fioles d'essence qui étaient sur le bord de sa table ; aussitôt il s'est mis dans une colère si étrange contre moi, qu'il m'a mis hors du logis ; il ne me veut plus jamais voir, tellement que je suis un pauvre garçon à présent, sans appui, sans support, sans aucune connaissance.

GORGIBUS. — Allez, je ferai votre paix ; je suis un de ses amis, et je vous promets de vous remettre avec lui ; je lui parlerai d'abord[1] que je le verrai.

SGANARELLE. — Je vous serai bien obligé, Monsieur Gorgibus. (*Sganarelle sort et rentre aussitôt avec sa robe de médecin.*)

SCÈNE XII

SGANARELLE, GORGIBUS

SGANARELLE. — Il faut avouer que, quand ces malades ne veulent pas suivre l'avis du médecin, et qu'ils s'abandonnent à la débauche, que...

GORGIBUS. — Monsieur le médecin, très humble serviteur. Je vous demande une grâce.

SGANARELLE. — Qu'y a-t-il, Monsieur ? Est-il question de vous rendre service ?

GORGIBUS. — Monsieur, je viens de rencontrer Monsieur votre frère, qui est tout à fait fâché de...

SGANARELLE. — C'est un coquin, Monsieur Gorgibus.

GORGIBUS. — Je vous réponds qu'il est tellement contrit de vous avoir mis en colère...

SGANARELLE. — C'est un ivrogne, Monsieur Gorgibus.

GORGIBUS. — Eh ! Monsieur, vous voulez désespérer ce pauvre garçon ?

1. Au 17e siècle, *d'abord* a souvent le sens de *aussitôt*.

SGANARELLE. — Qu'on ne m'en parle plus ; mais voyez l'impudence de ce coquin-là, de vous aller trouver[1] pour faire son accord[2] ; je vous prie de ne m'en pas parler.

GORGIBUS. — Au nom de Dieu, Monsieur le médecin ! et faites cela pour l'amour de moi. Si je suis capable de vous obliger en autre chose, je le ferai de bon cœur. Je m'y suis engagé, et...

SGANARELLE. — Vous m'en priez avec tant d'instance, que, quoique j'eusse fait serment de ne lui pardonner jamais, allez, touchez-là, je lui pardonne. Je vous assure que je me fais grande violence, et qu'il faut que j'aie bien de la complaisance pour vous. Adieu, Monsieur Gorgibus.

(Gorgibus rentre dans sa maison et Sganarelle s'en va.)

SCÈNE XIII

VALÈRE, SGANARELLE

VALÈRE. — Il faut que j'avoue que je n'eusse jamais cru que Sganarelle se fût si bien acquitté de son devoir. *(Sganarelle rentre avec ses habits de valet.)* Ah ! mon pauvre garçon, que je t'ai d'obligation ! que j'ai de joie ! et que...

SGANARELLE. — Ma foi, vous parlez fort à votre aise. Gorgibus m'a rencontré ; et, sans une invention que j'ai trouvée, toute la mèche était découverte *(Apercevant Gorgibus.)* Mais fuyez-vous-en[3], le voici. *(Valère sort.)*

SCÈNE XIV

GORGIBUS, SGANARELLE

GORGIBUS. — Je vous cherchais partout pour vous dire que j'ai parlé à votre frère : il m'a assuré qu'il vous pardonnait ; mais, pour en être plus assuré, je veux qu'il vous embrasse en ma présence ; entrez en mon logis, et je l'irai chercher[4].

SGANARELLE. — Ah ! Monsieur Gorgibus, je ne crois pas que vous le trouviez à présent ; et puis je ne resterai pas chez vous, je crains trop de sa colère.

1. *De vous aller trouver = d'aller vous trouver.* RÈGLE : *Au 17e siècle, lorsqu'un infinitif était précédé d'un autre verbe, le pronom complément, au lieu de s'intercaler entre le verbe et l'infinitif, se mettait plus volontiers devant le verbe :* « Il se faut entr'aider » (*plutôt que :* Il faut s'entr'aider). (LA FONTAINE, VIII, 7.)

2. *Accord = réconciliation.*

3. *Fuyez-vous-en = enfuyez-vous.*

4. *Je l'irai chercher = j'irai le chercher.* RÈGLE : *Il se faut entr'aider,* ci-dessus, n. 1.

GORGIBUS. — Ah ! vous demeurerez, car je vous enfermerai. Je m'en vais à présent chercher votre frère ; ne craignez rien, je vous réponds qu'il n'est plus fâché. (*Gorgibus sort.*)

SGANARELLE, *de la fenêtre.* — Ma foi, me voilà attrapé, ce coup-là ; il n'y a plus moyen de m'en échapper. Le nuage est fort épais, et j'ai bien peur que, s'il vient à crever, il ne grêle sur mon dos force coups de bâton, ou que, par quelque ordonnance plus forte que toutes celles des médecins, on ne m'applique tout au moins un cautère royal[1] sur les épaules. Mes affaires vont mal : mais pourquoi se désespérer ? Puisque j'ai tant fait, poussons la fourbe[2] jusqu'au bout. Oui, oui, il en faut encore sortir et faire voir que Sganarelle est le roi des fourbes.

(*Sganarelle saute par la fenêtre et s'en va.*)

SCÈNE XV

GROS-RENÉ[3], GORGIBUS, SGANARELLE

GROS-RENÉ. — Ah ! ma foi ! Voilà qui est drôle ! Comme diable on saute ici par les fenêtres ! Il faut que je demeure ici, et que je voie à quoi tout cela aboutira.

GORGIBUS. — Je ne saurais trouver ce médecin ; je ne sais où diable il s'est caché. (*Apercevant Sganarelle qui revient en habit de médecin.*) Mais le voici. Monsieur, ce n'est pas assez d'avoir pardonné à votre frère : je vous prie, pour ma satisfaction, de l'embrasser : il est chez moi, et je vous cherchais partout pour vous prier de faire cet accord en ma présence.

SGANARELLE. — Vous vous moquez, Monsieur Gorgibus ; n'est-ce pas assez que je lui pardonne ? Je ne le veux jamais voir[4].

GORGIBUS. — Mais, Monsieur, pour l'amour de moi.

SGANARELLE. — Je ne vous[5] saurais rien refuser : dites-lui qu'il descende.

(*Pendant que Gorgibus entre dans la maison par la porte, Sganarelle y rentre par la fenêtre.*)

GORGIBUS, *à la fenêtre.* — Voilà votre frère qui vous attend là-bas : il m'a promis qu'il fera tout ce que je voudrai.

1. Ce *cautère* (= *brûlure*) *royal* est la marque qu'on appliquait avec un fer chaud sur l'épaule des condamnés.

2. *Poussons la fourbe* = *continuons la fourberie.*

3. C'est le valet de Gorgibus.

4. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

5. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

SGANARELLE, *à la fenêtre.* — Monsieur Gorgibus, je vous prie de le faire venir ici ; je vous conjure que ce soit en particulier que je lui demande pardon, parce que sans doute il me ferait cent hontes, cent opprobres devant tout le monde.

(Gorgibus sort de sa maison par la porte, et Sganarelle par la fenêtre.)

GORGIBUS. — Oui-da, je m'en vais lui dire... Monsieur, il dit qu'il est honteux, et qu'il vous prie d'entrer, afin qu'il vous demande pardon en particulier. Voilà la clef, vous pouvez entrer ; je vous supplie de ne me[1] pas refuser, et de me donner ce contentement.

SGANARELLE. — Il n'y a rien que je ne fasse pour votre satisfaction : vous allez entendre de quelle manière je le[1] vais traiter. *(A la fenêtre.)* Ah ! te voilà coquin ! — Monsieur mon frère, je vous demande pardon, je vous promets qu'il n'y a pas de ma faute. — Il n'y a point de ta faute, pilier de débauche, coquin ? Va, je t'apprendrai à vivre. Avoir la hardiesse d'importuner Monsieur Gorgibus, de lui rompre la tête de tes sottises ! — Monsieur mon frère... — Tais-toi, te dis-je. — Je ne vous désoblig... — Tais-toi, coquin !

GROS-RENÉ. — Qui diable pensez-vous qui[2] soit chez vous à présent ?

GORGIBUS. — C'est le médecin et Narcisse son frère ; ils avaient quelque différend, et ils font leur accord.

GROS-RENÉ. — Le diable emporte[3] ! ils ne sont qu'un.

SGANARELLE, *à la fenêtre.* — Ivrogne que tu es, je t'apprendrai à vivre ! Comme il baisse la vue ! il voit qu'il a bien failli[4], le pendard ! Ah ! l'hypocrite, comme il fait le bon apôtre !

GROS-RENÉ. — Monsieur, dites-lui un peu par plaisir[5] qu'il fasse mettre son frère à la fenêtre.

GORGIBUS. — Oui-da... Monsieur le médecin, je vous prie de faire paraître votre frère à la fenêtre.

1. RÈGLE : *Avec un infinitif accompagné d'un pronom complément, le 17e siècle séparait souvent* **ne** *et* **pas**, *qui se plaçait alors soit après le pronom, soit après l'infinitif.* L'ordre actuel, que Vaugelas conseillait, se trouve rarement : *Pour arriver à la construction moderne, on a donc eu, en avançant* **pas** *de plus en plus :* « pour ne le faire pas, pour ne le pas faire, pour ne pas le faire ».

Pour **ne** me perdre **pas**
(= pour ne pas me perdre).
(CORN., *Hor.*, v. 245.)

2. RÈGLE : *Les constructions surchargées de* **que** *et de* **qui** *étaient très fréquentes au 17e siècle.* (Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 406.)

3. = Que le diable m'emporte.

4. *Failli = commis une faute.*

5. *Par plaisir = pour éprouver, pour voir.*

SGANARELLE, *de la fenêtre.* — Il est indigne de la vue des gens d'honneur, et puis je ne le saurais souffrir auprès de moi.

GORGIBUS. — Monsieur, ne me refusez pas cette grâce, après toutes celles que vous m'avez faites.

SGANARELLE, *de la fenêtre.* — En vérité, Monsieur Gorgibus, vous avez un tel pouvoir sur moi, que je ne vous[1] puis rien refuser. Montre, montre-toi, coquin ! *(Après avoir disparu un moment, il se remontre en habit de valet).* Monsieur Gorgibus, je suis votre obligé *(Il disparaît encore et reparaît aussitôt en robe de médecin).* Eh bien, avez-vous vu cette image de la débauche ?

GROS-RENÉ. — Ma foi, ils ne sont qu'un ; et, pour vous le prouver, dites-lui un peu que vous les[1] voulez voir ensemble.

GORGIBUS. — Mais faites-moi la grâce de le faire paraître avec vous, et de l'embrasser devant moi à la fenêtre.

SGANARELLE, *de la fenêtre.* — C'est une chose que je refuserais à tout autre qu'à vous ; mais, pour vous montrer que je veux tout faire pour l'amour de vous, je m'y résous, quoique avec peine, et veux auparavant qu'il vous demande pardon de toutes les peines qu'il vous a données. — Oui, Monsieur Gorgibus, je vous demande pardon de vous avoir tant importuné, et vous promets, mon frère, en présence de Monsieur Gorgibus que voilà, de faire si bien désormais, que vous n'aurez plus lieu de vous plaindre, vous priant de ne plus songer à ce qui s'est passé.

(Il embrasse son chapeau et sa fraise[2], qu'il a mis au bout de son coude.)

GORGIBUS. — Eh bien, ne les voilà pas tous deux ?

GROS-RENÉ. — Ah ! par ma foi, il est sorcier.

SGANARELLE, *sortant de la maison, en médecin.* — Monsieur, voilà la clef de votre maison que je vous rends ; je n'ai pas voulu que ce coquin soit descendu avec moi, parce qu'il me fait honte ; je ne voudrais pas qu'on le vît en ma compagnie, dans la ville où je suis en quelque réputation. Vous irez le faire sortir quand bon vous semblera. Je vous donne le bonjour, et suis votre, etc...[3]

(Il feint de s'en aller, et, après avoir mis bas sa robe, rentre dans la maison par la fenêtre.)

1. RÉGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

2. La *fraise* est une sorte de collerette tuyautée et en forme de roue, qui fut mise à la mode sous Henri III.

3. Cet *etc.* prouve qu'à cet endroit l'acteur improvisait, à la mode des Italiens, dont les pièces n'étaient qu'un simple canevas.

GORGIBUS. — Il faut que j'aille délivrer ce pauvre garçon; en vérité, s'il lui a pardonné, ce[1] n'a pas été sans le bien maltraiter.

(Il entre dans sa maison, et en sort avec Sganarelle en habit de valet.)

SGANARELLE. — Monsieur, je vous remercie de la peine que vous avez prise, et de la bonté que vous avez eue, je vous en serai obligé toute ma vie.

[La fin se précipite. Sganarelle est confondu, mais il affirme à Gorgibus qu'il faut marier Valère avec Lucile. Sans hésiter, Gorgibus va préparer la noce.

Molière ne s'est jamais beaucoup soucié de finir ses pièces avec logique ; dans cette première farce, tout s'arrange en quelques mots.]

1. *Ce*, véritable neutre, = *cela*. Bossuet dit : « *Ç'a* été dans notre siècle un grand spectacle de voir ces deux hommes. » *(O. F. de Condé)*. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 172.

LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ

Farce attribuée à Molière

Analyse et Extraits

[Le Barbouillé, c'est le Pierrot bien connu, au visage enfariné. Ici il joue le rôle d'un mari sans cesse en querelle avec sa femme Angélique, fille de Gorgibus. Ne sachant comment mettre la paix en son ménage, le Barbouillé va consulter le Docteur. Celui-ci est un personnage habituel de la comédie italienne, type de pédant solennel et grotesque, portant robe noire et chapeau pointu, comme ces médecins que Molière va tant railler. Molière a sans doute gardé le souvenir de l'abus qu'on faisait, dans les anciens collèges, des formules prétentieuses et des citations latines.]

Un grand Docteur

SCÈNE II

LE DOCTEUR, LE BARBOUILLÉ

LE BARBOUILLÉ. — Je m'en allais vous chercher pour vous faire une prière sur une chose qui m'est d'importance.

LE DOCTEUR. — Il faut que tu sois bien mal appris, bien lourdaud, et bien mal morigéné[1], mon ami, puisque tu m'abordes sans ôter ton chapeau, sans observer *rationem loci, temporis et personae*[2]. Quoi ? débuter par un discours mal digéré[3], au lieu de dire : *Salve, vel salvus sis, doctor doctorum eruditissime*[4] ! Hé ! pour qui me prends-tu, mon ami ?

LE BARBOUILLÉ. — Ma foi, excusez-moi, c'est que j'avais l'esprit en écharpe[5], et je ne songeais pas à ce que je faisais ; mais je sais bien que vous êtes galant homme.

1. *Morigéné* est le participe du verbe *morigéner* qui signifie *former les mœurs (mores gerere)*. Un enfant *mal morigéné* est un enfant *mal élevé*. Le mot *morigéner*, vieilli aujourd'hui, ne signifie plus guère que *réprimander*.

2. C.-à-d. *les convenances de lieu, de temps et de personne.*

3. De *digerere*, mettre en ordre, composer.

4. C.-a-d. *Salut ou sois sauf, docteur le plus érudit des docteurs.*

5. *En écharpe* = *obliquement, de travers.*

LE DOCTEUR. — Sais-tu bien d'où vient le mot galant homme ?

LE BARBOUILLÉ. — Qu'il vienne de Villejuif ou d'Aubervilliers[1], je ne m'en soucie guère.

LE DOCTEUR. — Sache que le mot galant homme vient d'élégant[2] ; prenant le *g* et l'*a* de la dernière syllabe, cela fait *ga*, et puis prenant *l*, ajoutant un *a* et les deux dernières lettres, cela fait *galant*, et puis ajoutant *homme*, cela fait *galant homme*. Mais encore, pour qui me prends-tu ?

LE BARBOUILLÉ. — Je vous prends pour un docteur[3]. Or çà, parlons un peu de l'affaire que je veux vous proposer ; il faut que vous sachiez[4]...

LE DOCTEUR. — Sache auparavant que je ne suis pas seulement un docteur, mais que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et dix fois docteur. 1° Parce que, comme l'unité est la base, le fondement et le premier de tous les nombres, aussi, moi, je suis le premier de tous les docteurs, le docte des doctes. 2° Parce qu'il y a deux facultés nécessaires pour la parfaite connaissance de toutes choses, le sens et l'entendement[5], et, comme je suis tout sens et tout entendement, je suis deux fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. — D'accord, c'est que....

LE DOCTEUR. — 3° Parce que le nombre trois est celui de la perfection, selon Aristote[6] ; et comme je suis parfait, et que toutes mes productions le sont aussi, je suis trois fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. — Hé bien, Monsieur le Docteur....

LE DOCTEUR. — 4° Parce que la philosophie a quatre parties, la logique, morale, physique et métaphysique[7] ; et

1. Grosse plaisanterie, que reprendra la servante Martine, dans *Les Femmes savantes*.

2. *Galant* vient du vieux verbe *galer = se réjouir*. L'étymologie donnée par le Docteur est de haute fantaisie, faut-il le dire ?

3. Remarquer la pointe assez malveillante pour les théologiens, savants, médecins ou gens de Sorbonne ; car le nom de docteur s'adresse à tous les *diplômés* de la Faculté.

4. Tout le comique de la scène sera dans les perpétuelles interruptions du Docteur qui n'écoute pas et débite sans pitié ses formules aussi solennelles qu'incohérentes.

5. Le *sens = la faculté de percevoir par les sens ; les sens.* — L'*entendement*, c'est l'intelligence.

6. Aristote était un grand philosophe grec, considéré comme un maître au moyen âge et au 17e siècle. On finissait par lui prêter bien des erreurs et même des sottises, comme fait ici le Docteur. Quand un personnage de Molière cite Aristote, c'est qu'il est à la fois sot et ignorant, mais pédant.

7. Ce sont là les vieilles divisions de la philosophie du moyen âge. Molière a toujours raillé, et Boileau aussi, cette scolastique surannée.

comme je les possède toutes quatre, et que je suis parfaitement versé en icelles[1], je suis quatre fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. — Que diable ! je n'en doute pas. Écoutez-moi donc.

LE DOCTEUR. — 5° Parce qu'il y a cinq universelles[2] : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident[3], sans la connaissance desquels il est impossible de faire aucun bon raisonnement[4] ; et, comme je m'en sers avec avantage, et que j'en connais l'utilité, je suis cinq fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. — Il faut que j'aie bonne patience.

LE DOCTEUR. — 6° Parce que le nombre de six est le nombre du travail[5] ; et, comme je travaille incessamment pour ma gloire, je suis six fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. — Ho ! parle tant que tu voudras.

LE DOCTEUR. — 7° Parce que le nombre de sept est le nombre de la félicité ; et, comme je possède une parfaite connaissance de tout ce qui peut rendre heureux, et que je le suis en effet par mes talents, je me sens obligé de dire de moi-même : *O ter quatuorque beatum*[6] ! 8° Parce que le nombre de huit est le nombre de la justice à cause de l'égalité qui se rencontre en lui[7], et que la justice et la prudence avec laquelle je mesure et pèse toutes mes actions me rendent huit fois docteur. 9° Parce qu'il y a neuf Muses[8], et que je suis également chéri d'elles. 10° Parce que, comme

1. *Icelles*. Forme vieillie pour *celles-là*. Ces façons de parler n'étaient plus employées, déjà au temps de Molière, que par les gens de loi et les pédants. Le Docteur n'a garde de s'exprimer autrement.

2. *Universelles*, c.-à-d. *natures universelles* ou *universaux*, comme disait la vieille école. C'est ce que nous appelons *idées générales*. On avait tant discuté sur ces *idées*, au moyen âge, que quelques-uns avaient fini par voir en elles des espèces vivantes. Le maître de Molière, Gassendi, avait attaqué ces subtilités.

3. Le *propre* et l'*accident* signifient les *qualités* propres ou accidentelles. Le chat a des moustaches (qualité *propre*), mais elles peuvent être blanches, noires, grises (*accident*).

4. L'absurdité est de croire qu'on fait de bons raisonnements avec des formules : c'est de la raison et non de la mémoire mécanique qu'il faut user.

5. Est-ce parce que Dieu travailla, dit la Bible, six jours, quand il fit le monde, et se reposa le septième ?

6. *O trois et quatre fois heureux !* formule latine et qui est dans Virgile. Le docteur fait d'ailleurs un barbarisme en disant *quatuor* au lieu de *quater*. Comme $3 + 4 = 7$ on comprend, d'après la formule latine, pourquoi le Docteur (et que d'esprit !) déclare que le nombre *sept* est le nombre de la félicité.

7. Le chiffre 8 n'est-il pas formé de deux petits cercles égaux, mis l'un sur l'autre ?

8. Les neuf *Muses*, filles de Jupiter, présidaient aux lettres et aux arts.

on ne peut passer le nombre de dix sans faire une répétition des autres nombres, et qu'il est le nombre universel; aussi, aussi, quand on m'a trouvé, on a trouvé le docteur universel[1]: je contiens en moi tous les autres docteurs. Ainsi, tu vois par des raisons plausibles, vraies, démonstratives et convaincantes, que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et dix fois docteur.

LE BARBOUILLÉ. — Que diable est ceci? Je croyais trouver un homme bien savant, qui me donnerait un bon conseil, et je trouve un ramoneur de cheminée qui, au lieu de me parler, s'amuse à jouer à la mourre[2]. Une, deux, trois, quatre; ha, ha, ha! Oh bien! ce n'est pas cela: c'est que je vous prie de m'écouter, et croyez que je ne suis pas un homme à vous faire perdre vos peines, et que, si vous me satisfaites sur ce que je veux de vous, je vous donnerai ce que vous voudrez; de l'argent, si vous en voulez.

LE DOCTEUR. — Hé! de l'argent?

LE BARBOUILLÉ. — Oui, de l'argent, et toute autre chose que vous pourriez demander.

LE DOCTEUR, *troussant sa robe.* — Tu me prends donc pour un homme à qui l'argent fait tout faire, pour un homme attaché à l'intérêt, pour une âme mercenaire? Sache, mon ami, que, quand tu me donnerais une bourse pleine de pistoles[3], et que cette bourse serait dans une riche boîte, cette boîte dans un étui précieux, cet étui dans un coffre admirable, ce coffre dans un cabinet curieux, ce cabinet dans une chambre magnifique, cette chambre dans un appartement agréable, cet appartement dans un château pompeux, ce château dans une citadelle incomparable, cette citadelle dans une ville célèbre, cette ville dans une île fertile, cette île dans une province opulente, cette province dans une monarchie florissante, cette monarchie dans tout le monde[4]; et que tu me donnerais le monde où serait cette monarchie florissante, où serait cette province opulente, où serait cette île fertile, où serait cette ville célèbre,

1. On a donc *tout* trouvé et il ne faut plus chercher au-delà.

2. La *mourre* est un jeu italien. On montre rapidement sa main avec une partie des doigts levés, les autres fermés. Il faut deviner le nombre des uns et des autres. On comprend le mot du Barbouillé, puisque le Docteur a levé successivement les dix doigts. Et s'il est traité de *ramoneur*, c'est que la Savoie, alors italienne, fournissait déjà les ramoneurs.

3. Cf. note 1, p. 30. La *pistole* valait onze *livres*, la livre valant vingt *sols*.

4. La tirade a été *en montant;* maintenant elle va *redescendre.* C'est une amusante parodie des raisonnements d'école, où les mots, plus que les idées, se superposent en étages.

Photo Bert.

FIG. 4. — La Jalousie du Barbouillé (p. 43).
(Théâtre du Vieux-Colombier.)

De gauche à droite, le Docteur agitant une sonnette pour arrêter le vacarme, — Villebrequin, Angélique, Gorgibus, le Barbouille avec son air stupide, — Cathau, suivante d'Angélique.

où serait cette citadelle incomparable, où serait ce château pompeux, où serait cet appartement agréable, où serait ce cabinet curieux, où serait ce coffre admirable, où serait cet étui précieux, où serait cette riche boîte dans laquelle serait enfermée la bourse pleine de pistoles, que je me soucierais aussi peu de ton argent et de toi que de cela[1].

(Il s'en va.)

LE BARBOUILLÉ. — Ma foi, je m'y suis mépris : à cause qu'[2] il est vêtu comme un médecin, j'ai cru qu'il lui fallait parler d'argent[3] ; mais puisqu'il n'en veut point, il n'y a rien de plus aisé que de le contenter : je m'en vais courir après lui. *(Il sort.)*

[Quelques instants plus tard, le Docteur, entendant une querelle entre le Barbouillé, sa femme et son beau-père Gorgibus, se hâte d'intervenir.]

SCÈNE VI

GORGIBUS, VILLEBREQUIN[4], ANGÉLIQUE, LE BARBOUILLÉ, LE DOCTEUR

LE DOCTEUR. — Qu'est ceci ? quel désordre ! quelle querelle ! quel grabuge ! quel vacarme ! quel bruit ! quel différend ! quelle combustion ! Qu'y a-t-il ? Messieurs, qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? Çà, çà, voyons s'il n'y a pas moyen de vous mettre d'accord ; que je sois votre pacificateur, que j'apporte l'union chez vous.

GORGIBUS. — C'est mon gendre et ma fille qui ont eu bruit ensemble.

LE DOCTEUR. — Et qu'est-ce que c'est ? Voyons, dites-moi un peu la cause de leur différend.

GORGIBUS. — Monsieur...

LE DOCTEUR. — Mais en peu de paroles.

GORGIBUS. — Oui-da : mettez donc votre bonnet.

LE DOCTEUR. — Savez-vous d'où vient le mot bonnet ?

GORGIBUS. — Nenni.

LE DOCTEUR. — Cela vient de *bonum est*, bon est[5], voilà qui est bon, parce qu'il garantit des catarrhes et fluxions.

1. Le Docteur esquisse un de ces gestes bien connus, pour signifier qu'on n'attache aucune importance à une chose. C'est ainsi qu'on fait claquer l'ongle de son pouce contre ses dents.

2. *A cause que.* Locution qui a vieilli, mais qui était courante au 17e siècle. Nous la retrouverons plusieurs fois dans Molière.

3. Le trait n'est pas tendre pour les médecins !

4. C'est un voisin.

5. Voilà encore une étymologie de haute fantaisie.

GORGIBUS. — Ma foi, je ne savais pas cela.

LE DOCTEUR. — Dites donc vite cette querelle.

GORGIBUS. — Voici ce qui est arrivé.

LE DOCTEUR. — Je ne crois pas que vous soyez homme à me tenir longtemps, puisque je vous en prie. J'ai quelques affaires pressantes qui m'appellent à la ville ; mais, pour remettre la paix dans votre famille, je veux bien m'arrêter un moment.

GORGIBUS. — J'aurai fait en un moment.

LE DOCTEUR. — Soyez donc bref.

GORGIBUS. — Voilà qui est fait incontinent[1].

LE DOCTEUR. — Il faut avouer, Monsieur Gorgibus, que c'est une belle qualité que de dire les choses en peu de paroles, et que les grands parleurs, au lieu de se faire écouter, se rendent le plus souvent si importuns, qu'on ne les entend point ; *virtutem primam esse puta compescere linguam*[2]. Oui, la plus belle qualité d'un honnête homme, c'est de parler peu[3].

GORGIBUS. — Vous saurez donc...

LE DOCTEUR. — Socrate recommandait trois choses fort soigneusement à ses disciples : la retenue dans les actions, la sobriété dans le manger, et de dire[4] les choses en peu de paroles. Commencez donc, Monsieur Gorgibus.

GORGIBUS. — C'est ce que je veux faire.

LE DOCTEUR. — En peu de mots, sans façon, sans vous amuser à beaucoup de discours, tranchez-moi d'un apophthegme[5] ; vite, vite, Monsieur Gorgibus, dépêchons, évitez la prolixité[6].

GORGIBUS. — Laissez-moi donc parler.

[Le Docteur n'écoute toujours pas, et le Barbouillé est exaspéré. La scène se termine par l'amusante bouffonnerie que voici.]

Le Barbouillé, Angélique, Gorgibus, Villebrequin coulant dire la cause de la querelle, et le Docteur disant que la paix est une belle chose, parlent tous à la fois. Au milieu de tout ce bruit, le Bar-

1. *Incontinent* = *sur l'heure*, adverbe de temps ; du latin *in continenti*.

2. « *Croyez que la première vertu est de tenir sa langue.* »

3. Remarquez qu'en louant le silence, il ne cesse de parler.

4. La construction est rompue : on attendrait un nouveau nom, au lieu de la tournure infinitive. RÈGLE : *Un verbe pouvait avoir deux compléments de nature différente :* « Elle aime fort la **conversation** et surtout **de plaire.** » (SÉVIGNÉ.) Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.* § 389.

5. *Apophthegme*, mot grec qui signifie *parole sentencieuse. Tranchez d'un apophthegme* = *finissez d'un seul mot.*

6. La *prolixité*, ou *abus des paroles* est le fait du docteur.

bouillé attache le Docteur par le pied, et le fait tomber ; le Docteur se doit laisser tomber sur le dos : le Barbouillé l'entraine par la corde qu'il lui a attachée au pied, et, pendant qu'il l'entraine, le Docteur doit toujours parler, et compter par ses doigts toutes ses raisons, comme s'il n'était point à terre.

(Le Barbouillé et le Docteur disparaissent.)

[Finalement, c'est Angélique qui prouve à la compagnie que son pauvre mari a tous les torts ; la réconciliation ne se fait pas sans bruit. L'inévitable Docteur reparait encore.]

SCÈNE XIII

LE DOCTEUR *à la fenêtre, en bonnet de nuit et en camisole ;*
LE BARBOUILLÉ, VILLEBREQUIN, GORGIBUS, ANGÉLIQUE

LE DOCTEUR. — Hé quoi ! toujours du bruit, du désordre, de la dissension, des querelles, des débats, des différends, des combustions, des altercations éternelles[1] ? Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il donc ? On ne saurait avoir du repos.

VILLEBREQUIN. — Ce n'est rien, Monsieur le Docteur, tout le monde est d'accord.

LE DOCTEUR. — A propos d'accord, voulez-vous que je vous lise un chapitre d'Aristote, où il prouve que toutes les parties de l'univers ne subsistent que par l'accord qui est entre elles ?

VILLEBREQUIN. — Cela est-il bien long ?

LE DOCTEUR. — Non, cela n'est pas long ; cela contient environ soixante ou quatre-vingts pages.

VILLEBREQUIN. — Adieu, bonsoir, nous vous remercions.

GORGIBUS. — Il n'en est pas besoin.

LE DOCTEUR. — Vous ne le voulez pas ?

GORGIBUS. — Non.

LE DOCTEUR. — Adieu donc, puisque ainsi est[2] ; bonsoir : *latine, bona nox*[3].

VILLEBROQUIN. — Allons-nous-en souper ensemble, nous autres.

FIN DE LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ

1. C'est le même défilé de mots qu'au début de la scène précédente.

2. *Ainsi est*, ellipse (c.-à-d. façon incomplète de s'exprimer) pour *il en est ainsi*. La vivacité et la familiarité du dialogue justifient ce style. Ne dit-on pas de même : *Sitôt dit, sitôt fait ?*

3. *« En latin, bonne nuit »*. Le Docteur a besoin de faire le pédant et de citer du latin pour dire les choses les plus élémentaires. Il finit comme il a commencé.

L'ÉTOURDI

Comédie en cinq actes et en vers (1655)

Analyse et Extraits

La scène est à Messine.

[Lélie, fils de Pandolfe, est un jeune étourdi dont l'honnêteté n'est pas fort scrupuleuse. Son valet Mascarille a l'esprit inventif et s'amuse des tours audacieux qu'il imagine.

Vivat Mascarillus fourbum imperator[1],

dit-il de lui-même en un latin d'ailleurs douteux. Or il faut à Lélie une bonne somme d'argent. Mascarille fait croire à Pandolfe que les ouvriers qui travaillent à sa maison de campagne ont découvert un trésor. Pandolfe aussitôt quitte la ville. Mascarille alors aborde le vieil Anselme, ami de Pandolfe, lui annonce que Pandolfe est mort, lui fait voir une sorte de paquet qui est, dit-il, le corps du défunt, et déclare que Lélie a besoin d'argent pour l'enterrement de son père. Anselme, attendri par les larmes de Lélie, remet la somme demandée au jeune homme. Mascarille triomphe, quand Pandolfe revient inopinément, et rencontre Anselme. Celui-ci, effaré, croit avoir affaire à un revenant.]

Un revenant

ACTE II

SCÈNE IV

PANDOLFE, ANSELME

ANSELME

Ah! bons Dieux! je frémi[2]**!** 571

1. « *Vive Mascarille, l'empereur des fourbes.* »

2. Nous écrivons *je frémis.* On écrivait de même *je croi.* Règle : *Ce n'est pas là une licence poétique, mais l'ancienne forme étymologique de la première personne :* **je voi, je croi, je reçoi,** *etc.* (Comparer *je voi, tu vois, il voit,* avec le latin *video, vides, videt.) L's a été ensuite ajoutée pour éviter l'hiatus.*

Cf. « Mais enfin je te *croi.* » (*Britannicus,* v. 341).

Pandolfe qui revient! Fût-il bien endormi[1]!
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie[2]!
Las[3]! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie!
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort. 575

PANDOLFE

D'où peut donc provenir ce bizarre transport[4]?

ANSELME

Dites-moi de bien loin quel sujet vous amène.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, et véritablement
Je me serais passé de votre compliment. 580
Si votre âme est en peine[5] et cherche des prières,
Las! je vous en promets, et ne m'effrayez[6] guères[7]!
Foi[8] d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous que vous serez content.
Disparaissez donc, je vous prie: 585
Et que le ciel, par sa bonté,
Comble de joie et de santé
Votre défunte seigneurie[9]!

PANDOLFE, *riant.*

Malgré tout mon dépit, il m'y[10] faut prendre part.

ANSELME

Las! pour un trépassé vous êtes bien gaillard! 590

PANDOLFE

Est-ce jeu, dites-nous, ou bien[11] si c'est folie,

1. Subjonctif de souhait (optatif grec) = plût au ciel qu'il fût bien endormi, bien mort.

2. Le trait est bien observé : l'illusion a la force de nous faire *voir* ce que nous croyons.

3. *Las* = *hélas!* Cette interjection n'est pas autre chose que l'adjectif *las, lasse.*

4. *Transport* = *accès, émotion.*

5. *Les âmes en peine*, d'après la croyance populaire, étaient celles qui, ne pouvant entrer au paradis, erraient autour des vivants pour leur demander des prières. On dit encore familièrement *il est comme une âme en peine*, pour *il est inquiet.*

6. Le verbe *effrayez* est à l'impératif.

7. *Guères* = *pas trop.* Les poètes écrivent *guères* pour les besoins de la rime et de la mesure. L's est d'ailleurs, dans la vieille langue, ajouté à un grand nombre d'adverbes (*mêmes*, etc.).

8. *Foi de* = *par la bonne foi de :* c'est une formule de serment. On dit : *foi de gentilhomme!*

9. Anselme s'est jeté à genoux pour débiter cette sorte de prière : le quatrain a l'air d'une litanie.

10. *Y* = *à cela, à cette plaisanterie.*

11. C'est l'interrogation double des Latins : *utrum... an.* RÈGLE :

Qui traite[1] de défunt une personne en vie ?

ANSELME

Hélas ! vous êtes mort, et je viens de vous voir[2].

PANDOLFE

Quoi ! j'aurais trépassé sans m'en apercevoir ?

ANSELME

Sitôt que Mascarille en a dit la nouvelle, 595
J'en ai senti dans l'âme une douleur mortelle.

PANDOLFE

Mais enfin, dormez-vous ? Êtes-vous éveillé ?
Me connaissez[3]-vous pas[4] ?

ANSELME

Vous êtes habillé
D'un corps aérien[5] qui contrefait le vôtre,
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre. 600
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et[6] tout votre visage affreusement laidir.
Pour Dieu ! ne prenez point de vilaine figure ;
J'ai prou[7] de ma frayeur en cette conjoncture[8].

Au 17e siècle, quand deux interrogations directes devaient être coordonnées, la seconde pouvait être amenée par **si**, *comme une interrogation indirecte.* Cf. CORNEILLE, *Othon*, v. 717 :

Tombé-je dans l'erreur, **ou si** j'en vais [sortir ?
(*au lieu de :* ou en vais-je sortir ?)

1. *Qui traite = que de traiter.*

2. *De vous voir = de vous voir mort.* Anselme n'a-t-il pas cru voir tout à l'heure le corps de Pandolfe ?

3. *Connaissez = reconnaissez.* Sens fréquent au 17e siècle. RÈGLE : *Un grand nombre de verbes simples ont au 17e siècle le sens que nous réservons à leurs composés :* **tenir = obtenir ; passer = dépasser ; connaître = reconnaître.**

Généralement il est arrivé que, le sens du verbe simple s'étant affaibli, on l'a renforcé par l'emploi du composé. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, p. 10, I, P.

4. Ellipse de *ne*, courante au 17e siècle dans les phrases interrogatives. RÈGLE : **Pas, point,** *qui d'abord n'avaient aucun sens négatif, ont fini, en se soudant à la négation* **ne**, *par prendre, du fait de ce voisinage, un sens tellement négatif qu'ils ont pu suffire, en certains cas, à faire éliminer* **ne**, *p. ex. dans les interrogations :* « Suis-je pas votre frère ? » (RACINE.) *Ils n'ont plus conservé aujourd'hui cet emploi sans* **ne** *que dans les réponses :* « L'avez-vous vu ? **Point** ». Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, p. 137.

5. *Aérien = fait d'air, sans consistance.*

6. Après *et*, sous-entendre *de voir.*

7. *Prou = bien assez.* Ce terme familier a fort vieilli.

8. *Conjoncture = événement.*

PANDOLFE

En une autre saison, cette naïveté 605
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anselme, me serait un charmant badinage,
Et j'en prolongerais le plaisir davantage ;
Mais, avec cette mort, un trésor supposé[1]
Dont parmi les chemins on m'a désabusé[2], 610
Fomente dans mon âme un soupçon légitime.
Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime[3],
Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME

M'aurait-on joué pièce[4] et fait supercherie ? 615
Ah ! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie !
Touchons un peu pour voir[5] : en effet, c'est bien lui.
Malepeste[6] du sot que je suis aujourd'hui !
De grâce, n'allez pas divulguer un tel conte ;
On en ferait jouer quelque farce à ma honte. 620
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE

De l'argent, dites-vous ? Ah ! c'est donc l'enclouure[7] !
Voilà le nœud secret de toute l'aventure !
A votre dam[8]. Pour moi, sans m'en mettre en souci, 625
Je vais faire informer[9] de cette affaire ici
Contre ce Mascarille ; et si l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puisse coûter, je le veux faire pendre.

Ne pas confondre avec *conjecture* = *supposition*.

1. *Trésor supposé* = *une histoire de trésor*. Cf. l'Analyse, p. 46.

2. Pandolfe a été détrompé pendant qu'il allait à la campagne, *en chemin*. Ces trois vers sont d'ailleurs assez embarrassés.

3. Superlatif forgé sur le latin.

4. *Jouer pièce*, c.-à-d. jouer la comédie à mes dépens. Règle : *L'article, n'existant pas en latin, s'employait moins dans l'ancienne langue que dans celle d'aujourd'hui. Molière dit* faire leçon (*Tartuffe*, v. 284), *quand nous dirions* faire la leçon.

Cf. *Femmes Savantes*, v. 3 :

Et de vous marier vous osez *faire fête*.

5. En disant ces mots, il tâte Pandolfe.

6. *Malepeste*, de *male* (adj. fém.) et de *peste*. Le sens est donc *que la mauvaise peste soit du sot...*

7. *Enclouure* = *blessure faite, avec un clou, à un cheval, pendant qu'on le ferre*. Au sens figuré, *le nœud d'une difficulté*. Le vers suivant éclaircit d'ailleurs cette expression.

8. *A votre dam* = *tant pis pour vous*. *Dam* vient du latin *damnum*, dommage.

9. *Informer de* = *faire une enquête sur* (terme juridique).

ANSELME, *seul.*

Et moi, la bonne dupe à[1] trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sens et bien ? 630
Il me sied bien, ma foi, de porter tête[2] grise,
Et d'être encor si prompt à faire une sottise.

[Durant trois actes encore (la pièce en a cinq), Mascarille invente les ruses les plus ingénieuses que l'étourderie de son maître démolit successivement. Mais les choses finissent bien dans la comédie. Pandolfe a pardonné et Lélie peut épouser sa chère Célie.

Retenons que V. Hugo avait une admiration particulière pour le style et les vers de *l'Etourdi*.]

1. *A croire = en croyant, moi qui crus.* De même :

Et, si je ne m'abuse à lire dans son [âme (= en lisant).
(CORN., *le Cid*, 5.)

RÈGLE : *Au 17e siècle, la préposition* **à** *(comme la préposition* **de**) *tend à remplacer toutes les autres:*

A quelle utilité ? *(au lieu de* **pour** [quelle utilité ?)
(LA FONT., II, 13.)

A raconter ses maux, souvent on les [soulage (= en racontant).
(CORN., *Polyeucte*, v. 161.)

2. RÈGLE : *Faire leçon*, p. 49, n. 1.

LE DÉPIT AMOUREUX

Comédie en cinq actes, et en vers (1656)

[Cette pièce, dont le modèle est italien, ne se joue plus aujourd'hui que réduite à deux actes. L'intrigue est toute romanesque, avec un mariage secret, une fille travestie en garçon, des brouilles et réconciliations d'amoureux, des méprises et reconnaissances. Finalement, Eraste épouse Lucile, fille d'Albert. Mais au milieu des complications de l'intrigue se dessinent en plein relief la silhouette du pédant Métaphraste, les amusantes figures du valet Gros-René et de la servante Marinette.]

Analyse et Extraits

Le pédant Métaphraste[1]

[Albert est inquiet de la tristesse de son fils. Il vient consulter à ce propos le savant Métaphraste. Celui-ci, comme le Docteur du *Barbouillé*, est un pédant qui parle toujours, volontiers latin, sans écouter jamais.]

ACTE II

SCÈNE VI

ALBERT, MÉTAPHRASTE

MÉTAPHRASTE

Mandatum tuum curo diligenter[2]. 669

ALBERT

Maître, j'ai voulu...

MÉTAPHRASTE

Maître est dit *a magis ter*[3] ;

1. Molière aime tirer des noms propres du grec. *Métaphraste* signifie *le traducteur* et éveille l'idée de pédant.

2. « Je m'occupe avec soin de ton affaire ».

3. Encore une étymologie latine de haute fantaisie : *a*, de ;

C'est comme qui dirait trois fois plus grand.

ALBERT

Je meure[1],
Si je savais cela. Mais, soit, à la bonne heure.
Maître, donc...

MÉTAPHRASTE

Poursuivez.

ALBERT

Je veux poursuivre aussi ;
Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.
Donc, encore une fois, maître (c'est la troisième), 675
Mon fils me rend chagrin ; vous savez que je l'aime
Et que soigneusement je l'ai toujours nourri[2].

MÉTAPHRASTE

Il est vrai : *Filio non potest præferri*
Nisi filius[3].

ALBERT

Maître, en discourant[4] ensemble,
Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble[5]. 680

magis, plus ; *ter*, trois fois. *Maître* vient bien de *magister*. Mais Molière fait un calembour en découpant le mot latin, et en donnant de *magis ter* une plaisante explication dans le vers suivant.

1. *Je meure = que je meure.* RÈGLE : *Souvent, dans l'ancienne langue, en souvenir du latin, on n'exprimait pas* que *devant un subjonctif marquant une exhortation, un ordre, une concession* (Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 273) : « Un plus savant le fasse. » (LA FONTAINE, II, 1.) L'usage n'a pas disparu au 17e siècle. On dit encore aujourd'hui : *Vive la France ! Advienne que pourra !*

2. *Nourri = élevé.* Le mot est constamment employé en ce sens au 17e siecle.

Pour s'acquérir le bruit de fille bien [*nourrie* (bien élevée).

(CORNEILLE, *Suiv.*, III, 4.)

On disait aussi *nourriture*, pour *éducation*.

3. « A un fils on ne peut préférer qu'un fils. »

4. *En discourant = pendant que nous discourons.* RÈGLE : *Tandis qu'aujourd'hui le sujet d'une subordonnée, infinitive ou participe, doit être le même que le sujet de la principale, dans l'ancienne syntaxe, plus libre, le sujet pouvait être différent.* Cf. RACINE, *Britannicus*, v. 46 :

Ai-je mis dans sa main le timon de l'État
Pour le conduire...
(= *pour qu'il le conduise*)

La fortune vient **en dormant**
(= *quand on dort*)

5. *Me semble = il me semble.* RÈGLE : *Dans l'ancienne langue, les verbes impersonnels se construisaient sans pronom.* Ex. :

Et me **souvient** en mourant
Des douces rives de Loyre.

(DU BELLAY, *Œuv. choisies*, 144.)

Le peuple dit encore aujourd'hui : *Fallait pas qu'il y aille.*

Je vous crois grand latin[1] et grand docteur juré[2],
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré :
Mais dans un entretien qu'avec vous je destine[3],
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue, et cent mots me cracher, 685
Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes Heures[4],
Qui, depuis cinquante ans, dites journellement,
Ne sont encor pour moi que du haut allemand[5]. 690
Laissez donc en repos votre science auguste,
Et que votre langage à mon faible[6] s'ajuste.

MÉTAPHRASTE

Soit.

ALBERT

A mon fils, l'hymen semble lui[7] faire peur,
Et, sur quelque parti que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid et recule. 695

MÉTAPHRASTE

Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc-Tulle[8]
Dont avec Atticus le même fait sermon[9] ;
Et comme aussi les Grecs disent *Athanaton*...[10]

1. *Grand latin* = *grand latiniste.*

2. *Juré* se disait autrefois dans les corporations de celui qui avait prêté serment pour passer maître. On disait *chirurgien juré*, c.-à-d. qui a vraiment tous les titres pour exercer. Par plaisanterie même, on donnait aux membres de l'Académie française le nom de *grammairiens jurés.*

3. *Je destine* = *je veux avoir.*

4. Les *Heures* sont les diverses parties du bréviaire (matines, vêpres, etc.) qu'on récite aux diverses heures. Et l'on appelle livre d'Heures ou simplement Heures le livre où ces prières sont contenues.

5. C.-à-d. *incompréhensibles.* Le bon Albert débite consciencieusement ses prières, sans essayer de comprendre.

6. *Mon faible* = *ma faiblesse.* Règle : *Au temps de Molière, la langue avait une tendance à faire des noms avec des adjectifs.* Ex. : « Il conduit à la pitié par **le terrible.**» (La Bruyère, *Les Caractères*, ch. I, éd. Cayrou, p. 104.) Cf. *Misanthrope*, v. 230 :

Je confesse *mon faible*, elle a l'art de [me plaire.

7. Molière emploie volontiers un pronom qui fait double emploi avec un régime ou un sujet. C'est familier et vif. Cf. *Dépit amoureux :*

Et des tiennes (de tes lettres) tu sais [ce que j'en saurai faire.
(v. 1438.)

8. Marc Tulle, c.-à-d. Cicéron (Marcus Tullius) avait un frère, Quintus, marié à Pomponia, sœur d'Atticus. Le ménage ne s'entendait guère et Cicéron y fait allusion dans ses lettres. Métaphraste tire de loin ses exemples !

9. *Fait sermon (sermonem)* = *parle.*

10. *Athanaton* est un adjectif grec qui signifie « immortel ».

ALBERT

Mon Dieu ! maître éternel, laissez là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanais, avec l'Esclavonie[1], 700
Et tous ces autres gens dont vous venez parler ;
Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

MÉTAPHRASTE

Hé bien donc, votre fils ?

ALBERT

Je ne sais si dans l'âme
Il ne sentirait point une secrète flamme[2].
Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu, 705
Et je l'aperçus hier, sans en être aperçu,
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉTAPHRASTE

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire,
Un endroit écarté, *latinè, secessus*[3] ;
Virgile l'a dit : *Est in secessu locus*[4]... 710

ALBERT

Comment aurait-il pu l'avoir dit, ce Virgile[5],
Puisque je suis certain que, dans ce lieu tranquille,
Ame du monde enfin n'était lors que nous deux[6] ?

MÉTAPHRASTE

Virgile est nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites[7], 715
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin

Métaphraste va encore faire une citation pédante, quand Albert lui coupe la parole.

1. Le naïf Albert ne connaît pas les Grecs anciens : il ne connaît que les Grecs modernes, avec les Albanais et Esclavons, leurs voisins. Son ignorance ne fait que mieux ressortir le ridicule et vain verbiage du pédant.

2. **Flamme** *est une des images bien vieillies aujourd'hui, mais très employées au 17e siècle avec* **feux, fers, chaînes, traits, etc.,** *pour désigner la passion, l'amour. C'était le langage de la galanterie du temps, développé par l'Hôtel de Rambouillet, et qui ne fut qu'une mode éphémère.*

3. En latin *secessus* (*une retraite*).

4. « Il y a, dans une retraite, un lieu », vers 159, liv. I, de *l'Énéide* de Virgile. Métaphraste a la manie d'accrocher à chaque mot quelque citation.

5. On voit qu'Albert prend Virgile pour un contemporain.

6. C.-à-d. *il n'y avait alors absolument personne, que nous deux.*

7. *Secessus* n'est-il pas plus solennel que *recoin ?*

De terme plus choisi, d'auteur, ni de témoin,
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

MÉTAPHRASTE

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage 720
Par les meilleurs auteurs. *Tu vivendo, bonos,*
Comme on dit, *scribendo, sequare peritos*[1].

ALBERT

Homme ou démon, veux-tu m'entendre sans conteste ?

MÉTAPHRASTE

Quintilien[2] en fait le précepte.

ALBERT

La peste
Soit du causeur !

MÉTAPHRASTE

Et dit là-dessus doctement 725
Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

ALBERT

Je serai[3] le diable qui t'emporte,
Chien d'homme ! Oh ! que je suis tenté d'étrange sorte
De faire sur ce mufle[4] une application !

MÉTAPHRASTE

Mais qui cause, Seigneur, votre inflammation[5] ? 730
Que voulez-vous de moi ?

ALBERT

Je veux que l'on m'écoute,

1. « Toi, en vivant, imite les gens de bien : en écrivant, imite les habiles ». C'est un vers de la *Syntaxe latine* de Despautère (1537). On voit que Molière n'avait pas oublié sa grammaire latine.

2. Quintilien était un professeur de rhétorique à Rome et l'auteur d'un ouvrage intitulé *Institution oratoire* (42-120 ap. J.-C.).

3. Ce *je serai* riposte au *vous serez bien aise*.

4. Le mot *mufle* vient du mot allemand *muffel*, qui désigne un chien à grosses lèvres pendantes. En français populaire, il désigne, sans le flatter, le visage, et l'on dit *donner sur le mufle à quelqu'un*, dans le sens de *le frapper au visage*. — Molière ne craint pas de prêter à ses personnages, surtout quand ils sont en colère, un vocabulaire énergique et pittoresque.

* Étudier par exemple le langage qu'il prête aux gens du peuple comme les servantes.

5. Le mot, qui est d'ordinaire concret, est comique au sens de *colère*.

Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

MÉTAPHRASTE

Ah ! sans doute,
Vous serez satisfait, s'il ne tient qu'à cela ;
Je me tais.

ALBERT

Vous ferez sagement.

MÉTAPHRASTE

Me voilà
Tout prêt à vous ouïr.

ALBERT

Tant mieux.

MÉTAPHRASTE

Que je trépasse 735
Si je dis plus mot[1].

ALBERT

Dieu vous en fasse la grâce !

MÉTAPHRASTE

Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT

Ainsi soit-il !

MÉTAPHRASTE

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT

J'y vais.

MÉTAPHRASTE

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre[2].

ALBERT

C'est assez dit.

MÉTAPHRASTE

Je suis exact[3] plus qu'aucun autre. 740

ALBERT

Je le crois.

1. *Plus mot* = *encore un mot.*
2. *Nôtre* = *de notre part.* Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 177. Tout le vers est d'ailleurs plaisant par son allure noble.
3. *Exact* = *rigoureux* ; Métaphraste entend dire qu'il gardera scrupuleusement sa promesse de se taire. Il ne cesse d'ailleurs de parler.

MÉTAPHRASTE

J'ai promis que je ne dirais rien.

ALBERT

Suffit.

MÉTAPHRASTE

Dès à présent je suis muet.

ALBERT

Fort bien.

MÉTAPHRASTE

Parlez ; courage ; au moins[1] je vous donne audience.
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence,
Je ne desserre pas la bouche seulement. 745

ALBERT, *à part.*

Le traître !

MÉTAPHRASTE

Mais, de grâce, achevez vitement[2] :
Depuis longtemps j'écoute ; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT

Donc, bourreau détestable...

MÉTAPHRASTE

Hé ! bon Dieu ! Voulez-vous que j'écoute à jamais ?
Partageons le parler au moins, ou je m'en vais. 750

ALBERT

Ma patience est bien...

MÉTAPHRASTE

Quoi ! voulez-vous poursuivre ?
Ce n'est pas encor fait ? *Per Jovem*[3] ! je suis ivre !

ALBERT

Je n'ai pas dit...

MÉTAPHRASTE

Encor ? Bon Dieu ! que de discours !
Rien n'est-il suffisant d'en[4] arrêter le cours ?

1. *Au moins* = *moi, du moins.* Il semble reprocher à Albert son propre défaut de loquacité.

2. Ce mot semble avoir été d'un emploi familier.

3. « Par Jupiter. »

4. *De*, ici, a le sens de *pour*,

ALBERT

J'enrage.

MÉTAPHRASTE

Derechef[1] ? O l'étrange torture ! 755
Hé ! laissez-moi parler un peu, je vous conjure.
Un sot qui ne dit mot, ne se distingue pas
D'un savant qui se tait.

ALBERT, *s'en allant.*

Parbleu[2] ! tu te tairas.

MÉTAPHRASTE, *seul.*

D'où vient fort à propos cette sentence expresse[3]
D'un philosophe : « Parle, afin qu'on te connaisse[4]. » 760
Doncques[5], si de parler le pouvoir m'est ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité[6],
Et changer mon essence en celle d'une bête.
Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
Oh ! que les grands parleurs sont par moi détestés[7] ! 765
Mais quoi ! si les savants ne sont point écoutés,
Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,
Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose ;
Que les poules dans peu dévorent les renards ;
Que les jeunes enfants remontrent[8] aux vieillards ; 770
Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent ;
Qu'un fou fasse les lois ; que les femmes combattent,
Que par les criminels les juges soient jugés,
Et par les écoliers les maîtres fustigés ;
Que le malade au sain présente le remède ; 775
Que le lièvre craintif[9]...

pour ce qui est de. RÈGLE : *Au 17e siècle, la préposition* **de** *(comme la préposition* **à**) *avait une tendance à remplacer toutes les autres :*

Il traitait **de** (= avec) mépris les dieux.
(CORNEILLE.)

Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 320.

1. *Derechef* = *de nouveau*, mot composé de *re* indiquant retour, et de *chef* dans le sens de « tête, bout, extrémité. »

2. Dans les jurons comme *parbleu*, *morbleu*, etc., *bleu* est une altération de *Dieu*.

3. *Expresse (expressa)* = *bien arrêtée et qui ne laisse pas de doutes.*

4. La pensée est assez naïve pour être de Métaphraste lui-même.

5. *Doncques (de unquam)* est une forme ancienne, mais commode en poésie.

6. *Ma qualité d'homme.*

7. Métaphraste fait encore toute une tirade pour maudire les bavards ! Le comique est gros, mais d'un effet sûr.

8. *Remontrent* = *fassent des remontrances, donnent des leçons.*

9. Evidemment Molière s'amuse ici à ridiculiser les ampli-

(Albert sonne aux oreilles de Métaphraste une cloche de mulet, qui le fait fuir.)

MÉTAPHRASTE, *fuyant.*

Miséricorde ! à l'aide !

Un valet qui raisonne

[Lucile a pour servante Marinette ; Eraste a pour valet Gros-René ; Eraste veut épouser Lucile, Gros-René veut épouser Marinette. Les domestiques imitent comiquement les façons de leurs maîtres. Or, Eraste s'étant brouillé avec Lucile a envoyé son valet en ambassade pour faire des excuses et demander la paix : l'ambassadeur a été fort mal reçu.]

ACTE IV

SCÈNE II

ÉRASTE, GROS-RENÉ

ÉRASTE

Encore rebuté ?

GROS-RENÉ

Jamais ambassadeur ne fut moins écouté[1].
A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle, 1190
Qu'elle m'a répondu, tenant son quant à moi[2] :
« Va, va, je fais état de lui comme de toi ;
Dis-lui qu'il se promène[3] », et, sur ce beau langage,
Pour suivre son chemin, m'a tourné le visage ;
Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau, 1195
Lâchant un : « Laisse-nous, beau valet de carreau[4] »,

fications d'une rhétorique scolastique. Cf. p. 42.

1. Gros-René est beau parleur et plein de lui-même : il se compare à un ambassadeur !

2. *Tenir son quant à moi*, ou *son quant à soi* = *prendre un air de fierté*. On disait aussi *se mettre sur son quant à soi*. Locution familière, condamnée par Vaugelas et Ménage, grammairiens dont Molière s'est ailleurs moqué.

3. *Qu'il se promène* = *qu'il aille se promener.*

4. Le *valet de carreau* est un des quatre valets du jeu de cartes ; on l'appelait aussi *valet de chasse*. Appeler quelqu'un *valet de carreau* c'était le traiter d'*homme de rien*. La locution était proverbiale.

M'a planté là comme elle ; et mon sort et le vôtre
N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ÉRASTE

L'ingrate ! recevoir avec tant de fierté
Le prompt retour[1] d'un cœur justement emporté !..... 1200
Mais puisque l'on[2] témoigne une froideur extrême 1225
A[3] conserver les gens[2], je veux faire de même.

GROS-RENÉ

Et moi de même aussi. Soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés[4].
Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage. 1230
Qui souffre ses mépris, les[5] veut bien recevoir.
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auraient pas la parole si haute.
Oh ! qu'elles nous[6] sont bien fières par notre faute !
Je veux être pendu, si nous ne les verrions 1235
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs[7] dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

ÉRASTE

Pour moi, sur[8] toute chose, un mépris me surprend ;
Et, pour punir le sien par un autre aussi grand, 1240
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-RENÉ

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme ;
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme est comme on dit, mon maître, 1245
Un certain animal difficile à connaître,
Et de qui la nature est fort encline au mal :
Et comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durerait cent mille ans ; aussi, sans repartie[9], 1250

1. *Retour* = *repentir*.
2. *On*, c'est Lucile ; les *gens*, c'est lui-même.
3. *A* = *pour*. RÈGLE : *A quelle utilité ?* p. 50, n. 1.
4. Auxquels on ne pense plus.
5. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.
6. *Nous* = *pour nous*, *à notre égard*.
7. *Devoirs* = *hommages*.
8. *Sur toute chose* = *avant tout*, *principalement*.

Prends un siège, Cinna, prends, et *sur* [*toute chose*,
Observe exactement la loi que je t'im- [pose.
(CORN., *Cinna*, V, 1.)

9. *Sans repartie* = *sans contestation*.

La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain Grec [1] dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant ; car, goûtez bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts : 1255
Ainsi que la tête est comme le chef [2] du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête ;
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras [3] ; 1260
La partie [4] brutale alors veut prendre empire
Dessus [5] la sensitive, et l'on voit que l'un tire
A dia [6], l'autre à hurhaut [6] ; l'un demande du mou,
L'autre du dur ; enfin tout va sans savoir où ;
Pour montrer [7] qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète [8], 1265
La tête d'une femme est comme la girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent.
C'est pourquoi le cousin [9] Aristote souvent
La compare à la mer ; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde [10]. 1270
Or, par comparaison (car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison ;
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude [11],
Une comparaison qu'une similitude [12]) ;

1. Gros-René ne saurait trop dire quel est ce Grec ; mais le voilà parti, non sans peine, dans une belle tirade.

2. Ce mot est amusant, parce que *chef*, à l'époque de Molière, signifie *tête* (de *caput*).

3. Gros-René commence à s'embrouiller dans son éloquence.

4. Prononcez la *parti-e*. D'ailleurs Gros-René maintenant bredouille et hésite. La *partie brutale*, c'est le corps, tandis que la *partie sensitive*, c'est l'esprit.

5. *Dessus* = *sur*. Règle : *L'ancienne langue a souvent confondu, jusqu'à Vaugelas, les adverbes et les prépositions correspondantes* (cf. **dedans** pour **dans**, **dessus** pour **sur**). Ex. : **Dessous** (= sous) *les lois d'un homme* (*Pol.*, v. 514.)

6. *A dia* = *à gauche ; à hurhaut* = *à droite*. Ce sont termes populaires dont se servent les charretiers pour faire tourner leurs chevaux. Une phrase proverbiale était : *Il n'entend ni à dia ni à hurhaut*, pour signifier : il n'écoute rien, il n'entend pas raison.

7. *Pour montrer* = *tout ce que je dis là sert à montrer.*

8. *Ainsi qu'on l'interprète* = *ainsi qu'on le comprend.* Gros-René emploie de plus en plus les grands mots, sans grand sens.

9. Il est comique de voir le valet Gros-René traiter en parent, et familièrement, un des plus grands philosophes grecs. Il lui attribue d'ailleurs une sentence de son propre cru.

10. Gros-René divague et dit juste le contraire de ce qu'il veut dire. L'onde n'est certes point stable !

11. Amusante prétention, d'autant qu'il va dire une sottise.

12. *Comparaison* et *similitude* sont synonymes ; aussi la distinction faite par Gros-René est-elle bouffonne.

Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît[1], 1275
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît[2],
Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remû-ménage[3]
Horrible ; et le vaisseau, malgré le nautonier[4],
Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier[5] : 1280
Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter[6] par de certains... propos,
Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots,
De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable... 1285
Quand... Les femmes enfin ne valent pas le diable.

ÉRASTE

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENÉ

Assez bien, Dieu merci.

1. Eraste, impatienté, a fait un mouvement pour se retirer. Gros-René le supplie de rester et d'entendre.

2. *S'accroît* rime avec *plaît*. RÈGLE : *Au 17e siècle, la prononciation de la diphtongue* **oi** *n'était pas fixée ; on disait tantôt* **oi**, *tantôt* **oué**, *tantôt, mais plus rarement*, **ai**.

3. C'est là, pour la mesure, une licence orthographique.

4. *Nautonier* = *batelier, pilote.*

5. Gros-René, en parlant de la cave, montre le ciel : et en parlant du grenier, il montre la cave.

6. Mot forgé par Gros-René, qui ne sait plus ce qu'il dit.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES[1]

Comédie en un acte, et en prose (1659).

L'œuvre expliquée

Dans les premières années du règne de Louis XIII, une grande dame, la marquise de Rambouillet, avait eu l'idée de corriger les mœurs un peu brutales des contemporains du roi Henri IV. Elle recevait dans sa *chambre bleue* des gentilshommes et des gens d'esprit ; cette société mondaine était un peu maniérée, mais fine et délicate. Malheureusement la marquise de Rambouillet eut des imitatrices à Paris et en province, parmi les bourgeois et les bourgeoises, et l'on vit de tous côtés s'ouvrir mille petits salons, des *ruelles* comme on disait alors, où l'affectation régna dans les toilettes, les manières et le langage. Les *précieux* et *précieuses* (tel était le nom qu'on donnait à ces gens épris d'élégance) devinrent *ridicules*, surtout parce qu'ils voulaient singer un monde qui n'était pas le leur. On se donnait de jolis noms mythologiques et prétentieux, on s'appelait Palliante, Iris ou Mélanire ; on raffolait des petits vers, des billets galants et des romans romanesques ; on parlait enfin un langage qui, pour se distinguer du commun, devenait incompréhensible à force de recherche. On ne disait pas *le balai, les dents, les pieds,* mais *l'instrument de la propreté, l'ameublement de la bouche, les chers souffrants.* Et les écrivains de salon écrivaient dans cette langue !

Or en 1659, Molière, qui avait déjà vu en province des exemples de ce travers, arrivait à Paris, en pleine mode précieuse. Ce que Molière a toujours raillé avec violence, c'est ce qui est contraire à la nature et au bon sens. Jamais peut-être il ne mit autant de conviction à ridiculiser ses contemporains : sa comédie des *Précieuses ridicules* est d'une verve qui frappa cruellement les fausses précieuses, et même un peu les bonnes, avant que Boileau vînt porter les derniers coups à la préciosité.

1. Cf. l'édition complète de la pièce par M. et Mme Crouzet. (Lib. Didier-Privat.) Et Abry... *H. ill. Litt. Fr.*, ch. XX.

Analyse et Extraits

[Nous sommes à Paris dans la maison d'un brave bourgeois simple et familier, qui s'appelle Gorgibus. Celui-ci a une fille Madelon et une nièce Cathos qui, gagnées par la maladie du jour, ne rêvent que romans et belles manières : elles sont franchement ridicules en leur préciosité de provinciales fraîchement débarquées à Paris. Gorgibus voulait les marier à deux jeunes gens de bonne famille, La Grange et du Croisy. Mais nos deux sottes ne trouvent plus ces messieurs assez distingués pour elles et viennent, quand la pièce commence, de leur faire un accueil moins que poli. La Grange et du Croisy, pour se venger, envoient aux précieuses leurs valets, Mascarille et Jodelet, deux habiles marauds déguisés en marquis et vicomte, et dont les manières affectées vont ravir d'aise la fille et la nièce de Gorgibus.]

Le Marquis de Mascarille chez les Précieuses

SCÈNE VI

CATHOS, MAGDELON, MAROTTE[1]

MAROTTE. — Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous[2] veut venir voir.

MAGDELON. — Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : « voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles. »

MAROTTE. — Dame ! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris, comme vous, la filofie dans le *Grand Cyre*[3].

MAGDELON. — L'impertinente ! Le moyen de souffrir cela ? Et qui est-il, le maître de ce laquais ?

MAROTTE. — Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MAGDELON. — Ah ! ma chère ! un marquis ! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura ouï parler de nous.

CATHOS. — Assurément, ma chère.

MAGDELON. — Il faut le recevoir dans cette salle basse[4],

1. Diminutif de Marie. Marotte est la servante.

2. Cf. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

3. Marotte veut dire « la philosophie dans le *Grand Cyrus* », roman à la mode de Mlle de Scudéry (1649-1653, 10 vol.). Nous verrons, dans les *Femmes savantes*, la servante Martine écorcher les mots de même manière, au grand scandale de ses maîtresses.

4. Au rez-de-chaussée était une salle basse, ou salon de récep-

Photo Berger.

FIG. 5. — Le marquis de Mascarille.
(M. Brunot, de la Comédie-française.)

Remarquer l'air fat du personnage et la richesse recherchée du costume avec plumes, dentelles, canons et petite oie, sans compter la vaste perruque.

plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation[1]. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces[2].

MAROTTE. — Par ma foi ! je ne sais point quelle bête c'est là ; il faut parler chrétien[3], si vous voulez que je vous entende.

CATHOS. — Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image[4]. *(Elles sortent.)*

SCÈNE VII

MASCARILLE, DEUX PORTEURS[5].

MASCARILLE. — Holà ! porteurs, holà ! Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles et les pavés[6].

PREMIER PORTEUR. — Dame ! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés[7] jusqu'ici.

MASCARILLE. — Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins[8], que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue[9] ? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

DEUXIÈME PORTEUR. — Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monsieur.

MASCARILLE. — Hein ?

DEUXIÈME PORTEUR. — Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, *lui donnant un soufflet*. — Comment, coquin ! demander de l'argent à une personne de ma qualité[10] !

DEUXIÈME PORTEUR. — Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens ? Et votre qualité nous donne-t-elle à dîner ?

tion : les chambres étaient au-dessus.

1. Toute précieuse est aussi coquette que vaine.

2. Périphrase chère aux précieuses pour dire *le miroir*.

3. *Parler chrétien = parler comme tout le monde.*

4. La préciosité étouffe les sentiments naturels. Il est aussi cruel que vulgaire d'humilier une pauvre servante.

5. Mascarille se fait solennellement amener, jusque sur la scène, dans une chaise à porteurs.

6. Remarquer la verve de cette entrée et le ton dédaigneux dont ce valet parle à des valets.

7. Cf. pour la concordance des temps : CROUZET.... *Gr. Fr.*, § 455.

8. *Faquin* vient de l'italien *facchino*, porte-faix ; il a pris le sens injurieux d'*homme vil*.

9. Mascarille s'applique à bien parler, tout en risquant le mot *embonpoint* ; mais comme il emploie correctement les imparfaits du subjonctif !

10. *Qualité = noblesse*. Molière a l'air de dire que les gens de qualité ne paient pas leurs dettes.

MASCARILLE. — Ah ! ah ! je vous apprendrai à vous connaître ! Ces canailles-là[1] s'osent jouer à moi !

PREMIER PORTEUR, *prenant un des bâtons de sa chaise.* — Çà, payez-nous vitement.

MASCARILLE. — Quoi ?

PREMIER PORTEUR. — Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure[2].

MASCARILLE. — Il est raisonnable.

PREMIER PORTEUR. — Vite donc.

MASCARILLE. — Oui-da. Tu parles comme il faut, toi. Mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens, es-tu content ?

PREMIER PORTEUR. — Non, je ne suis pas content ; vous avez donné un soufflet à mon camarade, et... (*levant son bâton.*)

MASCARILLE. — Doucement. Tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon[3]. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher[4].

SCÈNE VIII

MAROTTE, MASCARILLE

MAROTTE. — Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

MASCARILLE. — Qu'elles ne se pressent point ; je suis ici posté[5] commodément pour attendre.

MAROTTE. — Les voici.

SCÈNE IX

MAGDELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR[6]

MASCARILLE, *après avoir salué.* — Mesdames, vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite ; mais votre

1. *Canaille*, et en vieux français *chienaille*, signifie étymologiquement *troupe de chiens.*

2. *Tout à l'heure = sur l'heure, à l'instant.*

3. En vérité, Mascarille a la peur des coups.

4. *Le coucher du roi* était une véritable cérémonie. La cour assistait au *grand coucher* pendant lequel le roi était solennellement dévêtu avec l'aide de valets de chambre et d'officiers. Le *petit coucher* était plus intime : c'était la dernière toilette avant l'entrée au lit. Seuls quelques privilégiés y étaient admis. On comprend alors de quel ton Mascarille lance sa phrase.

5. *Posté = placé.*

6. Ce nom oriental et tiré des romans est plutôt prétentieux.

réputation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MAGDELON. — Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser[1].

CATHOS. — Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE. — Ah ! je m'inscris en faux[2] contre vos paroles. La renommée accuse[3] juste en contant ce que vous valez ; et vous allez faire pic, repic et capot[4] tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MAGDELON. — Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges ; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie[5].

CATHOS. — Ma chère, il faudrait donner des sièges.

MAGDELON. — Holà ! Almanzor.

ALMANZOR. — Madame.

MAGDELON. — Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation[6].

MASCARILLE. — Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi ? (*Almanzor sort*)

CATHOS. — Que craignez-vous ?

MASCARILLE. — Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise[7]. Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à More[8]. Comment, diable ! D'abord qu'on[9] les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière[10] ? Ah ! par ma foi, je m'en défie et je

1. Les précieux se plaisent à suivre une métaphore, sans craindre l'affectation.

2. *Je m'inscris en faux = je proteste.* Expression juridique, et toujours recherchée.

3. *Accuse = montre, indique. Juste* est dit adverbialement.

4. Ce sont là trois mots du jeu de piquet, et qui signifient *battre l'adversaire* avec toutes les bonnes cartes. Mascarille mêle au beau langage des propos plus vulgaires et qui sentent le valet.

5. Voilà un type de phrase précieuse : d'abord des abstractions, puis des adjectifs pris comme nom, puis le *donner dans* pour *se laisser prendre à*.

6. En style ordinaire : *apportez des chaises.*

7. *Franchise = liberté.*

8. Les Turcs traitent fort *durement* les Mores, leurs sujets.

9. *D'abord que = sitôt que.* Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, p. 147.

10. *Se mettre sur ses gardes* est un terme d'escrime qui signifie *prendre position pour ne pas se laisser surprendre.* Mascarille ajoute galamment que les yeux des précieuses sont *meurtriers.*

m'en vais gagner au pied[1], ou je veux caution bourgeoise[2] qu'ils ne me feront point de mal[3].

MAGDELON. — Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS. — Je vois bien que c'est un Amilcar[4].

MAGDELON. — Ne craignez rien : nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie[5].

CATHOS. — Mais de grâce, Monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, *après s'être peigné*[6] *et avoir ajusté ses canons*[7]. — Hé bien ! Mesdames, que dites-vous de Paris ?

MAGDELON. — Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudrait être l'antipode[8] de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau[9] des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

MASCARILLE. — Pour moi, je tiens que, hors de Paris, il n'y a point de salut pour les honnêtes gens[10].

CATHOS. — C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE. — Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise.

MAGDELON. — Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps[11].

MASCARILLE. — Vous recevez beaucoup de visites ? Quel bel esprit est des vôtres ?

MAGDELON. — Hélas ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une

1. *Gagner au pied* c'est *s'enfuir*. L'expression est vulgaire, comme les autres étaient raffinées.

2. *Caution bourgeoise* = *garantie sérieuse*. Un *bourgeois* n'est-il pas un homme qui a assez de biens pour offrir toute garantie ?

3. C'était une habitude des salons de célébrer les *yeux* des belles précieuses. Il est amusant de voir Mascarille s'essayer, assez lourdement, à ces gentillesses galantes.

4. *Amilcar* est un personnage de la *Clélie*, roman galant de Mlle de Scudéry (1654-1660, 10 vol.). C'est un bel esprit d'humeur vive.

5. *Sur leur prud'homie* = *en se fiant à leur probité*.

6. Il était bien porté de manier sans cesse un grand peigne de corne.

7. Les *canons* étaient des ornements amples, enrubannés et enrichis de dentelle, qui s'attachaient au bas de la culotte. Les élégants les portaient énormes.

8. *L'antipode* = *l'opposé*. L'expression est toujours cherchée.

9. *Bureau* = *le centre où il faut s'adresser*. Terme précieux encore.

10. *Les honnêtes gens* = *les gens comme il faut*, à la fois cultivés et de bonnes manières. C'est une formule constamment employée au 17e siècle.

11. Magdelon doit être fière d'avoir combiné ces mots *retranchement* et *insulte*.

amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du *Recueil des pièces choisies*[1].

CATHOS. — Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE. — C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne ; ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits...

Mais, à propos, il faut que je vous die[2] un impromptu que je fis hier chez une duchesse de nos amies[3] que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les impromptus[4].

CATHOS. — L'impromptu est justement la pierre de touche[5] de l'esprit.

MASCARILLE. — Ecoutez donc.

MAGDELON. — Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE

Oh ! oh ! je n'y prenais pas garde :
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.
Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur[6] *!*

CATHOS. — Ah ! mon Dieu ! voilà qui est poussé[7] dans le dernier galant.

MASCARILLE. — Tout ce que je fais a l'air cavalier[8] ; cela ne sent point le pédant.

MAGDELON. — Il[9] en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE[10]. — Avez-vous remarqué ce commencement :

1. C'est un recueil de poésies d'auteurs à la mode ; Corneille y avait collaboré.

2. *Die* pour *dise* était encore usité au temps de Molière, mais vieillissait déjà.

3. Mascarille ne manque pas de citer ses belles relations, d'ailleurs imaginaires.

* Comparer la lecture du sonnet de Trissotin dans *les Femmes savantes*.

4. *Impromptu*, du latin *in promptu* = *sur le champ*, petite pièce de vers improvisés. On pense ce que peuvent valoir de telles inventions.

5. La *pierre de touche* sert à reconnaître par frottement l'or ou l'argent ; d'où, au figuré, le sens de *moyen de reconnaître*.

6. Ces vers sont niais et vulgaires. Mais Molière avait pu trouver, dans la poésie galante du temps, bien des modèles de ce genre.

7. Les Précieuses abusaient de ce verbe.

8. *L'air cavalier* = *l'air d'un homme du monde*. Ce sont choses que d'ordinaire on ne dit pas de soi-même.

9. *Il* = *cela*. RÈGLE : *Le 17e siècle employait couramment le pronom* **il** *au neutre, là où, pour éviter toute confusion, nous mettons* **cela**. « Aimons la Providence ; **il** est aisé, quand elle ne touche que ces sortes de choses. » (SÉVIGNÉ, 14 fév. 1664.)

10. Ici commence un commentaire énorme et niais du quatrain de Mascarille, fait par l'auteur lui-même : Mascarille

Oh ! oh ! Voilà qui est extraordinaire : *oh ! oh !* Comme un homme qui s'avise tout d'un coup : *oh ! oh !* La surprise : *oh ! oh !*

MAGDELON. — Oui, je trouve ce *oh ! oh !* admirable.

MASCARILLE. — Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS. — Ah ! mon Dieu ! que dites-vous ? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MAGDELON. — Sans doute ; et j'aimerais mieux avoir fait ce *oh ! oh !* qu'un poème épique.

MASCARILLE. — Tudieu[1] ! vous avez le goût bon.

MAGDELON. — Hé ! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE. — Mais n'admirez-vous[2] pas aussi *je n'y prenais pas garde ? Je n'y prenais pas garde*, je ne m'apercevais pas de cela ; façon de parler naturelle, *je n'y prenais pas garde. Tandis que, sans songer à mal*, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton ; *je vous regarde*, c'est-à-dire, je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple ; *votre œil en tapinois*[3]... Que vous semble de ce mot *tapinois* ? N'est-il pas bien choisi ?

CATHOS. — Tout à fait bien.

MASCARILLE. — *Tapinois*, en cachette ; il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris : *tapinois*.

MAGDELON. — Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE. — *Me dérobe mon cœur*, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter ? *Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !*

MAGDELON. — Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASCARILLE. — Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS. — Vous avez appris la musique ?

MASCARILLE. — Moi ? Point du tout.

CATHOS. — Et comment donc cela se peut-il ?

MASCARILLE. — Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris[4].

MAGDELON. — Assurément, ma chère.

MASCARILLE. — Écoutez si vous trouverez l'air à votre goût : *hem, hem, la, la, la, la, la*. La brutalité de la saison

n'explique pas, il répète et paraphrase, d'un air satisfait.

1. *Tudieu*, juron qui vient de *vertu de Dieu*.

2. Il n'attend pas l'éloge.

3. *Tapinois*, adjectif au sens de *sournois*, a disparu. Mais la locution *en tapinois* est restée, au sens de *à la dérobée*.

4. Molière ne ménage pas les pointes contre les grands et leurs prétentions.

a furieusement outragé la délicatesse de ma voix ; mais il n'importe, c'est à la cavalière[1]. (*Il chante.*)

Oh! oh! je n'y prenais pas garde, etc.

CATHOS. — Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point[2] ?

MAGDELON. — Il y a de la chromatique[3] là dedans.

MASCARILLE. — Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur !...* Et puis, comme si l'on criait bien fort : *au, au, au, au, au voleur !* Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée : *au voleur !*

MAGDELON. — C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS. — Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE. — Tout ce que je fais me vient naturellement ; c'est sans étude.

MAGDELON. — La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE. — A quoi donc passez-vous le temps ?

CATHOS. — A rien du tout[4].

MAGDELON. — Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

MASCARILLE. — Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie[5], si vous voulez ; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble[6].

MAGDELON. — Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE. — Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là ; car je me suis engagé de[7]

1. A *la cavalière* = *sans façon*, comme il sied à un gentilhomme qui est au-dessus des règles.

2. Le beau monde abusait du verbe *mourir*, *se mourir* pour exprimer son admiration pâmée. *On se meurt de plaisir*, diront les *Femmes savantes*.

3. *De la chromatique*, au féminin (s.-ent. *musique*). Elle procède par demi-tons, et prétend exprimer des émotions vives. En réalité Magdelon a surtout voulu *placer* un mot technique, pour faire de l'effet, et avoir *l'air de s'y connaître*.

4. Les soins du ménage ne sont point affaires de précieuses: elles aiment mieux s'ennuyer avec distinction.

5. *La comédie* est le lieu où jouent les comédiens, *le théâtre*. Et il désigne à cette époque, quand il s'agit de pièces, les œuvres aussi bien tragiques que comiques.

6. Sur cette surcharge de *que*, cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 406.

7. *De*. RÈGLE : *La préposition* **de** *s'employait très souvent au 17e siècle, et quelquefois au 18e siècle, avec des verbes qui demandent aujourd'hui la préposition* **à** : « Il les exhorta d'avoir bon courage. » (VAUGELAS.)

faire valoir la pièce, et l'auteur m'en[1] est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres, gens de condition, les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles[2], pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation : et je vous laisse à penser, si, quand nous disons quelque chose, le parterre[3] ose contredire ! Pour moi, j'y suis fort exact ; et quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours : « Voilà qui est beau ! » devant que[4] les chandelles soient allumées[5].

MAGDELON. — Ne m'en parlez point : c'est un admirable lieu que Paris ; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS. — C'est assez : puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier[6] comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE. — Je ne sais si je me trompe ; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MAGDELON. — Hé ! il pourrait être quelque chose de ce que vous dites[7].

MASCARILLE. — Ah ! ma foi ! il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS. — Hé ! à quels comédiens la donnerez-vous ?

MASCARILLE. — Belle demande ! Aux Grands Comédiens[8] ; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle ; ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter au bel endroit : et le moyen de connaître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha[9] ?

1. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

2. Corneille, par exemple, alla lire son *Polyeucte* à l'Hôtel de Rambouillet.

3. Le parterre, c'est le public debout au théâtre, le vrai public que les gens des *loges* regardent avec un peu de mépris, mais dont Molière a apprécié et recherché les libres suffrages.

4. *Devant que = avant que.*

5. C.-à-d. bien avant que la pièce soit commencée. Cf. *Notice*, p. 15. — Comme Molière raille avec raison certaines cabales d'admiration qui créent des succès d'un jour !

6. *Nous écrier = pousser des cris d'admiration.*

7. Magdelon n'a sans doute qu'un projet, mais cela ne suffit-il pas pour être femme de lettres ?

8. On désignait ainsi la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, rivale de celle de Molière. Elle jouait la tragédie avec une solennité que Molière raille, quand il la fait admirer par Mascarille. L'acteur Montfleury savait particulièrement faire ronfler le vers.

9. *Brouhaha = murmures admiratifs et applaudissements bruyants.*

CATHOS. — En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage : et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE. — Que vous semble de ma petite oie[1] ? La trouvez-vous congruente[2] à l'habit ?

CATHOS. — Tout à fait.

MASCARILLE. — Le ruban est bien choisi.

MAGDELON. — Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur[3].

MASCARILLE. — Que dites-vous de mes canons ?

MAGDELON. — Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE. — Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier[4] plus[5] que tous ceux qu'on fait.

MAGDELON. — Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE. — Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat[6].

MAGDELON. — Ils sentent terriblement bon.

CATHOS. — Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE. — Et celle-là ? *(Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque*[7].)

MAGDELON. — Elle est tout à fait de qualité ; le sublime[8] en est touché délicieusement.

MASCARILLE. — Vous ne me dites rien de mes plumes : Comment les trouvez-vous ?

CATHOS. — Effroyablement belles.

MASCARILLE. — Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or[9] ? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur[10] tout ce qu'il y a de plus beau.

1. On appelle *petite oie* les rubans et garnitures de l'habit ou du chapeau. C'est dans ce détail du costume que se distingue un élégant. Le mot a une origine curieuse : on appelait *petite oie de volaille* ce que nous désignons sous le nom d'*abatis*, c.-à-d. les parties accessoires qu'on enlève à la volaille pour la faire rôtir.

2. Mot pédant et qui semble forgé par Molière : = *qui va bien avec* (*congruens*, en latin).

3. Perdrigeon était le grand mercier à la mode.

4. *Un quartier*, c'est le quart d'une aune, soit environ 0m30.

5. *Plus ;* nous dirions *de plus.*

6. Voilà une formule qui a le mérite de n'être point simple !

7. Le geste de Mascarille devient un peu risqué.

8. Le *sublime* est le nom que les précieuses donnent au *cerveau.*

9. Les gens bien élevés ne disent d'ordinaire pas le prix de ce qu'ils portent ni de ce qu'ils donnent.

10. *Donner sur* = *rechercher.*

MAGDELON. — Je vous assure que nous sympathisons, vous et moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte ; et, jusqu'à mes chaussettes[1], je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvrière...

Un bal qui finit par des coups de bâton

[Pendant que Mascarille continue ses grimaces, on annonce le vicomte de Jodelet, son ami ; celui-ci est en réalité le valet de du Croisy. Le prétendu vicomte se présente comme un homme de guerre et fait tâter ses blessures. Là-dessus, Mascarille commande des violons ; des voisines sont appelées, et un bal s'improvise.]

SCÈNE XII

LUCILE, CÉLIMÈNE[2], CATHOS, MAGDELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MAGDELON. — Mon Dieu, mes chères, nous vous demandons pardon. Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds[3] ; et nous vous avons envoyé quérir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUCILE. — Vous nous avez obligées, sans doute.

MASCARILLE. — Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus ?

ALMANZOR. — Oui, Monsieur ; ils sont ici.

CATHOS. — Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE, *dansant lui seul comme par prélude.* — La, la, la, la, la, la, la, la.

MAGDELON. — Il a tout à fait la taille élégante.

CATHOS. — Et la mine de danser proprement[4].

MASCARILLE, *ayant pris Magdelon pour danser.* — Ma franchise

1. Les *chaussettes* sont des bas de toile, sans pied, qu'on mettait par-dessus les bas de soie ou de drap. Magdelon fait là, sur sa toilette, des confidences plutôt déplacées.

2. Lucile et Célimène sont des voisines.

3. *Les âmes des pieds* sont, en beau style précieux, *les violons.*

4. *Proprement = avec agrément.* Les mots *propre, proprement, propreté,* impliquent, au 17e siècle, une idée de *bienséance, bonne grâce, élégance.* Ex. :

« Comment, Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde ! » (*Bourgeois gentilhomme,* III, 4.)

D'ailleurs la propreté, au sens vulgaire du mot, était plutôt rare au grand siècle.

va danser la courante[1] aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. Oh ! quels ignorants ! il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! ne sauriez-vous jouer en mesure ? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village !

JODELET, *dansant ensuite.* — Holà ! ne pressez pas si fort la cadence : je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIII

DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MAGDELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE, *un bâton à la main.* — Ah ! ah ! coquins ! que faites-vous ici ? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE, *se sentant battre.* — Ahi ! ahi ! ahi ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi.

JODELET. — Ahi ! ahi ! ahi !

LA GRANGE. — C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISY. — Voilà qui vous apprendra à vous connaître.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV

CATHOS, MAGDELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MAGDELON. — Que veut donc dire ceci ?

JODELET. — C'est une gageure.

CATHOS. — Quoi ! vous laisser battre de la sorte !

MASCARILLE. — Mon Dieu ! je n'ai pas voulu faire semblant de rien[2] ; car je suis violent, et je me serais emporté[3].

MAGDELON. — Endurer un affront comme celui-là, en notre présence[4] !

MASCARILLE. — Ce n'est rien : ne laissons pas[5] d'achever. Nous nous connaissons il y a longtemps ; et entre amis, on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

1. La *courante* était une danse à trois temps. Mais Mascarille joue sur le mot en reprenant une plaisanterie qu'il a déja faite. *Ma franchise va danser la courante* signifie *ma liberté va courir (et se perdre).* Il est toujours *assassiné* par les yeux de Cathos et Magdelon.

2. *Rien* vient du latin *rem*, « *quelque chose* », et n'est pas, lui seul, négatif.

3. Admirable réponse d'un homme qui a eu peur.

4. La présence de la *dame* ne doit-elle pas, comme il arrive dans les romans, donner du courage aux chevaliers ?

5. *Ne pas laisser de* = *ne pas négliger de.*

SCÈNE XV

DU CROISY, LA GRANGE, MAGDELON, CATHOS, CÉLIMÈNE, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS

LA GRANGE. — Ma foi! marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

(Trois ou quatre spadassins[1] *entrent.)*

MAGDELON. — Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison?

DU CROISY. — Comment! Mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous; qu'ils viennent vous faire l'amour[2] à nos dépens, et vous donnent le bal?

MAGDELON. — Vos laquais[3]?

LA GRANGE. — Oui, nos laquais: et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MAGDELON. — O ciel! quelle insolence!

LA GRANGE. — Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue[4]; et si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi! pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET. — Adieu notre braverie[5].

MASCARILLE. — Voilà le marquisat et la vicomté à bas[6].

DU CROISY. — Ah! ah! coquins! vous avez l'audace d'aller sur nos brisées[7]. Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE. — C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE. — O Fortune! quelle est ton inconstance!

DU CROISY. — Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose[8].

1. *Spadassin* = *homme armé*. Mot italien, formé de *spada*, épée.

2. *Faire l'amour* = *faire la cour*.

3. Quelle stupeur, quelle confusion dans ce cri de Magdelon! Il est dur de se réveiller d'un si beau rêve!

4. *Donner dans la vue* = *attirer les regards*.

5. *Brave* signifiait jadis *bien mis*, et *braverie* voulait dire *belle parure*. On dit encore dans le Midi « Qu'il est *brave!* » pour « Qu'il a bonne façon! ».

6. Mascarille était le marquis, et Jodelet le vicomte.

7. *Brisées*, terme de chasse, signifie primitivement les *branches brisées* pour marquer la piste de la bête traquée. Au figuré, *aller sur les brisées de quelqu'un*, c'est usurper sa place.

8. Jodelet, qui est tout maigre, est à ce moment dépouillé d'une série de gilets; finalement il paraît en costume de cuisinier et se coiffe d'un bonnet blanc. Cathos, qui le voit à ses genoux, s'en détourne d'un air dégoûté.

LA GRANGE. — Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils[1] sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira ; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons[2], Monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux[3].

SCÈNE XVI

MAGDELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS

CATHOS. — Ah ! quelle confusion !

MAGDELON. — Je crève[4] de dépit.

UN DES VIOLONS, *à Mascarille*. — Qu'est-ce donc que ceci ? Qui nous payera, nous autres ?

MASCARILLE. — Demandez à Monsieur le Vicomte ?

UN DES VIOLONS, *à Jodelet*. — Qui est-ce qui nous donnera de l'argent ?

JODELET. — Demandez à Monsieur le Marquis.

SCÈNE XVII

GORGIBUS, MAGDELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS

GORGIBUS. — Ah ! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs[5], à ce que je vois ; et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces messieurs qui sortent !

MAGDELON. — Ah ! mon père, c'est une pièce[6] sanglante qu'ils nous ont faite !

GORGIBUS. — Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes ! Ils se sont ressentis[7] du traitement que vous leur avez fait ; et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

1. *Que = où.* RÈGLE : *Au 17e siècle, on emploie très souvent* que *à la place de* où, *après des noms de temps, de lieu, de situation, de manière.* EX. : A l'heure que je parle. (MOLIÈRE.)

2. *Protestons = affirmons hautement.*

3. La leçon est singulièrement dure, et l'on sent que La Grange savoure le plaisir de la vengeance.

4. Cette fois, Magdelon parle naturellement.

5. La locution est du peuple, comme Gorgibus.

6. *Pièce = tour.*

7. Au sens de *ressentiment = colère.*

MAGDELON. — Ah ! je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en[1] la peine. Et vous, marauds, osez-vous tenir ici après votre insolence ?

MASCARILLE. — Traiter comme cela un marquis ! Voilà ce que c'est que du[2] monde ! La moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient[3]. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part ; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue[4]. *(Ils sortent tous deux.)*

SCÈNE XVIII

GORGIBUS, MAGDELON, CATHOS, VIOLONS

UN DES VIOLONS. — Monsieur, nous entendons[5] que vous nous contentiez[6] à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS, *les battant.* — Oui, oui, je vous[7] vais contenter, et voici la monnaie dont je veux vous payer. Et vous, pendardes, je ne sais qui[8] me tient que je ne vous en fasse autant. Nous allons servir de fable[9] et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines ; allez vous cacher pour jamais. *(Seul.)* Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées[10], pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes[11], puissiez-vous être à tous les diables !

1. *En* = *à*.
2. *Du* = *relativement à*. C'est le *de* latin. La tournure veut dire : « Voilà ce qu'il en est du monde. »
3. Mascarille continue à faire maintenant le philosophe.
4. Ce que dit là Mascarille n'est-il pas la vérité ?
5. *Nous entendons* = *nous voulons*.
6. *Contentiez* = *payiez*.
7. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.
8. *Qui* = *quoi (quid)*. Cf. RÈGLE : *Qui te rend si hardi*, p. 183, n. 1.
9. *Fable*, au sens latin de *fabula*, *entretien*.
10. *Billevesées*, au propre = *balles gonflées de vent (vesée = gonflée)*.
11. *Sonnets et sonnettes*, vieux calembour, sans grand sens, mais qui exprime bien l'exaspération de Gorgibus. Sous une forme violente et populaire, Gorgibus, qui a du bon sens, traduit la pensée de Molière, un peu exagérée. — On sait qu'un *sonnet* est une petite poésie de quatorze vers.

L'ÉCOLE DES MARIS

Comédie en trois actes et en vers (1661).

Analyse et Extraits

[Molière nous présente deux frères, l'aîné Ariste, aimable et indulgent, le cadet Sganarelle, maussade et sermonneur. Le premier soutient qu'on doit s'accommoder aux usages du monde, le second prétend vivre et même s'habiller à sa façon, sans souci de la mode.]

Deux frères qui ne se ressemblent pas

ACTE I

SCÈNE I

SGANARELLE, ARISTE

SGANARELLE

Mon frère, s'il vous plaît, ne discourons point tant.
Et que chacun de nous vive comme il l'entend.
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage
Et soyez assez vieux pour devoir être sage[1],
Je vous dirai pourtant que mes intentions 5
Sont de ne prendre point[2] de vos corrections[3],
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE

Oui, des fous comme vous,
Mon frère.

1. Sganarelle a une vingtaine d'années de moins qu'Ariste ; il insiste sur cette différence d'âge avec assez peu de délicatesse. Remarquez comme Molière sait nettement, dès les premiers vers de la pièce, *camper* son personnage.

2. *Ne pas prendre de = ne pas prendre la moindre part de, ne pas tenir compte de.*

3. *Corrections = critiques.*

ARISTE

Grand merci, le compliment est doux[1] ! 10

SGANARELLE

Je voudrais bien savoir, puisqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs[2] en moi peuvent reprendre.

ARISTE

Cette farouche humeur, dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société,
A tous vos procédés inspire un air bizarre, 15
Et, jusques à l'habit, rend tout chez vous barbare[3].

SGANARELLE

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir.
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir[4] !
Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes[5],
Monsieur mon frère aîné (car, Dieu merci, vous l'êtes 20
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer[6],
Et cela ne vaut point la peine d'en parler),
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets[7] m'inspirer les manières ?
M'obliger à porter de ces petits chapeaux[8] 25
Qui laissent éventer[9] leurs débiles cerveaux ;
Et de ces blonds cheveux[10], de qui[11] la vaste enflure
Des visages humains offusque[12] la figure ?

1. Ariste ne se fâche pas.

2. Les *censeurs* étaient à Rome des magistrats qui veillaient au maintien des mœurs. De là on passe facilement au sens général de *critiques acerbes*.

3. *Barbare*, c.-à-d. contraire au bon usage.

4. Ceci est dit avec une amertume ironique.

5. *Sornettes* est un diminutif du vieux mot français *sorne*, qui signifiait *bagatelles*.

6. *Celer* = *cacher*, de *celare*. Ce verbe a vieilli.

7. *Muguets* = *élégants* qui se parfument de *muguet*. C'est le nom que le siècle précédent donnait aux jeunes coquets.

8. Les contemporains de Louis XIII avaient porté de vastes feutres ; les marquis du temps de Molière se coiffaient de chapeaux tout petits. Ainsi va la mode. C'est d'ailleurs la caricature d'un marquis, du genre de Mascarille, qui est ici dessinée.

9. *Eventer* pour *s'éventer*, c.-à-d. *se perdre au vent*. RÈGLE : *On supprime souvent le pronom réfléchi, au 17e siècle, devant un verbe pronominal à l'infinitif précédé d'un autre verbe :*

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter ? (et non pas « *te* vanter ».)

(CORNEILLE, *le Cid*, v. 1720.)

10. Les vastes perruques commençaient à être à la mode : elles furent de plus en plus monumentales, avec leurs boucles retombant sur les épaules et sur le dos.

11. *De qui* = *desquels*. RÈGLE : *Au 17e siècle*, qui, *après une préposition, pouvait se rapporter à un nom de chose* (cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 183). Molière dit (*Femmes Savantes*, v. 82) :

Des bassesses à qui vous devez la clarté.

12. *Offusque* = *masque*. Du latin *offuscare* = *obscurcir*.

De ces petits pourpoints[1] sous les bras se perdants[2],
Et de ces grands collets[3] jusqu'au nombril pendants? 30
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces,
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses[4]?
De ces souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus[5]?
Et de ces grands canons[6] où, comme en des entraves, 35
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces Messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants[7]?
Je vous plairais, sans doute, équipé de la sorte;
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte[8]. 40

ARISTE

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder[9].
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et, sans empressement, 45
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode,
Et qui, dans ses excès, dont ils sont amoureux,
Seraient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux; 50
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde,

1. Le *pourpoint* était primitivement une sorte de gilet à manches, très rembourré, et revêtant le corps du cou à la ceinture. Il était devenu la veste courte, avec des manches s'arrêtant presque à l'épaule pour laisser passer la chemise.

2. *Se perdants*. RÈGLE : *Au 17e siècle, on connaissait la règle (fixée définitivement en 1678) d'après laquelle le participe présent est invariable quand il est verbe et variable quand il est adjectif verbal, mais on ne l'appliquait pas toujours, et le participe était souvent variable, même quand il était verbe :*

Faire la chasse aux gens
Portants bâtons et mendiants.

(LA FONTAINE.)

De cet usage nous sont restées les expressions : *les ayants droit, toute affaire cessante*. (Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 362.)

3. Les *collets* ou *rabats* étaient des ornements de linge, appliqués sur le collet du pourpoint.

4. Les *chausses* comprenaient le *haut-de-chausses*, c.-à-d. la culotte, et les *bas-de-chausses*, c.-à-d. les bas. *Les hauts-de-chausses* se portaient alors fort larges, comme des cotillons : on les appelait *rhingraves*. (Les comtes du Rhin, *Rheingraf*, portaient ce vêtement.)

5. *Pattus* = *qui ont des plumes sur les pattes*.

6. *Canons*. Cf. p. 68, n. 7.

7. Par *volants* Molière semble entendre les ailes, très écartées, des moulins à vent.

8. Tout ce couplet est incomparable de verve et de pittoresque : et les vers sonnent joyeusement.

9. C'est la morale de Molière, et celle des *honnêtes gens*.

Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous,
Que du sage parti se voir seul contre tous[1].

SGANARELLE

Cela sent son vieillard, qui, pour en faire accroire, 55
Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE

C'est un étrange fait du soin que vous prenez[2]
A me venir toujours jeter mon âge au nez,
Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voie
Blâmer l'ajustement, aussi bien que la joie : 60
Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieillesse devait ne songer qu'à mourir,
Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,
Sans se tenir encor malpropre[3] et rechignée[4].

SGANARELLE

Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement 65
A ne démordre point de mon habillement.
Je veux une coiffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode ;
Un bon pourpoint bien long, et fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud ; 70
Un haut-de-chausses fait justement pour ma cuisse ;
Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice[5],
Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux :
Et qui me trouve mal, n'a qu'à fermer les yeux.

[L'indulgence d'Ariste lui porte bonheur. Il a beau avoir presque la soixantaine, la jeune Léonore est tout heureuse de l'épouser ; et Sganarelle, qui n'a guère que quarante ans, est repoussé par Isabelle, qui épousera Valère, à la barbe même du grondeur.]

1. Nous entendrons plus tard Philinte, dans *le Misanthrope*, soutenir en souriant la même théorie du juste milieu. Remarquer l'allure ferme de ces deux derniers vers avec la vivacité du trait final.

2. Le sens est : *c'est un fait étrange que celui du soin que vous prenez*. La construction est elliptique et rare.

3. *Malpropre* est ici employé au contraire du sens de *propre*, indiqué p. 74, n. 4. Cf., sur le préfixe populaire **mal** (ou *mau*), Crouzet.., *Gr. Fr.*, p. 10.

4. *Rechignée* = *maussade*. C'est le participe du verbe *rechigner*.

5. Beaucoup de nos contemporains, à l'imitation des Anglais, trouveraient sans doute, comme Sganarelle, que mieux vaut être à son aise que d'être à la mode. Molière estime que c'est une qualité *sociale* de faire quelque effort, jusque dans sa tenue, pour s'accommoder au goût du temps. Mais il y faut la mesure.

LES FACHEUX

Comédie-Ballet en trois actes (1661).

Analyse et Extraits

[Cette pièce n'est guère qu'une suite de portraits. Chaque fois qu'Eraste va rejoindre Orphise, qu'il veut épouser, un importun, ou, comme dit Molière, un *fâcheux,* vient lui faire manquer le rendez-vous. Et c'est ainsi qu'il lui faudra subir les récits d'un musicien-danseur, d'un duelliste, d'un joueur, d'un chasseur, d'un pédant et d'un inventeur.]

Un personnage encombrant

La scène est à Paris.

ACTE I

SCÈNE I

ÉRASTE, LA MONTAGNE, son valet.

ÉRASTE

Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,
Pour être de fâcheux toujours assassiné !
Il semble que partout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce ;
Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui ; 5
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui,
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à dîner[1] de voir la comédie,
Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment. 10
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
Car je m'en sens encor tout ému de colère.

1. Le *dîner* est le repas de midi, comme on le dit encore à la campagne. Nous avons expliqué dans la *Notice* (p. 16) comment les représentations avaient lieu l'après-midi.

J'étais sur le théâtre[1], en humeur d'écouter
La pièce, qu'à plusieurs j'avais ouï vanter ;
Les acteurs commençaient, chacun prêtait silence, 15
Lorsque d'un air bruyant et plein d'extravagance,
Un homme à grands canons[2] est entré brusquement,
En criant : « Holà ! ho ! un siège promptement ! »
Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la pièce troublée[3]. 20
Hé ! mon Dieu ! nos Français, si souvent redressés[4],
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,
Ai-je dit, et faut-il sur nos défauts extrêmes,
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,
Et confirmions ainsi, par des éclats[5] de fous, 25
Ce que chez nos voisins on dit partout de nous ?
Tandis que là-dessus je haussais les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles ;
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas[6],
Et traversant encor le théâtre à grands pas, 30
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et de son large dos morguant[7] les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte ; 35
Mais lui, ferme et constant, n'en a fait[8] aucun compte,

1. Les places réservées aux hommes de qualité, qui voulaient montrer leur personne et leur costume, étaient sur la scène des deux côtés des acteurs. Il en fut ainsi jusqu'en 1759. Naturellement ces places se payaient cher. Aussi de tels spectateurs ne craignaient point de gêner ou d'interrompre les acteurs, parfois même d'interpeller le parterre. Cf. ABRY..., *H. ill. Litt. Fr.*, la gravure 89, p. 156.

2. Cf. p. 68, n. 7.

3. *A la pièce troublée = a troublé la pièce.* RÈGLE : *L'ancienne langue avait la liberté d'intercaler le complément entre l'auxiliaire* **avoir** *et le participe, qui alors s'accordait naturellement avec le complément, puisqu'il en était précédé :* J'ai maints chapitres **vus**. (LA FONT., II, 2.)

4. *Redressés = corrigés, critiqués.*

5. *Eclats* signifie *manifestations bruyantes.* Mot très usité dans la langue classique.

6. Sur l'absence de l'article, cf. RÈGLE : *Faire leçon*, p. 49, n. 4.

7. *Morguant = narguant* avec morgue. Le mot n'est plus usité.

8. *Fait = tenu.* RÈGLE : **Faire** *s'employait au 17e siècle beaucoup plus qu'aujourd'hui* (au point que Furetière, auteur d'un dictionnaire, l'appelait le verbe le plus étendu de la langue) :

Soit seul, pour remplacer un verbe précédent, qu'on voulait éviter de répéter :

Je le poursuis **partout** comme un [chien
(BOILEAU.) **fait** sa proie.

Soit avec un autre mot pour créer une locution verbale : Faire estime, faire leçon, il fait sûr, etc.

La solide vertu dont **je fais vanité**.
(CORN., *Hor.*, v. 485.)

Soit avec le sens d'autres verbes, tels que : agir, causer, tenir, etc.

Et se serait tenu comme il s'était posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
« Ah ! marquis ! m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
Comment te portes-tu ? Souffre que je t'embrasse[1]. » 40
Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté
Que[2] l'on me vît connu d'un pareil éventé[3].
Je l'étais peu pourtant ; mais on en voit paraître,
De ces gens qui de rien[4] veulent fort vous connaître,
Dont il faut au salut[5] les baisers essuyer, 45
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer[6].
Il m'a fait à l'abord[7] cent questions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissait ; et moi, pour l'arrêter :
« Je serais, ai-je dit[8], bien aise d'écouter. 50
— Tu n'as point vu ceci, marquis ? Ah ! Dieu me damne,
Je le trouve assez drôle, et je n'y[9] suis pas âne ;
Je sais par quelles lois[10] un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait[11] ».
Là-dessus de la pièce il m'a fait un sommaire, 55
Scène à scène averti[12] de ce qui s'allait faire ;
Et jusques à des vers qu'il en savait par cœur,
Il me les récitait tout haut avec l'acteur.
J'avais beau m'en défendre, il a poussé sa chance[13],
Et s'est devers[14] la fin levé longtemps d'avance ; 60
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien surtout d'oüir le dénouement[15].
Je rendais grâce au ciel, et croyais de justice[16]

1. C'était une mode alors, chez les gens du bel air, de s'embrasser à toute rencontre. Ainsi Mascarille et Jodelet s'embrassent en se rencontrant chez les précieuses. Dans *le Misanthrope*, Molière signale cette « fureur d'embrassements ».

2. *Que = à la pensée que.*

3. *Éventé = étourdi*, qui tourne à tout vent.

4. *De rien = sans motif* (à propos de rien).

5. *Au salut*, c.-à-d. au moment où l'on se salue, en se rencontrant.

6. C'est ainsi que Mascarille tutoyait Jodelet.

7. *A l'abord, dès l'abord = pour commencer.*

8. On reconnaît la construction latine de *aio, inquam.*

9. *Y = en pareille matière.*

10. Molière a toujours eu horreur de ces gens qui jugent par des *lois* les ouvrages de l'esprit : le pédantisme va bien souvent avec l'incompétence.

11. Déjà Mascarille avait déclaré connaître tous les beaux esprits de Paris. Notre fâcheux parle du grand Corneille comme d'un ami. Que de gens vantent ainsi leurs belles relations imaginaires !

12. *Averti.* Entendez *il m'a averti.*

13. *Il a poussé sa chance = abusé jusqu'au bout de l'occasion.*

14. *Devers = vers.*

15. Encore aujourd'hui il est assez difficile d'entendre, à cause des retardataires, le début, — et à cause des gens pressés, la fin des pièces.

16. *De justice = juste.*

Qu'avec la comédie eût fini mon supplice ;
Mais, comme si c'en eût été trop bon marché, 65
Sur nouveaux frais[1] mon homme à moi s'est attaché,
M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la cour il avait de faveur,
Disant qu'à m'y servir il s'offrait de grand cœur. 70
Je le remerciais doucement de la tête,
Minutant[2] à tous coups quelque retraite honnête ;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé :
« Sortons, ce m'a-t-il dit[3], le monde est écoulé ; »
Et, sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche[4], 75
« Marquis, allons au Cours[5] faire voir ma galèche[6] ;
Elle est bien entendue[7], et plus d'un duc et pair[8]
En fait à mon faiseur faire une du même air. »
Moi, de lui rendre grâce, et, pour mieux m'en défendre,
De dire[9] que j'avais certain repas à rendre. 80
« Ah ! parbleu ! j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au maréchal[10], à qui j'avais promis.
— De la chère, ai-je fait[11], la dose est trop peu forte,
Pour oser y prier des gens de votre sorte.
— Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment[12], 85
Et j'y vais pour causer avec toi seulement ;
Je suis des grands repas fatigué, je te jure.
— Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure[13].

1. C.-à-d. *se mettant de nouveau en frais.*

2. *Minutant* = *projetant*. Le mot vient de *minute* qui signifie « brouillon, plan ».

3. Tournure archaïque. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 172.

4. *La donner sèche* est une tournure populaire pour dire *me donnant un coup encore plus désagréable*. On dit dans le même genre : *vous me la baillez belle*.

5. Le Cours-la-Reine, le long de la Seine (près des Champs-Elysées actuels), était sous Louis XIV le rendez-vous du beau monde, surtout l'été. On allait aussi au Cours Saint-Antoine, non loin de la Bastille actuelle.

6. *Galèche* ou *calèche* : les deux orthographes étaient alors usitées. Ces voitures riches et légères, d'ordinaire attelées de six chevaux et que les dames se plaisaient parfois à conduire elles-mêmes, étaient à la mode depuis 1660. — Les représentations finissant vers sept heures du soir, on avait, surtout en été, tout le temps d'aller se montrer au Cours, en sortant du théâtre.

7. *Bien entendue* = *disposée avec art, bien faite.*

8. Un duc qui a le titre de *pair* peut siéger au Parlement. C'est donc un important personnage.

9. Sur cette construction de l'infinitif de *narration*, cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, p. 126.

10. Il ne manque pas d'étaler ses belles relations.

11. Le verbe *faire*, dans ces sortes d'incises, a le sens de *dire*. Cf. p. 84, n. 8.

12. *Sans compliment* = *sans façons.*

13. Sur l'absence de l'article, cf. RÈGLE : *Faire leçon*, p. 49, n. 4.

— Tu te moques, marquis ; nous nous connaissons tous.
Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux. 90
Je pestais contre moi, l'âme triste et confuse
Du funeste succès[1] qu'avait eu mon excuse,
Et ne savais à quoi je devais recourir
Pour sortir d'une peine à me faire mourir ;
Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière 95
Et comblé de laquais et devant et derrière,
S'est, avec un grand bruit, devant nous arrêté,
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté[2],
Mon importun et lui, courant à l'embrassade,
Ont surpris les passants de leur brusque incartade[3] : 100
Et tandis que tous deux étaient précipités
Dans les convulsions de leur civilités[4],
Je me suis doucement esquivé sans rien dire ;
Non sans avoir longtemps gémi d'un tel martyre,
Et maudit ce fâcheux, dont le zèle obstiné 105
M'ôtait au rendez-vous qui m'est ici donné[5].

Un grand chasseur

ACTE II

SCÈNE VI

DORANTE[6], ÉRASTE

DORANTE

Ha ! marquis ! que l'on voit de fâcheux tous les jours 481

1. Le mot *succès*, au 17e siècle, avait le sens général de *résultat, issue d'une affaire*. Aussi l'accompagnait-on de l'adjectif *bon* ou *mauvais*. Ainsi Bossuet dit : « Les mauvais *succès* sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement. » (*O. F. d'Henriette de France*.)

2. Ce membre de phrase, sans lien bien régulier avec le reste, rappelle l'ablatif absolu des Latins. Toute la phrase est d'ailleurs claire et d'allure vive. La rapidité des mouvements est ainsi rendue.

3. *Incartade* désigne maintenant d'ordinaire une maladresse blessante, soit acte, soit parole. Ici, il signifie simplement *extravagance*.

4. Remarquez la force expressive de ces deux vers. *Précipités, convulsions*, mots violents, sont liés plaisamment au mot *civilités*, qui évoque plutôt l'idée de douces manières.

5. Relire toute cette tirade pour en goûter non seulement la verve, mais la souplesse alerte et variée du vers.

6. C'est après la première représentation que Molière ajouta ce caractère du grand chasseur, et d'après les indications du roi lui-même. L'original du portrait était M. de Soyecourt, grand veneur. Et l'on dit que ce seigneur

Venir de nos plaisirs interrompre le cours[1] !
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse
Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ÉRASTE

Je cherche ici quelqu'un, et ne puis m'arrêter. 485

DORANTE, *le retenant.*

Parbleu ! chemin faisant, je te le veux conter.
Nous étions une troupe assez bien assortie,
Qui, pour courir un cerf, avions hier fait partie[2] ;
Et nous fûmes coucher sur le pays[3] exprès,
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts. 490
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même[4],
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf, qu'un chacun[5] nous disait cerf dix-cors[6] ;
Mais, moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête[7], 495
Fut qu'il n'était que cerf à sa seconde tête[8].
Nous avions, comme il faut, séparé nos relais[9],
Et déjeunions en hâte, avec quelques œufs frais,
Lorsqu'un franc campagnard, avec longue rapière[10],
Montant superbement sa jument poulinière[11], 500
Qu'il honorait du nom de sa bonne jument,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
Nous présentant aussi, pour surcroît de colère[12],
Un grand benêt de fils aussi sot que son père.
Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous 505

trop naïf aurait lui-même enseigné à Molière les termes de chasse.

1. Il est comique d'entendre se plaindre des fâcheux celui qui est le pire des fâcheux.

2. *Faire partie* = *s'entendre, se concerter.*

3. Nous dirions *sur le terrain.*

4. C'était d'ordinaire un valet qu'on envoyait faire cette première reconnaissance.

5. *Un chacun* rappelle le *unusquisque* latin.

6. On appelle *cors* ou *andouillers* du cerf les branches qui poussent sur les deux cornes principales à partir de la troisième année de la bête. Un cerf *dix-cors* est dans sa septième année au moins ; il garde d'ailleurs ce nom durant plusieurs années jusqu'à ce qu'il soit *grand vieil cerf.*

7. *J'arrête* = *je m'arrête.* Il veut dire qu'il ne s'attardera pas à énumérer tous les signes qui lui firent reconnaître l'âge du cerf.

8. Quand les *cors* poussent sur les deux cornes principales, c'est la *seconde tête* du cerf. Le cerf a alors trois ans.

9. Les *relais* sont les chiens disposés de distance en distance sur la piste de la bête.

10. La *rapière*, alors démodée, était une longue et lourde épée.

11. La jument qui a eu ou va avoir un poulain n'est pas une fine bête de luxe.

12. *Pour surcroît* = *pour nous donner un surcroît.*

Qu'il pût avoir le bien[1] de courir avec nous.
Dieu préserve, en chassant[2], toute sage personne
D'un porteur de huchet[3], qui mal à propos sonne ;
De ces gens qui, suivis de dix hourets[4] galeux,
Disent « ma meute », et font les chasseurs merveilleux ! 510
Sa demande reçue, et ses vertus prisées[5],
Nous avons été tous frapper à nos brisées[6].
A trois longueurs de trait[7], tayaut[8] ! voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens[9]. J'appuie[10], et sonne fort.
Mon cerf débuche[11], et passe une assez longue plaine, 515
Et mes chiens après lui, mais si bien en haleine,
Qu'on les aurait couverts tous d'un seul justaucorps[12].
Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute[13] ; et moi, je prends en diligence
Mon cheval alezan[14]. Tu l'as vu ?

ÉRASTE

Non, je pense. 520

DORANTE

Comment[15] ! C'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que, ces jours passés, j'achetai de Gaveau[16].
Je te laisse à penser si, sur cette matière,
Il voudrait me tromper, lui qui me considère[17] :

1. *Le bien* = *le bonheur.*
2. *En chassant* = *pendant que cette sage personne chasse.* RÈGLE : *La fortune vient en dormant*, p. 32, n. 4.
3. *Huchet* = *cor.* C'était un mot déjà vieilli à l'époque de Molière.
4. *Houret*, mauvais petit chien de chasse.
5. *Prisées* = *appréciées.* Le vers est évidemment ironique.
6. Les *brisées* sont les branches qu'on a brisées avant la chasse pour reconnaître le chemin. *Frapper aux brisées*, c'est, après s'être posté aux brisées, y lâcher les chiens.
7. Le *trait*, c'est la *laisse* qui tient le chien au collier. Elle est d'environ un mètre.
8. *Tayaut* est le cri du chasseur qui a vu la bête et lance ses chiens.
9. *Donner les chiens*, c'est les *lancer* à la poursuite du cerf.
10. *Appuyer* les chiens, c'est les *exciter* avec la voix et la trompe.
11. *Débucher*, c'est *sortir d'un bois* pour entrer dans la plaine, avant de rentrer en forêt.
12. *Le justaucorps* est une espèce de vêtement à manches qui descend jusqu'aux genoux et qui serre la taille. — Les chiens courent si bien en groupe qu'on les couvrirait tous de la largeur d'un justaucorps.
13. On a placé au second relais les chiens plus vieux et moins alertes. On les lance maintenant, la bête étant déjà fatiguée, et on fait reposer les chiens du premier relais.
14. *Cheval alezan* = *cheval brun.*
15. Et voilà l'infatigable bavard parti dans la description de son cheval. Nous allons voir affluer les termes techniques d'un autre genre.
16. Gaveau était alors un fameux marchand de chevaux.
17. *Me considère* = *a de la considération pour moi.*

Aussi je m'en contente[1] ; et jamais, en effet, 525
Il n'a vendu cheval ni meilleur ni mieux fait.
Une tête de barbe[2], avec l'étoile[3] nette,
L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite[4] ;
Point d'épaules non plus qu'un lièvre, court-jointé[5],
Et qui fait, dans son port, voir sa vivacité ; 530
Des pieds, morbleu ! des pieds[6] ! le rein double[7] (à vrai dire,
J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire[8] ;
Et sur lui, quoique aux yeux il montrât beau semblant[9],
Petit-Jean de Gaveau[10] ne montait qu'en tremblant),
Une croupe, en largeur, à nulle autre pareille, 535
Et des gigots, Dieu sait ! Bref, c'est une merveille ;
Et j'en ai refusé cent pistoles[11], crois-moi,
Au retour[12] d'un cheval amené pour le roi.
Je monte donc dessus, et ma joie était pleine ;
De voir filer de loin les coupeurs[13] dans la plaine ; 540
Je pousse, et je me trouve en un fort[14] à l'écart,
A la queue[15] de nos chiens, moi seul avec Drécar[16].
Une heure là dedans notre cerf se fait battre.
J'appuie alors mes chiens, et fais le diable à quatre ;
Enfin jamais chasseur ne se vit plus joyeux. 545
Je le relance seul, et tout allait des mieux,
Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre ;
Une part de mes chiens se sépare de l'autre ;
Et je les vois, marquis, comme tu peux penser,
Chasser tous avec crainte, et Finaut[17] balancer[18] : 550

1. *Je m'en contente = je m'en tiens à ce marchand.*

2. Un *barbe* est un cheval de Barbarie, un cheval arabe.

3. *L'étoile* est une marque blanche sur le front du cheval.

4. *Droite* rime avec *nette*. RÈGLE : *Au 17e siècle, la prononciation de la diphtongue* **oi** *n'était pas fixée ; on disait tantôt* **oi**, *tantôt* **oué**, *tantôt, mais plus rarement,* **ai**. — *On prononçait donc ici* drouette.

5. *Court-jointé = qui a les jarrets courts.*

6. Voilà l'enthousiasme du connaisseur qui a besoin de jurer pour exprimer toute sa pensée.

7. Les chevaux vigoureux ont les reins nettement séparés en deux par l'épine dorsale.

8. *Réduire = dompter.* En passant, et par parenthèse, notre conteur fait valoir son incomparable adresse de cavalier.

9. *Il montrât beau semblant = il prît l'air assuré* (il fit le malin, comme on dit vulgairement).

10. C.-à-d. le valet de *chez* Gaveau.

11. Soit 1,000 francs.

12. *Au retour = en échange.* Il eût donc eu le cheval du roi, plus 1,000 francs.

13. *Les coupeurs* sont les chiens qui, s'écartant de la meute, *coupent* obliquement pour gagner sur la bête.

14. *Fort = fourré.*

15. *Queue* ne compte que pour une syllabe, sans élision, comme on le prononce.

16. Piqueur renommé.

17. *Finaut* est sans doute le meilleur chien de la meute.

18. *Balancer = hésiter.*

Il se rabat[1] soudain, dont[2] j'eus l'âme ravie ;
Il empaume[3] la voie ; et moi, je sonne et crie :
« A Finaut ! à Finaut ! » J'en revois[4] à plaisir
Sur une taupinière, et re-sonne à loisir.
Quelques chiens revenaient à moi, quand, pour disgrâce, 555
Le jeune cerf, marquis, à mon campagnard passe.
Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
Et crie à pleine voix « Tayaut ! tayaut ! tayaut ! »
Mes chiens me quittent tous, et vont à ma pécore[5] ;
J'y pousse, et j'en revois dans le chemin encore ; 560
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'œil,
Que je connus le change[6] et sentis un grand deuil[7].
J'ai beau lui faire voir toutes les différences
Des pinces[8] de mon cerf et de ses connaissances[9],
Il me soutient toujours, en chasseur ignorant, 565
Que c'est le cerf de meute[10] ; et, par ce différend,
Il donne temps aux chiens d'aller loin. J'en enrage,
Et, pestant de bon cœur contre le personnage,
Je pousse mon cheval et par haut et par bas,
Qui pliait des gaulis[11] aussi gros que les bras : 570
Je ramène les chiens à ma première voie,
Qui vont, en me donnant une excessive joie,
Requérir[12] notre cerf, comme s'ils l'eussent vu.
Ils le relancent ; mais ce coup est-il prévu ?
A te dire le vrai, cher marquis, il m'assomme[13] ; 575
Notre cerf relancé va[14] passer à notre homme,

1. *Il se rabat* = *il reprend la piste.*

2. *Dont* = *ce dont.* Règle : *La langue faisait alors l'ellipse du pronom* **ce** *dans bien des cas où nous l'exprimons :* « L'on me mande que vous n'avez guère de fièvre, **dont** je me réjouis ». (La Rochefoucauld, *Lettres*, 13 octobre 1652.)

Il veut avoir trop d'esprit, **dont** (= *ce* [*dont*]) j'enrage.
(Mol., *Mis.*, v. 634.)

3. *Empaume* = *prend vivement ; la voie* = *la piste.*

4. *En revoir*, c'est trouver l'empreinte de la bête sur une terre molle, comme celle d'une taupinière.

5. *Ma pécore* = *mon animal de campagnard.*

6. *Le change*, terme de chasse, désigne la faute des chiens qui quittent la bonne piste pour une autre.

7. On dirait qu'il perdait un parent ou un ami !

8. Les *pinces* sont les pointes des ongles du cerf ou du sanglier.

9. Les *connaissances* sont les *indices* que laisse la bête, et particulièrement les *pinces* plus longues que les autres.

10. Le *cerf de meute* est celui qui a été le premier lancé par les chiens, qui maintenant poursuivent un second cerf.

11. *Pliait des gaulis* = *cassait en sautant des branches (gaules).*

12. *Requérir (requirere)* = *chercher une nouvelle fois.*

13. Dorante décidément exagère : il était tout à l'heure en *deuil* ; le voilà presque mort du *coup* imprévu.

14. *Va* = *s'en va.*

Qui, croyant faire un trait de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon[1] qu'il avait apporté,
Lui donne justement au milieu de la tête,
Et de fort loin me crie : « Ah ! j'ai mis bas la bête ! » 580
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu !
Pour courre[2] un cerf ? Pour moi, venant dessus[3] le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ai donné des deux[4] à mon cheval, de rage,
Et m'en suis revenu chez moi toujours courant, 585
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ÉRASTE

Tu ne pouvais mieux faire, et ta prudence est rare :
C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare.
Adieu[5].

[Le tuteur d'Orphise, Damis, refuse la main de sa pupille à Eraste. Et il songe même à faire périr le jeune homme. Mais c'est celui-ci qui lui sauve la vie. Aussitôt le tuteur, pris de reconnaissance, consent au mariage. Et la pièce finit par un ballet.]

1. Les *arçons* sont les deux pièces de bois arquées qui forment le corps de la selle. Les pistolets d'arçon se portent en avant de la selle.

2. *Courre*, ancien infinitif, venu directement du latin *currere*, et qu'on ne trouve plus que dans les expressions comme *chasse à courre*. — Des profanes trouveraient que l'essentiel est, pour un chasseur, de tuer le gibier ; mais un artiste comme Dorante veut des formes, obéit à un code, et méprise les *sots* qui l'ignorent.

3. *Dessus* = *sur*. RÈGLE : *L'ancienne langue a souvent confondu, jusqu'à Vaugelas, les adverbes et les prépositions correspondantes* (cf. **dedans pour dans, dessus pour sur**). Ex. :

Dessous = (*sous*) les lois d'un homme.
(*Pol.*, v. 514.)

4. *Donner des deux* = *piquer des deux éperons.*

5. La pointe est assez claire contre Dorante lui-même.

LE MARIAGE FORCÉ

Comédie en un acte et en prose (1664).

Analyse et Extraits

[Sganarelle, d'âge déjà mûr, ne sait s'il doit se marier. Il va donc consulter, sur cette grave question, deux docteurs ou philosophes, Pancrace et Marphurius. Pancrace est disciple du Grec Aristote et raisonneur farci de formules ; Marphurius est disciple du Grec Pyrrhon qui apprenait à douter de tout, même de son doute. Et l'on va voir que ces deux docteurs bavards ne manquent que de bon sens.]

Double consultation

SCÈNE IV

PANCRACE, SGANARELLE

PANCRACE, *se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle.* — Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline[1], bannissable de la république des lettres[2].

SGANARELLE. — Ah! bon. En voici un[3] fort à propos.

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.* — Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant, un ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié[4], par tous les cas et modes[5] imaginables.

SGANARELLE, *à part.* — Il a pris querelle contre quelqu'un. *(A Pancrace.)* Seigneur...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.* — Tu veux te mê-

1. *Ignare... discipline.* Pancrace parle presque latin. *Ignarus = ignorant. Discipline = instruction, éducation* (et non comme aujourd'hui, *règles pour le bon ordre*).

2. Remarquer la vivacité de cette entrée. Pancrace est tout de suite solennel.

3. Un *philosophe*, que Sganarelle veut interroger.

4. Pancrace crée des mots de forme latine et pédante.

5. Termes d'école pour dire : *de toutes les façons.*

ler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

SGANARELLE, *à part.* — La colère l'empêche de me voir. *(A Pancrace.)* Seigneur...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.* — C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE, *à part.* — Il faut qu'on l'ait fort irrité. *(A Pancrace.)* Je[1]...

PANCRACE, *de même, sans voir Sganarelle.* — *Toto caelo, tota via aberras*[2].

SGANARELLE. — Je baise les mains à Monsieur le docteur.

PANCRACE. — Serviteur.

SGANARELLE. — Peut-on?...

PANCRACE, *se retournant vers l'endroit par où il est entré.* — Sais-tu bien ce que tu as fait? Un syllogisme *in Balordo*[3].

SGANARELLE. — Je vous...

PANCRACE, *de même.* — La majeure en est inepte, la mineure impertinente[4], et la conclusion ridicule.

SGANARELLE. — Je...

PANCRACE, *de même.* — Je crèverais plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre[5].

SGANARELLE. — Puis-je?...

PANCRACE, *de même.* — Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus, unguibus et rostro*[6].

SGANARELLE. — Seigneur Aristote[7], peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

PANCRACE. — Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE. — Et quoi encore?

PANCRACE. — Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

1. C'est un des caractères des philosophes ridicules de ne jamais voir et de ne jamais entendre. Ils raisonnent et parlent en dehors des réalités.

2. C.-à-d. *tu te trompes de toute la largeur du ciel et de toute la longueur du chemin.*

3. On apprenait dans les vieilles écoles à raisonner par syllogismes, c.-à-d. par triple proposition, comme :

Tout homme est mortel (*majeure*). Socrate est homme (*mineure*). Donc Socrate est mortel (*conclusion*).

Et chacune des formes du syllogisme était représentée par un mot latin, conventionnel et typique : *Barbara*, *Celarent*, *Balordo*.

4. *Impertinent* signifie étymologiquement *qui s'accorde mal* (*in-pertinens*).

5. On dit d'ordinaire : « La dernière goutte de mon sang. » Mais un pédant ne verse que son encre. Le mot est comique.

6. C.-à-d. *des poings et des pieds, des ongles et du bec.*

7. Quelle flatterie! Le voilà confondu avec le grand maître grec.

SGANARELLE. — Puis-je demander ce que c'est ?

PANCRACE. — Ah ! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout ; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet État, devraient rougir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE. — Quoi donc ?

PANCRACE. — N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau ?

SGANARELLE. — Comment[1] ?

PANCRACE. — Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme ; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure, la disposition extérieure des corps qui sont inanimés : et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme[2]. (*Se retournant encore du côté par où il est entré.*) Oui, ignorant que vous êtes, c'est comme il faut parler ; et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre *de la qualité.*

SGANARELLE, *à part.* — Je pensais que tout fût perdu. (*A Pancrace.*) Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je...

PANCRACE. — Je suis dans une colère, que[3] je ne me sens pas.

SGANARELLE. — Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE. — Impertinent fieffé !

SGANARELLE. — De grâce, remettez-vous. Je...

PANCRACE. — Ignorant !

SGANARELLE. — Eh ! mon Dieu ! Je...

PANCRACE. — Me vouloir soutenir une proposition de la sorte !

SGANARELLE. — Il a tort. Je...

PANCRACE. — Une proposition condamnée par Aristote !

SGANARELLE. — Cela est vrai. Je...

PANCRACE. — En termes exprès[4].

1. Nous nous attendions à un crime d'État, un forfait abominable et nous partageons, mais en riant, la surprise de Sganarelle.

2. La distinction est plus que ridicule, d'autant qu'on a toujours dit : la *forme* d'un chapeau.

3. *Que* = *à tel point que.* Cf. RÈGLE : *Dans l'ancienne langue, la conjonction* **que** *a une tendance à remplacer toutes les autres :* « Retourné **qu'**il fut au logis » (LA FONTAINE), au lieu de : **aussitôt que.** Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 330.

4. *Exprès* (fém. *expresse*) vient du latin *expressus, exprimé*, et signifie *exprimé de manière à ne laisser aucun doute possible.*

SGANARELLE. — Vous avez raison. (*Se tournant du côté par où Pancrace est entré.*) Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire[1]. Voilà qui est fait : je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme pour me tenir compagnie dans mon ménage..... Et je voudrais bien vous prier comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh ! quel est votre avis là-dessus ?

PANCRACE. — Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderais que *datur vacuum in rerum natura*[2], et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE, *à part.* — La peste soit de l'homme ! (*A Pancrace.*) Eh ! Monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE. — Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE. — Eh ! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE. — Soit. Que voulez-vous me dire ?

SGANARELLE. — Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE. — Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec[3] moi ?

SGANARELLE. — De quelle langue ?

PANCRACE. — Oui.

SGANARELLE. — Parbleu ! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE. — Je vous dis, de quel idiome, de quel langage ?

SGANARELLE. — Ah ! c'est une autre affaire.

PANCRACE. — Voulez-vous me parler italien ?

SGANARELLE. — Non.

PANCRACE. — Espagnol ?

SGANARELLE. — Non.

PANCRACE. — Allemand ?

SGNANARELLE. — Non.

PANCRACE. — Anglais ?

SGANARELLE. — Non.

PANCRACE. — Latin ?

1. Le contraste est amusant entre le grand nom de docteur et le très mince mérite de savoir lire et écrire.

2. C.-a-d. *le vide existe dans la nature.* Les physiciens de l'ancien temps soutenaient — et naturellement Pancrace se range à une théorie surannée — que *la nature a horreur du vide.*

3. Ici commence une série de bouffonneries qui rappellent l'antique farce. L'effet d'ailleurs en est sûr : on rit.

Photo Walery.

Fig. 6. — **Un Géronte.**
(M. Desfontaines, de l'Odéon.)

Type de l'homme plus que mûr, un peu niais (comme Sganarelle), et du père crédule.

SGANARELLE. — Non.
PANCRACE. — Grec ?
SGANARELLE. — Non.
PANCRACE. — Hébreu ?
SGANARELLE. — Non.
PANCRACE. — Syriaque ?
SGANARELLE. — Non.
PANCRACE. — Turc ?
SGANARELLE. — Non.
PANCRACE. — Arabe ?
SGANARELLE. — Non, non, français, français, français.
PANCRACE. — Ah ! français.
SGANARELLE. — Fort bien.
PANCRACE. — Passez donc de l'autre côté ; car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques, et l'autre est pour la maternelle.
SGANARELLE, *à part.* — Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.
PANCRACE. — Que voulez-vous ?
SGANARELLE. — Vous consulter sur une petite difficulté.
PANCRACE. — Sur une difficulté de philosophie, sans doute.
SGANARELLE. — Pardonnez-moi. Je...
PANCRACE. — Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être [1] ?
SGANARELLE. — Point du tout. Je...
PANCRACE. — Si la logique [2] est un art ou une science ?
SGANARELLE. — Ce n'est pas cela. Je...
PANCRACE. — Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement [3] ?
SGANARELLE. — Non. Je...
PANCRACE. — S'il y a dix catégories [4], ou s'il n'y en a qu'une.
SGANARELLE. — Point. Je...
PANCRACE. — Si la conclusion est de l'essence du syllogisme [5] ?
SGANARELLE. — Nenni. Je...

1. Encore des termes d'école. L'*être* c'est ce qui est ; la *substance* c'est l'objet même, permanent ; l'*accident* ce sont les attributs variables de l'objet.
2. La *logique* étudie les conditions du raisonnement.
3. Concevoir, juger, raisonner, voilà les trois opérations de l'esprit.
4. Idées *types* auxquelles se ramènent les idées particulières.
5. Tel est en effet le genre des questions dont on discutait sans fin dans les écoles du moyen âge. On sent que Molière a envie de crier, comme un de ses personnages dira plus tard : « Le raisonnement en bannit la raison. »

PANCRACE. — Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance[1] ?

SGANARELLE. — Non. Je...

PANCRACE. — Si le bien se réciproque[2] avec la fin ?

SGANARELLE. — Hé ! non. Je...

PANCRACE. — Si la fin peut nous émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel[3] ?

SGANARELLE. — Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PANCRACE. — Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner[4].

SGANARELLE. — Je vous la veux expliquer aussi ; mais il faut m'écouter. (*Il parle en même temps que le docteur*) L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père ; mais comme j'appréhende[5]...

PANCRACE, *en même temps, sans écouter Sganarelle.* — La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée ; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(*Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue à parler sitôt que Sganarelle ôte sa main.*)

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur ; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes[6].

SGANARELLE *pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir.* — Peste de l'homme !

PANCRACE, *au dedans de sa maison.* — Oui, la parole est *animi index et speculum*[7]. C'est le truchement[8] du cœur,

1. Voilà les grands mots : l'*appétibilité* c'est la tendance de nos désirs ; la *concenance* c'est la conformité à notre nature.

2. Verbe pédant et exceptionnel = *être dans un rapport réciproque.*

La *fin* est le but où l'on tend.

3. Formule alambiquée et scolastique pour dire : « Est-ce que nous poursuivons une chose parce qu'elle est réellement valable ou parce qu'elle nous fait l'illusion d'être valable ? »

4. Le mot est admirable, après tous les vains efforts de Sganarelle.

5. *J'appréhende = je crains.*

6. Tant de mots pour dire : « *Parlez !* »

7. *Le signe et le miroir de l'âme.* D'ailleurs, Pancrace donne lui-même la traduction.

8. *Truchement = interprète,*

c'est l'image de l'âme. (*Il monte à la fenêtre et continue.*) C'est un miroir qui nous présente naïvement[1] les secrets les plus arcanés[2] de nos individus ; et, puisque vous avez la faculté de ratiociner[3], et de parler tout ensemble[4], à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée ?

SGANARELLE. — C'est ce que je veux faire ; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE. — Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE. — Je dis donc, Monsieur le docteur, que...

PANCRACE. — Mais, surtout, soyez bref.

SGANARELLE. — Je le serai.

PANCRACE. — Evitez la prolixité.

SGANARELLE. — Hé ! Monsi...

PANCRACE. — Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme[5] à la laconienne[6].

SGANARELLE. — Je vous...

PANCRACE. — Point d'ambages, de circonlocution[7].

(*Sganarelle, de dépit*[8] *de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.*)

PANCRACE. — Hé quoi ! Vous vous emportez au lieu de vous expliquer ? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau ; et je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments *in Barbara*[9], que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécore[10], et que je suis et serai toujours, *in utroque jure*[11], le docteur Pancrace.

SGANARELLE. — Quel diable de babillard !

PANCRACE, *en rentrant sur le théâtre.* — Homme de lettres, homme d'érudition.

SGANARELLE. — Encore ?

PANCRACE. — Homme de suffisance, homme de capacité, (*s'en allant*) homme consommé dans toutes les sciences, natu-

mot d'origine arabe, fort usité dans la langue du 17e siècle.

1. *Naïvement* = *naturellement.*

2. *Arcanes*, adjectif pédant tiré du latin *arcanus* = *secret.*

3. *Ratiociner* = *raisonner* (du latin *ratiocinari*). Encore un mot de pédant.

4. *Tout ensemble* = *à la fois.*

5. *Apophthegme.* Cf. p. 44, n. 5.

6. *A la laconienne* (ou *lacédémonienne*). Les Lacédémoniens étaient réputés pour la concision de leur langage.

7. *Ambages*, *circonlocutions*, deux mots qui signifient *détours.*

8. *En dépit de* = *en colère du fait de.*

9. *In Barbara.* Cf. p. 94, n. 3.

10. *Pécore* = *animal*, du latin *pecus.* On rapproche le mot *pecque* employé par Molière dans *les Précieuses.*

11. C.-à-d. *dans l'un et l'autre droit*, savoir le droit civil et le droit ecclésiastique.

relles, morales et politiques, (*revenant*) homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus*[1] ; (*s'en allant*) homme qui possède, *superlativè*[2], fables, mythologies et histoires, (*revenant*) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique et sophistique[3], (*s'en allant*) mathématique, arithmétique, optique, onirocritique[4], physique et mathématique, (*revenant*) cosmométrie[5], géométrie, architecture, spéculoire et spéculatoire[6], (*s'en allant*) médecine, astronomie, astrologie, physionomie[7], métoposcopie[8], chiromancie, géomancie[9], etc.

SGANARELLE, *seul.* — Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avait bien dit, que son maître Aristote n'était rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre ; il est plus posé, et plus raisonnable. Holà !

SCÈNE V

MARPHURIUS, SGANARELLE

MARPHURIUS. — Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle ?

SGANARELLE, — Seigneur docteur, j'aurais besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela (*A part*) Ah ! voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

MARPHURIUS. — Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement ; et, par cette raison, vous ne devez pas dire : Je suis venu ; mais : Il me semble que je suis venu.

SGANARELLE. — Il me semble ?

MARPHURIUS. — Oui.

1. C.-à-d. *par tous les modes et tous les cas.*
2. *Superlativement.*
3. La *rhétorique* est l'art du discours ; la *dialectique*, l'art de discuter ; la *sophistique*, l'art de discuter les faux raisonnements appelés *sophismes.*
4. *L'art d'interpréter les rêves* (mot grec).
5. *L'art de mesurer le monde.* Mot non français.
6. *La spéculoire = la divination par les miroirs ;* la *spéculatoire = l'interprétation des phénomènes célestes.* Ces deux mots, qui font calembour, ne sont d'ailleurs pas français.
7. *La physionomie = la divination par les traits du visage.*
8. *Métoposcopie.* Ce mot grec a le même sens que le précédent.
9. *Chiromancie, géomancie,* encore deux mots grecs. Ils signifient la divination, le premier par l'inspection de la main, le second par l'inspection du sol. — Pancrace ne craint pas de mêler aux sciences les arts les plus douteux !

* Comparer cette scène à celles du Docteur, dans *la Jalousie du Barbouillé,* p. 39, sqq.

SGANARELLE. — Parbleu ! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est[1].

MARPHURIUS. — Ce n'est pas une conséquence ; et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE. — Comment ! il n'est pas vrai que je suis venu ?

MARPHURIUS. — Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE.— Quoi ! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas ?

MARPHURIUS. — Il m'apparaît que vous êtes là, et il semble que je vous parle ; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE. — Hé ! que diable ! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS — Je n'en sais rien.

SGANARELLE. — Je vous le dis.

MARPHURIUS. — Il[2] se peut faire.

SGANARELLE. — La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS. — Il n'est pas impossible.

SGANARELLE. — Ferai-je bien ou mal de l'épouser ?

MARPHURIUS. — L'un ou l'autre.

SGANARELLE, *à part.* — Ah ! ah ! voici une autre musique[3]. (*A Marphurius*). Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS. — Selon la rencontre.

SGANARELLE. — Ferai-je mal ?

MARPHURIUS. — Par aventure.

SCANARELLE. — De grâce, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS. — C'est mon dessein.

SGANARELLE. — J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS. — Cela peut être.

SGANARELLE. — Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS. — Il se pourrait.....

SGANARELLE. — Mais que feriez-vous si vous étiez à ma place ?

MARPHURIUS. — Je ne sais.

SGANARELLE. — Que me conseillez-vous de faire ?

MARPHURIUS. — Ce qui vous plaira.

1. Voilà bien la protestation du simple bon sens.
2. *Il* = *cela*. Cf. p. 69, n. 9.
3. Nous dirions : une autre *chanson*, en gardant la même métaphore.

SGANARELLE. — J'enrage.

MARPHURIUS. — Je m'en lave les mains.

SGANARELLE. — Au diable soit le vieux rêveur.

MARPHURIUS. — Il en sera ce qui pourra[1].

SGANARELLE, *à part.* — La peste du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé.

(*Il donne des coups de bâton à Marphurius.*)

MARPHURIUS. — Ah ! ah ! ah !

SGANARELLE. — Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

MARPHURIUS. — Comment ! Quelle insolence ! M'outrager de la sorte ! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi !

SGANARELLE. — Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses, et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu[2].

MARPHURIUS. — Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier, des coups que j'ai reçus[3].

SGANARELLE. — Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS. — J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE. — Il se peut faire.

MARPHURIUS. — C'est toi qui m'as traité ainsi.

SGANARELLE. — Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS. — J'aurai un décret[4] contre toi.

SGANARELLE. — Je n'en sais rien.

MARPHURIUS. — Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE. — Il en sera ce qui pourra.

MARPHURIUS. — Laisse-moi faire.

[Après avoir battu Marphurius, Sganarelle est à son tour menacé de mort s'il n'épouse pas la jeune Dorimène. Et c'est ainsi que s'accomplira un *mariage forcé*.]

1. Remarquer la vivacité de cette scène et l'amusant contraste que forment les sèches réponses de Marphurius après les tirades de Pancrace.

2. Sganarelle reprend les termes de Marphurius, qu'il nargue.

3. Bien amusant revirement : on voit qu'il y a loin des théories à la réalité.

4. *Un décret*, c.-à-d. un ordre pour t'arrêter.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE

Comédie en cinq actes (prose et vers) — (1664).

Analyse et Extraits

Le Bouffon, l'Écho et l'Ours

[La *Princesse d'Élide*[1] est une comédie coupée d'intermèdes, c'est-à-dire de divertissements chantés, dansés, fantaisistes. Voici une partie du premier intermède, où parait Moron, bouffon de la princesse, et fort poltron.]

PREMIER INTERMÈDE

SCÈNE II

MORON, UN ÉCHO

L'ÉCHO[2]. — Philis.
MORON. — Ah !
L'ÉCHO. — Ah.
MORON. — Hem.
L'ÉCHO. — Hem.
MORON. — Ah ! Ah !
L'ÉCHO. — Ah.
MORON. — Hi, hi.
L'ÉCHO. — Hi.
MORON. — Oh !
L'ÉCHO. — Oh.
MORON. — Oh !
L'ÉCHO. — Oh.
MORON. — Voilà un écho qui est bouffon.
L'ÉCHO. — On.
MORON. — Hon.
L'ÉCHO. — Hon.
MORON. — Ah !

1. L'Élide est une province grecque du Péloponèse, sur la mer Ionienne.

2. Moron vient de crier « Philis » : c'est le nom d'une bergère. L'Écho le répète.

L'ÉCHO. — Ah.
MORON. — Hu.
L'ÉCHO. — Hu.
MORON. — Voilà un écho qui est bouffon.

SCÈNE III

MORON, *apercevant un ours qui vient à lui.*

Ah ! Monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur. De grâce, épargnez-moi. Je vous assure que je ne vaux rien du tout à manger, je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens là-bas qui seraient bien mieux votre affaire. Hé ! hé ! hé ! Monseigneur, tout doux, s'il vous plaît. Là *(il caresse l'ours et tremble de frayeur)*, là, là, là. Ah ! Monseigneur, que votre altesse est jolie et bien faite ! Elle a tout à fait l'air galant et la taille la plus mignonne du monde. Ah ! beau poil, belle tête, beaux yeux brillants et bien fendus ! Ah ! beau petit nez ! belle petite bouche ! petites quenottes jolies ! Ah ! belle gorge ! belles petites menottes ! petits ongles bien faits ! *(L'ours se lève sur ses pattes de derrière.)* A l'aide ! au secours ! je suis mort ! Miséricorde ! Pauvre Moron ! Ah ! mon Dieu ! Hé ! vite, à moi, je suis perdu.

(Moron monte sur un arbre... Les chasseurs paraissent.)

Eh ! Messieurs, ayez pitié de moi *(Les chasseurs combattent l'ours.)* Bon ! Messieurs, tuez-moi ce vilain animal-là. O ciel ! daigne les assister ! Bon ! le voilà qui fuit. Le voilà qui s'arrête, et qui se jette sur eux. Bon ! en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage, ferme, allons, mes amis ! Bon ! poussez fort ! Encore ! Ah ! le voilà qui est à terre ; c'en est fait, il est mort ! Descendons maintenant pour lui donner cent coups. *(Moron descend de l'arbre.)* Serviteur, Messieurs, je vous rends grâce de m'avoir délivré de cette bête. Maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, et en triompher avec vous[1]. *(Moron donne mille coups à l'ours qui est mort.)*

1. Rabelais nous avait déjà montré en Panurge un poltron qui devient brave, une fois le danger passé. Il y a beaucoup de Morons et de Panurges par le monde.

DON JUAN OU LE FESTIN DE PIERRE

Comédie en cinq actes et en prose (1665).

Analyse et Extraits

La scène est en Sicile.

[Don Juan est un grand seigneur, jeune, brave et beau, mais sans respect pour les choses les plus sacrées. Il a plaisir à séduire les gens pour les narguer et les tromper, au point que même son valet Sganarelle s'étonne de ses perfidies. Prodigue, don Juan est criblé de dettes. Mais il sait ne pas les payer.]

L'art d'éconduire un créancier

ACTE IV

SCÈNE II

Le théâtre représente l'appartement de don Juan.

DON JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE[1]

LA VIOLETTE. — Monsieur, voilà votre marchand, Monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE. — Bon. Voilà ce qu'il nous faut, qu'[2] un compliment de créancier. De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent ; et que ne lui disais-tu que Monsieur n'y est pas[3] ?

LA VIOLETTE. — Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis ; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour attendre.

SGANARELLE. — Qu'il attende tant qu'il voudra.

DON JUAN. — Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique[4] que de se faire celer[5] aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose ; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double[6].

1. Laquais de don Juan.
2. *Que* est ici explicatif = *à savoir*.
3. On voit que le valet vaut le maître.
4. *Politique* = *manière d'agir avec les gens*.
5. *Celer* = *cacher* (*celare*, en lat.).
6. *Un double*, c.-à-d. un double denier, soit un sixième de sou.

SCÈNE III

DON JUAN, MONSIEUR DIMANCHE, SGANARELLE, LA VIOLETTE

DON JUAN, *faisant de grandes civilités.* — Ah ! Monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord[1] ! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler personne[2] ; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi[3].

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN, *parlant à ses laquais.* — Parbleu ! coquins, je vous apprendrai à laisser Monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN, *à M. Dimanche.* — Comment ! vous dire que je n'y suis pas, à Monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis[4] !

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...

DON JUAN. — Allons vite, un siège pour Monsieur Dimanche[5].

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN. — Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi.

MONSIEUR DIMANCHE. — Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN. — Otez ce pliant, et apportez un fauteuil[6].

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur, vous vous moquez[7], et...

DON JUAN. — Non, non, je sais ce que je vous dois[8], et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur...

DON JUAN. — Allons, asseyez-vous.

MONSIEUR DIMANCHE. — Il n'est pas besoin, Monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...

DON JUAN. — Mettez-vous là, vous dis-je.

1. *D'abord = tout de suite.*
2. C.-à-d. qu'on ne permît à personne de me parler.
3. Le mensonge est hardi, mais M. Dimanche est d'une naïveté que la suite va prouver.
4. Le compliment est tel qu'il semble une raillerie. Mais M. Dimanche est flatté.
5. Il s'agit en somme d'empêcher M. Dimanche de réclamer son dû. Don Juan y arrivera.
6. *Le pliant*, qui n'a ni dossier ni bras, s'offre aux personnes de moindre qualité ; le fauteuil est pour les gens plus respectables.
7. Il n'est que trop vrai ; mais M. Dimanche ne s'en doute guère.
8. Ce mot à double entente, et qui doit faire dresser l'oreille à M. Dimanche, est fort comique.

MONSIEUR DIMANCHE. — Non, Monsieur, je suis bien. Je viens pour...

DON JUAN. — Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes assis.

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

DON JUAN. — Parbleu, Monsieur Dimanche, vous vous portez bien !

MONSIEUR DIMANCHE. — Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

DON JUAN. — Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil et des yeux vifs.

MONSIEUR DIMANCHE. — Je voudrais bien...

DON JUAN. — Comment se porte Madame Dimanche, votre épouse ?

MONSIEUR DIMANCHE. — Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

DON JUAN. — C'est une brave femme.

MONSIEUR DIMANCHE. — Elle est votre servante, Monsieur, Je venais...

DON JUAN. — Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

MONSIEUR DIMANCHE. — Le mieux du monde.

DON JUAN. — La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE. — C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous...

DON JUAN. — Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

MONSIEUR DIMANCHE. — Toujours de même, Monsieur. Je...

DON JUAN. — Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

MONSIEUR DIMANCHE. — Plus que jamais, Monsieur, et nous ne saurions en chevir[1].

DON JUAN. — Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille[2]; car j'y prends beaucoup d'intérêt.

MONSIEUR DIMANCHE. — Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligés. Je...

DON JUAN, *lui tendant la main.* — Touchez donc là, Monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis ?

MONSIEUR DIMANCHE. — Je suis votre serviteur.

DON JUAN. — Parbleu ! je suis à vous de tout mon cœur.

MONSIEUR DIMANCHE. — Vous m'honorez trop. Je...

1. *Chevir* était déjà vieilli à l'époque de Molière. Il signifie *venir à bout* (venir à *chef*, *ad caput*).

2. Elle comprend Brusquet !

DON JUAN. — Il n'y a rien que je ne fisse[1] pour vous.

MONSIEUR DIMANCHE. — Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN. — Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

MONSIEUR DIMANCHE. — Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, Monsieur...

DON JUAN. — Oh çà, Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

MONSIEUR DIMANCHE. — Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure[2]. Je...

DON JUAN, *se levant*[3]. — Allons, vite un flambeau, pour conduire Monsieur Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons[4] pour l'escorter[5].

MONSIEUR DIMANCHE, *se levant aussi.* — Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(*Sganarelle ôte les sièges promptement.*)

DON JUAN. — Comment ? Je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

MONSIEUR DIMANCHE. — Ah ! Monsieur[6]...

DON JUAN. — C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

MONSIEUR DIMANCHE. — Si...

DON JUAN. — Voulez-vous que je vous reconduise ?

MONSIEUR DIMANCHE. — Ah ! Monsieur, vous vous moquez ! Monsieur...

DON JUAN. — Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. *(Il sort.)*

1. *Que je ne fisse = que je ne ferais.* RÈGLE : *L'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif ayant eu en latin le sens conditionnel, il en est résulté qu'à l'origine du français et dans l'ancienne langue ils ont tenu la place du conditionnel, car ce dernier mode est de formation récente :* « Il est peu d'hommes qui **osassent** mettre en évidence (= qui oseraient). (MONTAIGNE.)

2. *Tout à l'heure = le plus tôt possible.*

3. Don Juan profite bien vite du mot que M. Dimanche vient de dire, et il a l'air d'être poli quand il pousse dehors son visiteur.

4. *Mousquetons*, ou petits mousquets, armes à feu du 17e siècle.

5. La scène est sans doute en Sicile, mais Molière songe aussi aux rues de Paris, fort obscures alors, et peu sûres.

6. C'est là un cri d'espérance, et M. Dimanche va risquer sa requête. Il est trop tard.

7. Don Juan ne peut pousser plus loin l'affabilité ; il traite un marchand comme un égal. M. Dimanche est confondu, et le débiteur s'esquive.

8. On peut trouver que, pour un grand seigneur, don Juan n'est pas fort honnête homme. Mais les nobles, du temps de

SCÈNE IV

MONSIEUR DIMANCHE, SGANARELLE

SGANARELLE. — Il faut avouer que vous avez en Monsieur un homme qui vous aime bien.

MONSIEUR DIMANCHE. — Il est vrai ; il me fait tant de civilités et tant de compliments, que je ne saurais jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE. — Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous ; et je voudrais qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle manière...

MONSIEUR DIMANCHE. — Je le crois ; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE. — Oh ! ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

MONSIEUR DIMANCHE. — Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SGANARELLE. — Fi ! ne parlez pas de cela.

MONSIEUR DIMANCHE. — Comment ? Je...

SGANARELLE. — Ne sais-je pas bien que je vous dois ?

MONSIEUR DIMANCHE. — Oui. Mais...

SGANARELLE. — Allons, Monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

MONSIEUR DIMANCHE. — Mais, mon argent.

SGANARELLE, *prenant M. Dimanche par le bras.* — Vous moquez-vous ?

MONSIEUR DIMANCHE. — Je veux...

SGANARELLE, *le tirant.* — Hé !

MONSIEUR DIMANCHE. — J'entends...

SGANARELLE, *le poussant vers la porte.* — Bagatelles.

MONSIEUR DIMANCHE. — Mais...

SGANARELLE, *le poussant encore.* — Fi !

MONSIEUR DIMANCHE. — Je...

SGANARELLE, *le poussant tout à fait hors du théâtre.* — Fi ! vous dis-je.

Remontrances paternelles

[A peine a-t-on éconduit M. Dimanche, qu'arrive don Louis, le vieux père de don Juan ; il donne à son fils une belle leçon

Molière, mettaient une certaine élégance à ne pas payer leurs dettes, et les prédicateurs devaient leur reprocher en chaire ce dédain des petites gens, leurs créanciers.

sur la véritable noblesse. Mais le jeune insolent ne tiendra guère compte de ces conseils.]

SCÈNE VI

DON LOUIS, DON JUAN, SGANARELLE

DON LOUIS. — Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre ; et, si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements[1]. Hélas ! que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles, et nos demandes inconsidérées ! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs non pareilles ; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables ; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation[2]. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes, dont on a peine, aux yeux du monde, d'[3]adoucir le mauvais visage[4] ; cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services, et le crédit de mes amis ? Ah ! quelle bassesse est la vôtre ! ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance ? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité ? Et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme ? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes[5], et que ce nous soit une gloire d'être sortis d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes ? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas[6]. Aussi, nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler ; et cet éclat de leurs actions qu'[7]ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leur vertu, si nous vou-

1. *Déportements* = *mauvaise conduite.*
2. Remarquer comme le ton est grave et ému.
3. *De* pour *à*. Le 17e siècle fait souvent confusion des prépositions *de* et *à*. Cf. RÈGLE : *Il les exhorta d'avoir bon courage*, p. 71, n. 7.
4. *Visage* = *aspect, apparence.*
5. *Armes* a ici le sens d'*armoiries.*
6. Belle formule, et qui fait un vers. On rencontrera d'ailleurs souvent, dans la prose de Molière des vers blancs (ou non rimés) isolés ou par groupes.
7. Ce *que* se rapporte à *éclat.*

lons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi, vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né; ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun[1] la honte de vos actions. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature; que la vertu est le premier titre de noblesse; que je regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait, et que je ferais plus d'état[2] du fils d'un crocheteur, qui serait honnête homme, que du fils d'un monarque, qui vivrait comme vous[3].

DON JUAN. — Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler[4].

DON LOUIS. — Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme; mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions; que je saurai, plutôt que tu ne penses, mettre une borne à tes déréglements, prévenir sur toi le courroux du ciel, et laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

SCÈNE VII

DON JUAN, SGANARELLE

DON JUAN, *adressant encore la parole à son père, quoiqu'il soit sorti.* — Hé! mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils[5].

[Don Juan ne veut pas se repentir, malgré les avertissements du ciel. Une étrange statue (d'où le titre de *festin de pierre*) le convie à un repas: mais, pendant que le tonnerre gronde, la terre s'entr'ouvre, et la statue y entraîne le criminel.]

1. *Un chacun*, formule qui a vieilli et qui traduit le latin *unusquisque* = *chacun*.
2. *Faire état de* = *faire cas de*.
3. Admirable tirade, énergique et d'une belle hauteur morale.
* Comparer dans *le Menteur*, comédie de Corneille, la scène où le vieux père apostrophe son fils. — Il y avait quelque hardiesse à exprimer ces idées, qui nous semblent si justes, devant une noblesse très orgueilleuse de ses privilèges.
4. Il semble que don Juan n'ait pas écouté une plainte si indignée, et sa politesse affectée n'est qu'une insolence.
5. Ici, don Juan n'est plus seulement cynique, il est odieux. Aussi Molière le fera-t-il, à la fin de la pièce, disparaître dans les flammes de l'enfer. Et la pièce tourne ainsi au drame, d'allure fantastique.
* Réfléchir sur cette question: le même sujet ne peut-il prêter à la fois à la comédie et au drame?

L'AMOUR MÉDECIN

Comédie en trois actes et en prose (1665).

Analyse et Extraits

[La fille de Sganarelle, Lucinde, est tombée « dans la mélancolie la plus sombre du monde » ; le père, affolé, appelle en consultation quatre médecins.

Molière n'a jamais ménagé les médecins : il leur reproche d'être pédants, sans science et sans conscience. La médecine du temps méritait assez ces reproches. Mais on pourra trouver que les scènes suivantes sont sans indulgence.]

Consultation de médecins[1]

ACTE II

SCÈNE I

SGANARELLE, LISETTE, servante de Lucinde.

LISETTE. — Que voulez-vous donc faire, Monsieur, de quatre médecins ? N'est-ce pas assez d'un pour tuer une personne ?

SGANARELLE. — Taisez-vous. Quatre conseils valent mieux qu'un.

LISETTE. — Est-ce que votre fille ne peut pas bien mourir sans le secours de ces Messieurs-là ?

SGANARELLE. — Est-ce que les médecins font mourir ?

LISETTE. — Sans doute ; et j'ai connu un homme qui prouvait, par bonnes raisons, qu'ils ne faut jamais dire : « Une telle personne est morte d'une fièvre et d'une fluxion sur la

1. * Comparer, dans *le Médecin malgré lui*, la bouffonne consultation du prétendu docteur Sganarelle, pp. 161, sqq.

Photo Waléry.

Fig. 7. — Type de jeune premier.
(Odéon, M. Maupré.)

Qu'il s'appelle Clitandre, Léandre ou Valère, c'est le jeune homme, élégant, et de bonne famille, qui épouse finalement l'héroïne.

Photo Waléry.

FIG. 8. — Type d'ingénue.

(Odéon, Mlle Germaine de France.)

C'est Lucinde, Marianne ou Angélique, qui, après quelques traverses, se marie heureusement. Elle a toute la grâce souriante de la jeunesse.

poitrine[1] », mais : « Elle est morte de quatre médecins et de deux apothicaires[2]. »

SGANARELLE. — Chut. N'offensez pas ces Messieurs-là[3].

LISETTE. — Ma foi, Monsieur, notre chat est réchappé depuis peu d'un saut qu'il fit du haut de la maison dans la rue ; et il fut trois jours sans manger, et sans pouvoir remuer ni pied ni patte ; mais il est bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats médecins, car ses affaires étaient faites, et ils n'auraient pas manqué de le purger et de le saigner[4].

SGANARELLE. — Voulez-vous vous taire ? vous dis-je. Mais, voyez quelle impertinence ! Les voici.

LISETTE. — Prenez garde, vous allez être bien édifié. Ils vous diront en latin que votre fille est malade.

SCÈNE II

MM. TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHYS[5], SGANARELLE, LISETTE

SGANARELLE. — Hé bien ! Messieurs ?

MONSIEUR TOMÈS. — Nous avons vu suffisamment la malade..... Il y a beaucoup d'impuretés dans son corps, quantité d'humeurs corrompues.

SGANARELLE. — Ah ! je vous entends.

MONSIEUR TOMÈS. — Mais... Nous allons consulter ensemble.

SGANARELLE. — Allons, faites donner des sièges.

LISETTE, *à M. Tomès.* — Ah ! Monsieur, vous en êtes !

SGANARELLE, *à Lisette.* — De quoi[6] donc connaissez-vous Monsieur ?

LISETTE. — De[7] l'avoir vu l'avoir l'autre jour chez la bonne amie de Madame votre nièce.

MONSIEUR TOMÈS. — Comment se porte son cocher ?

1. Une *fluxion* (du latin *fluxionem*, *afflux*) est proprement un afflux de liquide sur un point. Nous disons « fluxion *de* poitrine ».

2. Le trait est singulièrement dur.

3. Sganarelle, qui a la foi dans les médecins, en a peur, même quand ils ne sont pas là.

4. Lisette a la verve populaire que Molière prête volontiers à ses servantes.

5. On dit que, sous la figure de ces personnages, Molière avait voulu railler des médecins connus de la Cour et de la ville. Il leur a donné des noms comiques, de forme grecque, et qui signifient à peu près : le Coupeur, le Tueur, le Verbeux, l'Aboyeur. Molière a d'ailleurs souvent tiré du grec les noms de ses personnages.

6. *De quoi = à propos de quoi, en quoi.* C'est un tour latin *(qua de re ?)*

7. *De = par suite du fait de.* RÈGLE : *Il traitait de mépris*, p. 57, n. 4.

La réponse est rythmée sur la question.

LISETTE. — Fort bien. Il est mort[1].

MONSIEUR TOMÈS. — Mort ?

LISETTE. — Oui.

MONSIEUR TOMÈS. — Cela ne se peut.

LISETTE. — Je ne sais pas si cela se peut ; mais je sais bien que cela est.

MONSIEUR TOMÈS. — Il ne peut pas être mort, vous dis-je.

LISETTE. — Et moi, je vous dis qu'il est mort et enterré.

MONSIEUR TOMÈS. — Vous vous trompez.

LISETTE. — Je l'ai vu.

MONSIEUR TOMÈS. — Cela est impossible[2]. Hippocrate[3] dit que ces sortes de maladies ne se terminent qu'au quatorze, ou au vingt-un[4], et il n'y a que six jours qu'il est tombé malade.

LISETTE. — Hippocrate dira ce qu'il lui plaira ; mais le cocher est mort.

SGANARELLE. — Paix, discoureuse[5]. Allons, sortons d'ici. Messieurs, je vous supplie de consulter de la bonne manière. Quoique ce ne soit pas la coutume de payer auparavant, toutefois, de peur que je l'oublie, et afin que ce soit une affaire faite, voici...

(Il leur donne de l'argent, et chacun, en le recevant, fait un geste différent[6].)

SCÈNE III

MM. DESFONANDRÈS, TOMÈS, MACROTON, BAHYS

(Ils s'asseyent et toussent.)

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — Paris est étrangement grand, et il faut faire de longs trajets quand la pratique donne un peu[7].

MONSIEUR TOMÈS. — Il faut avouer que j'ai une mule admi-

1. Lisette a l'ironie cruelle.
2. Molière raille cruellement la sottise prétentieuse des médecins, qui parlent d'après les livres, même en face des faits.
3. C'est, nous l'avons vu, le grand-maître de la médecine grecque. Il est vrai qu'on lui prête, devant les naïfs, toutes les plus fantaisistes affirmations.
4. Entendre le quatorzième ou vingt et unième jour qui suit le début de la maladie.
5. Voilà bien la prévention. Sganarelle injurierait presque Lisette, qui détruit ses belles illusions.
6. Pas un ne refuse, ce qui semble indiquer que les médecins ne détestent point l'argent, même *avant* de rendre service.
7. Quand on appelle des médecins en consultation, on pense qu'ils sont tout occupés de préparer des remèdes. Ils vont s'entretenir de leurs petites affaires, pendant que la famille attend dans l'angoisse.

rable pour cela, et qu'on a peine à croire le chemin que je lui fais faire tous les jours.

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — J'ai un cheval merveilleux, et c'est un animal infatigable.

MONSIEUR TOMÈS. — Savez-vous le chemin que ma mule[1] à fait aujourd'hui ? J'ai été, premièrement, tout contre l'Arsenal ; de l'Arsenal, au bout du faubourg Saint-Germain ; du faubourg Saint-Germain au fond du Marais ; du fond du Marais, à la porte Saint-Honoré[2] ; de la porte Saint-Honoré, au faubourg Saint-Jacques ; du faubourg Saint-Jacques, à la porte de Richelieu ; de la porte de Richelieu, ici ; et d'ici, je dois aller encore à la place Royale.

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — Mon cheval a fait tout cela aujourd'hui ; et, de plus, j'ai été à Ruel[3] voir un malade.

MONSIEUR TOMÈS. — Mais, à propos, quel parti prenez-vous dans la querelle des deux médecins, Théophraste et Artémius[4] ? Car c'est une affaire qui partage tout notre corps.

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — Moi, je suis pour Artémius.

MONSIEUR TOMÈS. — Et moi aussi. Ce n'est pas que son avis, comme on a vu, n'ait tué le malade, et que celui de Théophraste ne fût beaucoup meilleur, assurément ; mais enfin, il a tort dans les circonstances, et il ne devait pas être d'un autre avis que son ancien. Qu'en dites-vous ?

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — Sans doute, il faut toujours garder les formalités, quoi qu'il puisse arriver[5].

MONSIEUR TOMÈS. — Pour moi, j'[6] y suis sévère en diable, à moins que ce soit entre amis ; et l'on nous assembla un jour, trois de nous autres, avec un médecin de dehors[7], pour une consultation où j'arrêtai toute l'affaire, et ne vou-

1. La mule était en effet alors la monture des médecins : c'est une bête de tout repos pour le cavalier.

2. Le Marais était le quartier de la place des Vosges actuelle, jadis place Royale. En somme, il a été aux quatre coins de Paris, jusqu'aux portes qui limitent les faubourgs.

3. Ruel ou Rueil, à mi-chemin environ de Paris à St-Germain. Richelieu s'y était fait bâtir un château.

4. Noms de pure fantaisie. Mais les querelles de médecins étaient alors aussi fréquentes que de nos jours.

5. C'est là le grand principe des médecins, selon Molière : il faut tuer conformément aux règles.

6. *Y = à cet égard (in ea re).* RÈGLE : *Au 17e siècle, plus souvent qu'aujourd'hui, les pronoms* **en** *et* **y** *résument et représentent toute une phrase ou une idée non spécialement exprimée :* « Il demande à boire, on lui **en** apporte » (LA BRUYÈRE, 11, 7).

Vous me haïssez donc ?
J'**y** (=à vous haïr) fais tout mon effort.
(MOL., *Amph.*, v. 1400.)

Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 152.

7. *Nous autres*, ce sont les médecins de la Faculté de Paris : les autres sont des étrangers, *du dehors.*

lus point endurer qu'on opinât, si les choses n'allaient dans l'ordre. Les gens de la maison faisaient ce qu'ils pouvaient, et la maladie pressait; mais je n'en voulus point démordre, et la malade mourut bravement pendant cette contestation.

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — C'est fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, et de leur montrer leur bec jaune[1].

MONSIEUR TOMÈS. — Un homme mort n'est qu'un homme mort, et ne fait point de conséquence ; mais une formalité négligée porte un notable préjudice à tout le corps des médecins[2].

SCÈNE IV

SGANARELLE, MM. TOMÈS, DESFONANDRÈS, MACROTON, BAHYS

SGANARELLE. — Messieurs, l'oppression de ma fille augmente, je vous prie de me dire vite ce que vous avez résolu[3].

MONSIEUR TOMÈS, *à M. Desfonandrès.* — Allons, Monsieur.

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — Non, Monsieur, parlez, s'il vous plaît.

MONSIEUR TOMÈS. — Vous vous moquez.

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — Je ne parlerai pas le premier.

MONSIEUR TOMÈS. — Monsieur.

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — Monsieur.

SGANARELLE. — Hé ! de grâce, Messieurs, laissez toutes ces cérémonies[4], et songez que les choses pressent.

(Ils parlent tous quatre à la fois.)

MONSIEUR TOMÈS. — La maladie de votre fille...

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — L'avis de tous ces Messieurs tous ensemble...

MONSIEUR MACROTON. — A-près a-voir bi-en con-sul-té[5]...

MONSIEUR BAHYS. — Pour raisonner...

SGANARELLE. — Hé ! Messieurs, parlez l'un après l'autre, de grâce.

MONSIEUR TOMÈS. — Monsieur, nous avons raisonné sur la maladie de votre fille[6], et mon avis, à moi, est que cela

1. L'oiseau de proie, jeune encore et sans expérience, a le bec jaune. D'où *bec jaune* ou *béjaune*, dans le sens d'*ignorance* ou de *sottise*. On dit aussi un *béjaune*, pour un jeune homme niais.

2. C'est peut-être là parler en médecin ; mais le malade pense autrement. Ces quatre docteurs finissent par être quelque peu odieux.

3. Voilà le cas dont parlait un peu plus haut M. Tomès. La maladie presse.

4. Ces cérémonies viennent sans doute de l'ignorance et du désir de ne pas se compromettre. Il est vrai que M. Tomès est le plus ancien.

5. Il justifie son nom : il a beaucoup de mal à parler.

6. L'affirmation est un peu audacieuse et mensongère.

procède d'une grande chaleur de sang ; ainsi, je conclus à la saigner le plus tôt que vous pourrez.

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — Et moi, je dis que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande réplétion[1] : ainsi, je conclus à lui donner de l'émétique[2].

MONSIEUR TOMÈS. — Je soutiens que l'émétique la tuera.

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — Et moi, que la saignée la fera mourir.

MONSIEUR TOMÈS. — C'est bien à vous de faire l'habile[3] homme[4] !

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — Oui, c'est à moi, et je vous prêterai le collet[5] en tout genre d'érudition.

MONSIEUR TOMÈS. — Souvenez-vous de l'homme que vous fîtes crever[6] ces jours passés.

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — Souvenez-vous de la dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

MONSIEUR TOMÈS, *à Sganarelle.* — Je vous ai dit mon avis.

MONSIEUR DESFONANDRÈS, *à Sganarelle.* — Je vous ai dit ma pensée.

MONSIEUR TOMÈS — Si vous ne faites saigner tout à l'heure[7] votre fille, c'est une personne morte. *(Il sort.)*

MONSIEUR DESFONANDRÈS. — Si vous la faites saigner, elle ne sera pas en vie dans un quart d'heure. *(Il sort.)*

SCÈNE V

SGANARELLE, MM. MACROTON, BAHYS

SGANARELLE. — A qui croire des deux ? Et quelle résolution prendre sur des avis si opposés ? Messieurs, je vous conjure de déterminer mon esprit, et de me dire, sans passion, ce que vous croyez le plus propre à soulager ma fille[8] ?

MONSIEUR MACROTON. — Mon-si-eur, dans ces ma-ti-è-res-là, il faut pro-cé-der a-vec-que cir-cons-pec-tion, et ne ri-en fai-re, com-me on dit, à la vo-lé-e ; d'au-tant que les fau-tes

1. *Réplétion = surabondance d'aliments.*
2. C.-à-d. un *comitif.*
3. *Habile*, du latin *habilis (souple)* a sans cesse au 17e siècle le sens de *savant, excellent en quelque chose.*
4. On se contredit, on affirme sans preuves, et on se querelle : autant de sottises.
5. *Prêter le collet,* c'est se présenter pour combattre corps à corps contre quelqu'un, *lui tendre le cou.* Par suite, c'est *s'offrir à lutter.*
6. Le mot est brutal et prouve assez le peu de respect de la vie humaine qu'ont les médecins, du moins d'après Molière.
7. *Tout à l'heure = à l'instant même.*
8. Si nous n'étions à la comédie, de telles paroles seraient plutôt émouvantes.

qu'on y peut fai-re sont, se-lon no-tre maî-tre Hip-po-cra-te, d'u-ne dan-ge-reu-se con-sé-quen-ce.

MONSIEUR BAHYS, *bredouillant.* — Il est vrai, il faut bien prendre garde à ce qu'on fait; car ce ne sont pas ici des jeux d'enfant; et, quand on a failli, il n'est pas aisé de réparer le manquement, et de rétablir ce qu'on a gâté : *experimentum periculosum*[1]. C'est pourquoi il s'agit de raisonner auparavant comme il faut, de peser mûrement les choses, de regarder le tempérament des gens, d'examiner les causes de la maladie, et de voir les remèdes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE, *à part.* — L'un va en tortue, et l'autre court la poste.

MONSIEUR MACROTON. — Or, Mon-si-eur, pour ve-nir au fait, je trou-ve que vo-tre fil-le a u-ne ma-la-di-e chro-ni-que, et qu'el-le peut pé-ri-cli-ter, si on ne lui don-ne du se-cours, d'au-tant que les symp-tô-mes qu'el-le a sont in-di-ca-tifs d'u-ne va-peur fu-li-gi-neu-se et mor-di-can-te[2] qui lui pi-co-te les mem-bra-nes du cer-veau. Or cet-te va-peur, que nous nom-mons en grec, *at-mos*[3], est cau-sé-e par des humeurs pu-tri-des[4], te-na-ces et con-glu-ti-neu-ses[5], qui sont con-te-nues dans le bas-ven-tre.

MONSIEUR BAHYS. — Et comme ces humeurs ont été là engendrées par une longue succession de temps, elles s'y sont recuites, et ont acquis cette malignité[6] qui fume vers la région du cerveau.

MONSIEUR MACROTON. — Si bi-en donc que, pour ti-rer, dé-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-ser, é-va-cu-er les-di-tes humeurs, il fau-dra u-ne pur-ga-ti-on vi-gou-reu-se. Mais, au pré-a-la-ble, je trou-ve à pro-pos, et il n'y a pas d'in-con-vé-ni-ent, d'u-ser de pe-tits re-mè-des a-no-dins[7], c'est-à-di-re, de pe-tits la-ve-ments ré-mol-li-ents et dé-ter-sifs[8], de juleps[9] et de si-rops ra-frai-chis-sants qu'on mê-le-ra dans sa ti-sa-ne[10].

1. C.-à-d. *expérience dangereuse.*

2. *Fuligineuse* signifie *couleur de suie*, épaisse comme la suie. *Mordicante* signifie qui *cause un picotement.* Ce sont termes de médecine, mais comiques ici.

3. *Vapeur.*

4. *Putrides = qui tiennent de la pourriture.*

5. *Conglutineuses = visqueuses.* On voit et on verra que les médecins ne craignent pas d'appeler les choses par leur nom.

6. *Malignité = caractère nuisible.* — Ces deux médecins, à l'inverse des deux précédents, sont tellement d'accord que l'un ne fait que répéter en somme les paroles de l'autre.

7. *Anodins = qui ne font pas souffrir.*

8. *Rémollients = faits pour amollir; détersifs = faits pour nettoyer.*

9. Un *julep* est un sirop calmant.

10. On trouvera sans doute

MONSIEUR BAHYS. — Après, nous en viendrons à la purgation, et à la saignée[1], que nous réitérerons, s'il en est besoin.

MONSIEUR MACROTON. — Ce n'est pas qu'a-vec tout ce-la vo-tre fil-le ne puis-se mou-rir ; mais au moins vous au-rez fait quel-que cho-se, et vous au-rez la con-so-la-ti-on qu'el-le se-ra mor-te dans les for-mes[2].

MONSIEUR BAHYS. — Il vaut mieux mourir selon les règles, que de réchapper contre les règles[3].

MONSIEUR MACROTON. — Nous vous di-sons sin-cè-re-ment no-tre pen-sé-e.

MONSIEUR BAHYS. — Et nous avons parlé comme nous parlerions à notre propre frère.

SGANARELLE, *à M. Macroton, en allongeant ses mots.* — Je vous rends très hum-bles grâ-ces. *(A M. Bahys, en bredouillant.)* Et vous suis infiniment obligé de la peine que vous avez prise[4].

SCÈNE VI

SGANARELLE, *seul.*

Me voilà justement un peu plus incertain que je n'étais auparavant. Morbleu ! il me vient une fantaisie. Il faut que j'aille acheter de l'orviétan[5], et que je lui en fasse prendre ; l'orviétan est un remède dont beaucoup de gens se sont bien trouvés.

[En vérité, Lucinde n'est malade que parce qu'elle ne peut épouser Clitandre, qu'elle aime. Tout s'arrangera ; elle se mariera à son gré, et sera instantanément guérie.]

que les explications et les remèdes n'ont rien de compliqué.

1. La saignée est, avec la purgation, l'inévitable ordonnance des médecins de Molière. On le verra dans le *Malade Imaginaire.*

2. Il faut avouer que la consolation est médiocre pour un père.

3. Ici encore le formalisme des médecins atteint à une magistrale sottise.

4. Sganarelle a pris, malgré lui, les *tics* des médecins. L'effet est bouffon.

5. Jérôme Ferranti, né à *Orvieto*, en Italie, vint s'établir à Paris au Pont-Neuf. Il y débita sous le nom d'*orviétan* une drogue merveilleuse, capable de guérir toutes les maladies, et avec laquelle il fit sa propre fortune. Cf. ABRY..., *H. ill. Litt. Fr.*, gravure 85, sur le marchand d'orviétan, p. 154. — Il est plaisant de voir Sganarelle aller, après avoir consulté les autorités compétentes, chercher un remède chez le charlatan.

LE MISANTHROPE[1]

Comédie en cinq actes et en vers (1666).

Analyse et Extraits

[Molière a voulu montrer dans cette pièce que la vertu et la franchise ne peuvent ici-bas aller sans l'indulgence. Alceste est l'honnêteté même : il est généreux, loyal et brave ; sa raison est aussi ferme que son cœur est bon : mais il s'emporte trop ouvertement contre les vices et même les défauts des hommes ; il est sans cesse en courroux, et, après s'être attiré plus d'une affaire, il va se retirer dans un désert, loin du monde qu'il juge hypocrite et méchant. En vérité, ce *misanthrope* aime ses semblables et voudrait les corriger ; mais les hommes ne veulent pas être perpétuellement et rudement malmenés. La vertu d'Alceste est trop grondeuse et non sans orgueil.]

Le grondeur et l'indulgent

La scène est à Paris, dans la maison de Célimène, jeune et élégante veuve.

[Alceste entre furieux, suivi de son ami Philinte, qui va essayer de calmer cette fureur. Philinte est toujours souriant : il ne se plaint ni de la vie ni des gens et fait même un peu trop volontiers bon visage à tout le monde, indifféremment. C'est l'homme poli, invariablement poli.]

ACTE I

SCÈNE I

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

1. Mot grec : *Misanthrope = qui déteste les hommes.*

ALCESTE, *assis.*

Laissez-moi, je vous prie[1].

PHILINTE

Mais encor, dites-moi quelle bizarrerie[2]...

ALCESTE

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE

Mais on entend[3] les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE

Moi je veux me fâcher, et ne veux point entendre. 5

PHILINTE

Dans vos brusques chagrins[4] je ne puis vous comprendre,
Et, quoique amis enfin, je suis[5] tout des premiers...

ALCESTE, *se levant brusquement.*

Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers[6].
J'ai fait jusques ici profession[7] de l'être ;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître, 10
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus[8].

PHILINTE

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte ?

ALCESTE

Allez, vous devriez mourir de pure honte ;
Une telle action ne saurait s'excuser, 15
Et tout homme d'honneur s'en[9] doit scandaliser.

1. Remarquez la vivacité de ce début et l'adresse avec laquelle sont tout de suite *campés* les personnages.

* Comparer le début du *Tartuffe*, pp. 201 sqq.

2. *Bizarrerie = humeur bizarre.*

3. *Entend = écoute.*

4. *Chagrins = mouvements de mauvaise humeur.* Le mot définit bien Alceste qui a des *quintes* de morosité.

5. La construction n'est pas régulière. La syntaxe voudrait : « Quoique *nous* soyons amis, je suis tout des premiers. » Mais le tour est vif et clair.

6. Alceste, qui est homme du monde, aura, dans sa mauvaise humeur, des expressions populaires.

7. *Faire profession = déclarer publiquement* (en latin *profiteri*).

8. On s'attend à un crime commis par Philinte. Et Alceste va encore exagérer dans le couplet suivant.

9. *S'en doit = doit s'en.* RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses ;
De protestations, d'offres et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements[1] ; 20
Et, quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme[2] il se nomme ;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant[3],
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme, 25
De s'abaisser ainsi, jusqu'à trahir son âme ;
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable,
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable 30
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît[4].

ALCESTE

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce !

PHILINTE

Mais sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse ?

ALCESTE

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur 35
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur[5].

PHILINTE

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie[6],

1. Le vers est un peu obscur et chargé. Le sens est : « Vous vous embrassez avec une sorte de fureur, et vous y ajoutez, pour comble, des protestations de toutes sortes. » N'est-il pas naturel d'ailleurs qu'Alceste, *furieux*, entasse les mots violents et s'embarrasse dans cet entassement ?

Nous avons déjà vu dans *les Fâcheux*, p. 84, n. 9, la manie d'embrasser qui sévissait alors chez les élégants.

2. *Comme* = *comment*. Règle : *Le 17e siècle employait souvent* **comme** *pour* **comment** : « Albin, comme est-il mort ? » (*Polyeucte*, v. 994).

3. *En vous séparant* = *quand vous vous séparez*. Règle : *La fortune vient* **en dormant**. Cf. p. 52, n. 4.

4. Philinte prend en souriant les reproches d'Alceste, et il est aussi poli que son ami est brutal.

5. Il a sans doute raison en principe, mais il ne faut pas voir partout des affaires d'*honneur* ; et s'il faut être franc, il faut aussi être poli. Le délicat, c'est la question de mesure.

6. Pour la prononciation de *joie* et *monnoie*, cf. p. 90, n. 4.

Répondre, comme on peut, à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments [1]. 40

ALCESTE

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles, 45
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat [2],
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat [3].
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse, 50
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin [4] il court en faire autant [5]?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située,
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée [6],
Et la plus glorieuse a des régals peu chers, 55
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers [7] :
Sur quelque préférence une estime se fonde [8],
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez [9], dans ces vices du temps [10],
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens [11]; 60
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance [12]
Qui ne fait de mérite aucune différence;

1. En somme, à des *gestes* polis, il faut répondre par les mêmes *gestes*.

2. Nous dirions *font assaut*.

3. *L'honnête homme* au 17e siècle, c'est l'homme *distingué* à tous égards; le *fat* n'a qu'une distinction apparente et maniérée.

4. *Faquin*. Cf. p. 65, n. 8.

5. Alceste n'a pas tort, et ce qu'on appelle trop souvent les gens *bien élevés* sont ceux qui font de beaux saluts, mais les mêmes pour tous, sans distinction de mérite. La vraie politesse est plus intelligente et moins mécanique.

6. C.-à-d. qui *s'avilit* en se répandant partout.

7. Ces deux vers ont quelque gêne et quelque obscurité. Mais le sens est évident. « L'âme qui est la plus avide de gloire et de compliments est mal régalée, c.-à-d. fort mécontente, quand elle constate qu'on fait à n'importe qui les éloges qu'elle reçoit elle-même. » Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 170, 3°.

8. Sans doute on n'estime *vraiment* qu'une personne qu'on distingue de la masse; mais Alceste devrait songer que les gestes du *mondain* se font sans discernement. Et peut-être ferait-il bien de l'accuser plus encore de médiocrité d'*esprit*.

9. *Donner dans* = *s'adonner à*.

10. C'est l'habitude des esprits moroses d'attribuer à leur temps des travers éternels.

11. *Etre de mes gens* = *faire partie de ceux que j'aime à voir autour de moi*.

12. La formule est singulièrement juste et forte.

Je veux qu'on me distingue[1] ; et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait[2].

PHILINTE

Mais, quand on est du monde[3], il faut bien que l'on rende 65
Quelques dehors civils[4] que l'usage demande.

ALCESTE

Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme[5], et qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre, 70
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments[6].

PHILINTE

Il est bien des endroits[7] où la pleine franchise
Deviendrait ridicule, et serait peu permise ;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur, 75
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense ?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est[8] ? 80

ALCESTE

Oui.

PHILINTE

Quoi ! vous iriez dire à la vieille Emilie,
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun ?

1. La vertu d'Alceste manque un peu de modestie, et s'il condamne le genre humain, il ne cache pas assez qu'il se sent supérieur.

2. Couplet étonnant de verve, malgré deux vers médiocres : et le trait final encadre vigoureusement la tirade.

3. *Le monde*, c.-à-d. *la haute société*.

4. *Dehors civils*, c.-à-d. *marques extérieures de civilité*. Philinte entend bien que les manières polies n'engagent pas les sentiments. C'est ce qu'Alceste ne veut point accepter.

5. C.-à-d. vrai et naturel.

6. La chose, fort souhaitable, serait possible avec des hommes parfaits. Mais l'imperfection règne en ce monde.

7. *Endroits* = *cas*.

8. Il y a des hommes vicieux ou simplement malhonnêtes qui ne méritent pas les sourires que Philinte prodigue, sans distinction, à tous. Il est trop complaisant et trop politique, alors qu'Alceste est trop tranchant. Mais Molière n'a-t-il pas voulu peindre les deux extrêmes ?

ALCESTE

Sans doute[1].

PHILINTE

A Dorilas, qu'il est trop importun ;
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse 85
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race ?

ALCESTE

Fort bien.

PHILINTE

Vous vous moquez.

ALCESTE

Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce point[2].
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile ; 90
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font ;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage ; et mon dessein 95
Est de rompre en visière[3] à tout le genre humain.

PHILINTE

Ce chagrin philosophe[4] est un peu trop sauvage.
Je ris[5] des noirs accès où[6] je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris[7],
Ces deux frères que peint *l'Ecole des Maris*[8], 100
Dont...

1. Alceste a tort. Emilie est ridiculement coquette, mais elle est vieille ; son travers n'est pas un vice ! Et puis de quel droit lui faire de la peine ? Il y a, dans la vraie politesse, une part de bonté.

2. Voilà un peu de parti-pris : sous couleur de franchise, on va sermonner tout le monde, et fermer les yeux aux qualités que peuvent avoir certains hommes.

3. *Rompre en visière*, c'est, en style de chevalerie, rompre sa lance dans la visière de son adversaire. C'est donc attaquer en face et brutalement.

4. Ce mot est ici adjectif. Philinte veut dire que son ami a un chagrin *systématique*.

5. Et, en effet, Molière a voulu nous faire rire des boutades d'Alceste, qui est d'ailleurs hautement sympathique.

6. *Où je vous envisage* = *dans lesquels je vous vois*. Cf. p. 132, n. 4.

7. *Sous mêmes soins nourris* = *formés par la même éducation. Nourrir, nourriture* ont sans cesse, au 17e siècle, le sens d'*élever*, *éducation*.

8. Cf. notre premier extrait de cette pièce, pp. 79 sqq. Sganarelle est toujours bourru, Ariste toujours indulgent.

ALCESTE

Mon Dieu! laissons là vos comparaisons fades[1].

PHILINTE

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le monde par vos soins ne se changera pas[2] :
Et, puisque la franchise a pour vous tant d'appas[3],
Je vous dirai tout franc que cette maladie, 105
Partout où vous allez, donne la comédie[4];
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps,
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'est ce que je demande :
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande[5]. 110
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE

Vous voulez un grand mal à la nature humaine!

ALCESTE

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception, 115
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes[6],
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour[7] être aux méchants complaisants, 120

1. La comparaison n'est pas fade, mais Alceste est de mauvaise humeur.

2. C'est ce que disent d'ordinaire les indifférents.

3. *Appas* = *attraits*. C'est le même mot qu'*appât*, au pluriel. Cf. CROUZET..., CORNEILLE, *Théâtre choisi*, p. 551, n. 2.

4. *Donne la comédie* = *prête à rire*.

5. Cette prétendue joie a un peu l'accent de la fureur.

6. Toujours la même exagération, la même affirmation sans nuances.

7. *Pour être* = *parce qu'ils sont*. RÈGLE : *Au 17e siècle*, **pour**, *suivi d'un infinitif, était souvent employé dans le sens de* **parce que** *ou de* **quoique** :

Pour aimer un mari, l'on ne hait pas [ses frères.

(CORNEILLE, *Horace*, v. 900.)

Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 457.

Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses[1].
De cette complaisance[2] on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès[3].
Au travers de son masque on voit à plein le traître ; 125
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;
Et ses roulements d'yeux, et son ton radouci,
N'imposent[4] qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat[5], digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde, 130
Et que par eux[6], son sort, de splendeur revêtu,
Fait gronder le mérite et rougir la vertu ;
Quelques titres[7] honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne[8] ;
Nommez-le fourbe, infâme, et scélérat maudit, 135
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit[9] :
Cependant sa grimace[10] est partout bien venue ;
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue ;
Et, s'il est, par la brigue[11], un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter. 140
Tètebleu[12] ! ce ne sont de mortelles blessures,
De voir qu'à le vice on garde des mesures ;
Et parfois il me prend des mouvements[13] soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

1. Les expressions sont fortes et justes.

2. Alceste a raison d'attaquer violemment cette complaisance un peu lâche et adroite, qui n'est pas l'indulgence profonde.

3. Alceste ne ménage pas ses ennemis : sa fureur contre le genre humain n'est pas absolument désintéressée.

4. *N'imposent = ne trompent, n'en imposent.* Règle : *La langue du 17e siècle ne connaissait pas la distinction établie par nos grammairiens entre* **imposer** *et* **en imposer. Imposer** signifiait indifféremment *commander le respect* ou *tromper.*

5. On appelait *pied-plat* un paysan qui a des souliers plats et sans talons ; de là on est passé au sens de *vil personnage*, ainsi que Molière l'emploie ici.

6. *Par eux = grâce à ces emplois.* Règle : *Le 17e siècle, qui avait gardé le souvenir de l'origine de ce pronom personnel (ancien pronom démonstratif), l'employait même pour représenter des choses.* « Outre les mouvements des corps, je remarquais en **eux** (= *les corps*) de la dureté. » (Descartes, *Médit.*, VI.)

7. *Titres = noms.*

8. C.-à-d. il n'est personne qui prenne la défense de son honneur misérable.

9. Vers typique pour l'emploi si fréquent au 17e siècle de *en = de cela*, et *y = à cela.* Cf. p. 115, n. 6.

10. *Grimace = hypocrisie.* Il semble que l'individu en question soit un courtisan. Or, la cour était (La Bruyère l'a dit) un foyer d'intrigues.

11. *Brigue = manœuvres pour arriver à une dignité.*

12. Encore un juron. Alceste use fort des « morbleu, par la sangbleu, parbleu. »

13. *Mouvements = désirs.*

PHILINTE

Mon Dieu ! des mœurs du temps mettons-nous moins en [peine[1], 145
Et faisons un peu grâce à la nature humaine ;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur[2].
Il faut, parmi le monde[3], une vertu traitable ;
A force de sagesse, on peut être blâmable ; 150
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété[4].
Cette[5] grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages ;
Elle veut aux mortels trop de perfection : 155
Il faut fléchir au temps[6] sans obstination ;
Et c'est une folie à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde[7].
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours,
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours ; 160
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être ;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont ;
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la v[illegible] 165
Mon flegme[8] est philosophe autant que vo[illegible] fille.

ALCESTE

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien ?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice[9], 170
Ou qu'on tâche à[10] semer de méchants bruits de vous,

1. On ne le fait que trop, et l'indifférence en pareille matière n'est point belle.

2. Trois beaux vers, et d'une raisonnable sagesse.

3. Règle : *Ce mot* **parmi** *ne s'emploie plus guère qu'avec un pluriel ; il était alors courant avec le singulier :*

Parmi ce grand amour que j'avais [pour Sévère.
(*Polyeucte*, v. 194.)

4. Ces quatre derniers vers, si nets et si sensés, sont devenus proverbes. La morale antique, d'ailleurs, répétait que la vertu est dans le juste milieu.

5. *Cette = la côtre.*

6. *Fléchir au temps = s'accommoder à son temps.*

7. Mais qui donc corrigera le monde, si les âmes vertueuses s'abstiennent de prêcher le bien ?

8. *Mon flegme = mon sang-froid.* En vérité, Philinte est de ceux qui se ménagent, par une indulgence universelle, la plus entière tranquillité.

9. *Un artifice = un piège.*

10. *Tâcher à.* Règle : *Au 17e et au 18e siècles, un grand nombre de verbes avaient une construction double, soit avec* **à**, *soit avec* **de**. *On disait « essayer* **à** *ou essayer* **de** — *tâcher* **à** *ou tâcher* **de** —

Photo Bert.

FIG. 9. — Alceste.

(M. Leitner, de la Comédie-Française.)

A la richesse, discrète d'ailleurs, du costume, on reconnaît le *grand seigneur honnête homme*. Le visage est grave, un peu dur, non sans tristesse ; l'attitude est digne, avec quelque raideur.

Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux ?

PHILINTE

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature ;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé 175
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage[1].

ALCESTE

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu ! je ne veux point parler, 180
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence !

PHILINTE

Ma foi ! vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie[2] éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite[3]. 185

PHILINTE

Mais qui voulez-vous donc qui[4] pour vous sollicite[5] ?

ALCESTE

Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE

Aucun juge par vous ne sera visité.

ALCESTE

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

commencer **à** *ou commencer* **de**, etc. »

Et ne point essayer **à** rappeler un cœur.
(MOL. *F. Sav.*, v. 153.)

La construction avec **à** semble parfois insister davantage sur le but de l'effort.

1. En somme, Philinte a le plus entier mépris de ses semblables et l'on n'a pas eu tort de voir en lui le véritable *misanthrope*, malgré son air aimable. Peut-être aussi exagère-t-il sa pensée devant les exagérations d'Alceste.

2. *Partie* = *adversaire*.

3. Alceste n'est pas seulement violent, il est têtu.

4. *Qui... qui*, répétition courante au 17e siècle. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, p. 184.

5. *Sollicite*, entendez : *les juges*. C'était l'usage d'aller, avant le procès, visiter les juges et même leur porter des cadeaux. Philinte trouve la chose naturelle, Alceste la trouve odieuse, et avec raison.

PHILINTE

J'en demeure d'accord ; mais la brigue[1] est fâcheuse, 190
Et...

ALCESTE

Non : j'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE

Je ne remuerai point.

PHILINTE

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner...

ALCESTE

Il n'importe.

PHILINTE

Vous vous tromperez.

ALCESTE

Soit, j'en veux voir le succès[2]. 195

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

J'aurai le plaisir de perdre mon procès[3].

PHILINTE

Mais enfin...

ALCESTE

Je verrai, dans cette plaiderie[4],
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers[5]. 200

PHILINTE

Quel homme !

1. Entendre : les intrigues de votre adversaire.
2. Sur le sens de ce mot, cf. p. 86, n. 13.
3. Le trait est juste : un misanthrope finit par se réjouir d'avoir une occasion de pester contre l'humanité.
4. *Plaiderie* a le sens de *plaidoirie*, *procès*, mais sans doute avec une nuance de mépris.
5. Encore une pointe d'orgueil. L'*univers* se préoccupera peu d'une affaire si particulière.

ALCESTE

Je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose[1],
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.

PHILINTE

On se rirait de vous, Alceste, tout de bon[2],
Si l'on vous entendait parler de la[3] façon.

ALCESTE

Tant pis pour qui rirait...

La scène du sonnet

[A peine Alceste a-t-il affirmé la nécessité d'être toujours sincère, que le poète Oronte vient lui demander son avis sur une pièce de vers. On va voir qu'il est parfois difficile et dangereux de pratiquer la pleine franchise.]

SCÈNE II

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE

ORONTE, *à Alceste.*

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes, 250
Eliante[4] est sortie, et Célimène[5] aussi ;
Mais, comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté[6] pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis 255

1. *M'en coûtât-il grand'chose* = *quand même cela me coûterait cher.* — On dit *grand'mère, grand'chose ;* on devrait écrire *grand* sans apostrophe, car *grand* vient de l'adjectif latin *grandis*, qui, comme beaucoup d'adjectifs, n'avait qu'une forme pour le masculin et le féminin.

2. Et on rirait en effet, en trouvant qu'Alceste a trop compté sur lui-même.

3. *La* = *cette.* RÈGLE : *Il y a beaucoup de rapports entre l'emploi de l'article et celui des déterminatifs, parce que l'article français vient d'un déterminatif latin, du démonstratif* **ille** (= ce, cette) ; *et il a conservé quelque chose de sa valeur démonstrative dans des expressions comme* **de la sorte** (= de cette sorte), **sur l'heure,** *etc.* (CROUZET..., *Gr. Fr.*, pp. 52 et 53.)

4. Eliante est une aimable jeune fille que Philinte épousera.

5. Célimène est une veuve, jeune et coquette, cousine d'Eliante. Alceste lui fait la cour.

6. *J'ai monté.* RÈGLE : *Le 17e siècle employait l'auxiliaire* **avoir** *pour exprimer un acte, l'auxiliaire* **être** *marquait surtout un état. Nous observons moins cette distinction.* « Je **n'ai** point sorti » (SÉVIGNÉ.)

Dans un ardent désir d'être de vos amis[1].
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse.
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté. 260

(Pendant le discours d'Oronte, Alceste est rêveur et semble n'entendre pas que c'est à lui qu'on parle. Il ne sort de sa rêverie que quand Oronte lui dit :)

C'est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse[2].

ALCESTE

A moi, Monsieur ?

ORONTE

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse ?

ALCESTE

Non pas. Mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçoi[3].

ORONTE

L'estime où[4] je vous tiens ne doit point vous surprendre, 265
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre[5].

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE

Monsieur[6]...

ORONTE

Oui, de ma part[7], je vous tiens[8] préférable

1. Oronte abuse des épithètes, comme les précieux, et des protestations, comme les gens peu sincères.

2. Il faut dire ce vers sur un autre ton que les précédents, avec une nuance de reproche et d'étonnement.

3. Cf. pour l'orthographe, la règle de *oi*, p. 46, n. 2.

4. *Où* = *dans laquelle*. Règle : *Pour remplacer le tour assez lourd du relatif* **lequel** *précédé d'une préposition, le 17e siècle emploie souvent l'adverbe* **où**, *plus élégant, qu'on appelle alors adverbe relatif :* « L'état **où** je vous vois » (au lieu de **dans lequel** je vous vois). Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 187.

5. *Prétendre* = *ambitionner*, était employé transitivement au 17e siècle. Règle : *Je n'ai point prétendu la main d'un empereur*, p. 227, n. 3.

6. On sent qu'après l'étonnement, c'est l'impatience qui gagne Alceste ; mais il est dans l'impossibilité comique de placer un mot.

7. *De ma part* = *pour ma part*. C'est le sens latin de *de* = *pour ce qui est de*.

8. *Je vous tiens* = *je vous estime*.

A tout ce que j'y vois de plus considérable[1]. 270

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Sois-je[2] du ciel écrasé, si je mens !
Et, pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse[3],
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez, 275
Votre amitié ?

ALCESTE

Monsieur...

ORONTE

Quoi ! vous y[4] résistez ?

ALCESTE

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire ;
Mais l'amitié[5] demande un peu plus de mystère,
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre[6] à toute occasion. 280
Avec lumière et choix cette union veut naître ;
Avant que[7] nous lier, il faut nous mieux connaître ;
Et nous pourrions avoir telles complexions[8],
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE

Parbleu ! c'est là-dessus parler en homme sage, 285
Et je vous en estime encore davantage[9].
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux ;

1. *Considérable* a ici son vrai de sens de *qui mérite d'être considéré*.

2. Encore un subjonctif, au sens *optatif*, employé sans *que*. RÈGLE : *Un plus savant* le fasse, p. 52, n. 1.

3. On se rappelle ce qu'Alceste a dit plus haut des embrassades : on devine quelle doit être son exaspération.

4. *Y* = *à cela, à ma demande d'amitié*.

5. Oui, l'amitié vraie, profonde : mais non l'amitié mondaine et superficielle qui suffit à Oronte. Alceste, en sa franchise, ne connaît pas de nuances.

6. *Le mettre* = *le mettre en avant*.

7. RÈGLE : *Au moyen âge et au 16e siècle on eût dit :* avant nous lier ; *au 17e siècle on disait :* avant que *ou* avant que de : *aujourd'hui nous ne disons plus que :* avant de.

Mais **avant que sortir**, viens que (*Le Cid*, v. 1334.) [ton roi t'embrasse.

8. *Complexion* = *tempérament d'une personne*.

9. Alceste n'a pas répondu fort aimablement, mais Oronte a l'humeur accommodante. Il est vrai qu'il veut arriver à lire ses vers.

Mais, cependant[1], je m'offre entièrement à vous :
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture[2],
On sait qu'auprès du roi je fais quelque figure ; 290
Il m'écoute ; et, dans tout, il en use, ma foi,
Le plus honnêtement du monde avecque[3] moi[4].
Enfin, je suis à vous de toutes les manières ;
Et, comme votre esprit a de grandes lumières[5],
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud, 295
Vous montrer un sonnet[6] que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose[7].

ALCESTE

Monsieur, je suis mal[8] propre à décider la chose.
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE

Pourquoi ?

ALCESTE

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut[9]. 300

ORONTE

C'est ce que je demande, et j'aurais lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte[10],
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien[11].

1. *Cependant* a bien ici le sens étymologique : *dans l'intervalle, en attendant.*

2. *Ouverture* = *démarche.*

3. On employait, au 17e siècle, en poésie, *avecque* ou *avec*, pour la commodité des vers. Mais *avecque* vieillissait déjà au temps de Molière.

4. Voilà bien le vaniteux qui parle tout de suite de ses belles relations et offre sa recommandation à tout le monde !

5. Remarquer la transition adroite, insinuante, pour arriver à l'objet, depuis longtemps préparé, de la requête.

6. Un *sonnet* est une pièce de quatorze vers (deux *quatrains*, deux *tercets*).

7. *Expose* au sens du latin *exponere* = *mettre sous les regards.*

8. *Mal propre* = *peu*, *nullement apte à.* RÈGLE : **Mal** *était une négation courante :*

Et la vertu timide est **mal propre** à [régner.

(CORNEILLE, *Pertharite*, v. 1318.)

Nous avons conservé *malheureux*, *malhonnête*, *malsonnant*, etc.

9. Alceste ne se déclare pas incompétent, mais incapable de flatterie. Oronte, comme tout auteur, croit son œuvre bonne. Le voilà encore enchanté de la réponse, pourtant peu engageante, d'Alceste.

10. RÈGLE : *La fortune vient en dormant.* Cf. p. 52, n. 4. A deux endroits, la régularité de la construction est rompue *(anacoluthe)*. Il faudrait : « Si, alors que je m'expose (je m'offre) à vous pour que vous me parliez... »

11. *Rien*, du latin *rem*, n'est pas négatif. Il signifie *quelque chose.*

ALCESTE

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien[1].

ORONTE

Sonnet. C'est un sonnet[2]... *L'espoir...* C'est une dame, 305
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme[3].
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres et langoureux.

(A toutes ces interruptions, il regarde Alceste.)

ALCESTE

Nous verrons bien.

ORONTE

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile, 310
Et si du choix des mots vous vous contenterez.

ALCESTE

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire[4].

ALCESTE

Voyons, Monsieur : le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE *lit.*

L'espoir, il est vrai, nous soulage, 315
Et nous berce un temps notre ennui ;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !

PHILINTE

Je suis déjà charmé de ce petit morceau[5].

1. Alceste est naïf. Certainement Philinte, plus avisé, a deviné qu'Oronte cherche des compliments.

2. Voilà bien l'auteur ! Avant de lire, il faut un peu expliquer et aussi faire un peu de réclame. Ces arrêts, ces reprises, ces commentaires mettent Alceste au supplice.

3. *Flamme = amour. C'est une des images bien vieillies aujourd'hui, mais très employées au 17e siècle, avec* **feux, fers, chaînes, traits,** *etc., pour désigner la passion. C'était le langage de la galanterie du temps, développé par l'Hôtel de Rambouillet, et qui ne fut qu'une mode éphémère.*

4. Les poètes aiment dire qu'ils écrivent facilement, de génie.

5. Philinte loue, parce qu'il loue toujours, et puis sans doute un peu pour taquiner Alceste, car la scène l'amuse.

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

Quoi ? vous avez le front de trouver cela beau ? 320

ORONTE

Vous eûtes de la complaisance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense,
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises ! 325

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

Morbleu ! vil complaisant, vous louez des sottises[1] ?

ORONTE

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours[2].

Vos soins ne m'en peuvent distraire[3] *:* 330
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours[4].

PHILINTE

La chute[5] en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, *bas.*

La peste de ta chute ! Empoisonneur au diable[6],
En eusses-tu fait une à te casser le nez[7] ! 335

1. Alceste malmène assez rudement son ami, mais il n'ose tout de même arrêter la lecture d'Oronte, ni critiquer tout haut.

2. Les poètes précieux parlent toujours de mourir, en se portant d'ailleurs fort bien.

3. C.-à-d. les *hommages* que je vous rends ne peuvent m'en détourner.

4. Voilà une antithèse facile entre *désespère* et *espère*. Or c'est la règle pour un sonnet précieux de finir sur un trait piquant, sur une *pointe*. Tout le sonnet a d'ailleurs les grâces maniérées, chères aux dames de l'époque ; il est prétentieux et joli. L'indignation et la critique violente d'Alceste seront un peu exagérées contre une petite pièce qui n'est qu'un bibelot de *salon*. Mais Molière avait raison de ne point aimer une poésie qui manque de sincérité.

5. Comparer au sonnet *précieux* le sonnet *pédant* de Trissotin dans les *Femmes Savantes*, pp. 327 sqq.

5. La *chute* est le trait final du sonnet.

6. *Empoisonneur au diable* = *digne d'être envoyé au diable.*

7. Alceste fait un assez misérable calembour sur le mot *chute*. Mais il est en colère, et l'on devient trivial, comme lui, en pareil cas, tout *honnête homme* qu'on soit.

PHILINTE

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, *bas.*

Morbleu !

ORONTE, *à Philinte.*

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

PHILINTE

Non, je ne flatte point[1].

ALCESTE, *bas.*

Hé ! que fais-tu donc, traître ?

ORONTE, *à Alceste.*

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité :
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité[2]. 340

ALCESTE

Monsieur, cette matière est toujours délicate[3],
Et sur le bel esprit[4] nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un dont je tairai le nom[5],
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire 345
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat[6] de tels amusements ;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages. 350

ORONTE

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir ?...

ALCESTE

Je ne dis pas cela[7].
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme,

1. Voilà où la politesse n'est pas loin du mensonge.
2. Tout en demandant la sincérité, il est évident qu'Oronte attend des compliments.
3. L'heure est venue pour Alceste d'appliquer sa théorie sur la franchise. Sa situation est aussi comique que gênante.
4. *Le bel esprit*, c'est le goût des choses littéraires. *Un bel esprit* est celui qui possède ce goût. Le mot a d'ailleurs souvent un sens péjoratif, surtout aujourd'hui, mais plus rarement au 17e siècle.
5. Alceste lui-même est obligé de déguiser sa critique !
6. *Faire éclat de* = *faire étalage de.*
7. Il devrait le dire, car c'est bien le fond de sa pensée. Mais il est, malgré lui, homme du monde, et contraint de pratiquer ces atténuations qu'il reprochait à Philinte.

Qu'il ne faut que ce faible à[1] décrier[2] un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités, 355
On[3] regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire ?

ALCESTE

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire[4],
Je lui mettais aux[5] yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens[6]. 360

ORONTE

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerais-je ?

ALCESTE

Je ne dis pas cela[7]. Mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer ?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre, 365
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations ;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme[8],
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme, 370
Pour prendre de la main d'un avide imprimeur
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

1. *A* = *pour*. Cf. RÈGLE : *A quelle utilité ?* p. 50, n. 1.

2. Un *décri* est une proclamation par laquelle on défend l'usage de quelque monnaie ou de quelque autre chose. Par suite, *décrier*, c'est *déprécier*, *discréditer*.

3. Les deux *on* ne représentent pas la même personne. Le premier signifie *les gens* désignés au vers suivant. RÈGLE : *Au 17e siècle, on tolérait dans la conversation que le pronom pût se rapporter à deux objets différents, quelque équivoque qui en résultât.* Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 140, 3°.

4. *Pour ne point écrire* = *pour qu'il n'écrivît point*. RÈGLE : *La fortune vient en dormant*, p. 52, n. 4.

5. *Aux yeux* = *sous les yeux*. RÈGLE : *A quelle utilité ?* p. 50, n. 1.

6. *Honnêtes gens*, cf. p. 68, n. 10.

7. Voilà trois fois qu'Alceste, dont la voix gronde de plus en plus, répète cette formule. La répétition même est ici comique.

8. *De quoi que l'on vous somme* = *malgré toutes les pressions exercées sur vous*. Evidemment cela a un sens, mais on peut considérer cette fin de vers comme un remplissage, comme une **cheville**. — *Molière était obligé d'écrire vite. De plus, s'il est vrai que les classiques faisaient le second vers avant le premier, ainsi s'explique qu'il ne leur restât pas toujours de la matière pour le premier, dont le second hémistiche est, par suite, souvent une* **cheville**.

ORONTE

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre[1].
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet?... 375

ALCESTE

Franchement[2], il est bon à mettre au cabinet[3];
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles[4].

Qu'est-ce que *Nous berce un temps notre ennui?*
Et que *Rien ne marche après lui?* 380
Que *Ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que *Philis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours[5]?

Ce style figuré[6], dont on fait vanité, 385
Sort du bon caractère[7] et de la vérité;
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature[8].
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur;
Nos pères, tous[9] grossiers, l'avaient beaucoup meilleur 390
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson[10] que je m'en vais vous dire:

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville[11],
Et qu'il me fallût quitter 395

1. Oronte est piqué au vif, mais il demeure poli avec une légère ironie.

2. Enfin, Alceste éclate et dit toute la vérité. Ce *franchement* nous indique qu'il déguisait jusqu'ici sa pensée, lui aussi.

3. Un *cabinet* est un petit meuble à tiroirs, destiné à serrer les papiers. *Mettre au cabinet*, c'est donc *enfermer dans son tiroir*, loin des yeux du public.

4. Ces vers devaient ravir Boileau, ami de Molière, qui a sans cesse prêché aux écrivains la sincérité et le naturel.

5. En somme tout le sonnet y passe, et surtout les *traits* qu'Oronte a dû considérer comme des trouvailles.

6. Les précieux et précieuses avaient adoré ces expressions *figurées*, parfois heureuses, trop souvent affectées jusqu'à l'obscur.

7. *Caractère* a ici le sens de *manière d'écrire*.

8. La leçon ne va pas seulement au sonnet d'Oronte, mais à toute la littérature de salon, maudite également par Boileau.

9. *Tous grossiers = tout grossiers qu'ils fussent, quoique grossiers.* Règle: **Tout** *était autrefois variable dans beaucoup de cas où on le laisserait invariable aujourd'hui (l'ancienne langue traitait les mots selon leur nature, non selon leur fonction)*: « Des habits **tous** neufs ». (La Bruyère.) Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, p. 157.

10. Cette vieille chanson du roi Henri IV ne semble pas être de Molière, mais tirée du répertoire populaire.

11. Cf. pour *grand*, p. 131, n. 1.

L'amour de ma mie[1],
Je dirais au roi Henri :
« Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma mie, au gué[2] *!*
J'aime mieux ma mie. » 400

La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets[3] dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure ?

Si le roi m'avait donné 405
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
« Reprenez votre Paris ; 410
J'aime mieux ma mie, au gué !
J'aime mieux ma mie. »

Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(A Philinte qui rit.)
Oui, Monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie 415
De tous ces faux brillants, où[4] chacun se récrie.

ORONTE

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons[5].

ALCESTE

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons ;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres,
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres. 420

ORONTE

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

1. *Ma mie* = *mon amie*. On disait régulièrement, au moyen âge, *m'amie* pour *mon amie*. Les ignorants ont depuis séparé maladroitement les mots. Cf. Crouzet.... *Gr. Fr.* § 31.

2. *Au gué* est vraisemblablement une de ces exclamations qui forment refrain dans les chansons populaires, comme *ohé ! ohé !*, *lanlaire* ou *tire lire*. Mais on trouve bien souvent dans ces mêmes chansons le cri *gai ! gai !* ou *ô gai !* qui rappelle fort ce que nous trouvons ici.

3. Les *colifichets* (de *coller* et *ficher*) sont primitivement de petits morceaux de papier que l'on découpe pour les coller ensuite sur du bois ou du velours. De là on passe au sens de *bagatelle*, *ornement futile*.

4. *Où* = *sur lesquels*. Règle : *L'état où je vous vois*. Cf. p. 132, n. 4.

5. Cette fois, nous sommes au seuil de la querelle, et la vanité d'Oronte devient de la colère.

ALCESTE

C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

ALCESTE

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage[1].

ORONTE

Je me passerai bien que vous les approuviez[2]. 425

ALCESTE

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE

Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants[3] ;
Mais je me garderais de les montrer aux gens. 430

ORONTE

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance[4]...

ALCESTE

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le[5] un peu moins haut.

ALCESTE

Ma foi, mon grand Monsieur[6], je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre deux.*

Hé ! Messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce. 435

1. Alceste a le don de la réplique, juste et cinglante.

2. Que demandait donc Oronte en arrivant ?

3. *Méchants*, comme plus haut, a le sens de *mauvais*.

4. *Suffisance* = *vanité*, *présomption* de quelqu'un qui croit *suffire* à tout.

5. *Le* s'élide, c.-à-d. se fond avec *un*. Prononcez *lun*. Cette licence était fréquente au 17e siècle.

6. Les insultes ne sont pas loin : il est temps que Philinte, qui ne rit plus, intervienne.

ORONTE

Ah ! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place[1].
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur[2].

ALCESTE

Et moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

SCÈNE III

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE

Hé bien ! vous le voyez. Pour être[3] trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire[4] ; 440
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...

ALCESTE

Ne me parlez pas.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

Plus de société.

PHILINTE

C'est trop...

ALCESTE

Laissez-moi là.

PHILINTE

Si je...

1. *Grâce* (*a* long) rime assez mal avec *place* (*a* bref). C'est un exemple, entre mille, des négligences qu'on a reprochées à la versification de Molière. N'oublions pas qu'il écrit vite, et pour le théâtre. RÈGLE : *Les rimes, d'une longue et d'une brève, que nous ne tolérons plus guère, étaient acceptées au 17e siècle. Le peuple avait d'ailleurs une tendance à allonger les* **a**, *et, dans la conversation, les honnêtes gens s'appliquaient à ne point peser sur les syllabes : aussi les voyelles tendaient à prendre la même valeur.*

2. Que de fiel sous cette formule de politesse !

3. *Pour être = parce que vous êtes.* RÈGLE : **Pour,** *suivi d'un infinitif, était souvent employé dans le sens de* **parce que** : « Je vous mets avec notre cher ami, **pour** être dignes tous deux de la tendre amitié de ceux qui vous l'ont promise. » (SÉVIGNÉ, 22 mai 1682.)

4. *Affaire* prend souvent le sens de contestation qui mène à un duel.

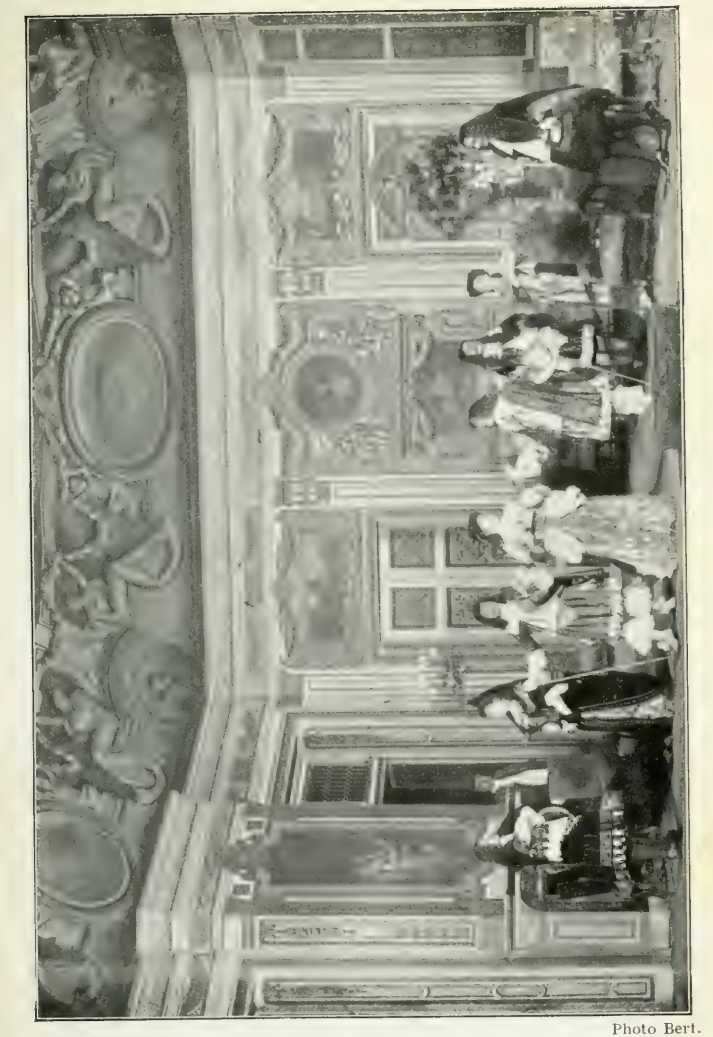


Photo Bert.

FIG. 10. — Scène finale du Misanthrope (Comédie-Française.)

Dans le salon somptueux de Célimène, les principaux personnages sont réunis. Ce sont, de gauche à droite, Oronte, Arsinoé, Clitandre, Célimène la coquette, Acaste le gracieux marquis, Philinte toujours souriant, la douce Eliante, et Alceste grondeur ; ce dernier va fuir un monde qu'il déteste.

(Les acteurs sont, dans le même ordre, M. Truffier, Mlle du Minil, M. Grandval, Mlle Cerny, M. Dehelly, M. Mayer, Mlle Géniat, M. Leitner.)

ALCESTE

Point de langage.

PHILINTE

Mais quoi...

ALCESTE

Je n'entends rien.

PHILINTE

Mais...

ALCESTE

Encore ?

PHILINTE

On outrage...

ALCESTE

Ah ! parbleu ! c'en est trop. Ne suivez point mes pas. 445

PHILINTE

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas[1].

FIN DE L'ACTE PREMIER

[Alceste ne cesse de s'emporter contre les travers, injustices et vices qui choquent ses yeux : tout l'exaspère, la prétention des petits marquis vains et bavards, les salons où l'on médit du prochain, la haine des esprits médiocres qui ne lui pardonnent pas sa franchise. Il aime une jeune veuve, Célimène, dont la coquetterie est incurable, et qui ne veut pas aller vivre au désert avec lui. Aussi, malgré l'amitié de Philinte et de la douce Eliante, il renonce à un monde si méchant :

Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.]

1. Alceste sort furieux, comme il est entré, et plus furieux encore. Mais Philinte, qui a pour lui une amitié *vraie*, ne le quitte pas.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI

Comédie en trois actes et en prose (Août 1666).

Analyse et Extraits

[Après une comédie grave, voici une farce toute joyeuse. Elle est inspirée d'un conte[1] du moyen âge qui narrait la plaisante aventure d'un paysan devenu par force médecin dans les conditions mêmes que Molière va nous montrer. Conduit à la cour, le paysan avait guéri, en la faisant rire par ses grimaces, la fille du roi qui avait avalé une arête de poisson. Ici nous verrons les prouesses du « fagotier » Sganarelle, qui rend la parole aux muets[2].]

Martine battue

Le théâtre représente une forêt.

ACTE I

SCÈNE I

SGANARELLE, MARTINE

SGANARELLE. — Non, je te dis que je n'en veux rien faire, et que c'est à moi de parler et d'être le maître.

MARTINE. — Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie, et que je ne me suis point mariée avec toi pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE. — O la grande fatigue que d'avoir une femme !

1. Ce conte (ou *fableau*) est intitulé le *Vilain mire*, c'est-à-dire le *Paysan médecin*.

2. Les personnages de la pièce sont :

SGANARELLE, faiseur de fagots ;
MARTINE, sa femme ;
M. ROBERT, voisin de Sganarelle ;
GÉRONTE, bourgeois, père de Lucinde ;
LUCINDE, fille de Géronte ;
VALÈRE, domestique de Géronte ;
LUCAS, mari de Jacqueline ;
JACQUELINE, nourrice chez Géronte ;
THIBAUT, paysan, père de Perrin ;
PERRIN, fils de Thibaut.

Photo Waléry.

Fig. 11. — Sganarelle.
(Odéon, M. Dranem.)

Sganarelle n'a pas encore revêtu la dignité et la robe de docteur. C'est le *fagotier*, avec une fraise tout unie, une veste lacée qui laisse voir la chemise. Il a l'air un peu brutal et cependant madré. Le paysan n'a pas de perruque.

Photo Waléry.

Fig. 12. — Martine.
(Odéon, Mlle Barjac.)

On reconnaît la paysanne au bonnet campagnard, à la camisole de toile, au tablier à grandes poches. La *gaillarde* a *bon bec* et son attitude indique assez qu'elle est capable, après avoir reçu des coups, d'en rendre tout autant.

et qu'Aristote[1] a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon !

MARTINE. — Voyez un peu l'habile[2] homme, avec son benêt[3] d'Aristote.

SGANARELLE. — Oui, habile homme. Trouve-moi un faiseur de fagots qui sache, comme moi, raisonner des choses ; qui ait servi six ans un fameux médecin, et qui ait su, dans son jeune âge, son rudiment[4] par cœur.

MARTINE. — Peste du fou fieffé[5] !

SGANARELLE. — Peste de la carogne[6] !

MARTINE. — Que maudits soient l'heure et le jour où je m'avisai d'aller dire oui[7] !

SGANARELLE. — Que maudit soit le bec-cornu[8] de notaire qui me fit signer ma ruine !

MARTINE. — C'est bien à toi, vraiment, à te plaindre de cette affaire ! Devrais-tu être un seul moment sans rendre grâces au ciel de m'avoir pour ta femme ; et méritais-tu d'épouser une personne comme moi ?.....

SGANARELLE. — Baste ! laissons-là ce chapitre. Il suffit que nous savons ce que nous savons, et que tu fus bien heureuse de me trouver.

MARTINE. — Qu'appelles-tu bien heureuse de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hôpital, un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai !

SGANARELLE. — Tu as menti : j'en bois une partie[9].

MARTINE. — Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis.

SGANARELLE. — C'est vivre de ménage[10].

1. Evidemment la citation est de l'invention de Sganarelle, mais on voit que ce *fagotier* a fait ses études, puisqu'il peut invoquer le philosophe grec.

2. Sur le sens d'*habile*, cf. p. 117, n. 3.

3. *Benêt* ou *benoit*, vient de *bénit*, mais signifie *niais*. Est-ce à cause de cette opinion vulgaire, que les simples d'esprit sont favorisés du ciel ? Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 9.

4. *Le rudiment* (du latin *rudimentum*, apprentissage) c'est le premier livre de latin des écoliers, contenant les formes et les règles élémentaires. On dit : « le rudiment de Lhomond ».

5. *Fieffé*. Un *fief*, en style féodal, est un *domaine* qu'un vassal tient du seigneur dans certaines conditions. Le mot prend le sens de biens dont on a la jouissance. Un *fou fieffé* se dit donc ironiquement d'un homme si fou qu'il tient le *fief* de la folie.

6. *Carogne* est la forme picarde de *charogne*. C'est un mot grossier pour désigner une femme hargneuse.

7. Devant le curé qui les maria.

8. *Bec-cornu* ou mieux *becquecornu* (de l'italien *becco* = *bouc*) signifie *sot*, *imbecile*. On voit que nos deux époux ne ménagent pas leurs expressions : ils parlent comme des gens du peuple.

9. Le mot est bien amusant, à cause du ton presque indigné de Sganarelle, au nom de la vérité.

10. *Vivre de ménage*, c'est *vivre*

MARTINE. — Qui m'a ôté jusqu'au lit que j'avais !

SGANARELLE. — Tu t'en lèveras plus matin.

MARTINE. — Enfin, qui ne laisse aucun meuble dans toute la maison !

SGANARELLE. — On en déménage plus aisément.

MARTINE. — Et qui, du matin jusqu'au soir, ne fait que jouer et que boire !

SGANARELLE. — C'est pour ne me point ennuyer.

MARTINE. — Et que veux-tu, pendant ce temps, que je fasse avec ma famille ?

SGANARELLE. — Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE. — J'ai quatre pauvres petits enfants sur les bras...

SGANARELLE. — Mets-les à terre.

MARTINE. — Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE. — Donne-leur le fouet[1]. Quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit soûl[2] dans ma maison.

MARTINE. — Et tu prétends, ivrogne, que les choses aillent toujours de même ?

SGANARELLE. — Ma femme, allons tout doucement, s'il vous plaît.

MARTINE. — Que j'endure éternellement tes insolences et tes débauches ?

SGANARELLE. — Ne nous emportons point, ma femme.

MARTINE. — Et que je ne sache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE. — Ma femme, vous savez que je n'ai pas l'âme endurante, et que j'ai le bras assez bon.

MARTINE. — Je me moque de tes menaces.

SGANARELLE. — Ma petite femme, ma mie[3], votre peau vous démange à votre ordinaire.

MARTINE. — Je te montrerai bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE. — Ma chère moitié, vous avez envie de me dérober[4] quelque chose.

avec économie et ordre. On voit quelle est la plaisanterie de Sganarelle, qui vit en effet *de son* ménage qu'il vend pièce par pièce. Sur le sens de *de*, cf. REGLE : *Il trahit* de *mépris les dieux*, p. 57, n. 4. Cf. aussi LA FONTAINE, *le Héron* (*Fables*, VII, 4) :

Il vivait de régime.

1. Les repliques de Sganarelle sont si insolentes et si *trouvées*, malgré leur cynisme, qu'il est impossible de n'en pas rire.

2. *Soûl* vient du latin *satullus*, diminutif de *satur* = *rassasié*. Il signifie *pleinement repu*.

3. *Ma mie*. Cf. p. 140, n. 1. Remarquez l'amusante gradation des paroles tendres, qui finissent en coups de bâton.

4. *Dérober quelque chose*, jolie formule pour dire que Sganarelle a une *provision de coups de bâton* en réserve.

MARTINE. — Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles ?

SGANARELLE. — Doux objet de mes vœux, je vous frotterai les oreilles.

MARTINE. — Ivrogne que tu es !

SGANARELLE. — Je vous battrai.

MARTINE. — Sac à vin !

SGANARELLE. — Je vous rosserai.

MARTINE. — Infâme !

SGANARELLE. — Je vous étrillerai.

MARTINE. — Traître, insolent, trompeur, lâche, coquin, pendard, gueux, bélitre[1], fripon, maraud, voleur...

SGANARELLE. — Ah ! vous en voulez donc ?

(*Sganarelle prend un bâton et bat sa femme.*)

MARTINE *criant.* — Ah ! ah ! ah ! ah !

SGANARELLE. — Voilà le vrai moyen de vous apaiser.

SCÈNE II

M. ROBERT, SGANARELLE, MARTINE

MONSIEUR ROBERT. — Holà ! holà ! holà ! Fi ! Qu'est-ce ci ? Quelle infamie ! Peste soit le coquin de battre ainsi sa femme !

MARTINE, *les mains sur les côtés, lui parle en le faisant reculer, et à la fin lui donne un soufflet.* — Et je veux qu'il me batte, moi.

MONSIEUR ROBERT. — Ah ! j'y consens de tout mon cœur.

MARTINE. — De quoi vous mêlez-vous ?

MONSIEUR ROBERT. — J'ai tort.

MARTINE. — Est-ce là votre affaire ?

MONSIEUR ROBERT. — Vous avez raison.

MARTINE. — Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes !

MONSIEUR ROBERT. — Je me rétracte.

MARTINE. — Qu'avez-vous à voir là-dessus ?

MONSIEUR ROBERT. — Rien.

MARTINE. — Est-ce à vous d'y mettre le nez ?

MONSIEUR ROBERT. — Non.

MARTINE. — Mêlez-vous de vos affaires.

MONSIEUR ROBERT. — Je ne dis plus mot.

MARTINE. — Il me plaît d'être battue.

MONSIEUR ROBERT. — D'accord.

MARTINE. — Ce n'est pas à vos dépens.

1. *Bélitre* (mot d'origine allemande) signifiait primitivement *mendiant, gueux.* Il a passé de là au sens de *homme de rien, homme sans valeur.*

MONSIEUR ROBERT. — Il est vrai.

MARTINE. — Et vous êtes un sot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire.

MONSIEUR ROBERT. (*Il passe ensuite vers le mari, qui pareillement lui parle toujours en le faisant reculer, le frappe avec le même bâton et le met en fuite*[1].) — Compère, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, rossez, battez comme il faut votre femme ; je vous aiderai, si vous le voulez[2].

SGANARELLE. — Il ne me plaît pas, moi.

MONSIEUR ROBERT. — Ah ! c'est une autre chose.

SGANARELLE. — Je la veux battre, si je le veux ; et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas.

MONSIEUR ROBERT. — Fort bien.

SGANARELLE. — C'est ma femme, et non pas la vôtre.

MONSIEUR ROBERT. — Sans doute.

SGANARELLE. — Vous n'avez rien à me commander.

MONSIEUR ROBERT. — D'accord.

SGANARELLE. — Je n'ai que faire de votre aide.

MONSIEUR ROBERT. — Très volontiers.

SGANARELLE. — Et vous êtes un impertinent de vous ingérer[3] des affaires d'autrui. Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce[4].

SCÈNE III

SGANARELLE, MARTINE

SGANARELLE. (*Il revient vers sa femme et lui dit en lui pressant la main.*) — Oh ! çà, faisons la paix nous deux. Touche là.

MARTINE. — Oui, après m'avoir ainsi battue !

SGANARELLE. — Cela n'est rien. Touche.

MARTINE. — Je ne veux pas.

SGANARELLE. — Eh ?

MARTINE. — Non.

SGANARELLE. — Ma petite femme !

MARTINE. — Point.

1. * Comparer ces jeux de scène, dont le comique est un peu gros et extérieur, avec ceux des deux premières farces de Molière. Combien le comique des grandes pièces, qui est tout dans la manifestation des travers ou ridicules, est plus profond !

2. Remarquer dans tout ce morceau la vivacité du dialogue, et la manière comique dont ici la scène repart, en se retournant.

3. *Vous ingérer des* = *vous mêler des*. On dit plus volontiers actuellement *s'ingérer dans*.

4. On connaît le proverbe « Entre l'arbre et l'écorce, il ne faut pas mettre le doigt ». Sganarelle le cite de travers, et parle de Cicéron avec autant d'assurance qu'il parlait plus haut d'Aristote.

Photo Walery.

Fig. 13. — Lucas.
(M. Flateau, Odéon.)

Un campagnard solide, et que la ville n'a point degrossi. Le front est bas, la mine niaise et satisfaite. Le costume, le chapeau, le col de chemise, le bâton tenu à la main sentent bien le village.

Photo Waléry.

Fig. 14. — Jacqueline.
(Mme Delphine Renot, Odéon.)

Digne compagne de Lucas, et vraie sœur des Dorine ou des Martine. Tout respire en elle la santé et la joie. L'attitude n'a rien de timide.

SGANARELLE. — Allons, te dis-je.

MARTINE. — Je n'en ferai rien.

SGANARELLE. — Viens, viens, viens.

MARTINE. — Non. Je veux être en colère.

SGANARELLE. — Fi ! c'est une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE. — Laisse-moi là.

SGANARELLE. — Touche, te dis-je.

MARTINE. — Tu m'as trop maltraitée.

SGANARELLE. — Hé bien ! va, je te demande pardon, mets là ta main.

MARTINE. — Je te pardonne ; *(bas, à part)* mais tu le payeras.

SGANARELLE. — Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce sont petites choses qui sont de temps en temps nécessaires dans l'amitié ; et cinq ou six coups de bâton entre gens qui s'aiment, ne font que regaillardir l'affection. Va, je m'en vais au bois, et je te promets aujourd'hui plus d'un cent de fagots.

SCÈNE IV

MARTINE, *seule.*

Va, quelque mine que je fasse, je n'oublierai pas mon ressentiment ; et je brûle en moi-même de trouver les moyens de te punir des coups que tu me donnes.....

Martine se venge

SCÈNE V

VALÈRE, LUCAS, MARTINE

LUCAS, *à Valère, sans voir Martine.* — Parguienne[1] ! j'avons pris là tous deux une guèble[2] de commission ; et je ne sais pas, moi, ce que je pensons attraper.

VALÈRE, *à Lucas, sans voir Martine.* — Que veux-tu, mon pauvre nourricier ? Il faut bien obéir à notre maître ; et puis, nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse ; et sans doute son mariage, différé par sa maladie, nous vaudra quelque récompense .... Quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais

1. Juron patois pour *pardieu.* Molière a volontiers fait parler les paysans, dans un langage aussi savoureux qu'incorrect.

2. Mot patois pour *diable.*

bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE, *rêvant à part, se croyant seule.* — Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger ?

LUCAS, *à Valère.* — Mais quelle fantaisie s'est-il boutée[1] là dans la tête, puisque les médecins y avont tous pardu leur latin ?

VALÈRE, *à Lucas.* — On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord ; et souvent, en de simples lieux...

MARTINE, *se croyant toujours seule.* — Oui, il faut que je m'en venge, à quelque prix que ce soit. Ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne les saurais digérer et... (*Heurtant Valère et Lucas.*) Ah ! Messieurs, je vous demande pardon ; je ne vous voyais pas, et cherchais dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALÈRE. — Chacun a ses soins[2] dans le monde, et nous cherchons aussi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE. — Serait-ce quelque chose où je vous puisse aider ?

VALÈRE. — Cela se pourrait faire : et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier[3], qui pût[4] donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté tout d'un coup l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle : mais on trouve, parfois, des gens avec des secrets admirables[5], de certains remèdes particuliers, qui font le plus souvent ce que les autres n'ont su faire ; et c'est là ce que nous cherchons.

MARTINE, *bas, à part.* — Ah ! que le ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard ! (*Haut.*) Vous ne pouviez jamais mieux vous adresser pour rencontrer ce que vous cherchez ; et nous avons un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées.

VALÈRE. — Eh ! de grâce, où pouvons-nous le rencontrer ?

MARTINE. — Vous le trouverez, maintenant, vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

1. *Bouter = mettre.* Terme de la vieille langue et dont les petites gens usent souvent chez Molière.

2. *Soins = soucis.*

3. *Particulier = sortant de l'ordinaire.*

4. *Qui pût = qui pourrait.* Sur le manque apparent de concordance, cf. § 455, CROUZET..., *Gr. Fr.* : et p. 108, n. 1 de cette édition.

5. Combien existe-t-il encore, dans les campagnes, à l'insu des médecins, de *rebouteurs* qui ont des *secrets* merveilleux pour guérir les entorses et diverses maladies !

LUCAS. — Un médecin qui coupe du bois !

VALÈRE. — Qui s'amuse à cueillir des simples[1], voulez-vous dire ?

MARTINE. — Non. C'est un homme extraordinaire[2], qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinteux, et que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il est. Il va vêtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paraître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fait rien tant, tous les jours, que d'exercer les merveilleux talents qu'il a eus du ciel pour la médecine.

VALÈRE. — C'est une chose admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MARTINE. — La folie de celui-ci est plus grande qu'on ne peut croire ; car elle va parfois jusqu'à vouloir être battu pour demeurer d'accord de sa capacité ; et je vous donne avis que vous n'en viendrez pas à bout, qu'il n'avouera jamais qu'il est médecin, s'il se le met en fantaisie, que[3] vous ne preniez chacun un bâton, et ne le réduisiez, à force de coups, à vous confesser à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'est ainsi que nous en usons, quand nous avons besoin de lui[4].

VALÈRE. — Voilà une étrange folie !

MARTINE. — Il est vrai ; mais, après cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALÈRE. — Comment s'appelle-t-il ?

MARTINE. — Il s'appelle Sganarelle ; mais il est aisé à connaître. C'est un homme qui a une large barbe noire[5], et qui porte une fraise[6], avec un habit jaune et vert.

LUCAS. — Un habit jaune et vert ! c'est donc le médecin des parroquets ?

VALÈRE. — Mais est-il bien vrai qu'il soit si habile que vous le dites ?

MARTINE. — Comment ! C'est un homme qui fait des miracles. Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins : on la tenait morte il y avait déjà six heures et l'on se disposait à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir

1. *Simples* = *plantes médicinales.*

2. Il faut beaucoup d'ingéniosité à Martine pour rendre son histoire acceptable ; mais elle s'adresse à des naïfs, et de plus, le désir de la vengeance lui donne l'accent de la conviction.

3. *Que* = *à moins que.*

4. Ce dernier argument doit enlever à la fois toute incrédulité et tout scrupule aux deux hommes.

5. Cette *large barbe* n'est qu'une épaisse moustache, avec la *mouche* au menton.

6. *La fraise.* Cf. p. 37, n. 2.

de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche ; et, dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit aussitôt à se promener dans sa chambre, comme si de rien n'eût été.

LUCAS. — Ah !

VALÈRE. — Il fallait que ce fut quelque goutte d'or potable[1].

MARTINE. — Cela pourrait bien être. Il n'y a pas trois semaines encore qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa sur le pavé la tête, les bras et les jambes. On y eut pas plus tôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain onguent qu'il sait faire ; et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette[2].

LUCAS. — Ah !

VALÈRE. — Il faut que cet homme-là ait la médecine universelle.

MARTINE. — Qui en doute ?

LUCAS. — Tétigué[3] ! vlà justement l'homme qu'il nous faut. Allons vite le chercher.

VALÈRE. — Nous vous remercions du plaisir que vous nous faites.

MARTINE. — Mais souvenez-vous bien, au moins, de l'avertissement que je vous ai donné.

LUCAS. — Hé ! morguenne[4] ! laissez-nous faire. S'il ne tient qu'à[5] battre, la vache est à nous[6].

VALÈRE, *à Lucas.* — Nous sommes bien heureux d'avoir fait cette rencontre ; et j'en conçois, pour moi, la meilleure espérance du monde.

SCÈNE VI

SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS

SGANARELLE, *chantant derrière le théâtre.* — La, la, la.

VALÈRE. — J'entends quelqu'un qui chante, et qui coupe du bois.

1. *Or potable.* Cordial obtenu par l'emploi d'une dissolution de chlorure d'or. Ce remède passait pour merveilleux.

2. La *fossette* est un jeu de billes. Les enfants font une petite cavité dans le sol, une *fossette*, et il faut y jeter une poignée de billes. — L'exemple est un peu fort : mais quelle n'est pas la crédulité des malades et de leur entourage ?

3. *Tétigué*, juron patois pour *tètedieu* ou *tètebleu.*

4. *Morguenne, morguienne,* juron de paysan, altération de *morgué*, qui est lui-même une altération de *mordié.*

5. *Il tient à* = *il suffit de.*

6. Expression proverbiale et populaire pour signifier *l'affaire est faite.*

SGANARELLE, *entrant sur le théâtre avec une bouteille à la main, sans apercevoir Valère et Lucas.* — La, la, la... Ma foi, c'est assez travaillé pour boire un coup. Prenons un peu d'haleine. (*Après avoir bu.*) Voilà du bois qui est salé[1] comme tous les diables.

(*Il chante.*)

Qu'ils sont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils sont doux
Vos petits glougloux !
Mais mon sort ferait bien des jaloux,
Si vous étiez toujours remplie.
Ah ! bouteille, ma mie[2],
Pourquoi vous videz-vous ?

Allons, morbleu ! il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALÈRE, *bas, à part.* — Le voilà lui-même.

LUCAS, *bas, à Valère.* — Je pense que vous dites vrai, et que j'avons bouté[3] le nez dessus.

VALÈRE. — Voyons de près.

SGANARELLE, *embrassant sa bouteille.* — Ah ! ma petite friponne, que je t'aime, mon petit bouchon !

(*Il chante. Apercevant Valère et Lucas qui l'examinent, il baisse la voix.*)

Mais mon sort... ferait... bien des... jaloux,
Si...

(*Voyant qu'on l'examine de plus près*)

Que diable ! à qui en veulent ces gens-là ?

VALÈRE, *à Lucas.* — C'est lui assurément.

LUCAS, *à Valère.* — Le v'là tout craché comme on nous l'a défiguré[4].

(*Sganarelle pose la bouteille à terre ; et, Valère se baissant pour le saluer, comme il croit que c'est à dessein de la prendre, il la met de l'autre côté ; Lucas faisant la même chose que Valère, Sganarelle reprend sa bouteille, et la tient contre son estomac, avec divers gestes, qui font un jeu de théâtre*[5].)

SGANARELLE, *à part.* — Ils consultent[6] en me regardant. Quel dessein auraient-ils ?

1. Ce qui est salé donne soif !
2. *Ma mie.* Cf. p. 141, n. 1.
3. *Bouté.* Cf. p. 150, n. 1.
4. Lucas veut dire *figuré.* Il dit naïvement le contraire.
5. Ce ne sont évidemment pas là les manières de la grande comédie : Molière se rappelle les grimaces du *Médecin volant.*
6. *Ils consultent*, intransitif, a ici le sens de *ils délibèrent.*

VALÈRE. — Monsieur, n'est-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

SGANARELLE. — Hé ! Quoi ?

VALÈRE. — Je vous demande si ce n'est pas vous qui se nomme[1] Sganarelle ?

SGANARELLE, *se tournant vers Valère, puis vers Lucas.* — Oui et non, selon ce que vous lui voulez.

VALÈRE. — Nous ne voulons que lui faire toutes les civilités que nous pourrons.

SGANARELLE. — En ce cas, c'est moi qui se nomme[1] Sganarelle.

VALÈRE. — Monsieur, nous sommes ravis de vous voir. On nous a adressés à vous pour ce que nous cherchons ; et nous venons implorer votre aide, dont nous avons besoin.

SGANARELLE. — Si c'est quelque chose, Messieurs, qui dépende de mon petit négoce, je suis tout prêt à vous rendre service.

VALÈRE. — Monsieur, c'est trop de grâce que vous nous faites. Mais, Monsieur, couvrez-vous, s'il vous plaît ; le soleil pourrait vous incommoder.

LUCAS. — Monsieur, boutez dessus[2].

SGANARELLE, *à part.* — Voici des gens bien pleins de cérémonie. *(Il se couvre.)*

VALÈRE. — Monsieur, il ne faut pas trouver étrange que nous venions à vous ; les habiles gens sont toujours recherchés, et nous sommes instruits de votre capacité.

SGANARELLE. — Il est vrai, Messieurs, que je suis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALÈRE. — Ah ! Monsieur...

SGANARELLE. — Je n'y épargne aucune chose, et les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VALÈRE. — Monsieur, ce n'est pas cela dont il est question.

SGANARELLE. — Mais aussi, je les vends cent dix sols[3] le cent.

VALÈRE. — Ne parlons point de cela, s'il vous plaît.

SGANARELLE. — Je vous promets que je ne saurais les donner à moins.

VALÈRE. — Monsieur, nous savons les choses.

1. *Qui se nomme* pour *qui vous nommez*. RÈGLE : *Dans l'ancienne langue et jusqu'au 18e siècle, la forme invariable et le voisinage de* **qui** *sujet faisaient maintenir quelquefois le verbe à la 3e personne du singulier, quand il aurait dû être à la 1re et à la 2e :*

Je ne vois plus que vous **qui** la [**puisse** défendre.
(RACINE.)

Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 394.

2. Entendez *votre chapeau*, sous-entendu.

3. Le *sol* (*sou*) est la vingtième partie de la *livre*. Celle-ci est un peu inférieure à notre *franc*.

SGANARELLE. — Si vous savez les choses, vous savez que je les vends cela.

VALÈRE. — Monsieur, c'est se moquer, que. .

SGANARELLE. — Je ne me moque point, je n'en puis rien rabattre.

VALÈRE. — Parlons d'autre façon, de grâce.

SGANARELLE. — Vous en pourrez trouver autre part à moins : il y a fagots et fagots ; mais pour ceux que je fais...

VALÈRE. — Eh ! Monsieur, laissons là ce discours.

SGANARELLE. — Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en fallait[1] un double[2].

VALÈRE. — Eh ! Fi.

SGANARELLE. — Non, en conscience, vous en payerez cela. Je vous parle sincèrement, et ne suis pas homme à surfaire.

VALÈRE. — Faut-il, Monsieur, qu'une personne comme vous s'amuse à ces grossières feintes, s'abaisse à parler de la sorte ? qu'un homme si savant, un fameux médecin comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a ?

SGANARELLE, *à part.* — Il est fou.

VALÈRE. — De grâce, Monsieur, ne dissimulez point avec nous.

SGANARELLE. — Comment ?

LUCAS. — Tout ce tripotage ne sart de rien ; je savons cen que je savons.

SGANARELLE. — Quoi donc ? Que me voulez-vous dire ? Pour qui me prenez-vous ?

VALÈRE. — Pour ce que vous êtes, pour un grand médecin.

SGANARELLE. — Médecin vous-même ; je ne le suis point, et je ne l'ai jamais été.

VALÈRE, *bas.* — Voilà sa folie qui le tient. (*Haut.*) Monsieur, ne veuillez point nier les choses davantage ; et n'en venons point, s'il vous plaît, à de fâcheuses extrémités.

SGANARELLE. — A quoi donc ?

VALÈRE. — A de certaines choses dont nous serions marris[3].

SGANARELLE. — Parbleu ! venez-en à tout ce qu'il vous plaira ; je ne suis point médecin, et ne sais ce que vous me voulez dire.

VALÈRE, *bas.* — Je vois bien qu'il faut se servir du remède (*Haut.*) Monsieur, encore un coup, je vous prie d'avouer ce que vous êtes.

1. *S'il s'en fallait = s'il manquait.*

2. Le *sou* valant douze deniers, un *double*, ou double denier, est la sixième partie du sou. Nous dirions : *s'il s'en manquait d'un centime.*

3. *Marris = affligés.*

LUCAS. — Hé ! tétigué ! ne lantiponez[1] point davantage, et confessez à la franquette[2] que v's êtes médecin.

SGANARELLE, *à part*. — J'enrage.

VALÈRE. — A quoi bon nier ce qu'on sait ?

LUCAS. — Pourquoi toutes ces fraimes[3]-là ? A quoi est-ce que ça vous sart ?

SGANARELLE. — Messieurs, en un mot, autant qu'en deux mille, je vous dis que je ne suis point médecin.

VALÈRE. — Vous n'êtes point médecin ?

SGANARELLE. — Non.

LUCAS. — V'n'êtes pas médecin.

SGANARELLE. — Non, vous dis-je.

VALÈRE. — Puisque vous le voulez, il faut s'y résoudre.

(*Ils prennent chacun un bâton et le frappent.*)

SGANARELLE. — Ah ! ah ! ah ! Messieurs, je suis tout ce qu'il vous plaira.

VALÈRE. — Pourquoi, Monsieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS. — A quoi bon nous bailler[4] la peine de vous battre ?

VALÈRE. — Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

LUCAS. — Par ma figué[5], j'en sis fâché franchement[6].

SGANARELLE. — Que diable est ceci, Messieurs ? De grâce, est-ce pour rire, ou si[7] tous deux vous extravaguez, de vouloir que je sois médecin ?

VALÈRE. — Quoi ! vous ne vous rendez pas encore, et vous vous défendez d'être médecin ?

SGANARELLE. — Diable emporte[8], si je le suis !

LUCAS. — Il n'est pas vrai qu'ous sayez médecin ?

SGANARELLE. — Non, la peste m'étouffe ! (*Ils recommencent à le battre.*) Ah ! ah ! Hé bien ! Messieurs, oui, puisque vous le voulez, je suis médecin, je suis médecin ; apothicaire encore, si vous le trouvez bon. J'aime mieux consentir à tout, que de me faire assommer.

VALÈRE. — Ah ! voilà qui va bien, Monsieur : je suis ravi de vous voir raisonnable.

1. Mot de paysan qui a le sens de *lanterner*.

2. On dit aujourd'hui *à la bonne franquette* = franchement.

3. *Fraimes* est patois pour *frimes* = *manières, détours*.

4. *Bailler*, vieux mot = *donner*. Vient du bas-latin *bajulare*, porter.

5. *Par ma figué* = *par ma foi*.

6. Remarquer de quelle manière comique Lucas transpose, en jargon de paysan, tout ce que lui dit Valère.

7. *Est-ce... ou si*. RÈGLE : *Tombè-je dans l'erreur*, ou si *j'en vais sortir*, p. 47, n. 11.

8. Formule abrégée de : *Que le diable m'emporte*. RÈGLE : *Un plus savant le fasse*, p. 52, n. 1.

LUCAS. — Vous me boutez la joie au cœur, quand je vous vois parler comme ça.

VALÈRE. — Je vous demande pardon de toute mon âme.

LUCAS. — Je vous demandons excuse de la libarté que j'avons prise.

SGANARELLE, *à part.* — Ouais ! serait-ce bien moi qui me tromperais, et serais-je devenu médecin sans m'en être aperçu ?

VALÈRE. — Monsieur, vous ne vous repentirez pas de nous montrer ce que vous êtes, et vous verrez assurément que vous en serez satisfait.

SGANARELLE. — Mais, Messieurs, dites-moi, ne vous trompez-vous point vous-mêmes ? Est-il bien assuré que je sois médecin ?

LUCAS. — Oui, par ma figué.

SGANARELLE. — Tout de bon ?

VALÈRE. — Sans doute.

SGANARELLE. — Diable emporte, si je le savais.

VALÈRE. — Comment ! vous êtes le plus habile médecin du monde.

SGANARELLE. — Ah ! ah !

LUCAS. — Un médecin qui a gari je ne sais combien de maladies.

SGANARELLE. — Tudieu !

VALÈRE. — Une femme était tenue pour morte il y avait six heures ; elle était prête à[1] ensevelir, lorsque, avec une goutte de quelque chose, vous la fîtes revenir, et marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE. — Peste !

LUCAS. — Un petit enfant de douze ans se laissit choir du haut d'un clocher, de quoi il eut la tête, les jambes et les bras cassés ; et vous, avec je ne sais quel onguent, vous fîtes qu'aussitôt il se relevit sur ses pieds, et s'en fut jouer à la fossette.

SGANARELLE. — Diantre !

VALÈRE. — Enfin, Monsieur, vous aurez contentement avec nous, et vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laissant conduire où nous prétendons vous mener.

1. *Prêt à = près de.* RÈGLE : *Au 17e siècle, la locution* **prêt de** *était l'équivalent de* **près de** *(= sur le point de) et de* **prêt à** *(= disposé à), qui d'ailleurs s'employait aussi pour* **près de** :

Quelque orage est tout **prêt d'** (= *près d'*) éclater. (RAC., *Iphig.*, v. 760.)

Je suis **prêt de** (= *disposé à*) me taire. (BOILEAU, *Sat.*, IX, v. 216.)

Mon offense n'est pas **prête à** (= *près de*) cesser. (MOL., *F. Sav.*, v. 1528.)

SGANARELLE. — Je gagnerai ce que je voudrai ?

VALÈRE. — Oui.

SGANARELLE. — Ah ! je suis médecin, sans contredit[1]. Je l'avais oublié, mais je m'en ressouviens. De quoi est-il question ? Où faut-il se transporter ?

VALÈRE. — Nous vous conduirons. Il est question d'aller voir une fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE. — Ma foi, je ne l'ai pas trouvée.

VALÈRE, *bas, à Lucas.* — Il aime à rire. (*A Sganarelle*). Allons, Monsieur.

SGANARELLE. — Sans une robe de médecin[2] ?

VALÈRE. — Nous en prendrons une.

SGANARELLE, *présentant sa bouteille à Valère.* — Tenez cela, vous : voilà où je mets mes juleps[3]. (*Puis se tournant vers Lucas en crachant.*) Vous, marchez là-dessus par ordonnance du médecin[4].

LUCAS. — Palsanguenne[5] ! v'là un médecin qui me plaît ; je pense qu'il réussira, car il est bouffon[6].

Le docteur Sganarelle

Le théâtre représente une chambre de la maison de Géronte.

ACTE II

SCÈNE I

GÉRONTE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE

VALÈRE. — Oui, Monsieur, je crois que vous serez satisfait ; et nous vous avons amené le plus grand médecin du monde.

LUCAS. — Oh ! morguenne ! il faut tirer l'échelle après ceti-là ; et tous les autres ne sont pas daignes de li déchausser ses souliés.

VALÈRE. — C'est un homme qui a fait des cures merveilleuses.

1. Le trait prouve la cupidité de Sganarelle, mais n'est pas sans malice contre les médecins.
2. Molière semble insinuer que l'essentiel, pour un médecin, c'est de porter une robe.
3. *Juleps = potions.*
4. Le geste est grossier, mais le ton est noble : double satire.
5. *Palsanguenne*, juron de paysan pour *palsambleu* (par le sang de Dieu).
6. Le mot est à double entente, et toujours âpre contre la médecine.

LUCAS. — Qui a gari des gens qui étiant morts.

VALÈRE. — Il est un peu capricieux, comme je vous ai dit ; et, parfois, il a des moments où son esprit s'échappe, et ne paraît pas ce qu'il est.

LUCAS. — Oui, il aime à bouffonner ; et l'an dirait parfois, ne v's en déplaise, qu'il a quelque petit coup de hache[1] à la tête.

VALÈRE. — Mais, dans le fond, il est toute science : et, bien souvent, il dit des choses tout à fait relevées.

LUCAS. — Quand il s'y boute[2], il parle tout fin drait[3] comme s'il lisait dans un livre.

VALÈRE. — Sa réputation s'est déjà répandue ici ; et tout le monde vient à lui.

GÉRONTE. — Je meurs d'envie de le voir ; faites-le-moi venir.

VALÈRE. — Je le vais quérir[4]...

SCÈNE II

VALÈRE, SGANARELLE, GÉRONTE, LUCAS, JACQUELINE

VALÈRE. — Monsieur, préparez-vous. Voici notre médecin qui entre.

GÉRONTE, *à Sganarelle.* — Monsieur, je suis ravi de vous voir chez moi, et nous avons grand besoin de vous.

SGANARELLE, *en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus.* — Hippocrate dit[5]... que nous nous couvrions tous deux.

GÉRONTE. — Hippocrate dit cela ?

SGANARELLE. — Oui.

GÉRONTE. — Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

SGANARELLE. — Dans son chapitre... des chapeaux[6].

GÉRONTE. — Puisque Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE. — Monsieur le médecin ayant appris les merveilleuses choses ..

GÉRONTE. — A qui parlez-vous, de grâce ?

SGANARELLE. — A vous.

1. Nous disons vulgairement *avoir un coup de marteau.*

2. *S'y boute = s'y met.*

3. *Tout fin drait = tout à fait exactement.*

4. *Je le vais quérir*, pour *je vais le quérir.* RÈGLE : *Il se faut entr'aider.* Cf. p. 34, n. 1.

5. Sganarelle connaît le nom du grand médecin grec, et s'empresse de le citer doctoralement, sans savoir trop quoi lui faire dire. L'essentiel pour le médecin, c'est d'*avoir l'air* savant.

6. Encore une invention de Sganarelle. Mais il est facile de *citer* des phrases de son cru devant les ignorants.

GÉRONTE. — Je ne suis pas médecin.

SGANARELLE. — Vous n'êtes pas médecin ?

GÉRONTE. — Non vraiment.

SGANARELLE. — Tout de bon ?

GÉRONTE. — Tout de bon.

(Sganarelle prend un bâton et frappe Géronte.)

Ah ! ah ! ah !

SGANARELLE. — Vous êtes médecin maintenant ; je n'ai jamais eu d'autres licences[1].

GÉRONTE, *à Valère.* — Quel diable d'homme m'avez-vous là amené ?

VALÈRE. — Je vous ai bien dit que c'était un médecin goguenard[2].

GÉRONTE. — Oui. Mais je l'enverrais promener avec ses goguenarderies.

LUCAS. — Ne prenez pas garde à ça, Monsieu : ce n'est que pour rire.

GÉRONTE. — Cette raillerie ne me plaît pas.

SGANARELLE. — Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise.

GÉRONTE. — Monsieur, je suis votre serviteur.

SGANARELLE. — Je suis fâché...

GÉRONTE. — Cela n'est rien.

SGANARELLE. — Des coups de bâton...

GÉRONTE. — Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE. — Que j'ai eu l'honneur de vous donner.

GÉRONTE. — Ne parlons plus de cela. Monsieur, j'ai une fille qui est tombée dans une étrange maladie.

SGANARELLE. — Je suis ravi, Monsieur, que votre fille ait besoin de moi ; et je souhaiterais de tout mon cœur que vous en eussiez besoin aussi, vous et toute votre famille, pour vous témoigner l'envie que j'ai de vous servir.

GÉRONTE. — Je vous suis obligé de ces sentiments.

SGANARELLE. — Je vous assure que c'est du meilleur de mon âme que je vous parle.

GÉRONTE. — C'est trop d'honneur que vous me faites.

SGANARELLE. — Comment s'appelle votre fille ?

GÉRONTE. — Lucinde.

SGANARELLE. — Lucinde ! Ah ! beau nom à médicamenter ! Lucinde !.....

1. *Licences = titres permettant de professer.* C'est encore le sens du diplôme qu'on appelle aujourd'hui *licence* (*licentia docendi*), permission d'enseigner.

2. *Goguenard, plaisant moqueur.* Du vieux mot *gogue*, qui signifie *plaisanterie, divertissement*, et qui a donné *goguettes* et *goguenettes.*

Photo Waléry.

Fig. 15. — Lucinde.
(Mlle Cécile Didier, Odéon.)

La jeune fille ne semble certes point malade, mais elle a pris la mine un peu ahurie et languissante qui convient à une muette.

Photo Waléry.

Fig. 16. — Valère.
(M. Coste, Odéon.)

C'est le domestique d'un certain âge, que la ville a un peu poli et dont l'accent, les gestes et même le costume se distinguent de ceux de Lucas.

SCÈNE IV

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE, VALÈRE, LUCAS, JACQUELINE

SGANARELLE. — Est-ce là la malade ?

GÉRONTE. — Oui. Je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurais tous les regrets du monde, si elle venait à mourir.

SGANARELLE. — Qu'elle s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin[1].

GÉRONTE. — Allons, un siège.....

SGANARELLE, *à Lucinde.* — Hé bien ! de quoi est-il question ? Qu'avez-vous ? Quel est le mal que vous sentez ?

LUCINDE, *portant sa main à sa bouche, à sa tête, et sous son menton.* — Han, hi, hon, han.

SGANARELLE. — Hé ! que dites-vous ?

LUCINDE *continue les mêmes gestes.* — Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

SGANARELLE. — Quoi ?

LUCINDE. — Han, hi, hon.

SGANARELLE. — Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entends[2] point. Quel diable de langage est-ce là ?

GÉRONTE. — Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que jusques[3] ici on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE. — Et pourquoi ?

GÉRONTE. — Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

SGANARELLE. — Et qui est ce sot-là, qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! Je me garderais de la vouloir guérir[4].

GÉRONTE. — Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins, pour la soulager de son mal.

SGANARELLE. — Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu, ce mal l'oppresse-t-il beaucoup ?

GÉRONTE. — Oui, Monsieur.

SGANARELLE. — Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GÉRONTE. — Fort grandes.

1. Molière avait déjà lancé une pointe de ce genre dans *le Médecin volant* et dans *l'Amour médecin.* Cf. p. 114.

2. *Entends* = *comprends.*

3. *Jusques* est écrit avec un *s*, devant une voyelle, pour l'harmonie ; en vers aussi pour compter une syllabe de plus.

4. Il est amusant de voir le naturel qui reparaît sans cesse, malgré la robe.

SGANARELLE. — C'est fort bien fait....

(A Lucinde). — Donnez-moi votre bras. *(A Géronte).* Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

GÉRONTE. — Hé! oui, Monsieur, c'est là son mal; vous l'avez trouvé tout du premier coup[1].

SGANARELLE. — Ah! ah!

JACQUELINE. — Voyez comme il a deviné sa maladie!

SGANARELLE. — Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord[2] les choses. Un ignorant aurait été embarrassé, et vous eût été dire: « C'est ceci, c'est cela »; mais moi, je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

GÉRONTE. — Oui; mais je voudrais bien que vous me pussiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE. — Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GÉRONTE. — Fort bien; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole?

SGANARELLE. — Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

GÉRONTE. — Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue?

SGANARELLE. — Aristote[3], là-dessus, dit... de fort belles choses.

GÉRONTE. — Je le crois.

SGANARELLE. — Ah! c'était un grand homme.

GÉRONTE. — Sans doute.

SGANARELLE. — Grand homme tout à fait; *(levant le bras depuis le coude)* un homme qui était plus grand que moi de tout cela[4]. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants[5] nous appelons humeurs peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes[6]; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à[7]... Entendez-vous le latin?

1. Géronte est aussi niais que Sganarelle est outrecuidant.

2. *D'abord = dès l'abord.*

3. Quand on ne peut fournir d'explication, on cite Aristote ou Hippocrate, et le tour est joué. La médecine a fait des progrès depuis Molière, ou plutôt depuis ses médecins.

4. Encore une vraie plaisanterie de farce.

5. Sganarelle, qui a servi six ans chez un médecin, n'ignore pas l'art de la réclame.

6. *Peccantes = nuisibles.* Le mot existait dans la langue médicale.

7. Molière présente souvent des personnages qui s'embrouillent en de savantes définitions. L'effet est plaisant par le contraste entre l'assurance appa-

GÉRONTE. — En aucune façon.

SGANARELLE, *se levant brusquement.* — Vous n'entendez point le latin ! ?

GÉRONTE. — Non.

SGANARELLE, *avec enthousiasme.* — *Cabricias arci thuram, catalamus*[2], *singulariter, nominativo, haec musa,* la muse, *bonus, bona, bonum, Deus sanctus, estne oratio latinas ? Etiam,* oui. *Quare,* pourquoi ? *Quia substantivo et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus*[3].

GÉRONTE. — Ah ! que n'ai-je étudié !

JACQUELINE. — L'habile homme que vlà !

LUCAS. — Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte[4].

SGANARELLE. — Or, ces vapeurs, dont je vous parle, venant à passer du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*[5], ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*[6], par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*[7], rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate[8] ; et parce que lesdites vapeurs... Comprenez bien ce raisonnement, je vous prie ; et parce que les dites vapeurs ont certaine malignité... Écoutez bien ceci, je vous conjure.

GÉRONTE. — Oui.

SGANARELLE. — Ont une certaine malignité qui est causée... Soyez attentif, s'il vous plaît.

rente et la gêne réelle de l'orateur. Cf. le couplet de Gros-René, p. 60, v. 1245.

1. Alors Sganarelle, qui perdait pied, est sauvé.

2. *Arci* est latin, mais *cabricias, thuram, catalamus* ne sont que mots d'invention incohérente.

3. Nous avons entendu plus haut (p. 145) Sganarelle déclarer qu'il a étudié le *rudiment.* Or, au temps de Molière, le rudiment du grammairien Despauteres était *tout en latin :* Sganarelle en a retenu quelques bribes, mais qu'il écorche. Ainsi le rudiment dit : « *Deus sanctus* » *estne oratio bene latina ? — Etiam — Quare ? — Quia adjectivum et substantivum concordant in genere numero, casu.* Sganarelle viole outrageusement la syntaxe latine en dénaturant les fins de mots dans sa citation. On voit, d'ailleurs, comme il est intéressant, en l'affaire, de rappeler que *l'adjectif et le substantif s'accordent en genre, nombre et cas !*

4. Cet enthousiasme est du plus haut comique. Mais n'y a-t-il pas encore des gens qui admirent d'autant plus qu'ils comprennent moins, et qui prennent l'incompréhensible pour le beau ?

5. *Armyan* n'existe en aucune langue.

6. *Nasmus* n'existe en aucune langue.

7. *Cubile* est un mot latin qui signifie *le lit.*

8. Admirable formule, puisque les ventricules sont des cavités du cœur, et que l'omoplate est un os de l'épaule. Mais Sganarelle est lancé, et sûr de ses effets, sinon de la fin de sa phrase.

GÉRONTE. — Je le suis.

SGANARELLE. — Qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme[1], il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeis, nequer, potarinum, quipsa milus*[2]. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette[3].

JACQUELINE. — Ah ! que ça est bian dit, notre homme.

LUCAS. — Que n'ai-je la langue aussi bian pendue !

GÉRONTE. — On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué ; c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE. — Oui, cela était autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela[4], et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE. — C'est ce que je ne savais pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE. — Il n'y a point de mal ; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

GÉRONTE. — Assurément. Mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

SGANARELLE. — Ce que je crois qu'il faille faire ?

GÉRONTE. — Oui.

SGANARELLE. — Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre, pour remède, quantité de pain trempé dans du vin.

GÉRONTE. — Pourquoi cela, Monsieur ?

SGANARELLE. — Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique[5] qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

GÉRONTE. — Cela est vrai. Ah ! le grand homme ! Vite, quantité de pain et de vin !

SGANARELLE. — Je reviendrai voir, sur le soir, en quel état elle sera.

1. Le *diaphragme* est le muscle très mince, en forme de voûte, qui sépare la poitrine de l'abdomen.

2. Série de mots à forme vaguement latine, mais qui n'existent dans aucune langue. Et là-dessus on peut conclure triomphalement.

3. * Comparer la scène V du *Médecin volant*, p. 31, pour juger quelle ampleur Molière donne maintenant à sa première ébauche.

4. La boutade de Sganarelle est énorme ; mais Molière n'insinue-t-il pas que les médecins se jouent de la nature, qu'ils ignorent d'ailleurs ?

5. *Sympathique*, c.-à-d. exercée par l'action réciproque des deux corps.

(*A la nourrice.*) Doucement, vous. (*A Géronte.*) Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes[1].

JACQUELINE. — Qui ? Moi ? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE. — Tant pis, nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre ; et il ne sera pas mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable[2], de vous donner quelque petit clystère dulcifiant.

GÉRONTE. — Mais, Monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner, quand on n'a point de maladie ?

SGANARELLE. — Il n'importe, la mode en est salutaire ; et, comme on boit pour la soif à venir[3], il faut se faire aussi saigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE, *en s'en allant.* — Ma fi, je me moque de ça ; et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire[4].

SGANARELLE. — Vous êtes rétive aux remèdes ; mais nous saurons vous soumettre à la raison.

(*Parlant à Géronte.*) Je vous donne le bonjour.

GÉRONTE. — Attendez un peu, s'il vous plaît.

SGANARELLE. — Que voulez-vous faire ?

GÉRONTE. — Vous donner de l'argent, Monsieur.

SGANARELLE, *tendant sa main derrière, par dessous sa robe, tandis que Géronte ouvre sa bourse.* — Je n'en prendrai pas, Monsieur.

GÉRONTE. — Monsieur.

SGANARELLE. — Point du tout.

GÉRONTE. — Un petit moment.

SGANARELLE. — En aucune façon.

GÉRONTE. — De grâce.

SGANARELLE. — Vous vous moquez.

GÉRONTE. — Voilà qui est fait.

SGANARELLE. — Je n'en ferai rien.

GÉRONTE. — Eh !

SGANARELLE. — Ce n'est pas l'argent qui me fait agir.

GÉRONTE. — Je le crois.

SGANARELLE, *après avoir pris l'argent.* — Cela est-il de poids[5] ?

1. C'est, dit-on, la manie des chirurgiens de voir partout des opérations à faire.

2. *Amiable (amicabilis) = doux, gracieux.* Les médecins ne donnent-ils pas volontiers des épithètes séduisantes aux remèdes que le malade, certes, ne traite pas ainsi ?

3. Voilà bien le paysan, que nous avons vu fort épris de sa bouteille.

4. Molière a le secret de ces formules savoureuses et populaires.

5. C.-à-d. *la monnaie pèse-t-elle bien le poids qu'elle doit avoir ?*

GÉRONTE. — Oui, Monsieur.

SGANARELLE. — Je ne suis pas un médecin mercenaire.

GÉRONTE. — Je le sais bien.

SGANARELLE. — L'intérêt ne me gouverne point.

GÉRONTE. — Je n'ai pas cette pensée.

SGANARELLE, *seul, regardant l'argent qu'il a reçu.* — Ma foi, cela ne va pas mal[1]...

Sganarelle passe pour habile homme et trouve que la médecine est « le métier le meilleur de tous ; car, soit qu'on fasse bien, soit qu'on fasse mal, on est toujours payé de même sorte ». Deux paysans viennent maintenant faire appel à sa science.

ACTE III

SCÈNE II

THIBAUT, PERRIN, SGANARELLE

THIBAUT. — Monsieu, je venons vous charcher, mon fils Perrin et moi.

SGANARELLE. — Qu'y a-t-il ?

THIBAUT. — Sa pauvre mère, qui a nom Parrette, est dans un lit, malade il y a six mois.

SGANARELLE, *tendant la main comme pour recevoir de l'argent.* — Que voulez-vous que j'y fasse ?

THIBAUT. — Je voudrions, Monsieu, que vous nous baillissiez queuque petite drôlerie pour la garir.

SGANARELLE. — Il faut voir de quoi est-ce qu'elle est malade.

THIBAUT. — Alle est malade d'hypocrisie[2], Monsieu.

SGANARELLE. — D'hypocrisie ?

THIBAUT. — Oui, c'est-à-dire qu'alle est enflée partout ; et l'an dit que c'est quantité de sériosités[3] qu'alle a dans le corps, et que son foie, son ventre, ou sa rate, comme vous voudrais l'appeler, au lieu de faire du sang, ne fait plus que de liau. Alle a, de deux jours l'un, la fièvre quotiguienne, avec des lassitules et des douleurs dans les mufles[4] des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes[5] qui sont tout prêts à l'étouffer ; et parfois il lui prend des

1. Comme cette petite scène, avec ses courtes répliques, est vraie et lestement menée !
2. Il veut dire *d'hydropisie.*
3. Il veut dire *sérosités* (humeurs jaunâtres).
4. Évidemment les *muscles.*
5. Pour *flegmes* = *pituites.*

Photo Waléry.

FIG. 17. — Thibaut.

(M. Jean d'Yd, Odéon.)

Vieux paysan, aux gestes raides et qui écarquille les doigts. La bouche reste ouverte non sans niaiserie. Comparer le costume de Lucas.

Photo Waléry.

Fig. 18. — Perrin.
(M. Stéphen, Odéon.)

C'est le digne fils de Thibaut. On sent assez qu'il a quelque peine à comprendre et à s'exprimer.

syncoles et des conversions[1], que je crayons qu'alle est passée. J'avons dans notre village un apothicaire, révérence parler[2], qui li a donné je ne sais combien d'histoires ; et il m'en coûte plus d'eune douzaine de bons écus, en lavemens, ne v's en déplaise, en apostumes[3] qu'on li a fait prendre, en infections[4] de jacinthe, et en portions cordales[5]. Mais tout ça, comme dit l'autre, n'a été que de l'onguent miton-mitaine[6]. Il veloit l'y bailler d'une certaine drogue que l'on appelle du vin amétile[7] ; mais j'ai-z-eu peur franchement que çà l'envoyît *à patres*[8] ; et l'an dit que ces gros médecins tuont je ne sais combien de monde avec cette invention-là[9].

SGANARELLE, *tendant toujours la main.* — Venons au fait, mon ami, venons au fait.

THIBAUT. — Le fait est, Monsieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je fassions.

SGANARELLE. — Je ne vous entends point du tout.

PERRIN. — Monsieu, ma mère est malade, et v'là deux écus que je vous apportons, pour nous bailler queuque remède.

SGANARELLE. — Ah ! je vous entends, vous. Voilà un garçon qui parle clairement, et qui s'explique comme il faut. Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps ; qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes, et qu'il lui prend parfois des syncopes et des convulsions, c'est-à-dire des évanouissements.

PERRIN. — Hé ! oui, Monsieu, c'est justement ça.

SGANARELLE. — J'ai compris d'abord[10] vos paroles. Vous avez un père qui ne sait ce qu'il dit. Maintenant vous me demandez un remède ?

PERRIN. — Oui, Monsieu.

1. Syncopes et convulsions.

2. *Révérence parler* est une locution populaire, pour *parlant par révérence* (*respect*). C'est une sorte d'excuse dont on se sert quand on dit quelque chose qui pourrait déplaire ou blesser.

3. Thibaut confond *apozème* = *décoction*, avec *apostume* qui signifie *abcès*.

4. Pour *infusions*.

5. Pour *cordiales*.

6. *Onguent miton mitaine*, locution populaire pour désigner un remède qui ne fait ni bien ni mal.

7. Thibaut veut dire du vin *émétique*. Le vin émétique, employé comme purgatif, était à base d'antimoine. La vogue en était fort grande alors, d'autant que le remède, récemment autorisé, avait été un temps proscrit par la Faculté de médecine. Les médecins eurent de longs et violents débats à propos de l'antimoine.

8. On dit ordinairement *ad patres (vers nos pères)* = dans l'autre monde.

9. L'emploi de l'antimoine avait, en effet, causé parfois des accidents.

10. *D'abord* = *dès l'abord*.

SGANARELLE. — Un remède pour la guérir ?

PERRIN. — C'est comme je l'entendons.

SGANARELLE. — Tenez, voilà un morceau de fromage qu'il faut que vous lui fassiez prendre.

PERRIN. — Du fromage, Monsieu ?

SGANARELLE. — Oui, c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du corail et des perles, et quantité d'autres choses précieuses[1].

PERRIN. — Monsieu, je vous sommes bien obligés, et j'allons li faire prendre ça tout à l'heure.

SGANARELLE. — Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez[2].

Une cure merveilleuse

[En vérité Lucinde fait la muette, sans l'être. C'est que son père ne veut pas la marier à Léandre, qu'elle aime, mais que Géronte trouve trop pauvre pour sa fille. Mais pendant que Sganarelle continue à débiter ses formules incohérentes, la jeune fille impatientée ne saura plus garder le silence.]

SCÈNE VI

LUCINDE, GÉRONTE, JACQUELINE, SGANARELLE

SGANARELLE. — Monsieur, c'est une grande et subtile question, entre les docteurs, de savoir si les femmes sont plus faciles à guérir que les hommes. Je vous prie d'écouter ceci, s'il vous plaît. Les uns disent que non, les autres disent que oui ; et moi je dis que oui et non[3] ; d'autant que l'incongruité[4] des humeurs opaques, qui se rencontrent au tempérament naturel des femmes, étant cause que la partie brutale veut toujours prendre empire sur la sensitive[5], on voit que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique

1. On employait, en effet, alors, de l'or, du corail, des perles dans certaines préparations pharmaceutiques, évidemment coûteuses.

2. Le trait peut paraître exagéré ; mais Molière a volontiers poussé jusqu'au cynisme le sans-gêne de ses médecins. Cf. la *Consultation* dans *l'Amour médecin*, pp. 112 sqq.

3. En vérité il dit des sottises, mais il parle beaucoup et solennellement : il fait illusion à Géronte.

4. *Incongruité* = *manque de convenance*.

5. Déjà, dans *le Dépit Amoureux*, Gros-René parle de la *partie brutale* qui veut commander à la *partie sensitive*, p. 61, v. 1261.

du cercle de la lune ; et, comme le soleil qui darde ses rayons sur la concavité de la terre[1], trouve...

LUCINDE, *à Léandre.* — Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiment.

GÉRONTE. — Voilà ma fille qui parle ! O grande vertu du remède ! O admirable médecin ! Que je vous suis obligé, Monsieur, de cette guérison merveilleuse ! et que puis-je faire pour vous après un tel service ?

SGANARELLE, *se promenant sur le théâtre, et s'éventant avec son chapeau.* — Voilà une maladie qui m'a bien donné de la peine[2] !

LUCINDE. — Oui, mon père, j'ai recouvré la parole ; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

GÉRONTE. — Mais[3]...

LUCINDE. — Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise.

GÉRONTE. — Quoi ?...

LUCINDE. — Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

GÉRONTE. — Si...

LUCINDE. — Tous vos discours ne serviront de rien.

GÉRONTE. — Je...

LUCINDE. — C'est une chose où[4] je suis déterminée.

GÉRONTE. — Mais...

LUCINDE. — Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

GÉRONTE. — J'ai...

LUCINDE. — Vous avez beau faire tous vos efforts.

GÉRONTE. — Il...

LUCINDE. — Mon cœur ne saurait se soumettre à cette tyrannie.

GÉRONTE. — La...

LUCINDE. — Et je me jetterai plutôt dans un couvent, que d'épouser un homme que je n'aime point.

GÉRONTE. — Mais...

LUCINDE, *parlant d'un ton de voix à étourdir.* — Non. En aucune façon. Point d'affaires. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

1. Sganarelle divague.

2. Ce mot savoureux ne fait-il pas penser à la mouche du *Coche ?*

3. Molière aime présenter un personnage qui parle sans arrêt, tandis que l'interlocuteur essaie vainement de placer un mot. L'effet est d'ailleurs comique.

* Comparer, déjà dans *la Jalousie du Barbouillé*, la scène du Docteur.

4. *Où = à laquelle.* RÈGLE : *L'état où je vous vois.* Cf. p. 132, n. 4.

GÉRONTE. — **Ah! quelle impétuosité de paroles! Il n'y a pas moyen d'y résister.** (*A Sganarelle.*) **Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.**

SGANARELLE. — **C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service, est de vous rendre sourd, si vous voulez.**

GÉRONTE. — **Je vous remercie.**

[Mais Léandre vient annoncer que son oncle est mort en lui laissant tous ses biens. Géronte lui trouve alors « une vertu tout à fait considérable » et lui donne sa fille. Sganarelle demeure médecin et pardonne à Martine les coups de bâton qu'elle lui a fait donner, en faveur de la dignité où il est désormais élevé.]

AMPHITRYON

Comédie en vers et en 3 actes (Janvier 1668).

Analyse et Extraits

[Molière emprunte un peu partout. Il a lu une comédie de l'auteur latin Plaute, toute remplie de quiproquos plaisants, et il fait une pièce à la fois amusante et fine. — Nous sommes en Grèce, à Thèbes, au temps où les dieux descendent volontiers sur la terre partager la vie des mortels et même leur jouer quelques tours. Amphitryon donc est un illustre général thébain : Jupiter, le roi des dieux, s'est amusé à lui emprunter son air et son visage, au point qu'Alcmène elle-même, la femme du vrai Amphitryon, prendra le dieu pour son mari. Et Mercure, dieu fort malin, puisqu'il est le patron des voleurs, s'est donné la figure et le nom de Sosie, valet d'Amphitryon. Il est facile de comprendre quelles méprises et surprises égaieront toute la pièce.]

Les deux Sosie

[Amphitryon, vainqueur dans une grande bataille, a confié à son valet Sosie la mission de rassurer Alcmène et de lui porter des nouvelles. Sosie arrive donc à Thèbes et le voilà dans la rue, en pleine nuit, nullement rassuré, car il a, avec des apparences de bravoure, l'âme volontiers poltronne. Quelle sera sa terreur de voir paraître devant lui un autre Sosie, tout semblable à lui-même, et à la main leste !]

ACTE I

SCÈNE I

La scène est devant la maison d'Amphitryon. Sosie a une lanterne à la main.

SOSIE

Qui va là ? Heu ! ma peur à chaque pas s'accroît[1] ! 155
Messieurs, ami de tout le monde[2].

1. *S'accroît* rime avec *est*. On prononçait *s'accrait*. Cf. p. 90, n. 4.

2. Vrai mot de poltron : « *Messieurs, qui que vous soyez, je vous aime tous !* »

Ah ! quelle audace sans seconde[1]
De marcher à l'heure qu'il est !
Que mon maître, couvert de gloire,
Me joue ici d'[2] un vilain tour ! 160
Quoi ! si pour son prochain il avait quelque amour,
M'aurait-il fait partir par une nuit si noire ?
Et, pour me renvoyer annoncer son retour
Et le détail de sa victoire,
Ne pouvait-il pas bien attendre qu'il fût jour ? 165
Sosie, à quelle servitude
Tes jours sont-ils assujettis !
Notre sort[3] est beaucoup plus rude
Chez les grands que chez les petits.
Ils veulent que pour eux tout soit, dans la nature, 170
Obligé de s'immoler.
Jour et nuit[4], grêle, vent, péril, chaleur, froidure,
Dès qu'ils parlent, il faut voler.
Vingt ans d'assidu service
N'en obtiennent rien pour nous ; 175
Le moindre petit caprice
Nous attire leur courroux.
Cependant notre âme insensée
S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux,
Et s'y veut contenter de la fausse pensée 180
Qu'ont tous les autres gens que nous sommes heureux.
Vers la retraite en vain la raison nous appelle,
En vain notre dépit quelquefois y consent ;
Leur vue[5] a sur notre zèle
Un ascendant trop puissant, 185
Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant
Nous rengage de plus belle[6].
Mais enfin, dans l'obscurité,
Je vois notre maison, et ma frayeur s'évade[7].
Il me faudrait, pour l'ambassade, 190
Quelque discours prémédité.
Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait[8] militaire

1. *Sans seconde = sans pareille.*

2. *De = par.* Règle : *Il traitait de mépris les dieux*, p. 57, n. 4.

3. Entendez notre sort *à nous les valets*, et aussi à tous ceux qui sont au service des grands.

4. Le tour est elliptique mais clair : *qu'il soit jour ou nuit, qu'il y ait grêle*, etc.

5. *Leur vue = la vue des grands.*

6. Voilà bien la vie des courtisans : servitude, froissements, désir de fuite : mais il suffit d'un regard aimable du maître, et l'on reprend le joug que la foule, de loin, envie.

7. *S'évade = s'en va* (latin *evadit*).

8. *Portrait = peinture.*

Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;
Mais comment diantre le faire,
Si[1] je ne m'y trouvai pas ? 195
N'importe, parlons-en et d'estoc et de taille[2],
Comme oculaire témoin.
Combien de gens font-ils des récits de bataille
Dont ils se sont tenus loin !
Pour jouer mon rôle sans peine, 200
Je le veux un peu repasser[3].
Voici la chambre où j'entre en courrier que l'on mène[4],
Et cette lanterne est Alcmène,
A qui je me dois adresser.

(*Sosie pose sa lanterne à terre et lui adresse son compliment.*)

« Madame[5], Amphitryon, mon maître et votre époux... 205
(Bon ! beau début !) l'esprit toujours plein de vos charmes,
M'a[6] voulu choisir entre tous,
Pour vous donner avis du succès de ses armes,
Et du désir qu'il a de se voir près de vous.
« *Ah ! vraiment, mon pauvre Sosie,* 210
A te revoir j'ai de la joie au cœur. »
« Madame, ce m'est trop d'honneur,
Et mon destin doit faire envie. »
(Bien répondu !) « *Comment se porte Amphitryon ?* »
« Madame, en homme de courage, 215
Dans les occasions où la gloire l'engage. »
(Fort bien ! belle conception !)
« *Quand viendra-t-il, par son retour charmant,*
Rendre mon âme satisfaite ? »
« Le plus tôt qu'il pourra, Madame, assurément, 220
Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite[7]. »
(Ah !) *Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ?*
Que dit-il ? Que fait-il ? Contente un peu mon âme. »
« Il dit moins qu'il ne fait, Madame,
Et fait trembler les ennemis. » 225

1. *Si* = *puisque*.

2. L'*estoc* est la pointe : la *taille*, le tranchant de l'épée. Frapper d'*estoc* et de *taille*, c'est frapper en tous sens. Sosie semble vouloir dire qu'il parlera sans hésiter. Mais la locution, toute militaire, est piquante dans la bouche de ce pleutre.

3. Ainsi faisait aussi le Sosie du poète latin.

4. *Que l'on mène* = *que l'on fait entrer* (non sans escorte, comme il convient à un messager officiel).

5. Il faut lire ou réciter ces vers sur trois tons différents, selon que Sosie représente Alcmène, ou lui-même répondant à sa maîtresse, ou simplement monologue.

6. *M'a voulu choisir*, pour *a voulu me choisir*. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

7. Sosie fait des pointes, comme Mascarille.

(Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentillesses ?)
« *Que font les révoltés ? Dis-moi, quel est leur sort ?* »
« Ils n'ont pu résister, Madame, à notre[1] effort ;
Nous les avons taillés en pièces,
Mis Ptérélas leur chef à mort, 230
Pris Télèbe[2] d'assaut ; et déjà dans le port
Tout retentit de nos prouesses.
« *Ah ! quel succès ! O dieux ! qui l'eût pu jamais croire !*
Raconte-moi, Sosie, un tel événement. »
« Je le veux bien, Madame, et sans m'enfler de gloire, 235
Du détail de cette victoire
Je puis parler très savamment.
Figurez-vous donc que Télèbe,
Madame, est de ce côté ;
(*Sosie marque les lieux sur sa main, ou à terre.*)
C'est une ville, en vérité, 240
Aussi grande quasi que Thèbe.
La rivière est comme là.
Ici nos gens se campèrent ;
Et l'espace que voilà,
Nos ennemis l'occupèrent. 245
Sur un haut, vers cet endroit
Était leur infanterie.
Et plus bas, du côté droit,
Était la cavalerie.
Après avoir aux dieux adressé les prières[3], 250
Tous les ordres donnés, on donne le signal :
Les ennemis, pensant nous tailler des croupières[4],
Firent trois pelotons de leurs gens à cheval ;
Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée,
Et vous allez voir comme quoi. 255
Voilà notre avant-garde à bien faire animée ;
Là, les archers de Créon, notre roi ;
Et voici le corps d'armée,
(*On fait un peu de bruit.*)

1. Ces *notre* et *nous* sont amusants : c'est ainsi d'ailleurs que parlent souvent les domestiques confondant leur vie avec celle de leurs maîtres. Mais on verra que Sosie ne s'est point battu.

2. Télèbe est la ville des pirates installés dans l'île de Taphos (Mer Ionienne).

3. Remarquer le changement du vers, qui devient ample et solennel, après la rapidité des précédents. Sosie est un orateur qui cherche les effets.

4. Les *croupières* sont la partie postérieure du harnais, qui passe sous la queue du cheval et se rattache à la selle. Quand des cavaliers sont serrés de près par l'ennemi, celui-ci peut arriver à couper les croupières des chevaux. *Tailler des croupières*, c'est donc *mettre en déroute*.

Qui d'abord.... Attendez ; » le corps d'armée a peur ;
J'entends quelque bruit, ce me semble[1]. 260

SCÈNE II

MERCURE, SOSIE

MERCURE, *sous la figure de Sosie, sort de la maison d'Amphitryon.*

SOSIE, *sans voir Mercure.*

Mon cœur tant soit peu se rassure, 265
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

MERCURE, *à part.*

Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien. 270

SOSIE, *sans voir Mercure.*

Cette nuit en longueur me semble sans pareille ;
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que trop tard au lit le blond Phébus[2] sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin[3]. 275

MERCURE, *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraut[4] !
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence ;
Et je vais m'égayer avec[5] lui comme il faut. 280
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE, *apercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah ! par ma foi, j'avais raison :
C'est fait de moi, chétive créature !
Je vois devant notre maison
Certain homme dont l'encolure[6] 285

1. Bien marquer le changement de ton. C'est le vrai Sosie, le Sosie peureux, qui parle cette fois.
2. *Phébus* ou Apollon, est le dieu dont le char ramène le jour.
3. Sosie croit que les dieux sont paresseux et ivrognes comme lui-même.
4. Nous écrivons *maraud*. Le mot a primitivement signifié *pauvre gueux*.
5. *Avec lui*, c.-à-d. *à ses dépens*.
6. L'*encolure* désigne d'abord le *cou du cheval*. De là, familièrement, on passe au sens de la *tournure d'une personne*.

Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance[1],
Je veux chanter un peu d'ici.
(Il chante.)

MERCURE

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence
Que de[2] chanter et m'étourdir ainsi ? 290
(A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affaiblit peu à peu.)
Veut-il qu'à l'étriller[3] ma main un peu s'applique ?

SOSIE, *à part.*

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

MERCURE

Depuis plus d'une semaine
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os ;
La vertu[4] de mon bras se perd dans le repos, 295
Et je cherche quelque dos
Pour me remettre en haleine.

SOSIE, *à part.*

Quel diable d'homme est-ce ci[5] ?
De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi ? 300
Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,
Et que le drôle parle ainsi
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison :
Si je ne suis[6] hardi, tâchons de le paraître. 305
Faisons-nous du cœur par raison :
Il est seul, comme moi ; je suis fort, j'ai bon maître[7],
Et voilà notre maison.

MERCURE

Qui va là ?

SOSIE

Moi.

1. *Pour faire semblant d'assurance* = *pour faire croire que je n'ai pas peur.*

2. *Que de* = *jusqu'au point de.*

3. *Étriller*, c'est au propre nettoyer le poil d'un cheval avec une *étrille*, sorte de brosse en fer. De là, familièrement, le sens de *battre.*

4. *Vertu* a ici le sens du latin *virtus* = *vigueur.*

5. Nous dirions *est-ce là ?* Mais *ci (ici)* est plus logique.

6. *Ne suis* = *ne suis pas.* RÈGLE : *La forme atone* ne *s'employait souvent seule* : « Le chien ne bouge et dit. » (LA FONTAINE, VIII, 17)

7. *J'ai bon maître* signifie *j'ai un bon maître pour me protéger.*

Photo Bert.

Fig. 19. — Amphitryon.
(Comédie-Française) Acte III.

Amphitryon (M. Fenoux) explique aux capitaines thébains son étonnement de trouver à sa place un autre Amphitryon. Le dernier acteur à gauche est Sosie (M. de Féraudy). La scène, par l'importance de la figuration et la richesse du décor (tout moderne) a une sorte d'ampleur tragique. Remarquer les costumes grecs fort étudiés.

MERCURE

Qui, moi ?

SOSIE, *à part.*

Moi[1]. Courage, Sosie[2].

MERCURE

Quel est ton sort ? dis-moi.

SOSIE

D'être homme, et de parler. 310

MERCURE

Es-tu maître, ou valet ?

SOSIE

Comme il me prend envie.

MERCURE

Où s'adressent[3] tes pas ?

SOSIE

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE

Ah ! ceci me déplaît.

SOSIE

J'en ai l'âme ravie.

MERCURE

Résolument, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître, 315
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour[4],
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE

Je fais le bien et le mal tour à tour ;
Je viens de là, vais là ; j'appartiens à mon maître.

MERCURE

Tu montres de l'esprit ; et je te vois en train 320
De trancher avec moi de[5] l'homme d'importance.
Il me prend un désir, pour faire connaissance,
De te donner un soufflet de ma main.

1. Ces deux *moi* doivent être lancés d'une voix insolente.
2. Il a déjà peur de nouveau.
3. *S'adressent* = *se dirigent.*
4. Nous avons déjà signalé cette absence de l'article. RÈGLE : *Faire leçon*, p. 49, n. 4.
5. *Trancher de* = *se donner des airs de*, et d'une manière *tranchante.*

SOSIE

A moi-même ?

MERCURE

A toi-même, et t'en voilà certain.

(*Mercure donne un soufflet à Sosie.*)

SOSIE

Ah ! ah ! c'est tout de bon !

MERCURE

Non, ce n'est que pour rire, 325
Et répondre à tes quolibets[1].

SOSIE

Tudieu ! l'ami, sans vous rien dire[2],
Comme vous baillez[3] des soufflets !

MERCURE

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires. 330

SOSIE

Si j'étais aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE

Tout cela n'est encor rien,
Pour y faire quelque pause[4] ;
Nous verrons bien autre chose ; 335
Poursuivons notre entretien.

SOSIE

Je quitte la partie. (*Il veut s'en aller.*)

MERCURE *arrêtant Sosie.*

Où vas-tu ?

SOSIE

Que t'importe ?

MERCURE

Je veux savoir où tu vas.

1. C'est maintenant Mercure qui *goguenarde* : ces *renversements* sont d'un excellent effet comique.

2. *Sans vous rien dire* = *sans vous faire de reproches.* Le mot est plaisant : Sosie constate, mais ne critique pas.

3. *Bailler* = *donner.* Ce verbe était déjà vieilli au temps de Molière, et plutôt familier.

4. *Pour y faire quelque pause* = *pour s'y arrêter, pour insister un instant sur si peu de chose.* La locution (amenée sans doute par la rime) est un peu confuse.

SOSIE

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas ? 340

MERCURE

Si jusqu'à l'approcher[1] tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE

Quoi ! tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE

Comment ! chez nous ?

SOSIE

Oui, chez nous.

MERCURE

O le traître ! 345
Tu te dis de cette maison ?

SOSIE

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître ?

MERCURE

Hé bien ! que fait cette raison ?

SOSIE

Je suis son valet.

MERCURE

Toi ?

SOSIE

Moi.

MERCURE

Son valet ?

SOSIE

Sans doute.

MERCURE

Valet d'Amphitryon ?

SOSIE

D'Amphitryon, de lui. 350

1. Nous dirions *en approcher*. La construction transitive était alors fréquente. Cf. Règle : *Je n'ai point prétendu la main d'un empereur*, p. 227, n. 3.

MERCURE

Ton nom est ?...

SOSIE

Sosie.

MERCURE

Heu ? comment ?

SOSIE

Sosie.

MERCURE

Écoute,
Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?

SOSIE

Pourquoi ? De quelle rage est ton âme saisie[1] ?

MERCURE

Qui te donne, dis-moi, cette témérité,
De prendre le nom de Sosie ? 355

SOSIE

Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE

O le mensonge horrible ! et l'impudence extrême !
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE

Fort bien ; je le soutiens, par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des dieux la puissance suprême, 360
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

(Mercure le bat.)

MERCURE

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

SOSIE

Justice, citoyens ! Au secours ! je vous prie. 365

MERCURE

Comment bourreau, tu fais des cris ?

1. *Est ton âme saisie.* Remarquez le tour vif de l'interrogation, grâce à l'inversion.

Molière a dit plus haut :

Peste ! où prend mon esprit toutes ces [gentillesses ?

SOSIE

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE

L'action[1] ne vaut rien :
Tu triomphes de l'avantage 370
Que te donne sur moi mon manque de courage[2] ;
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras. 375
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme ;
Et le cœur[3] est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE

Hé bien ! es-tu Sosie à présent ? qu'en dis-tu ?

SOSIE

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose ; 380
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie[4] battu

MERCURE, *menaçant Sosie.*

Encor ? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE

De grâce, fais trêve à tes coups.

MERCURE

Fais donc trêve à ton insolence. 385

SOSIE

Tout ce qu'il te plaira ; je garde le silence.
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE

Es-tu Sosie encor ? dis, traître !

1. *L'action = ce que tu fais.*
2. Amusant aveu, et plaisant *euphémisme* pour ne pas parler de *lâcheté*.
3. *Le cœur = le courage.* Le mot *cœur* est souvent employé en ce sens au 17e siècle, notamment dans le fameux :

Rodrigue as-tu du cœur ?

4. Prononcez *So-si-e* (3 syllabes).

SOSIE

Hélas! je suis ce que tu veux;
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux; 390
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE

Ton nom était Sosie, à ce que tu disais?

SOSIE

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusais. 395

MERCURE

C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue :
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE

Toi, Sosie?

MERCURE

Oui, Sosie; et si quelqu'un s'y joue[1],
Il peut bien prendre garde à soi[2].

SOSIE, *à part.*

Ciel! me faut-il ainsi renoncer à moi-même, 400
Et par un imposteur me voir voler mon nom?
Que son bonheur est extrême
De ce que je suis poltron!
Sans cela, par la mort!...

MERCURE

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi. 405

SOSIE

Non. Mais, au nom des dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi[3].

1. *S'y joue* = *ose plaisanter là-dessus.*

2. *A soi.* On dirait aujourd'hui « *à lui-même* ». Regle : **Soi**, *qui ne s'emploie aujourd'hui qu'après un sujet indéterminé, s'employait au 17e siècle après un sujet déterminé :* Gnathon ne vit que pour **soi**. (La Bruyère.)

3. Regle : *Encore aujourd'hui certains verbes se construisent avec le pronom atone mis devant eux* (Je **te** parle): *et d'autres avec le pronom tonique précédé de* **à** *mis après eux* (Je pense **à toi**). *Au 17e siècle, cette deuxième construction était plus étendue, et en particulier pouvait s'étendre aux verbes de la première catégorie* (quelquefois sans doute pour faire ressortir le pronom complément par un effet de

MERCURE

Parle.

SOSIE

Mais promets-moi, de grâce,
Que les coups n'en seront point.
Signons une trêve.

MERCURE

Passe : 410
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE

Qui[1] te jette, dis-moi, dans cette fantaisie ?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serais démon,
Que je ne sois pas moi ? que je ne sois Sosie ? 415

MERCURE, *levant le bâton sur Sosie.*

Comment ! tu peux ?...

SOSIE

Ah ! tout doux :
Nous avons fait trêve aux coups.

MERCURE

Quoi ! pendard, imposteur, coquin !...

SOSIE

Pour des injures
Dis-m'en tant que tu voudras :
Ce sont légères blessures, 420
Et je ne m'en fâche pas[2].

MERCURE

Tu te dis Sosie ?

SOSIE

Oui. Quelque conte frivole[3]...

style, mais pas nécessairement) :

Il n'y avait pas moyen de parler **à lui**.
(MALHERBE).

Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 148, REM. II.

1 *Qui* (au neutre) = *Qu'est-ce qui ?* RÈGLE : *Au 17e siècle*, **qui** *se rapportait fréquemment aux choses dans l'interrogation directe ou indirecte :*

Qui te rend si hardi de troubler mon [breuvage ?
(LA FONT., *Fab.*, I, 10).

Cf. CROUZET.... *Gr. Fr.*, § 195.

2. On voit que Sosie ne tient pas à ce que les âmes susceptibles appellent *l'honneur !*

3. Il va ajouter « *que tu fasses* », mais Mercure lui coupe la parole.

MERCURE

Sus[1], je romps notre trêve, et reprends ma parole.

SOSIE

N'importe, je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence[2]. 425
Être ce que je suis est-il en ta puissance ?
Et puis-je cesser d'être moi ?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille ?
Et peut-on démentir cent indices pressants ?
Rêvé-je ? Est-ce que je sommeille ? 430
Ai-je l'esprit troublé par des transports[3] puissants ?
Ne sens-je pas bien que je veille ?
Ne suis-je pas dans mon bon sens ?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
A[4] venir en ces lieux vers Alcmène sa femme ? 435
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme[5],
Un récit de ses faits[6] contre nos ennemis ?
Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure ?
Ne tiens-je pas une lanterne en main ?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure ? 440
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain[7] ?
Ne te tiens-tu pas fort[8] de ma poltronnerie,
Pour m'empêcher d'entrer chez nous ?
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie ?
Ne m'as-tu pas roué de coups[9] ? 445
Ah ! tout cela n'est que trop véritable ;
Et plût au ciel le fût-il moins !
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable[10],
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins[11].

MERCURE

Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire 450
Un assommant[12] éclat de mon juste courroux.

1. *Sus* = *allons*. (Le mot vient du latin *sursum*, abrégé en *susum*.)
2. *Apparence* = *vraisemblance*.
3. *Transports* = *égarements*.
4. *M'a commis à* = *m'a chargé de*. (De *committo*, confier.)
5. C.-à-d. *en vantant à Alcmène l'amour d'Amphitryon*.
6. *Faits* = *exploits*.
7. *D'un esprit tout humain* = *avec un esprit aimable, tolérant* (c'est le *humanus* latin).
8. *Se tenir fort de* a le sens de *tirer sa confiance de*.
9. Cette série d'interrogations est convaincante et par là-même ici hautement comique.
10. *Misérable* n'a pas au 17e siècle la nuance péjorative d'aujourd'hui. Il signifie, comme *miserabilis* en latin, digne de *pitié*.
11. *Laisse à mon devoir s'acquitter* = *permets à mon devoir de s'acquitter*. Les exemples de cette construction sont nombreux. Cf. RÈGLE : *Je me laissai conduire à cet aimable guide*, p. 345, n. 1.
12. *Assommant* est pris dans toute sa valeur première.

Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène,
Et qui du port Persique arrive de ce pas ; 455
Moi, qui viens annoncer la valeur de son bras
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas ;
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude[1],
Fils de Dave, honnête berger ; 460
Frère d'Arpage, mort en pays étranger ;
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager ;
Qui dans Thèbe ai reçu mille coups d'étrivière[2],
Sans en avoir jamais dit rien[3] ; 465
Et jadis en public fus marqué par derrière[4],
Pour être trop homme de bien.

SOSIE, *bas, à part.*

Il a raison. A moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit ;
Et, dans l'étonnement dont mon âme est saisie, 470
Je commence, à mon tour, à le croire un petit[5].
En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi, taille, mine, action[6].
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystère. 475
(*Haut.*)
Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtint pour son partage ?

MERCURE

Cinq forts beaux diamants, en nœud proprement mis,
Dont leur chef se parait comme d'un rare ouvrage.

SOSIE

A qui destine-t-il un si riche présent ? 480

MERCURE

A sa femme ; et sur elle il veut le voir paraître.

1. *De certitude* = *certainement, sans contredit.*
2. L'*étrivière* est au propre la courroie à laquelle est suspendu l'étrier. Par suite, *fouet.*
3. Se vante-t-on jamais de pareilles choses ?
4. Dans l'ancien temps on marquait les criminels avec un fer rouge, soit au front, soit à l'épaule. Mais c'est *plus bas* que Sosie a été marqué ou plutôt frappé.
5. *Un petit* = *un peu.*
6. *Action* a le sens latin de *gestes, allure.*

SOSIE

Mais où, pour l'apporter[1], est-il mis à présent ?

MERCURE

Dans un coffret, scellé des armes de mon maître.

SOSIE, *à part.*

Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie :
Et de moi je commence à douter tout de bon. 485
Près de moi, par la force, il est déjà Sosie :
Il pourrait bien encor l'être par la raison[2].
Pourtant, quand je me tâte et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle, 490
Pour démêler ce que je voi[3] ?
Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu personne,
A moins d'être moi-même, on ne peut le savoir.
Par cette question il faut que je l'étonne[4].
C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir. 495
(*Haut.*)
Lorsqu'on était aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer ?

MERCURE

D'un jambon...

SOSIE, *bas, à part.*

L'y voilà[5] !

MERCURE

Que j'allai déterrer
Je coupai bravement[6] deux tranches succulentes,
Dont je sus fort bien me bourrer. 500
Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux se contentaient[7],

1. *Pour l'apporter = pour qu'on l'apporte.* Cf. RÈGLE : *La fortune vient en dormant*, p. 52, n. 4.

2. *Par la raison*, c.-à-d. *par la démonstration.*

3. RÈGLE *de* **oi**, p. 46, n. 2.

4. *Etonne = confonde* (sens très fort). Au 17e siècle, *étonner* garde la force du mot latin populaire *extonare*, « *frapper du tonnerre* ». RÈGLE (*Vie des mots*) : *Les mots ont une « vie » et fréquemment s'usent, s'affaiblissent en vieillissant.* Ainsi *charme*, *charmer*, *charmant* avaient au 17 siècle un sens très fort (voisin du sens primitif du latin *carmen*, formule magique d'enchantement) et n'ont plus qu'un sens presque insignifiant aujourd'hui dans les expressions courantes : « *C'est charmant, j'en suis charmé* ». Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, p. 14.

5. Sosie sent déjà que Mercure sait tout, et le voilà *étonné* lui-même, au seul mot de *jambon*.

6. Songez que les autres se battent, pendant ce temps-là.

7. *Se contentaient = s'enchantaient.* Un vrai gourmet ne contemple-t-il pas son vin avant d'y goûter ?

Photo Bert.

Fig. 20. — **Amphitryon** (Scène finale).

Apparition de Jupiter (M. Albert Lambert.)
(Comédie-Française).

Jupiter, apparaissant dans les nuées, parle aux Thébains prosternés, et leur explique comment il a pris la place d'Amphitryon.

Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battaient.

SOSIE, *bas, à part.*

Cette preuve sans pareille 505
En sa faveur conclut bien ;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'était dans la bouteille.
(*Haut.*)
Je ne saurais nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix. 510
Mais, si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois ?
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose[1].

MERCURE

Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord :
Mais, tant que je le suis, je te garantis mort, 515
Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents[2],
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose ;
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là-dedans. 520

MERCURE

Ah ! tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade ?

SOSIE, *battu par Mercure.*

Ah ! qu'est-ce ci, grands dieux ! Il frappe un ton plus fort,
Et mon dos pour un mois en doit être malade.
Laissons ce diable d'homme, et retournons au port.
O juste ciel ! j'ai fait une belle ambassade[3] ! 525

[Sosie essaiera vainement de faire comprendre à son maître l'étrange mésaventure dont il a été victime. Et Mercure pourra continuer ses bons tours. Enfin les dieux se feront reconnaître, avant de s'enlever merveilleusement dans les airs. C'est en féerie que finit cette pièce toute de fantaisie.]

1. N'est-il pas amusant de voir un homme qui arrive à croire qu'il n'est pas lui-même ?

2. *Mettre sur les dents*, c'est *épuiser*, *mettre à bout*. Le cheval est *sur les dents*, quand, fatigué, il appuie ses dents sur le mors. D'où le sens figuré. Jointe au mot *esprit*, la locution est d'ailleurs plaisante.

3. L'expression a fini par devenir proverbiale.

L'AVARE

Comédie en cinq actes et en prose (Septembre 1668).

L'œuvre expliquée

Molière, avons-nous dit, emprunte volontiers à ses devanciers. Cette fois il s'inspire particulièrement de *l'Aulularia* ou *la Marmite,* comédie de Plaute. L'auteur latin avait peint les transes d'un pauvre diable devenu possesseur d'un trésor ; Molière ne craindra pas de montrer les terribles conséquences de l'avarice : le vice d'Harpagon ne prête pas partout à rire, et c'est presque un drame de famille qui nous est présenté, puisque le père avare est un véritable bourreau pour ses enfants[1].

La scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

Analyse et Extraits

[Harpagon est riche, bien qu'il fasse la vie dure à ses enfants, à ses valets, et même à ses chevaux, par les privations de toutes sortes qu'il leur impose. Il a caché au fond de son jardin une cassette pleine d'écus d'or et il tremble sans cesse pour ce cher trésor. Les angoisses des avares sont la punition de leur vice. Harpagon soupçonne partout des voleurs, mais il se défie particulièrement et non sans raison de La Flèche, le valet rusé de son fils. Dès le début de la pièce il veut s'en débarrasser.]

1. Les principaux personnages de la pièce sont :

HARPAGON, l'avare, père de Cléante et d'Élise ;

CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane ;

ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère ;

VALÈRE, amant d'Élise et intendant d'Harpagon ;

MAÎTRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon ;

LA FLÈCHE, valet de Cléante ;

DAME CLAUDE, servante d'Harpagon ;

BRINDAVOINE, LA MERLUCHE, laquais d'Harpagon.

Les soupçons d'Harpagon

ACTE I

SCÈNE III

HARPAGON, LA FLÈCHE

HARPAGON. — Hors d'ici tout à l'heure[1], et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré[2] filou, vrai gibier de potence.

LA FLÈCHE, *à part.* — Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard ; et je pense, sauf correction[3], qu'il a le diable au corps.

HARPAGON. — Tu murmures entre tes dents ?

LA FLÈCHE. — Pourquoi me chassez-vous ?

HARPAGON. — C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE. — Qu'est-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON. — Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE. — Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON. — Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler[4].

LA FLÈCHE. — Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Êtes-vous un homme volable[5], quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

1. *Tout à l'heure* = *à l'instant.*

2. *Maître juré.* Dans les anciennes corporations, *l'apprenti* devait faire un *chef-d'œuvre* pour passer *maître.* Les *maîtres* élisaient des *jurés (jurati, « qui ont prêté serment »)* pour les représenter. Un *maître juré filou* est donc celui qui a conquis tous les grades au métier de filou.

3. *Sauf correction*, est une atténuation de l'affirmation qui suit, et où il est question du *diable.*

4. Remarquer la vigueur pittoresque du vocabulaire d'Harpagon, et comme le personnage est nettement campé dès ses premières paroles.

5. *Volable* est de l'invention de Molière : le mot est comique.

HARPAGON. — Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards[1], qui prennent garde à ce qu'on fait ? *(Bas, à part.)* Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. *(Haut.)* Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché[2] ?

LA FLÈCHE. — Vous avez de l'argent caché ?

HARPAGON. — Non, coquin, je ne dis pas cela. *(Bas.)* J'enrage. *(Haut.)* Je demande si, malicieusement, tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE. — Hé ! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose[3] ?

HARPAGON, *levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.* — Tu fais le raisonneur ! Je te baillerai[4] de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE. — Hé bien ! je sors.

HARPAGON. — Attends : ne m'emportes-tu rien ?

LA FLÈCHE. — Que vous emporterais-je ?

HARPAGON. — Tiens, viens çà[5] que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE. — Les voilà.

HARPAGON. — Les autres.

LA FLÈCHE. — Les autres[6] ?

HARPAGON. — Oui.

LA FLÈCHE. — Les voilà.

HARPAGON, *montrant les hauts-de-chausses[7] de La Flèche.* — N'as-tu rien mis ici-dedans ?

LA FLÈCHE. — Voyez vous-même.

HARPAGON, *tâtant le bas des chausses de La Flèche.* — Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe ; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un[8].

1. *Mouchards* vient du mot *mouche*, qu'on retrouve dès le 15e siècle au sens *d'espion*. On disait aussi *moucher* pour *espionner*.

2. Il trahit son secret malgré lui, telle est l'obsession de sa pensée.

3. N'est-ce pas là l'observation que l'on peut faire à tout avare, inutile quand il n'est pas nefaste ?

4. Pour *bailler* = *donner*. Cf. p. 178, n. 3.

5. *Ça* (de *ecce hac*, *voilà par ici*), est primitivement un adverbe de lieu, employé familièrement au sens de *ici*.

6. Cette plaisanterie, un peu grosse, est reprise de Plaute. On l'a fort critiquée, oubliant à tort que Molière fait du théâtre et cherche le rire. Et puis, Harpagon, hanté par la crainte d'être volé, ne voit-il pas partout des mains menaçantes et sans nombre ?

7. *Hauts-de-chausses*, cf. p. 81, n. 4.

8. *Quelqu'un*, entendez *un de ceux qui ont inventé ces hauts-de-chausses.*

LA FLÈCHE, *à part.* — Ah ! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint ! et que j'aurais de joie à le voler !

HARPAGON. — Euh ?

LA FLÈCHE. — Quoi ?

HARPAGON. — Qu'est-ce que tu parles de voler ?

LA FLÈCHE. — Je vous dis que vous fouilliez bien partout pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON. — C'est ce que je veux faire.

(Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.)

LA FLÈCHE, *à part.* — La peste soit de l'avarice et des avaricieux[1] !

HARPAGON. — Comment ? Que dis-tu ?

LA FLÈCHE. — Ce que je dis ?

HARPAGON. — Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

LA FLÈCHE. — Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON. — De qui veux-tu parler ?

LA FLÈCHE. — Des avaricieux.

HARPAGON. — Et qui sont-ils, ces avaricieux ?

LA FLÈCHE. — Des vilains[2] et des ladres[3].

HARPAGON. — Mais qui est-ce que tu entends par là ?

LA FLÈCHE. — De quoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON. — Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE. — Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous[4] ?

HARPAGON. — Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quant tu dis cela.

LA FLÈCHE. — Je parle... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON. — Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette[5].

LE FLÈCHE. — M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON. — Non : mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE. — Je ne nomme personne.

1. *Avaricieux* a le même sens qu'*avare* ; mais il est plus populaire, plus injurieux.

2. *Vilain* a signifie d'abord *paysan*, *roturier* (*villanus*, de *villa*, la ferme) ; puis il a pris, comme adjectif et comme nom, le sens d'*avare*.

3. *Ladre* veut dire primitivement *lépreux*. C'est le nom vulgaire du *Lazare* de l'Evangile. Le mot a pris le sens d'*excessivement avare*.

4. Voilà un des effets du vice : les valets mêmes raillent le maître.

5. La *barrette*, sorte de *béret* ou de bonnet de paysan. *Parler à la barrette*, c'est faire tomber le béret, au moyen de soufflets.

HARPAGON. — Je te rosserai si tu parles.
LA FLÈCHE. — Qui se sent morveux, qu'il se mouche[1].
HARPAGON. — Te tairas-tu ?
LA FLÈCHE. — Oui, malgré moi.
HARPAGON. — Ha ! Ha !
LA FLÈCHE, *montrant à Harpagon une poche de son justaucorps.* — Tenez, voilà encore une poche : êtes-vous satisfait ?
HARPAGON. — Allons, rends-le-moi sans te fouiller[2].
LA FLÈCHE. — Quoi ?
HARPAGON. — Ce que tu m'as pris.
LA FLÈCHE. — Je ne vous ai rien pris du tout.
HARPAGON. — Assurément ?
LA FLÈCHE. — Assurément.
HARPAGON. — Adieu. Va-t'en à tous les diables !
LA FLÈCHE, *à part.* — Me voilà fort bien congédié.
HARPAGON. — Je te le[3] mets sur ta conscience, au moins.

SCÈNE IV

HARPAGON, *seul.*

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort ; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là[4]. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent ; et bienheureux qui a tout son fait[5] bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense ! On n'est pas peu embarrassé à inventer[6], dans toute une maison, une cache[7] fidèle ; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs, et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

Grand dîner chez l'Avare

[Harpagon est dans la cruelle nécessité de donner un dîner. Il a convoqué, à cet effet, toute sa domesticité et son intendant,

1. Voilà un de ces proverbes populaires, fort naturel dans la bouche d'un valet. Molière aime les mots expressifs.
2. *Sans te fouiller* = *sans que je te fouille.* RÈGLE : *La fortune vient en dormant*, cf. p. 52, n. 4.
3. *Le*, au neutre = *la chose volée.*
4. L'acteur Béjart, qui jouait le rôle de La Flèche, était boiteux. D'où ce trait bien accommodé.
5. *Son fait*, c.-à-d. *son avoir.*
6. *Inventer* a ici son sens étymologique de *trouver* (*invenire*).
7. *Cache*, mot vieilli et familier pour *cachette.*

Photo Bert.

FIG. 21. — **Harpagon (M. Dullin).**
(Théâtre du Vieux-Colombier.)

Molière, qui jouait le rôle de l'Avare, portait un « manteau, chausses et pourpoint » de couleur noire. Rien de luxueux certes. Remarquer la figure froide, les yeux soupçonneux, les mains crochues du personnage.

Valère. Ce dernier flatte la manie d'Harpagon, dont il veut épouser la fille.]

ACTE III

SCÈNE I

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE, *tenant un balai;* MAITRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE

HARPAGON. — Allons, venez çà[1] tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets[2] au soin de nettoyer partout; et surtout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue[3], pendant le souper, au gouvernement des bouteilles, et, s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous et le[4] rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES, *à part.* — Châtiment politique[5].

HARPAGON, *à dame Claude.* — Allez. Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de ces impertinents[6] de laquais, qui viennent provoquer les gens et les faire aviser[7] de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez[8] de porter[9] toujours beaucoup d'eau.

MAÎTRE JACQUES, *à part.* — Oui, le vin pur monte à la tête[10].

1. *Çà*, cf. p. 190, n. 5.

2. *Commets* = *prépose* (*committo*).

3. *Constitue*, même sens que *commets* (*constituo*). Le mot est un peu plus solennel et va fort bien avec *gouvernement*.

4. *Le*, c.-à-d. *cela*, le prix des choses cassées. On voit que Harpagon sait prévoir.

5. *Politique*, c.-à-d. *adroitement ménagé*, dans l'intérêt de celui qui châtie.

6. *Impertinent* = *qui n'agit pas à propos* (*in-pertinens*).

7. *Aviser* pour *s'aviser*. RÈGLE : *Au 17e siècle, on supprime volontiers le pronom réfléchi devant un verbe pronominal à l'infinitif précédé d'un autre verbe.* Cf. CORNEILLE, *Cid*, v. 1720 :

Veux-tu que de sa mort je t'écoute [vanter
(et non pas : *te vanter.*)

8. *Vous ressouvenez*, pour *ressouvenez-vous*. RÈGLE : *Lorsque plusieurs impératifs se suivent, le pronom complément du dernier peut, au 17e siècle, se placer avant cet impératif :*

Va, cours, vole et nous venge (CORN.)

9. *Porter* = *apporter*.

10. Maître Jacques raille. Qui, d'ailleurs, dans la maison, ne se moque d'Harpagon ?

LA MERLUCHE. — Quitterons-nous nos siquenilles[1], Monsieur ?

HARPAGON. — Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE. — Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE. — Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler[2].....

HARPAGON, *à la Merluche.* — Paix : rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (*A Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*) Et vous tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.....

HARPAGON. — Valère, aide-moi à ceci. Ho çà[3], maître Jacques, je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES. — Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON. — C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES. — Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON. — Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES. — Attendez donc, s'il vous plaît.

(*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.*)

HARPAGON. — Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

MAÎTRE JACQUES. — Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON. — Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES, *à part.* — Grande merveille[4] !

HARPAGON. — Dis-moi un peu : nous feras-tu bonne chère ?

MAÎTRE JACQUES. — Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON. — Que diable, toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : « De l'argent, de l'argent, de l'argent. » Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche : « De

1. *Siquenilles* pour *souquenilles* : c'est le bourgeron de toile mis sur les habits pour les conserver propres.

2. *Révérence parler*, cf. p. 167, n. 2. Les gens du peuple disent volontiers encore *sauf votre respect* quand ils risquent quelque expression un peu malséante.

3. *Ho çà* est une variante de *or çà*.

4. Un *dîner* doit être en effet chose rare dans la maison d'Harpagon.

l'argent ! » Toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet[1], de l'argent !

VALÈRE. — Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant ; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES. — Bonne chère avec peu d'argent !

VALÈRE. — Oui.

MAÎTRE JACQUES, *à Valère.* — Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier ; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton[2].

HARPAGON. — Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

MAÎTRE JACQUES. — Voilà Monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON. — Haye ! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES. — Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON. — Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE. — Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES. — Hé bien ! il faudra quatre grands potages[3] et cinq assiettes[4]... Potages... Entrées...

HARPAGON. — Que diable ! voilà pour traiter[5] une ville entière.

MAÎTRE JACQUES. — Rôt...

HARPAGON, *mettant la main sur la bouche de maître Jacques.* — Ah ! traître, tu manges tout mon bien[6].

MAÎTRE JACQUES. — Entremets...

HARPAGON, *mettant encore sa main sur la bouche de maître Jacques.* — Encore ?

VALÈRE, *à maître Jacques.* — Est-ce que vous avez envie de faire crever[7] tout le monde ? et Monsieur a-t-il invité des

1. *L'épée de chevet* est l'épée qu'on a placée pour la nuit, près de son lit, en cas d'attaque. D'où le sens figuré de *objet* (et aussi *raison*) *qu'on a toujours à sa disposition.*

2. *Factoton*, pour *factotum*, c.-à-d. *homme à tout faire* (du latin *fac totum*).

3. Le *potage* ne se bornait pas alors à ce qui est notre *soupe* : on appliquait ce mot à des plats de viande, tels que *potage de canards aux navets.*

4. Les *assiettes* désignent nos *entrées.*

5. *Traiter* = *nourrir.*

6. Admirable mot comique : la simple énumération de mets un peu fins semble ruiner Harpagon, qui ne s'en imagine que le prix.

7. *Faire crever* = *faire éclater.*

gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé[1], et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON. — Il a raison.

VALÈRE. — Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes[2] ; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne ; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger*[3].

HARPAGON. — Ah ! que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence[4] que j'aie entendue de ma vie : *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VALÈRE. — Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON, *à maître Jacques.* — Oui. Entends-tu ? *(A Valère.)* Qui est le grand homme qui a dit cela ?

VALÈRE. — Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON. — Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE. — Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire ; je règlerai tout cela comme il faut.

HARPAGON. — Fais donc.

MAITRE JACQUES. — Tant mieux ! j'en aurai moins de peine.

HARPAGON, *à Valère.* — Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord ; quelque bon haricot[5] bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE. — Reposez-vous sur moi.

HARPAGON. — Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

1. Les *préceptes de la santé*, c.-à-d. les *livres d'hygiène.*

2. *Viandes* a simplement le sens de plats. (Du bas latin *vivenda*, *aliments.*)

3. Vieil adage déjà attribué à Socrate.

4. *Sentence* = *maxime* (du latin *sententia*).

5. *Haricot* (mot d'origine inconnue) a le sens de *ragoût de mouton*. Le nom désignait la *viande* et il semble que le sens ait passé à la *fève* qui accompagne ordinairement le ragoût. On dit encore un *haricot de mouton.*

MAITRE JACQUES. — Attendez ; ceci s'adresse au cocher. *(Maître Jacques remet sa casaque.)* Vous dites...

HARPAGON. — Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire[1]...

MAITRE JACQUES. — Vos chevaux, Monsieur ? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière[2], les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait fort mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées[3] ou des fantômes, des façons[4] de chevaux.

HARPAGON. — Les voilà bien malades ! Ils ne font rien[5].

MAITRE JACQUES. — Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de[6] travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués. Car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il[7] me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche ; et c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain[8].

HARPAGON. — Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

MAITRE JACQUES. — Non, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferai conscience[9] de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils[10] ne peuvent pas se traîner eux-mêmes ?

VALÈRE. — Monsieur, j'obligerai[11] le voisin le Picard à se charger de les conduire ; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper[12].

1. Les principales foires du temps, à Paris, étaient la foire Saint-Laurent et la foire Saint-Germain.

2. *Etre sur la litière* se dit d'un cheval fatigué, qui se couche sur sa *litière*. Maître Jacques fait ainsi un jeu de mots.

3. *Idées* (au sens grec) est synonyme de *fantômes*.

4. *Façons* = *apparences*.

5. La dureté d'Harpagon s'étend jusqu'aux bêtes !

6. Après le verbe il *vaut mieux*, Molière emploie la préposition *de* à plusieurs reprises.

7. *Qu'il :* entendez *telle* (tendresse) *qu'il me semble*.

8. *De son prochain*. Le trait est à la fois bouffon et touchant. Nous savons gré à Maître Jacques d'être un ami des bêtes.

9. *Conscience* = *cas de conscience, scrupule*.

10. *Que* est encore employé populairement, comme plus haut. Ici il signifie *alors que*. RÈGLE : *Retourné* qu'*il fut au logis*, p. 95, n. 3.

11. *J'obligerai* = *j'engagerai*.

12. *Souper*, c'est prendre le repas du soir, où l'on mange la *soupe*. A midi, on *dîne*. Nous avons changé tout cela depuis qu'on *soupe* la nuit.

MAITRE JACQUES. — Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

Désespoir d'Harpagon volé

[A force d'épier Harpagon, La Flèche a trouvé dans le jardin la place où était cachée la fameuse cassette. A peine a-t-il dérobé le trésor qu'on entend les cris du vieillard.]

ACTE IV

SCÈNE VII

HARPAGON *(Il crie au voleur dès le jardin et vient sans chapeau.)*

Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste ciel ! je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge : on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. *(A lui-même, se prenant par le bras.)* Rends-moi mon argent, coquin... Ah ! c'est moi ! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent ! mon pauvre argent ! mon cher ami ! on m'a privé de toi ; et, puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support[1], ma consolation, ma joie : tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre[2]. C'en est fait ; je n'en puis plus ; je me meurs ; je suis mort ; je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ! que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question[3] à toute ma maison ; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés[4] ! Je ne jette mes regards

1. *Mon support = ce qui me soutient.*
2. Parole profonde et navrante, où toute l'âme d'un avare est exprimée.
3. *Question = torture.*
4. Il s'adresse aux spectateurs de la salle. Il suffit de voir jouer la pièce pour constater l'effet comique d'un tel procédé.

Photo Bert.

Fig. 22. — Harpagon volé (M. Dullin) (p. 198).

(Théâtre du Vieux-Colombier.)

Le geste et surtout la physionomie de l'acteur expriment admirablement la douleur d'Harpagon. Il crie, il est fou. En une telle attitude, n'est-il pas vraiment effrayant et tragique ?

sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh! de quoi est-ce qu'on parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts[1], des juges, des gênes[2], des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et, si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après[3].

[Harpagon fait appeler le commissaire et voudrait qu'on pendît tout le monde pour recouvrer sa cassette. On finit par la lui rendre. Dans sa joie il consent à marier son fils et sa fille selon leur cœur. Mais tant d'émotions n'arrivent pas à le corriger : sa dernière parole est encore pour son argent.]

1. *Les archers* sont nos *sergents de ville*, placés sous les ordres des prévôts qui président aux arrestations. Les *commissaires* sont chargés des enquêtes.

2. *Gênes* = *instruments de torture* (les verges, la roue, le chevalet, etc.) La torture a été pratiquée en France jusque vers la fin du 18e siècle. En hébreu, le mot *géhenne* désigne le lieu des supplices, l'enfer.

3. * Relisez ce morceau (imité de Plaute) et voyez comment Molière mêle à des cris en somme pitoyables des traits destinés, par leur exagération même, à provoquer le rire.

TARTUFFE OU L'IMPOSTEUR

Comédie en cinq actes et en vers (1664-1669)

L'œuvre expliquée

Voici une des plus fortes comédies de Molière, celle qui lui suscita le plus de difficultés et d'ennemis. Comme la pièce mettait en scène un faux dévot, l'auteur fut accusé d'avoir attaqué la vraie dévotion et la religion même. Les trois premiers actes du *Tartuffe* furent représentés à Versailles le 12 mai 1664. Le roi en interdit la représentation publique. L'auteur multiplia ses démarches, lut ou joua sa pièce devant des particuliers. La première représentation publique de la pièce complète, en cinq actes, fut donnée à Paris le 5 août 1667, sous le nom de *l'Imposteur*. Interdite aussitôt, elle ne parut définitivement au théâtre que le 5 février 1669.

Analyse et Extraits[1]

[Orgon est un riche bourgeois dont la maison était heureuse, avant qu'il eût recueilli chez lui un faux dévot, Tartuffe, qu'il prend pour un saint homme et qui est en réalité un malhonnête intrigant. Depuis lors la famille d'Orgon est divisée en deux camps, adversaires et partisans de Tartuffe. En vérité l'hypocrite n'a pour défenseurs que le naïf Orgon, et sa mère, Madame Pernelle, dont on va voir l'humeur acariâtre. L'on remarquera l'admirable verve avec laquelle, dès la première scène, Molière *expose* toute la situation et dessine les caractères de tous les personnages.]

La scène est à Paris dans la maison d'Orgon.

1. Les principaux personnages de la pièce sont :

MADAME PERNELLE, mère d'Orgon ;
ORGON, mari d'Emire ;
ELMIRE, seconde femme d'Orgon ;
DAMIS, fils d'Orgon ;
MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère ;
VALÈRE, amant de Mariane ;
CLÉANTE, beau-frère d'Orgon ;
TARTUFFE, faux dévot ;
DORINE, suivante de Mariane.

Photo Walery.

FIG. 23. — Madame Pernelle dit leur fait à ses enfants.

(Odéon.) TARTUFFE.
Acte Ier, Scène I

Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.
(p. 167).

La colère de Madame Pernelle est à son comble. Elle va, après un dernier trait désagréable, quitter la place. Son bras est menaçant. Le décor du Ier acte, à l'Odéon, représente *un jardin*. C'est une mise en scène qui n'est pas de Molière.

Les leçons de Madame Pernelle

ACTE I

SCÈNE I

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, FLIPOTE[1]

MADAME PERNELLE

Allons, Flipote, allons; que d'eux je me délivre.

ELMIRE

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE

Laissez, ma bru, laissez ; ne venez pas plus loin.
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin[2].

ELMIRE

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte. 5
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite ?

MADAME PERNELLE

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci[3],
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons[4] j'y suis contrariée ; 10
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud[5].

DORINE

Si...

MADAME PERNELLE

Vous êtes, ma mie[6], une fille suivante

1. Flipote est la servante de Mme Pernelle.
2. * Comparer l'entrée d'Alceste dans *le Misanthrope*.
3. *Ménage* a le sens de *manière de conduire une maison*.
4. En effet, c'est une sermonneuse.
5. *Pétaud* ou *Pétaut* signifiant *mendiant*, le roi Pétaut est le chef de la corporation des mendiants, où l'obéissance ne règne guère : c'est une *pétaudière*. L'origine, d'ailleurs, de cette locution proverbiale demeure incertaine.
6. *Ma mie* ou *mamie ;* cf. p. 140, n. 1.

Un peu trop forte en gueule[1], et fort impertinente ;
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis. 15

DAMIS

Mais...

MADAME PERNELLE

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils ;
C'est moi qui vous le dis, qui suis[2] votre grand'mère ;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment. 20

MARIANE

Je crois...

MADAME PERNELLE

Mon Dieu ! sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette !
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort[3],
Et vous menez sous chape[4] un train que je hais fort.

ELMIRE

Mais, ma mère...

MADAME PERNELLE

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise, 25
Votre conduite, en tout, est tout à fait[5] mauvaise ;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux[6].
Vous êtes dépensière ; et cet état[7] me blesse,
Que[8] vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse. 30
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement[9].

CLÉANTE

Mais, Madame, après tout...

1. Mme Pernelle a volontiers l'expression populaire.

2. *Qui suis = moi qui suis.* RÈGLE : *Les constructions surchargées de* que *et de* qui *étaient très fréquentes au 17e siècle.* Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 406.

3. Mme Pernelle use des locutions proverbiales, qui sont chères au peuple.

4. *Chape* a le même sens que *cape*. La *chape* est un manteau sous lequel on se cache.

5. Pas de ménagements : *en tout, tout à fait.*

6. Damis et Mariane sont les enfants de la première femme d'Orgon. Il est assez malhonnête, de la part de Mme Pernelle, de rappeler ainsi la défunte devant la nouvelle femme.

7. *Etat* a le sens de *tenue.*

8. *Que* a le sens de *à savoir que.* C'est une construction latine.

9. *Ajustement.* Entendez *parure.*

MADAME PERNELLE

Pour vous, Monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime, et vous révère[1] ;
Mais enfin, si j'étais de[2] mon fils, son époux, 35
Je vous prierais bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre[3].
Je vous parle un peu franc ; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur. 40

DAMIS

Votre Monsieur Tartuffe est bien heureux, sans doute[4]...

MADAME PERNELLE

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute ;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique[5] 45
Vienne usurper céans[6] un pouvoir tyrannique ;
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir ?

DORINE

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes ; 50
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.

1. Le vers est dit sur un ton aigre-doux. Le *mais* qui suit est plein de menaces.

2. *Si j'étais de* = *si j'étais à la place de.* Molière dit aussi *si j'étais que de vous.* Ce sont des locutions familières.

3. Aux yeux de Mme Pernelle, comme d'ailleurs à ceux d'Orgon, Cléante n'a pas assez de respect de la religion : c'est un *libertin* ou, comme nous disons, un *libre-penseur.* — Pour la place de *se :* Règle : *Il se faut entr'aider*, cf. p. 34, n. 4.

4. Damis, qui est jeune, parle avec autant d'imprudence que de rancune.

5. *Cagot* est un terme plus injurieux encore que *bigot* pour désigner un homme d'une dévotion exagérée et mal comprise. L'origine du mot *cagot* est obscure. Il semble venir du béarnais *cagot* = *lépreux, paria.* Il y avait jadis, au pied des Pyrénées, des malheureux qui vivaient sans pouvoir se mêler aux autres habitants. On les appelait *cagots.* La locution *un cagot de critique* équivaut à un *critique cagot*, comme La Fontaine dit *un saint homme de chat.*

6. *Céans* = *ici dedans* (du latin *ecce intus*). Le mot a vieilli ; il était fort usité au 17e siècle.

C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire
Et mon fils à l'aimer vous devrait tous induire[1].

DAMIS

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père, ni rien, 55
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien :
Je trahirais mon cœur de parler[2] d'autre sorte.
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte ;
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat[3],
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat[4]. 60

DORINE

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise[5] ;
Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avait pas de souliers
Et dont l'habit entier valait bien six deniers[6],
En vienne jusque-là que de se méconnaître[7], 65
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE

Hé ! merci[8] de ma vie ! il en irait bien mieux
Si tout se gouvernait par ses ordres pieux.

DORINE

Il passe pour un saint dans votre fantaisie[9] :
Tout son fait[10], croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie. 70

MADAME PERNELLE

Voyez la langue !

DORINE

A lui, non plus qu'à son Laurent[11],
Je ne me fierais, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être ;

1. *Induire* (latin *inducere*) = *amener à.*
2. *De parler* a le sens de *si je parlais.*
3. *Pied-plat*, cf. p. 127, n. 5.
4. Un *éclat* est une *manifestation violente.*
5. *S'impatroniser*, c'est *s'installer en patron.* Le mot est évidemment populaire.
6. *Six deniers* = *la moitié d'un sou.*
7. *Se méconnaître*, c'est *se mal connaître, se faire des illusions sur sa valeur.*
8. *Merci* (du latin *mercedem*) a initialement le sens de *grâce.* La locution *Dieu merci* signifie *par la grâce de Dieu. Merci de ma vie* est une formule populaire qui signifie *que Dieu prenne ma vie en grâce.*
9. *Fantaisie* = *imagination.*
10. *Tout son fait* = *toute sa manière d'agir.*
11. Laurent, c'est le valet ou plutôt le complice de Tartuffe.

Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal[1] et ne le rebutez 75
Qu'à cause qu'il[2] vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE

Oui ; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante[3] céans ? 80
En quoi blesse le ciel une visite honnête[4],
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?...
(Montrant Elmire.)
Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE

Taisez-vous et songez aux choses que vous dites. 85
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites :
Tout ce fracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage. 90
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien ;
Mais enfin, on en parle ; et cela n'est pas bien.

CLÉANTE

Hé ! voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause ?
Ce serait dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis, 95
Il fallait renoncer à ses meilleurs amis.
Et, quand même on pourrait se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard ; 100
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence
Et laissons aux causeurs une pleine licence[5]...

MADAME PERNELLE

Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage 145

1. *Voulez mal = voulez du mal.* Cette suppression de l'article partitif, comme d'ailleurs de l'article en général, était fréquente au 17e siècle. RÈGLE : *Faire leçon*, p. 49, n. 4.
2. *A cause que = parce que.*
3. *Hanter*, c'est *aller fréquemment en un lieu.*
4. Inversion pour *en quoi une visite honnête blesse-t-elle le ciel ?* L'ancienne langue, à l'imitation du latin, avait plus de liberté pour l'inversion. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 464.
5. Voilà les paroles et le ton d'un sage.

Qu'en recueillant chez soi[1] ce dévot personnage ;
Que le ciel au besoin l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre. 150
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit[2] toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles ;
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles[3].
Bien souvent le prochain en a sa bonne part, 155
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin les gens sensés ont leurs[4] têtes troublées
De la confusion de telles assemblées :
Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
Et, comme l'autre jour un docteur[5] dit fort bien, 160
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune[6] ;
Et pour conter l'histoire où ce point[7] l'engagea[8]....

(Montrant Cléante.)

Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà !
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire, 165

(A Elmire.)

Et sans... Adieu, ma bru ; je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats de moitié[9],
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.

(Donnant un soufflet à Flipote.)

Allons, vous, vous rêvez, et bayez aux corneilles[10].
Jour de Dieu ! je saurai vous frotter les oreilles. 170
Marchons, gaupe[11], marchons.....

1. Pour cet emploi de *soi*, cf. Règle : *Gnathon ne vit que pour soi*, p. 182, n. 2.
2. *Le malin esprit*, c'est le *diable*.
3. *Fariboles*. Ce mot, dont l'étymologie est inconnue, signifie *niaiseries vaines*.
4. Ce *leurs* serait aujourd'hui remplacé par *les*.
5. C'est un prédicateur.
6. Mme Pernelle, un peu bornée, confond Babel et Babylone, et donne une étymologie singulière de ce dernier nom. Le calembour est d'autant plus comique que Mme Pernelle semble ne pas rire.
7. Un *point* est une partie d'un sermon.
8. Mme Pernelle est un peu bavarde, et toujours prête à rappeler des histoires.
9. *J'en rabats de moitié* est une locution proverbiale pour dire *je retire la moitié de mon estime*.
10. *Bayer* (ne pas confondre avec *bailler*), c'est être *bouche béante*. *Bayer aux corneilles*, c'est regarder en l'air sottement, bouche *bée*, comme si on suivait un vol de corneilles.
11. *Gaupe* (origine inconnue) est un terme injurieux pour désigner une femme sans propreté. On voit que Mme Pernelle n'a pas la patience chrétienne, ni l'expression modérée.

L'adoration d'Orgon pour Tartuffe

[Après le départ de Mme Pernelle, la joyeuse Dorine explique à Cléante le culte d'Orgon pour Tartuffe. Et voici qu'Orgon entre.]

SCÈNE IV

ORGON, CLÉANTE, DORINE

ORGON

..... Ah ! mon frère, bonjour. 223

CLÉANTE

Je sortais, et j'ai joie[1] à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie[2]. 225

ORGON

(*A Cléante.*)
Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(*A Dorine.*)
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ? 229
Qu'est-ce qu'on fait céans ? Comme[3] est-ce qu'on s'y porte ?

DORINE

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON

Et Tartuffe[4] ?

DORINE

Tartuffe ? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille[5].

ORGON

Le pauvre homme !

1. *J'ai joie.* RÈGLE : *Faire leçon*, p. 49, n. 4.

2. Donc Orgon vient d'être deux jours absent. Il doit être impatient d'avoir des nouvelles des siens. Nous allons voir.

3. *Comme = comment.* RÈGLE : *Albin, comme est-il mort ?* p. 122, n. 2.

4. Dorine parle d'Elmire. Orgon ne songe qu'à Tartuffe : il n'aura que la même question à la bouche, avec la même exclamation de tendresse. C'est ici que la répétition est d'un effet de plus en plus comique.

5. Voilà bien le portrait de l'homme, épais et réjoui, malgré ses airs confits.

DORINE

Le soir, elle eut un grand dégoût, 235
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle[1] !

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Il soupa, lui tout seul, devant elle ;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis[2]. 240

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

La nuit se passa toute entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Pressé d'un sommeil agréable, 245
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain[3].

ORGON

Le pauvre homme !

DORINE

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée[4], 250
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON

Et Tartuffe ?

DORINE

Il reprit courage comme il faut ;

1. Evidemment Dorine prend un malin plaisir à insister sur la maladie de sa maîtresse.

2. Représentez-vous la scène : une malade qui ne peut ouvrir la bouche, tandis qu'en face d'elle dévore, sans gêne, le gourmand affamé.

3. Voilà un homme que les soucis et le travail ne préoccupent guère !

4. C'était le grand remède, à l'époque.

Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu Madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin[1]. 255

ORGON

Le pauvre homme[2] !

DORINE

Tous deux se portent bien enfin ;
Et je vais à Madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE V

ORGON, CLÉANTE

CLÉANTE

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous ;
Et, sans avoir dessein[3] de vous mettre en courroux, 260
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme[4] aujourd'hui
A[5] vous faire oublier toutes choses pour lui ;
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère, 265
Vous en veniez au point ?...

ORGON

Halte là, mon beau-frère[6] ;
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez ;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître, 270

1. Cette fois Dorine ne cache plus son ironie. Le couplet suivant est encore plus narquois. Mais les servantes de Molière, qui sont, au fond, toutes dévouées à leurs maîtres, ont pleine liberté de langage.

2. Cette exclamation, quatre fois reprise, doit être dite avec un ton de plus en plus convaincu et attendri.

3. *Avoir dessein*. Cf. RÈGLE : *Faire leçon*, p. 49, n. 4.

4. *Charme* signifiait primitivement (comme *carmen* en latin) *un philtre magique, une incantation*, et par suite *une influence mystérieusement puissante*. Sur l'affaiblissement du sens de ce mot, cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, p. 14.

5. *A* = *au point de*.

6. Ceci doit être dit d'un ton d'indignation. Cléante insulte l'idole d'Orgon.

Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
C'est un homme... qui... ha !... un homme... un homme, enfin[1].
Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien ; 275
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien ;
De toutes amitiés[2] il détache mon âme ;
Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela[3].

CLÉANTE

Les sentiments humains, mon frère, que voilà ! 280

Une servante gaillarde

[Orgon veut marier sa fille Mariane à Tartuffe. Or Mariane aime Valère : mais elle est timide, et son père est *coiffé* de Tartuffe. Heureusement la servante Dorine veille : c'est une brave et solide fille, pleine de bon sens, qui aime ses maîtres, et qui a flairé dans Tartuffe un abominable intrigant. Elle n'est certes ni réservée ni silencieuse, mais elle représente la saine et franche nature et elle assurera le triomphe des *honnêtes gens*.]

ACTE II

SCÈNE I

ORGON, MARIANE

ORGON

Mariane.

MARIANE

Mon père.

ORGON

Approchez, j'ai de quoi
Vous parler en secret.

1. L'admiration d'Orgon est aussi niaise que béate : il ne peut même pas définir les qualités de son cher Tartuffe et ne trouve que le même mot.

2. *Toutes amitiés.* RÈGLE : *Au 17e siècle et encore au 18e, l'article défini s'omettait souvent après* tous :

Et pour trancher ici *tous* propos superflus.
(MOLIÈRE.)

3. Il fait claquer l'ongle de son pouce contre sa mâchoire supe-

MARIANE, *à Orgon qui regarde dans un cabinet.*

Que cherchez-vous ?

ORGON

Je voi[1]
Si quelqu'un n'est point là qui pourrait nous entendre ;
Car ce petit endroit est propre pour surprendre. 430
Or sus[2], nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère[3].

MARIANE

Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON

C'est fort bien dit, ma fille ; et, pour le mériter, 435
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe, notre hôte[4] ?

MARIANE

Qui, moi ?

ORGON

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE

Hélas ! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez. 440

SCÈNE II

ORGON, MARIANE

DORINE, *entre doucement et se tient derrière Orgon, sans être vue.*

ORGON

C'est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,

rieure. — Orgon n'a pas compris que Tartuffe voulait le *détacher* de toutes les affections pour s'assurer à lui-même la fortune de la maison.

1. *Je voi.* Cf. RÈGLE de **oi**, p. 46, n. 2.

2. *Or sus* a simplement le sens d'un *allons* encourageant.

3. On voit là qu'au fond Orgon est un bon homme, dont les vrais sentiments sont comme paralysés par le *charme* de Tartuffe.

4. Orgon n'a pas tardé à parler de son cher Tartuffe.

Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous serait doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Eh ? *(Mariane se recule avec surprise.)*

MARIANE

Eh ?

ORGON

Qu'est-ce ?

MARIANE

Plaît-il ?

ORGON

Quoi ?

MARIANE

Me suis-je méprise ? 445

ORGON

Comment ?

MARIANE

Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur[1], et qu'il me serait doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux ?

ORGON

Tartuffe ?

MARIANE

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture ? 450

ORGON

Mais je veux que cela soit une vérité ;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté[2].

MARIANE

Quoi ! vous voulez, mon père ?...

ORGON

Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela. 455

1. RÈGLE : *Les constructions surchargées de* que *et de* qui *étaient très fréquentes au 17e siècle :* « C'est vous qu'on m'a dit qui viviez. » (MOL.). (Cf. CROUZET., *Gr. Fr.*, § 406.)

2. Quel changement de ton ! Orgon n'admet pas de discussion, quand il s'agit de son Tartuffe.

(*Apercevant Dorine.*)

Et comme sur vos vœux je[1]... Que faites-vous là ?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Ma mie[2], à[3] nous venir écouter de la sorte.

DORINE

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard[4] ; 460
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON

Quoi donc ! la chose est-elle incroyable ?

DORINE

A tel point
Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON

Je sais bien le moyen de vous le faire croire. 465

DORINE

Oui ! oui ! vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE

Chansons[5] !

ORGON

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu[6].

DORINE

Allez, ne croyez point à Monsieur votre père[7] ;
Il raille.

ORGON

Je vous dis...

1. La scène deviendrait pénible, et Dorine ramène le ton de la comédie.
2. *Ma mie.* Cf. p. 140, n. 1.
3. *A = pour.* Règle : *A quelle utilité ?* Cf. p. 50, n. 1.
4. Ces deux vers signifient : « Le bruit qui court est-il fondé sur quelque soupçon ? ou n'est-ce qu'un propos hasardé ? »
5. *Chansons.* On dit des *chansons* pour des *bagatelles.* Même sens dans l'*exclamatif.*
6. Sur la suppression de l'article, cf. la Règle : *Faire leçon*, p. 49, n. 4.
7. *Croire à* est un souvenir de la construction latine *credere* avec le datif.

DORINE

Non, vous avez beau faire, 470
On ne vous croira point.

ORGON

A la fin mon courroux...

DORINE

Hé bien ! on vous croit donc ; et c'est tant pis pour vous.
Quoi ! se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir...

ORGON

Ecoutez ; 475
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point ; je vous le dis, ma mie.

DORINE

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot ?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot : 480
Il a d'autres emplois auquel il faut qu'il pense.
Et puis, que vous apporte une telle alliance ?
A quel sujet [1] aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux ?...

ORGON

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par là [2] qu'il faut qu'on le révère. 485
Sa misère est sans doute une honnête misère ;
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever.
Puisque enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles [3],
Et sa puissante attache [4] aux choses éternelles..... 490

DORINE

Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt. 543

(*Elle l'interrompt toujours au moment qu'il se retourne pour parler à sa fille*).

1. *A quel sujet ? = pour quelle raison ?* Cf. RÈGLE : *A quelle utilité ?* p. 50, n. 1.

2. *Par la = à cause de cela.* RÈGLE : *Au 17e siècle,* par *a plus souvent qu'aujourd'hui le sens causal et remplace* à cause de *ou* pour : « Ce siège fut difficile... par le grand nombre d'hommes qui défendait la place ». (LA ROCHEFOUCAULD, *Mémoires*, II, 97.)

3. Les choses *temporelles* sont les biens de *la terre*, qu'on oppose aux choses *spirituelles*.

4. *Attache = attachement.*

5. *Au moment que = au moment où.* RÈGLE : *A l'heure* que *je parle*, p. 77, n. 1.

Photo Walery.

Orgon apostrophant Dorine (p. 214).

(Odéon. TARTUFFE. Acte II, Scène II.)

ORGON. Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point ; je vous le dis, ma mie.
(p. 476)

Dorine nargue joyeusement Orgon ; celui-ci commence à s'impatienter. Marianne assiste, un peu inquiète et silencieuse, à la querelle.

Le décor représente (cf. la précédente photographie) le *grand Salon* de la maison d'Orgon : on en voit aisément le luxe confortable.

ORGON

C'est prendre trop de soin ; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE

Si l'on ne vous aimait...

ORGON

Je ne veux pas qu'on m'aime. 545

DORINE

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-même.

ORGON

Ah !

DORINE

Votre honneur m'est cher et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards[1] d'un chacun[2] vous alliez vous offrir.

ORGON

Vous ne vous tairez point !

DORINE

C'est une conscience[3]
Que de vous laisser faire une telle alliance. 550

ORGON

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés ?...

DORINE

Ah ! vous êtes dévot, et vous vous emportez[4] ?

ORGON

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et tout résolument je veux que tu te taises.

DORINE

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins. 555

ORGON

Pense, si tu le veux ; mais applique tes soins

1. *Brocarts* = *railleries.*
2. *Un chacun* (*unusquisque*), dont l'usage se restreignait au 17e siècle, est encore employé populairement.
3. *Une conscience* = *un cas de conscience.*
4. Excellente plaisanterie, qui calme du coup l'irritation (assez légitime) d'Orgon.

(*A sa fille*).

A ne m'en[1] point parler, ou... Suffit... Comme sage[2],
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE, *à part.*

J'enrage
De ne pouvoir parler.

(*Elle se tait lorsqu'il tourne la tête*).

ORGON

Sans être damoiseau[3],
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE

Oui, c'est un beau museau. 560

ORGON

Que, quand tu n'aurais même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...

(*Il se tourne devant elle et la regarde les bras croisés*).

DORINE

La voilà bien lotie !.....

ORGON, *à Dorine.*

Donc, de ce que je dis on ne fera nul cas ? 567

DORINE

De quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous parle pas.

ORGON

Qu'est-ce que tu fais donc ?

DORINE

Je me parle à moi-même.

ORGON, *à part*

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême, 570
Il faut que je lui donne un revers[4] de ma main.

(*Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine ; et, à chaque mot qu'il dit à sa fille, il se tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite sans parler.*)

1. *En* = *de ce que tu penses.*

2. *Comme sage* = *en homme sage que je suis.*

3. On appelait *damoiseau*, au moyen âge, un jeune gentilhomme qui n'était pas encore reçu chevalier. Le mot a pris le sens de *jeune galant, empressé auprès des dames.*

4. Un *revers* est un soufflet donné avec le dos de la main.

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...
Croire que le mari... que j'ai su vous élire[1]...
(*A Dorine*).
Que ne te parles-tu ?

DORINE

Je n'ai rien à me dire.

ORGON

Encore un petit mot.

DORINE

Il ne me plaît pas, moi. 575

ORGON

Certes, je l'y guettais.

DORINE

Quelque sotte, ma foi[2] !...

ORGON

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer pour mon choix entière[3] déférence.

DORINE, *en s'enfuyant.*

Je me moquerais fort de prendre un tel époux.

ORGON (*Il veut lui donner un soufflet, et la manque.*)

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous, 580
Avec qui sans péché je ne saurais plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre ;
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir[4] un peu.

SCÈNE III

MARIANE, DORINE

DORINE

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole ? 585
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle[5] ?

1. *Elire* (*eligere*) = *choisir.*
2. *Quelque sotte* s.-ent. *s'y serait laissé prendre.*
3. Sur la suppression de l'article, cf. la RÈGLE : *Faire leçon*, p. 49, n. 4.
4. *Me rasseoir* = *me remettre.*
5. *Rôle* rime mal avec *parole.* Mais Molière n'hésite pas à faire rimer une voyelle longue avec une voyelle brève. Aussi bien ses vers sont-ils faits pour être *dits.*

Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé !

MARIANE

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse ?

DORINE

Ce qu'il faut pour parer une telle menace. 590

MARIANE

Quoi ?

DORINE

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui ;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui ;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire ;
Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant, 595
Il le peut épouser[1] sans nul empêchement[2].

[Orgon finit par s'apercevoir de la fourberie de Tartuffe et veut le mettre à la porte. Mais, dans un élan de tendresse imprudente, il a fait au faux dévot une donation de tous ses biens ; il lui a même remis certaine cassette renfermant des papiers compromettants et que Tartuffe s'empresse de remettre au Roi. Le trop naïf Orgon est sur le point d'être non seulement dépossédé de sa fortune et chassé de sa maison, mais arrêté comme criminel d'Etat. Le fourbe Tartuffe ose lui-même accompagner l'Exempt chargé de saisir Orgon. Mais, par un coup de théâtre qui ravit les spectateurs, c'est Tartuffe lui-même que l'Exempt appréhende. Le Roi a su les intrigues du traître et veut qu'il soit châtié (c'est pour Molière l'occasion de célébrer Louis XIV). La pièce, qui allait tourner au drame, finit en comédie par le mariage de Mariane avec son cher Valère.]

1. *Il le peut épouser*. Règle : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

2. On peut trouver que Dorine prêche la désobéissance : en vérité elle est toute dévouée à ses maîtres, et veut éviter un malheur que l'imprudence d'Orgon prépare.

* Comparer au rôle de Dorine celui de Nicole (*Bourgeois gentilhomme*) et celui de Martine (*Femmes Savantes*).

Photo Waléry.

Fig. 25. — Scène finale du Tartuffe.
V, vii, p. 218 (Odéon 1908).

L'Exempt a confondu Tartuffe. Le voilà la mine basse et dure ; Orgon est heureux et ne s'occupe plus de l'intrigant, que Dorine triomphante semble narguer sans pitié.

COMMENTAIRE DE L'ILLUSTRATION

TARTUFFE. *(Scène finale)*. Odéon 1908.

1° *Le décor*. — On sait la tentative faite par M. Antoine : il a joué *Tartuffe* en quatre décors. Après le jardin, le grand salon et le boudoir, voici le vestibule de la maison d'Orgon. C'est une vaste galerie, de ligne noble, et qui sent la *grande maison*. N'est-ce pas le signe de la fortune d'Orgon, dont la richesse tenta l'imposteur?

2° *Les costumes* sont aussi variés que typiques. Voici les servantes, avec la robe et le bonnet traditionnels; deux jeunes femmes élégantes, mais avec les nuances que l'âge réclame; la toilette sombre de Mme Pernelle annonce la vieille femme qui ne songe pas aux *fariboles*. Le soldat qui exécute se distingue facilement de l'Exempt qui est officier. Mais quelles différences delicates entre le costume soigné, mais sérieux, de Cléante, l'élégance discrète de Damis et la toilette plus somptueuse de Valère, qui songe à plaire dans la maison! Quant à Tartuffe, il porte l'étoffe austère qui convient à un faux dévot, sans épée ni grand collet. Mais il est bien mis en sa simplicité qui trahit des habitudes « confortables ». — L'habit, pourrait-on dire, contribue à faire le personnage.

3° *Les gestes et physionomies*. — Tous les personnages de la pièce sont ici rassemblés, plus complètement encore qu'au début de la pièce.

L'Exempt parle avec la hauteur un peu sèche de celui qui détient l'autorité.

Mme Pernelle, enfin eclairée sur les agissements de Tartuffe, s'est tendrement rapprochée de son petit-fils qu'elle morigéna sans pitié tout à l'heure.

Et tous considèrent le groupe heureux que forment Elmire, Marianne et son père; Orgon ne cache plus aux siens son affection première et tous ses regards ne sont plus pour Tartuffe.

Cléante observe avec quelque étonnement l'attitude de Tartuffe, dont la fourberie dépassa toute mesure.

Valère, heureux de son bonheur, et moins indulgent en sa jeunesse, sourit de la déconfiture du misérable.

Les servantes ont moins de pitié : Dorine lâcherait encore volontiers à l'hypocrite quelque pointe gaillarde.

Mais Tartuffe surtout intéresse. Il baisse certes la tête; il est vaincu, humilié; mais on sent, aux levres serrées, à la face contractée, que la rage gronde en lui et qu'il voudrait se venger. Son *âme scélérate* transparait sur ce visage qui n'a plus l'hypocrisie de la douceur.

Ce sont ainsi tous les caracteres qui apparaissent, mais c'est aussi toute la pièce qui est suggérée à nos yeux.

Celui qui a groupé un ensemble si harmonieux et réglé ces jeux de scène n'a-t-il pas traduit, avec sa vie si riche de nuances, la pensée complète de Molière? Et ne nous a-t-il pas donné à tous, grands et petits, une leçon d'*intelligence dramatique*? La photographie nous permet de méditer, longuement et dans tous ses détails, cette importante leçon.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Comédie-ballet en trois actes et en prose (1669)

Analyse et Extraits

[Cette comédie, où se mêlent le chant et la danse, est en vérité une farce bouffonne. L'on y voit les mésaventures d'un assez sot personnage, M. de Pourceaugnac, gentilhomme limousin. Celui-ci, qui se croit bien mis et séduisant, arrive de Limoges à Paris pour épouser Julie, fille du bourgeois Oronte. Mais Julie est aimée d'Éraste. Éraste, de concert avec le Napolitain Sbrigani, homme de ruses et d'intrigues, prépare au pauvre provincial une réception qui le dégoûtera à tout jamais de Paris.]

Arrivée de Monsieur de Pourceaugnac à Paris

ACTE I

SCÈNE II

ÉRASTE, SBRIGANI

SBRIGANI. — Monsieur, votre homme arrive. Je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche[1]; et, dans la cuisine, où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demi-heure, et je le sais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler : vous verrez de quel air la nature l'a dessinée, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut. Mais, pour son esprit, je vous avertis, par avance, qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une matière tout à fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux[2] qu'on lui présentera.

1. Le *coche* est la grande voiture commune, antérieure aux diligences.

2. *Panneaux*, au propre, *filets* pour prendre le gibier. D'où *pièges* au figuré.

ÉRASTE. — Nous dis-tu vrai ?

SBRIGANI. — Oui, si je me connais en gens.....

SCÈNE III

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC *se tourne du côté d'où il est venu, comme parlant à des gens qui le suivent*[1]. — Hé bien ! quoi ? Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? Au diantre[2] soit la sotte ville, et les sottes gens qui y sont ! Ne pouvoir faire un pas, sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire ! Eh ! messieurs les badauds, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille[3] un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI, *parlant aux mêmes personnes.* — Qu'est-ce que c'est, Messieurs ? Que veut dire cela ? A qui en avez-vous ? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes[4] étrangers qui arrivent ici ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI. — Quel procédé est le vôtre ? Et qu'avez-vous à rire ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Fort bien.

SBRIGANI. — Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi[5] ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui.

SBRIGANI. — Est-il autrement que les autres ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Suis-je tortu ou bossu ?

SBRIGANI. — Apprenez à connaître les gens.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'est bien dit.

SBRIGANI. — Monsieur est d'une mine à respecter[6].

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Cela est vrai[7].

SBRIGANI. — Personne de condition.

1. Le lieu de la scène est une place où aboutissent plusieurs rues.

2. *Au diantre = au diable.*

3. *Baille = donne.*

4. *Honnêtes* correspond à notre locution « comme il faut », pour désigner des personnes. Cf. p. 68, n. 10.

5. *En soi.* RÈGLE : *Gnathon ne vit que pour soi*, p. 182, n. 2.

6. *A respecter = à être respecté.* RÈGLE : *L'infinitif précédé d'une préposition s'emploiait à l'actif dans beaucoup de cas où nous mettons le passif :* « Ce n'était pas le roi qu'ils voyaient, mais son corps **prêt à porter** = (à être porté) en terre. » (VAUGELAS, *Quinte-Curce*, X, 5.)

7. Naturellement, M. de Pourceaugnac est aussi grotesque d'allure que de costume.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui, gentilhomme limosin[1].

SBRIGANI. — Homme d'esprit.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Qui a étudié en droit[2].

SBRIGANI. — Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Sans doute.

SBRIGANI. — Monsieur n'est point une personne à faire rire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Assurément.

SBRIGANI. — Et quiconque rira de lui aura affaire à moi.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani*. — Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI. — Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous ; et je vous demande pardon pour la ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je suis votre serviteur.

SBRIGANI. — Je vous ai vu ce matin, Monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné ; et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain[3], m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous ; et, comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas parfois pour les honnêtes gens[4] toute la considération qu'il faudrait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'est trop de grâce que vous me faites.

SBRIGANI. — Je vous l'ai déjà dit : du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je vous suis obligé.

SBRIGANI. — Votre physionomie m'a plu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI. — J'y ai vu quelque chose d'honnête.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je suis votre serviteur.

SBRIGANI. — Quelque chose d'aimable.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! ah !

SBRIGANI. — De gracieux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! ah !

SBRIGANI. — De doux.

1. Nous disons *Limousin*.

2. Le mot est d'autant plus naïf qu'un gentilhomme n'étudie pas le droit.

3. Sbrigani continue à se moquer froidement. Les Limousins avaient la réputation d'être grands mangeurs de pain.

4. *Les honnêtes gens*. Nous avons déjà signalé le sens de ce mot qui signifie *les gens distingués*. Cf. p. 68, n. 10.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! ah !

SBRIGANI. — De majestueux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! ah !

SBRIGANI. — De franc.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! ah !

SBRIGANI. — Et de cordial.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! ah !

SBRIGANI. — Je vous assure que je suis tout à vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI. — C'est du fond du cœur que je parle.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je le crois.

SBRIGANI. — Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout à fait sincère.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je n'en doute point.

SBRIGANI. — Ennemi de la fourberie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — J'en suis persuadé.

SBRIGANI. — Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'est ma pensée.

SBRIGANI. — Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres ; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller, et la sincérité de mon pays[1].

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne[2].

SBRIGANI. — Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'est ce que m'a dit mon tailleur. L'habit est propre[3] et riche, et il fera du bruit ici.

SBRIGANI. — Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre[4] ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI. — Le roi sera ravi de vous voir.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je le crois.

SBRIGANI. — Avez-vous arrêté un logis ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Non ; j'allais en chercher un.

1. On a toujours dit les « subtils » Napolitains. Les valets de la comédie italienne sont d'ailleurs des fripons.

2. *A la mode de la cour pour la campagne.* Il faut entendre que M. de Pourceaugnac s'est fait faire un costume comme en mettent les courtisans *qui vont à la campagne.* Costume de voyage prétentieux qui ne va guère à celui qui le porte.

3. *Propre* a le sens d'*élégant.*

4. C.-à-d. rendre visite au Roi.

SBRIGANI. — Je serai bien aise d'être avec vous pour cela; et je connais tout ce pays-ci.

SCÈNE IV

ÉRASTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI

ÉRASTE. — Ah! Qu'est-ce ci[1]? Que vois-je? Quelle heureuse rencontre! Monsieur de Pourceaugnac! Que je suis ravi de vous voir. Comment! il semble que vous ayez peine à me reconnaître[2]!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Monsieur, je suis votre serviteur.

ÉRASTE. — Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Pardonnez-moi. *(Bas, à Sbrigani.)* Ma foi, je ne sais qui il est.

ÉRASTE. — Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connaisse, depuis le plus grand jusques au plus petit; je ne fréquentais qu'eux dans le temps que j'y étais, et j'avais l'honneur de vous voir presque tous les jours.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'est moi qui l'[3]ai reçu, Monsieur.

ÉRASTE. — Vous ne vous remettez point mon visage?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Si fait. *(A Sbrigani.)* Je ne le connais point.

ÉRASTE. — Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous, je ne sais combien de fois?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Excusez-moi. *(A Sbrigani.)* Je ne sais ce que c'est.

ÉRASTE. — Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Petit-Jean?

ÉRASTE. — Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Le cimetière des Arènes?

ÉRASTE. — Justement. C'est où[4] je passais de si douces

1. *Ci* = *ici*. *Qu'est-ce ci* signifie exactement « qu'y a-t-il ici? » *Qu'est-ceci* signifie : « quelle chose est ceci? »

2. Éraste n'a jamais vu Pourceaugnac, qui va s'étonner, sans se défier.

3. *Le*, entendez cet *honneur*.

4. *C'est où* = *c'est là où*. Pour la suppression de l'antécédent, cf. la RÈGLE : *Il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage*, p. 91, n. 2.

heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Excusez-moi ; je me le remets. *(A Sbrigani.)* Diable emporte[1] si je m'en souviens[2] !

SBRIGANI, *bas, à M. de Pourceaugnac.* — Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ÉRASTE. — Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI, *à M. de Pourceaugnac.* — Voilà un homme qui vous aime fort.

ÉRASTE. — Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte Monsieur votre... là... qui est si honnête homme ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Mon frère le consul[3] ?

ÉRASTE. — Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Il se porte le mieux du monde.

ÉRASTE. — Certes, j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur ? Là... Monsieur votre[4]...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Mon cousin l'assesseur[5] ?

ÉRASTE. — Justement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Toujours gai et gaillard.

ÉRASTE. — Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et Monsieur votre oncle ? le... ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je n'ai point d'oncle.

ÉRASTE. — Vous aviez pourtant[6] en ce temps-là...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Non : rien qu'une tante.

ÉRASTE. — C'est ce que je voulais dire, Madame votre tante[7]. Comment se porte-t-elle ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Elle est morte depuis six mois.

ÉRASTE. — Hélas ! la pauvre femme ! Elle était si bonne personne !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Nous avons aussi mon neveu le chanoine qui a pensé mourir de la petite vérole.

1. *Diable emporte*, pour *le diable m'emporte*. Cf. RÈGLE : *Un plus savant le fasse*, p. 52, n. 1.

2. Bien comique est cet embarras de Pourceaugnac flatté et très désireux de retrouver des souvenirs qui ne peuvent, et pour cause, lui revenir.

3. Les *consuls* étaient des sortes de conseillers municipaux, attachés au *Corps-de-Ville*, ou de juges aux tribunaux de commerce.

4. Eraste pose ses questions au hasard, imperturbablement. Mais avec quelle candeur Pourceaugnac lui fournit des renseignements que le malicieux jeune homme a l'air de tirer de lui-même !

5. L'*assesseur* joue le rôle de juge suppléant dans les tribunaux.

6. *Vous aviez* = *vous en aviez un.*

7. Eraste ne perd pas la tête, mais Pourceaugnac est d'une évidente sottise.

Photo Walery.

Fig. 26. — **Réception de M. de Pourceaugnac.** (p. 223).

(Odéon.) Acte I, Scène iv

L'étonnement de Pourceaugnac est vif devant les grands gestes d'amitié d'Eraste. Le vêtement du gentilhomme limousin est d'une élégance provinciale à côté de celui d'Eraste. Quant à Sbrigani, il est costumé à l'italienne.

ÉRASTE. — Quel dommage ç'aurait été !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Le connaissez-vous aussi ?

ÉRASTE. — Vraiment si je le connais ! Un grand garçon bien fait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Pas des plus grands.

ÉRASTE. — Non ; mais de taille bien prise.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC — Eh ! oui.

ÉRASTE. — Qui est votre neveu ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui.

ÉRASTE. — Fils de votre frère ou de votre sœur ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Justement.

ÉRASTE. — Chanoine de l'église de... Comment l'appelez-vous ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — De Saint-Etienne[1].

ÉRASTE. — Le voilà ; je ne connais autre[2].

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.* — Il dit toute la parenté.

SBRIGANI. — Il vous connaît plus que vous ne croyez[3].

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville ?

ÉRASTE. — Deux ans entiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Vous étiez donc là quand mon cousin l'élu[4] fit tenir[5] son enfant à Monsieur notre gouverneur ?

ÉRASTE. — Vraiment oui, j'y fus convié des premiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Cela fut galant.

ÉRASTE. — Très-galant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — C'était un repas bien troussé[6].

ÉRASTE. — Sans doute.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin[7] ?

ÉRASTE. — Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Parbleu ! il trouva à qui parler.

ÉRASTE. — Ah ! ah !

1. Saint-Etienne est bien la cathédrale de Limoges.

2. *Je ne connais autre = je ne connais pas autre (que lui).* Cf. RÈGLE : *Le chien ne bouge*, p. 176, n. 6.

3. Le mot est à double entente, et Sbrigani s'amuse.

4. L'*élu* est un magistrat chargé des affaires d'impôts. Il était primitivement *élu* par les Etats généraux. Le nom lui resta même quand il fut nommé par le roi.

5. *Fit tenir*, sous entendu *sur les fonts baptismaux.*

6. *Troussé = arrangé.* Le mot ne s'appliquait pas alors seulement au vêtement.

7. *Périgordin.* Nous disons *Périgourdin.*

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Il me donna un soufflet ; mais je lui dis bien son fait[1].

ÉRASTE. — Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je n'ai garde de...

ÉRASTE. — Vous moquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ce serait vous...

ÉRASTE. — Non. Le diable m'emporte ! vous logerez chez moi.

SBRIGANI, *à Monsieur de Pourceaugnac.* — Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ÉRASTE. — Où sont vos hardes[2] ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

ÉRASTE. — Envoyons-les quérir[3] par quelqu'un.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Non. Je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI. — C'est prudemment avisé.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ce pays-ci est un peu sujet à caution[4].

ÉRASTE. — On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI. — Je vais accompagner Monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

ÉRASTE. — Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI. — Nous sommes à vous tout à l'heure.

ÉRASTE, *à Monsieur de Pourceaugnac.* — Je vous attends avec impatience.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *à Sbrigani.* — Voilà une connaissance où[5] je ne m'attendais point.

SBRIGANI. — Il a la mine d'être honnête homme.

ÉRASTE, *seul.* — Ma foi, Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons[6].

1. Pourceaugnac a, en somme, comme nous disons, *encaissé* le soufflet. Nous pouvons douter de sa bravoure.

2. *Hardes*, qui a aujourd'hui un sens péjoratif, signifiait alors simplement le *vêtement*.

3. *Quérir* = *chercher* (du latin *quaerere*.)

4. Mot bien amusant après les naïvetés de tout à l'heure.

5. *Où* = *à laquelle.* RÈGLE : *L'état où je vous vois*, cf. p. 125, n. 6.

6. * Comparer Sbrigani avec Scapin des *Fourberies.* Ce sont deux valets retors et grands inventeurs d'intrigues.

Soigné malgré lui

[Eraste a appelé un médecin et un apothicaire, en leur demandant de soigner un soi-disant parent, M. de Pourceaugnac, qui est atteint de folie, et qu'il faudrait guérir avant de le marier. Et voilà le gentilhomme de Limoges, fort bien portant et qui croit qu'il va dîner, devenu prisonnier des médecins et des apothicaires. Molière, une fois de plus, raille la médecine et les médecins, en parodiant leur langage.]

SCÈNE VI

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE

ÉRASTE, *au médecin.* — C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler, ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir[1] avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

PREMIER MÉDECIN. — Oui, Monsieur ; j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ÉRASTE. — Le voici.

PREMIER MÉDECIN. — La conjoncture[2] est tout à fait heureuse, et j'ai un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie[3].

SCÈNE VII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE

ÉRASTE, *à Monsieur de Pourceaugnac.* — Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter ; (*montrant le*

1. *Afin de le guérir = afin que vous le guérissiez.* RÈGLE : *La fortune vient en dormant*, p. 52, n. 4.

2. *Conjoncture = l'événement qui nous fait rencontrer.*

3. *Consulter sa maladie.* Remarquer l'emploi *transitif* du verbe. -- RÈGLE : *Un certain nombre de verbes qui sont intransitifs aujourd'hui étaient transitifs au 17e siècle.* Tels sont : **accoutumer, contribuer, crier, délibérer, échapper, éloigner, obéir, pardonner, prétendre,** etc. :

Je n'ai point **prétendu la main** [d'un empereur.
(CORN., *Pulchérie*, v. 296.)

médecin) mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

PREMIER MÉDECIN. — Le devoir de ma profession m'y oblige ; et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *à part*. — C'est son maître d'hôtel[1], et il faut que ce soit un homme de qualité.

PREMIER MÉDECIN, *à Eraste*. — Oui, je vous assure que je traiterai Monsieur méthodiquement et dans toutes les régularités[2] de notre art.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Mon Dieu ! il ne me faut point tant de cérémonies, et je ne viens pas ici pour incommoder.

PREMIER MÉDECIN. — Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ÉRASTE, *au médecin*. — Voilà toujours six pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ÉRASTE. — Mon Dieu ! laissez faire. Ce n'est pas pour ce que vous pensez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉRASTE. — C'est ce que je veux faire. (*Bas, au médecin.*) Je vous recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains ; car, parfois, il veut s'échapper.

PREMIER MÉDECIN. — Ne vous mettez pas en peine.

ÉRASTE, *à Monsieur de Pourceaugnac*. — Vous vous moquez ; et c'est trop de grâce que vous me faites.

SCÈNE VIII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, UN APOTHICAIRE

PREMIER MÉDECIN. — Ce m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je suis votre serviteur.

1. Le mot *traiter* a induit M. de Pourceaugnac en erreur. La plaisante équivoque va continuer.

2. *Régularité* = *conformité aux règles*. RÈGLE : *En général, les mots abstraits ne s'emploient pas au pluriel ; mais quand ils s'y mettent* (ce qui était fréquent au 17e siècle) *ils marquent la répétition :* des **bontés** = *des actes* (répétés) *de bonté ; des folies ; des contentements.*

PREMIER MÉDECIN. — Voici un habile homme[1], mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Il ne faut point tant de façons, vous dis-je, et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MÉDECIN. — Allons, des sièges.

(*Des laquais entrent, et donnent des sièges.*)

MONSIEUR DE POUCEAUGNAC, *à part.* — Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.

PREMIER MÉDECIN. — Allons, Monsieur : prenez votre place, Monsieur.

(*Les deux médecins font asseoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.*)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *s'asseyant.* — Votre très humble valet. (*Les deux médecins lui prennent chacun une main pour lui tâter le pouls.*) Que veut dire cela ?

PREMIER MÉDECIN. — Mangez-vous bien, Monsieur ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui, et bois encore mieux.

PREMIER MÉDECIN. — Tant pis ! Cette grande appétition[2] du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Oui ; quand j'ai bien soupé.

PREMIER MÉDECIN. — Faites-vous des songes ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Quelquefois.

PREMIER MÉDECIN. — De quelle nature sont-ils ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là ?... Je ne comprends rien à toutes ces questions ; et je veux plutôt boire un coup.

PREMIER MÉDECIN. — Un peu de patience. Nous allons raisonner sur votre affaire devant vous ; et nous le ferons en français, pour être plus intelligibles.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

PREMIER MÉDECIN. — Comme ainsi soit qu'on ne puisse[3] guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, et qu'on ne la connaisse sans en bien établir l'idée particulière, et la véritable espèce, par ses signes diagnostiques et prognostiques[4], vous me permettrez, Monsieur notre ancien[5], d'en-

1. *Habile = qui a de la capacité, de la science :*

L'un était pauvre, mais *habile ;*
L'autre riche, mais ignorant.

(LA FONT., *Fab.*, VIII, 19.)

2. *Appétition*, mot savant pour dire *appétit*, *désir*.

3. Ces subjonctifs sont d'un emploi archaïque et pédant.

4. *Diagnostiques = qui reconnaît ; prognostiques = qui annonce d'avance les conséquences.*

5. C'était l'usage dans les consultations, que le plus jeune médecin parlât le premier.

trer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que[1] de toucher à la thérapeutique[2], et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation[3] d'icelle[4]. Je dis donc, Monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque, espèce de folie très fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape[5] comme vous, consommé dans notre art, vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnais, et auquel il en a tant passé par les mains, de toutes les façons[6]. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres ; car le célèbre Galien[7] établit doctement, à son ordinaire, trois espèces de cette maladie, que nous nommons mélancolie, ainsi appelée, non seulement par les Latins, mais encore par les Grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire : la première qui vient du propre vice du cerveau ; la seconde qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire[8] ; la troisième appelée hypocondriaque[9], qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines[10] épaisses et crasses[11], dont la vapeur noire et maligne cause dépravation[12] aux fonctions de la faculté princesse[13], et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit[14], pour diagnostic[15] incontestable

1. *Avant que de* = *avant de*. Règle : *Au moyen âge et au 16e siècle on eût dit :* **avant toucher** ; *au 17e siècle, on disait plutôt* **avant que** *ou* **avant que de** ; *aujourd'hui nous ne disons plus que* **avant de**. Cf. Corneille, *Cid*, v. 1334 :

Mais, **avant que** sortir, viens, que [ton roi t'embrasse.

Le tour actuel date du début du 18e siècle.

2. La *thérapeutique* est la partie de la médecine qui s'occupe des remèdes à donner.

3. *Curation* = *traitement*.

4. Encore un mot archaïque cher au Palais et à la médecine = *celle-ci* (du latin *ecce illa*). C'est le féminin d'*icelui* (*ecce ille*).

5. Esculape est le dieu de la médecine.

6. Voilà qui est parler noblement.

7. Galien fut un des plus célèbres médecins de la Grèce.

8. *Atrabilaire*, de *ater*, noir, et *bile*.

9. On appelle *hypocondre*, en anatomie, chacune des deux parties latérales de l'abdomen.

10. *Fuligines* (du latin *fuligines*, fumées), humeurs de couleur noire.

11. *Crasses* (du lat. *crassus*) = *épais*.

12. *Cause dépravation* = *apporte une altération*.

13. *La faculté princesse* (ou *première*) est l'intelligence.

14. *Qu'ainsi ne soit*, locution archaïque équivalant à : *il ne faut pas douter qu'il n'en soit ainsi*.

15. Le *diagnostic* c'est l'acte de

de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques [1] et individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate [2] ; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude [3] du corps, menue, grêle, noire et velue, lesquels signes le dénotent très affecté de cette maladie, procédante [4] du vice des hypocondres [5] : laquelle maladie, par laps de temps, naturalisée, envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie [6] chez lui, pourrait bien dégénérer ou en manie [7], ou en phtisie, ou en apoplexie, ou même en fine [8] frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi* [9], il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à Monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante [10], et à cette cacochymie [11] luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé [12] libéralement, c'est-à-dire, que les saignées soient fréquentes et plantureuses : en premier lieu de la basilique, puis de la céphalique [13] ; et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir ; et, en même temps, de le purger, désopiler [14], et évacuer par purgatifs propres et convenables, c'est-à-dire par cholagogues [15], mélanogogues [16], *et caetera* ; et comme la véritable source de tout le mal est ou une humeur crasse [17] et féculente [18], ou une vapeur noire et grossière, qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux [19],

reconnaître une maladie à certains signes.

1. *Pathognomoniques*, adjectif composé de mots grecs = *indicateurs de la maladie.*

2. Le roi de la médecine grecque.

3. *Habitude* (au sens du latin *habitus*) = *manière d'être, complexion.*

4. *Procédante* = *qui procède de.* Sur l'accord du participe, RÈGLE : *Gens portants bâtons*, p. 81, n. 2.

5. *Hypocondre* a ici le sens de *malade d'hypocondrie.*

6. *Droit de bourgeoisie* = *droit de cité.*

7. *Manie* = *folie.*

8. *Fine* = *achevée.*

9. « Pour un mal inconnu, il n'est pas de remède ».

10. *Pléthore obturante* = *surabondance qui bouche tout.*

11. *Cacochymie*, mot grec dont le sens est *humeurs mauvaises.*

12. *Phlébotomisé*, double mot grec, dont le sens est *veines coupées.* Il signifie donc simplement *saigné.*

13. La *basilique* et la *céphalique* sont deux veines du bras.

14. *Désopiler* (du préfixe *des* et du verbe latin *oppilare*, boucher), signifie *déboucher. Désopiler la rate*, c'est la dégager en faisant rire : d'où *désopilant.*

15. *Cholagogues* = *qui purge la bile* (mots grecs).

16. *Mélanogogues* = *qui purge la bile noire* (mots grecs).

17. *Crasse.* Cf. p. 230, n. 10.

18. *Féculente* = *épaisse comme de la lie.*

19. *Les esprits animaux* sont

il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit-lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur. Mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instruments de musique : à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvements, disposition [1] et agilité, puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie [2]. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par Monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. *Dixi* [3].

SECOND MÉDECIN. — A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire ! Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de Monsieur ; le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou et mélancolique hypocondriaque ; et, quand il ne le serait pas, il faudrait qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites, et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, Monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement [4], *graphicè depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie. Il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie [5] ; et il ne me reste rien ici, que de féliciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace [6] et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam* [7]. Tout ce que j'y voudrais, c'est de faire les saignées et les

les parties les plus subtiles du sang, qui vont au cerveau animer la pensée.

1. *Disposition* a le sens de *légèreté*.

2. La pièce, en effet, contiendra des parties de ballet.

3. *J'ai dit.*

4. *Graphiquement* = *par un dessin*, c.-à-d. avec la netteté d'une figure dessinée.

5. On a vu plus haut *diagnostique*, *prognostique*, *thérapeutique* (pp. 229, 230). Voici les noms, après les adjectifs.

6. *Efficace* = *efficacité*.

7. *Des mains et des pieds, je descends à ton avis.* Dans les séances du sénat romain, on venait se grouper du côté de l'orateur dont on partageait l'avis ; d'où la formule latine : *discedere pedibus in sententian dicentis*, mot à mot *se ranger à pied à l'avis de l'orateur*. Molière déforme comiquement la formule.

purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet*[1] ; de prendre le lait clair avant le bain ; de lui composer un fronteau[2] où il entre du sel : le sel est le symbole de la sagesse[3] ; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits, *album est disgregativum visùs*[4] ; et de lui donner tout à l'heure[5] un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remèdes[6], dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le ciel que ces remèdes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade, selon notre intention[7] !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie ?

PREMIER MÉDECIN. — Non, Monsieur, nous ne jouons point.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Qu'est-ce que tout ceci ? Et que voulez-vous dire avec votre galimatias et vos sottises ?

PREMIER MÉDECIN. — Bon ! dire des injures ! Voilà un diagnostic qui nous manquait pour la confirmation de son mal ; et ceci pourrait bien tourner en manie[8].

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *à part*. — Avec qui m'a-t-on mis ici ? (*Il crache deux ou trois fois.*)

PREMIER MÉDECIN. — Autre diagnostic : la sputation[9] fréquente.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Laissons cela, et sortons d'ici.

PREMIER MÉDECIN. — Autre encore : l'inquiétude de changer de place.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Qu'est-ce donc que toute cette affaire ? Et que me voulez-vous ?

PREMIER MÉDECIN. — Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Me guérir ?

PREMIER MÉDECIN. — Oui.

1. Fragment de Virgile : « *Le dieu aime le nombre impair* ». Ce médecin pédant fait des applications singulières de ses citations !

2. *Fronteau* = *bandeau qu'on met sur le front.*

3. On pourrait croire que ce médecin plaisante ; il n'en est rien ; il parle doctoralement.

4. « *Le blanc est une couleur qui écarte les rayons visuels* », donc il doit rendre la vue plus nette.

5. *Tout à l'heure* = *tout de suite.*

6. Voilà un joli style pour d'assez vilaines choses. Mais même les apothicaires, chez Molière, parlent galamment de leurs services.

7. La tirade du médecin, si correcte et académique, finit, comme un discours latin bien composé, par un appel aux dieux.

8. *Manie* (du grec *mania*) a le sens de *folie furieuse.*

9. *Sputation* (du latin *sputare*, cracher) signifie l'action de cracher.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Parbleu ! je ne suis pas malade.

PREMIER MÉDECIN. — Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Je vous dis que je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN. — Nous savons mieux que vous comment vous vous portez ; et nous sommes médecins, qui[1] voyons clair dans votre constitution.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous ; et je me moque de la médecine.

PREMIER MÉDECIN. — Hon ! hon ! voici un homme plus fou que nous ne pensons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

PREMIER MÉDECIN. — Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé. (*Au second médecin.*) Allons, procédons à la curation[2] ; et, par la douceur exhilarante[3] de l'harmonie, adoucissons, lénifions[4], et accoisons[5] l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à[6] s'enflammer.

SCÈNE IX

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, *seul.*

Que diable est-ce là ? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés ? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout...

SCÈNE XI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, L'APOTHICAIRE, *tenant une seringue.*

L'APOTHICAIRE. — Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît[7].

1. Ce *qui* a le sens explicatif, *c'est-à-dire que nous.*

2. *Curation* (du latin *curatio*) = *action de soigner.*

3. *Exhilarante* = *qui engendre la gaîté.* On ne cite pas d'autre exemple de ce mot.

4. *Lénifions* (du latin *lenis*, *doux*) = *adoucissons.*

5. *Accoiser*, c'est *rendre coi*, c.-à-d. calme. Mot déjà vieilli au 17e siècle.

6. *Prêts à* a ici le sens de *près de* = sur le point de. Cf. RÈGLE de *prêt de* et *prêt à*, p. 157, n. 1.

7. Cet apothicaire grotesque a le tic de répéter les mots.

Photo Waléry.

Fig. 27. — M. de Pourceaugnac harcelé par les enfants de Paris.

(Odéon, M. Vilbert.) Acte II, Scène viii.

Derrière le groupe amusant des enfants qui entourent M. de Pourceaugnac fort gêné, il est intéressant de considérer la perspective pittoresque du vieux Paris.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Comment ? je n'ai que faire de cela !

L'APOTHICAIRE. — Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah ! que de bruit !

L'APOTHICAIRE. — Prenez-le, Monsieur, prenez-le ; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Ah !

L'APOTHICAIRE. — C'est un petit clystère, un petit clystère, bénin, bénin ; il est bénin, bénin : là, prenez, prenez, prenez, Monsieur ; c'est pour déterger, pour déterger, déterger [1].

SCÈNE XII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, L'APOTHICAIRE, DEUX MÉDECINS GROTESQUES, MATASSINS [2], *avec des seringues* [3].

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC. — Allez-vous-en au diable.

(M. de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir des seringues, est suivi par les deux médecins et par les matassins ; il passe par derrière le théâtre, et revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'apothicaire qui l'attendait ; les deux médecins et les matassins rentrent aussi [4]*... M. de Pourceaugnac s'enfuit avec sa chaise ; l'apothicaire appuie sa seringue contre, et les médecins et les matassins le suivent* [4].*)*

[M. de Pourceaugnac est encore persécuté pendant deux actes. Deux femmes le réclament pour leur mari ; une bande d'enfants le poursuit en criant *mon papa* ; il est obligé de se déguiser en femme, est arrêté, menacé d'être pendu, et doit payer l'Exempt qui le laisse s'enfuir.]

1. *Déterger* (du latin *detergere*), *nettoyer*.

2. *Matassins*, danseurs bouffons. Le mot est d'origine espagnole.

3. Ils commencent par danser et chanter autour de Pourceaugnac.

4. Voilà une vraie scène de farce qu'on peut trouver un peu grosse, mais qui fait rire encore aujourd'hui, enrichie d'ailleurs par les fantaisies des acteurs.

* Comparer les bouffonneries qui terminent *le Bourgeois gentilhomme* et *le Malade imaginaire*.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

Comédie-Ballet en cinq actes et en prose (1670).

Analyse et Extraits

[M. Jourdain est un bon bourgeois de Paris, fils de drapier, riche, sot et qui a honte de n'être point du grand monde. Il veut singer les gens du bel air, s'habiller et parler comme un courtisan. C'est une manie éternelle chez les vaniteux, et ils sont nombre, que de vouloir *paraître ;* non seulement ils tombent dans le ridicule qui s'attache à tout ce qui est hors du bon sens, mais par leurs dépenses exagérées, l'oubli de leurs devoirs et les folles entreprises qui n'ont pour but que d'étonner leurs semblables, ils s'exposent à d'amères déceptions et aux pires catastrophes. Molière n'a cessé de montrer aux hommes que la sagesse et le bonheur est de rester dans sa condition. Et c'est une comédie profonde que cette pièce qui contient des scènes burlesques et une mascarade bouffonne. Elle est, comme la précédente, mêlée de chants et de danses[1].]

Monsieur Jourdain protège les arts

[M. Jourdain sait qu'un homme de qualité doit s'occuper de musique et de danse. Il a donc des maîtres en ces arts, qui attendent son lever. Il a d'ailleurs commandé une sérénade pour une marquise, car un homme de qualité doit être amoureux et galant.]

ACTE I

SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN, *en robe de chambre et en bonnet de nuit ;* LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE, DEUX LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — **Hé bien, Messieurs ! Qu'est-ce ? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie[2] ?**

1. Les principaux personnages de la pièce sont :

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois ;
MADAME JOURDAIN, sa femme ;
LUCILE, fille de M. Jourdain ;
CLÉONTE, amoureux de Lucile ;
NICOLE, servante de M. Jourdain ;
COVIELLE, valet de Cléonte.

2. *Drôlerie.* M. Jourdain veut dire *divertissement.* M. Jourdain

LE MAÎTRE A DANSER. — Comment ? Quelle petite drôlerie ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh ! la... Comment appelez-vous cela ? Votre prologue ou dialogue [1] de chansons et de danse.

LE MAÎTRE A DANSER. — Ah ! ah [2] !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous ai fait un peu attendre ; mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité ; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie, que j'ai pensé [3] ne mettre jamais.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on [4] ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir [5].

LE MAÎTRE A DANSER. — Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous me verrez équipé [6] comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je me suis fait faire cette indienne-ci [7].

LE MAÎTRE A DANSER. — Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Cela vous sied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN. — Laquais ! holà, mes deux laquais !

PREMIER LAQUAIS. — Que voulez-vous, Monsieur ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (*Au maître de musique et au maître à danser.*) Que dites-vous de mes livrées ?

LE MAÎTRE A DANSER. — Elles sont magnifiques.

MONSIEUR JOURDAIN. (*Il entr'ouvre sa robe, et fait voir son haut-de-chausses [8] étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert dont il est vêtu.*) — Voici encore un petit déshabillé pour faire, le matin, mes exercices.

sans doute protège les arts, mais il en ignore les termes.

1. *Prologue* et *dialogue* sont deux mots savants que notre bourgeois ne distingue guère.

2. Entendez ces exclamations ironiquement.

3. *J'ai pensé*. Nous dirions *j'ai failli*.

4. *Qu'on* = *avant qu'on*.

5. Sur l'ordre des mots, RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

6. *Equipé* = *habillé*.

7. Une *indienne* est une robe de chambre *à la manière des Indiens* ou en *étoffe venue des Indes*. M. Jourdain porte une robe de couleurs vives et à grands ramages : il aime ce qui se voit de loin !

8. Cf. p. 81, n. 4.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il est galant[1].

MONSIEUR JOURDAIN. — Laquais !

PREMIER LAQUAIS. — Monsieur ?

MONSIEUR JOURDAIN. — L'autre laquais !

SECOND LAQUAIS. — Monsieur ?

MONSIEUR JOURDAIN, *ôtant sa robe de chambre.* — Tenez ma robe. (*Au maître de musique et au maître à danser.*) Me trouvez-vous bien comme cela ?

LE MAÎTRE A DANSER. — Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voyons un peu votre affaire.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air (*montrant son élève*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier ; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres ; et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire[2]. Ecoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN, *à ses laquais.* — Donnez-moi ma robe pour mieux entendre[3]... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe. Non, redonnez-la-moi ; cela ira mieux.

MUSICIEN, *chantant.*

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis :
Si vous traitez ainsi, belle Iris[4], qui vous aime,
Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Cette chanson me semble un peu lugubre ; elle endort, et je voudrais que vous la pussiez[5] un peu ragaillardir par-ci, par-là.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

1. *Galant = élégant.*

2. *Qu'il s'en puisse faire = que ce qui peut être composé (de plus beau) en fait d'airs.* Pour la place de *se*, RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

3. *Pour mieux entendre = pour que j'entende mieux.* RÈGLE : *La fortune vient en dormant*, p. 52, n. 4.

4. Nom gracieux et galant donné à une personne aimée. Le couplet est d'ailleurs précieux. La musique écrite sur ces paroles par Lulli est fort jolie, comme du reste toute sa partition.

5. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

MONSIEUR JOURDAIN. — On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... là... Comment est-ce qu'il dit ?

LE MAÎTRE A DANSER. — Par ma foi, je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y a du mouton dedans.

LE MAÎTRE A DANSER. — Du mouton ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui. Ah ! (*Il chante.*)[1]

Je croyais Jeanneton
Aussi douce que belle,
Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas ! hélas ! Elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle,
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il[2] pas joli ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Le plus joli du monde.

LE MAÎTRE A DANSER. — Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est sans avoir appris la musique.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites[3] la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAÎTRE A DANSER. — Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le maître d'armes qui me montre[4], j'ai arrêté[5] un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — La philosophie est quelque chose ; mais la musique, Monsieur, la musique[6]...

LE MAÎTRE A DANSER. — La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la musique.

LE MAÎTRE A DANSER. — Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

1. Faut-il dire que la voix de M. Jourdain vaut la musique qu'il aime ?

2. *Il = cela.* RÈGLE : *Aimons la Providence, il est aisé*, p. 69, n. 9.

3. *Vous faites*, pour *vous apprenez*. RÈGLE : *Emploi du verbe* **faire**, p. 84, n. 8.

4. *Montre = donne des leçons.*

5. On dit d'ordinaire *arrêter* un domestique. Monsieur Jourdain n'a pas le sens des nuances.

6. Nous allons voir chacun des maîtres plaider pour son art à l'exclusion des autres.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Sans la musique, un État ne peut subsister.

LE MAÎTRE A DANSER. — Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour[1] n'apprendre pas la musique.

LE MAÎTRE A DANSER. — Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques[2] et les manquements[3] des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment cela ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Cela est vrai.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder[4] ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous avez raison.

LE MAÎTRE A DANSER. — Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux[5] affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : « Un tel a fait un mauvais pas[6] dans une telle affaire ? »

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, on dit cela.

LE MAÎTRE A DANSER. — Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

LE MAÎTRE A DANSER. — C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je comprends cela à cette heure...

[L'acte se termine par un dialogue en musique et divers mouvements exécutés par quatre danseurs sous les ordres du maître à danser.]

1. *Pour* a le sens de *parce que*. RÈGLE : *Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères*, p. 126, n. 7.

2. *Politiques*, au masculin, dans le sens de *ceux qui gouvernent les affaires d'un État*.

3. *Manquement* est employé au sens de *faute*.

4. Le maître de musique joue sur le mot *s'accorder*. Les deux maîtres qui, comme on peut le voir dans une scène précédente, n'ont pas d'illusions sur l'intelligence de leur élève, s'amusent évidemment quelque peu à ses dépens. M. Jourdain d'ailleurs, d'abord étonné, est ravi des explications qu'on lui fournit et qu'il comprend.

5. *A* a ici le sens de *dans*. Cf. RÈGLE : *A quelle utilité ?* p. 50, n. 1.

6. *Un mauvais pas*. On dit plus couramment *un faux pas*.

ACTE II

SCÈNE I

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez ; il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique[1], et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi[2] tous les mercredis ou tous les jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce que les gens de qualité en ont ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus[3], une haute-contre[4], et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole[5], d'un théorbe[6], et d'un clavecin[7] pour les basses continues[8], avec deux dessus de violon[9] pour jouer les ritournelles[10].

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y faudra mettre aussi une trompette marine[11]. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Laissez-nous gouverner les choses.

MONSIEUR JOURDAIN. — Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

1. *Magnifique*, au sens du latin *magnificus* = *généreux*.

2. *Chez soi*. RÈGLE : *Gnathon ne vit que pour soi*, p. 182, n. 2.

3. Un *dessus*, c'est une voix *haute*, de *soprano*.

4. La *haute-contre* est la voix de *ténor*.

5. La *basse de viole* correspond à notre violoncelle : elle avait six cordes (parfois sept). On en jouait avec un archet.

6. Le *théorbe* (variété du luth) a été remplacé par notre guitare. Il avait onze cordes pour les hautes et huit cordes pour les basses. On pinçait ces cordes, sans archet.

7. Le *clavecin* avait à peu près, quoiqu'avec moins d'ampleur, la forme de notre piano à queue moderne. La sonorité en était sèche et métallique.

8. Les *basses continues* forment ce que nous appelons l'*accompagnement*.

9. *Deux dessus de violon*, c.-à-d. deux violons pour jouer les *parties de dessus*.

10. Les *ritournelles* sont des airs joués par les instruments, et qui encadrent le chant, comme des sortes de refrains.

11. La *trompette marine* n'est pas une trompette, mais une sorte de mandoline à long manche et à une seule corde de boyau très gros, montée sur chevalet. Vigoureusement frottée avec l'archet, cette corde rendait des sons puissants, rauques et sans harmonie. Mais M. Jourdain aime ce qui est bruyant.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais, surtout, que le ballet soit beau.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous en serez content; et, entre autres choses, de certains menuets[1] que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

LE MAÎTRE A DANSER. — Un chapeau[2], Monsieur, s'il vous plaît. (*M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais, et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante*[3].) La, la, la; La, la, la, la, la, la; La, la, la, la; La, la, la; La, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite, La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la; La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps[4].

MONSIEUR JOURDAIN. — Euh!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Voilà qui est le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — A propos! apprenez-moi comme[5] il faut faire une révérence pour saluer une marquise; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAÎTRE A DANSER. — Une révérence pour saluer une marquise?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui. Une marquise qui s'appelle Dorimène[6].

LE MAÎTRE A DANSER. — Donnez-moi la main.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non. Vous n'avez qu'à faire: je le retiendrai bien.

LE MAÎTRE A DANSER. — Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en

1. Le *menuet*, une des plus anciennes et des plus jolies danses de France, à trois temps, accompagnée de révérences, demande de la grâce et de la légèreté. M. Jourdain ne saurait y exceller!

2. Le danseur de menuet a la tête couverte; il la découvre pour les saluts.

3. Les jeunes musiciens pourront jouer ce menuet de Lulli, qui est facile et fort gracieux.

4. M. Jourdain a grand peine à exécuter ces mouvements en mesure. Les comédiens ont d'ailleurs pris plaisir à développer la scène et à l'enrichir de variations grotesques.

5. *Comme = comment*. RÈGLE: *Albin, comme est-il mort?* p. 122, n. 2.

6. M. Jourdain tient à étaler ses belles relations.

arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN. — Faites un peu. (*Après que le maître à danser a fait trois révérences.*) Bon[1].

Les maîtres de Monsieur Jourdain

PREMIER LAQUAIS. — Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

MONSIEUR JOURDAIN. — Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon[2]. (*Au maître de musique et au maître à danser.*) Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN, MAITRE D'ARMES, MAITRE DE MUSIQUE, MAITRE A DANSER, DEUX LAQUAIS

LE MAÎTRE D'ARMES, *après lui avoir mis le fleuret à la main.* — Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée[3]. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte[3], et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte[4], Monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce[3], et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde.

1. Au théâtre, M. Jourdain essaie d'imiter les mouvements de son maître et finalement tombe assis.

2. *Donner leçon.* RÈGLE : *Faire leçon*, p. 49, n. 4.

3. La *tierce* et la *quarte* sont des termes d'escrime qui signifient au propre *troisième* et *quatrième position.* Dans la *tierce*, le poignet est tourné en dedans ; dans la *quarte*, il est tourné en dehors. *Quarter*, c'est donc donner à l'épaule la position qu'elle doit avoir lorsqu'on est en *quarte*, c.-à-d. l'effacer, la placer de travers pour éviter l'épée de l'adversaire qui est à gauche. Le mot *quarter* a d'ailleurs disparu.

4. La *botte*, c'est le coup en avant (de l'italien *botta*).

(Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant : en garde.)

MONSIEUR JOURDAIN. — Euh[1] ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous faites des merveilles.

LE MAÎTRE D'ARMES. — Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner et à ne point recevoir ; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative[2], il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps ; ce qui ne dépend seulement[3] que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

MONSIEUR JOURDAIN. — De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur[4], est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué[4] ?

LE MAÎTRE D'ARMES. — Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui.

LE MAÎTRE D'ARMES. — Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération, nous autres, nous devons être dans un Etat, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

LE MAÎTRE A DANSER. — Tout beau, Monsieur le tireur d'armes ; ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAÎTRE D'ARMES. — Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAÎTRE A DANSER. — Voilà un plaisant animal, avec son plastron[5] !

LE MAÎTRE D'ARMES. — Mon petit maître à danser, je vous ferais[6] danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

1. M. Jourdain a déjà eu bien de la peine à faire ces mouvements. D'où ce cri d'inquiétude en recevant les bottes.

2. *Démonstrative* = *convaincante.*

3. *Ne... que... seulement.* Pléonasme qui a disparu.

4. M. Jourdain avoue bien naïvement qu'il n'est pas courageux. Ses remarques sont d'ailleurs aussi candides que l'assurance du maître d'armes est superbe.

5. Le *plastron* de cuir rembourré qu'on porte dans les assauts.

6. *Ferais.* Nous mettrions ici le futur au lieu du conditionnel, qui suppose un sous-entendu *si je voulais.*

LE MAÎTRE A DANSER. — Monsieur le batteur de fer[1], je vous apprendrai votre métier.

MONSIEUR JOURDAIN, *au maître à danser.* — Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend[2] la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative[3] ?

LE MAÎTRE A DANSER. — Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

MONSIEUR JOURDAIN, *au maître à danser.* — Tout doux, vous dis-je.

LE MAÎTRE D'ARMES, *au maître à danser.* — Comment ! petit impertinent !

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh ! mon Maître d'armes !

LE MAÎTRE A DANSER, *au maître d'armes.* — Comment ! grand cheval de carrosse[4] !

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh ! mon Maître à danser !

LE MAÎTRE D'ARMES. — Si je me jette sur vous...

MONSIEUR JOURDAIN, *au maître d'armes.* — Doucement !

LE MAÎTRE A DANSER. — Si je mets sur vous la main...

MONSIEUR JOURDAIN, *au maître à danser.* — Tout beau !

LE MAÎTRE D'ARMES. — Je vous étrillerai d'un air...

MONSIEUR JOURDAIN, *au maître d'armes.* — De grâce !

LE MAÎTRE A DANSER. — Je vous rosserai d'une manière...

MONSIEUR JOURDAIN, *au maître à danser.* — Je vous prie.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN, *au maître de musique.* — Mon Dieu ! arrêtez-vous[5] !

SCÈNE III

UN MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN, LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE A DANSER, LE MAÎTRE D'ARMES, LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN. — Holà ! Monsieur le Philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il, Messieurs ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Ils se sont mis en colère pour la

1. *Batteur de fer* est évidemment une locution méprisante.
2. *Entend* = *comprend.*
3. Voilà encore une belle naïveté, car c'est surtout en escrime qu'il y a loin de la théorie à la pratique.
4. Le maître d'armes est un gaillard taillé comme les grands chevaux qui tiraient les lourds carrosses du temps.
5. M. Jourdain est terrorisé.

préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Hé quoi, Messieurs ! faut-il s'emporter de la sorte ? Et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque[1] a composé de la colère ? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce ? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements ?

LE MAÎTRE A DANSER. — Comment, Monsieur ! il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on peut lui dire ; et la grande réponse qu'on peut faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

LE MAÎTRE D'ARMES. — Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition[2] que les hommes doivent disputer entre eux ; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

LE MAÎTRE A DANSER. — Je lui soutiens que la danse est une science[3] à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

LE MAÎTRE D'ARMES. — Et moi je leur soutiens à tous deux que la science de tirer les armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Et que sera donc la philosophie[4] ? Je vous trouve tous trois bien impertinents, de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur[5], de chanteur[6] et de baladin[7] !

LE MAÎTRE D'ARMES. — Allez, philosophe de chien.

1. Fameux philosophe latin, qui fut le maître de Néron.

2. *Condition = place dans la société.*

3. Pour le maître à danser, la danse est plus qu'un art, c'est une science. Ainsi font d'ailleurs les autres maîtres.

4. Voilà un philosophe qui contredit singulièrement ce qu'il venait de dire sur la vaine gloire !

5. Ceci est pour le maître d'armes.

6. Un *chanteur* n'est, pour le philosophe, qu'un *diseur de chansons.*

7. *Baladin* a pris le sens défavorable de *bouffon.* Il vient du vieux mot français *baller = danser.*

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Allez, bélitre[1] de pédant.

LE MAÎTRE A DANSER. — Allez, cuistre[2] fieffé[3].

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Comment ! marauds que vous êtes...

(*Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.*)

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le Philosophe !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Infâmes, coquins, insolents !

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le Philosophe !

LE MAÎTRE D'ARMES. — La peste l'animal[4] !

MONSIEUR JOURDAIN. — Messieurs !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Impudents !

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le Philosophe !

LE MAÎTRE A DANSER. — Diantre soit[5] de l'âne bâté !

MONSIEUR JOURDAIN. — Messieurs !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Scélérats !

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le Philosophe !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE. — Au diable l'impertinent !

MONSIEUR JOURDAIN. — Messieurs !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Fripons, gueux, traîtres, imposteurs !

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le Philosophe ! Messieurs ! Monsieur le Philosophe ! Messieurs ! Monsieur le Philosophe !

(*Ils sortent en se battant.*)

Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCÈNE IV

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *en raccommodant son collet.* — Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses ; et je vais

1. *Bélitre.* Cf. p. 147, n. 1.
2. *Cuistre* = *pédant encrassé.* Le mot a d'abord désigné un valet de collège. Etymologie peu certaine.
3. *Fieffé* = qui s'est fait un *fief* d'une chose. Un *cuistre fieffé* c'est un cuistre complet.
4. *La peste l'animal* est pour *la peste soit de l'animal.*
5. *Diantre soit* est équivalent à *au diable.*

composer contre eux une satire du style de Juvénal[1], qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout ce que je pourrai ; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant : et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Ce sentiment est raisonnable : *Nam, sine doctrinâ, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez[2] cela, et vous savez le latin, sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui : mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire[3].

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Cela veut dire que *Sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

MONSIEUR JOURDAIN. — Ce latin-là a raison.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oh ! oui. Je sais lire et écrire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique[4] ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qui[5] sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux[6] ; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories[7] ; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures : *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton*[8], *etc.*

1. Juvénal est un poète satirique latin, célèbre par sa violence.

2. *Entendez* = *comprenez.*

3. M. Jourdain est comme la plupart des hommes : il n'ose pas avouer franchement son ignorance.

4. La *logique* est la partie de la philosophie qui traite de l'art de raisonner.

5. *Qui* pour *quelles.* Cf. RÈGLE : *Qui te rend si hardi?* p. 183, n. 1.

6. Le Maître de Philosophie va employer toute une série de termes d'école qui, naturellement, sont incompréhensibles pour M. Jourdain. Ce Philosophe est un sot. Molière attaque d'ailleurs en lui les formules pédantes usitées dans les collèges.

7. Les cinq *universaux*, les dix *catégories* sont les types et les diverses espèces des idées *générales.*

8. Ces mots à forme latine n'ont aucun sens, mais ce sont des formules faites pour la mémoire, et qui permettent de reconnaître les diverses formes ou figures des raisonnements appelés *syllogismes.*

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Voulez-vous apprendre la morale ?

MONSIEUR JOURDAIN. — La morale ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN. — Non : laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne : je me veux mettre en colère tout mon soûl[1], quand il m'en prend envie.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle chante[2], cette physique ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps[3] ; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores[4], l'arc-en-ciel, les feux volants[5], les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons[6].

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini[7].

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Apprenez-moi l'orthographe[8].

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Après, vous m'apprendrez l'alma-

1. *Soûl* est ici substantif. *Tout mon soûl* = *à satiété*.

2. Le mot n'est pas distingué.

3. *Corps* a ici le sens de *matière*.

4. Les météores sont les phénomènes qui se produisent dans l'atmosphère, comme vent, pluie, tonnerre, etc.

5. Les *feux-volants* sont les *feux follets*.

6. Les *tourbillons* sont d'après Descartes, le grand philosophe français du 17e siècle (1596-1650), les causes des mouvements de la matière. — On voit que la physique du temps, plus vaste que la nôtre, et surtout théorique, prétendait expliquer tous les principes des êtres et phénomènes.

7. *Brouillamini*, mot populaire et plaisant, qui fait contraste avec la savante tirade du philosophe.

8. Cette réplique, si inattendue et si cruelle pour le Maître de Philosophie, est d'un comique intense.

nach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe[1], il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, parce qu'elles expriment les voix[2], et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN. — J'entends tout cela.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, A. Oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, E ; A, E. Ma foi, oui. Ah ! que cela est beau !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles ; A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

MONSIEUR JOURDAIN. — O, O. Il n'y a rien de plus juste : A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O ; I, O.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN. — O, O. O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN. — U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Vos deux lèvres s'allongent

1. Le maître entend rester dans sa spécialité. Il va expliquer longuement et gravement les choses les plus évidentes, dont la niaiserie rendra plus amusants les ravissements de M. Jourdain, qui comprend.

2. *Voix = sons.*

comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la[1] voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que : U.

MONSIEUR JOURDAIN. — U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à[2] celles-ci ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

MONSIEUR JOURDAIN. — DA, DA. Oui. Ah ! les belles choses ! les belles choses !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

MONSIEUR JOURDAIN. — FA, FA. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal[3] !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais ; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement R, RA.

MONSIEUR JOURDAIN. — R, R, RA ; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah ! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps ! R, R, R, RA.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds[4].

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Fort bien !

MONSIEUR JOURDAIN. — Cela sera galant, oui ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non ; point de vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Vous ne voulez que de la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, je ne veux ni prose ni vers.

1. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

2. *A*. RÈGLE : *A quelle utilité ?* p. 50, n. 1.

3. Entendez : *de ne pas m'avoir fait étudier la science.*

4. M. Jourdain connaît les choses et les gestes du beau monde.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il n'y a que la prose ou les vers ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Non, Monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et comme[1] l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quoi ! Quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me[2] donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse[3] rien ; et je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ;* mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante ; que cela fût tourné gentiment.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres[4] ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, non ; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les[2] peut mettre.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux*

1. *Comme* pour *comment*.

2. RÈGLE : *Va, cours, vole et nous venge*, p. 193, n. 8.

3. *Susse* pour *sache*. Nous sommes plus stricts sur la concordance des temps. Cf. CROUZET.... *Gr. Fr.*, § 455. Ici d'ailleurs, l'imparfait du subjonctif s'explique parce que l'idée de la principale est au passé.

4. Voilà le style des précieux.

beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir. Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Celle que vous avez dite : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN. — Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup[1]. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Je n'y manquerai pas.

L'habit neuf de M. Jourdain

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN, *à son laquais.* — Comment ! mon habit n'est point encore arrivé ?

LE LAQUAIS. — Non, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine[2] puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! la peste étouffe le tailleur[3] ! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je[4]...

SCÈNE V

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAITRE TAILLEUR ; UN GARÇON TAILLEUR, *portant l'habit de M. Jourdain ;* LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah ! vous voilà ! Je m'[5] allais mettre en colère contre vous.

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

1. La vanité va toujours avec la sottise.

2. La *fièvre quartaine* ou *quarte* (*quartus*) est une fièvre qui reparaît tous les *quatre* jours.

3. Sur l'absence de *que,* RÈGLE : *Un plus savant le fasse,* p. 52, n. 1.

4. M. Jourdain n'avait pas tort, plus haut, en disant qu'il était bilieux comme tous les diables.

5. RÈGLE : *Il se faut entr'aider,* p. 34, n. 1.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre ; et il y a déjà deux mailles de rompues.

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment ! point du tout ?

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Vous vous imaginez cela[1].

MONSIEUR JOURDAIN. — Je me l'imagine parce que je le sens ; voyez la belle raison !

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Tenez, voilà le plus bel habit de la cour[2], et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir ; et je le donne en six coups[3] aux tailleurs les plus éclairés.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que ceci ? Vous avez mis les fleurs en en-bas[4].

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en-haut.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce qu'il faut dire cela ?

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN. — Les personnes de qualité portent les fleurs en en-bas ?

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oh ! voilà qui est donc bien[5].

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non.

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, vous dis-je ; vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien ?

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Belle demande ! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste.

1. Quel est le marchand, depuis qu'il en existe, qui n'affirmera pas l'incontestable valeur de sa marchandise ?

2. Le maître tailleur connaît le faible de M. Jourdain ; il lui parle de la cour.

3. *Je le donne en six coups* signifie *je parie qu'en s'y reprenant à six fois* les autres tailleurs n'en feraient pas autant.

4. *En-bas*, *en-haut* forment une seule locution, d'où le *en* qui la précède. — Le tailleur a eu sans doute une distraction, et les fleurs ont été brodées la queue en l'air. Mais M. Jourdain est une bonne dupe pour qui sait s'y prendre.

5. M. Jourdain est rasséréné.

J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave[1], est le plus grand génie du monde; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps[2].

MONSIEUR JOURDAIN. — La perruque et les plumes sont-elles comme il faut?

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, *en regardant le maître tailleur*. — Ah! ah! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

LE MAÎTRE TAILLEUR. — C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever[3] un habit pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Voulez-vous mettre votre habit[4]?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, donnez-moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR. — Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres.

A ses garçons. — Mettez cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

Quatre garçons tailleurs s'approchent de M. Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices; les deux autres lui ôtent la camisole; après quoi ils lui mettent son habit neuf. M. Jourdain se promène au milieu d'eux, et leur montre son habit, pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la symphonie[5].

GARÇON TAILLEUR. — Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR. — Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — « Mon gentilhomme! » Voilà ce que c'est de se mettre[6] en personne de qualité! Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point: « Mon gentilhomme ». (*Donnant de l'argent.*) Tenez, voilà pour « Mon gentilhomme ».

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

MONSIEUR JOURDAIN. — « Monseigneur! » Oh! oh! « Mon-

1. *Rhingrave*, cf. p. 81, n. 4.

2. *Génie, héros*, ces termes flatteurs sont autant de réclame.

3. *Lever = prélever*. RÈGLE: *Tenir = obtenir*, p. 48, n. 3.

4. Le maître tailleur a le talent de sortir des situations embarrassantes.

5. C.-à-d. en suivant la cadence donnée par tout l'*orchestre*.

6. *Ce que c'est de* pour *ce que c'est que de*, devant l'infinitif, était une construction usuelle.

seigneur ! » Attendez, mon ami ; « Monseigneur » mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur ! » Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN. — « Votre Grandeur ! » Oh ! oh ! oh ! Attendez ; ne vous en allez pas. A moi « Votre Grandeur ! » (*Bas, à part.*) Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. (*Haut.*) Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il a bien fait : je lui allais tout donner[1].

Monsieur Jourdain, sa femme et sa servante

ACTE III

SCÈNE I

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN. — Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville[2] ; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez[3] : la voilà.

SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN. — Nicole !

NICOLE. — Plaît-il ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Ecoutez.

NICOLE, *riant.* — Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'as-tu à rire ?

NICOLE. — Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

1. M. Jourdain ne voit pas que même les valets et garçons exploitent sa manie, si facile à connaître.

2. Il ne dit pas : « je vais me promener ».

3. *Ne bougez.* Sur l'absence de *pas*, cf. RÈGLE : *Le chien ne bouge*, p. 176, n. 6.

MONSIEUR JOURDAIN. — Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE. — Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment donc ?

NICOLE. — Ah ! ah ! mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quelle friponne est-ce là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE. — Nenni, Monsieur ; j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je te baillerai[1] sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE. — Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE. — Je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais voyez quelle insolence !

NICOLE. — Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je te...

NICOLE. — Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE. — Hé bien ! Monsieur, voilà qui est fait : je ne rirai plus.

MONSIEUR JOURDAIN. — Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies...

NICOLE. — Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE. — Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE. — Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Encore ?

NICOLE, *tombant à force de rire.* — Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl[2] ; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — J'enrage !

NICOLE. — De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Si je te prends...

NICOLE. — Monsieur, cur, je crèverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais a-t-on jamais vu une pen-

1. Entendez *baillerai* (donnerai) *des coups.* Sur *bailler*, cf. p. 178, n. 3.

2. *Soûl*, cf. p. 249, n. 1.

darde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE — Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE, *se relevant.* — Ah ! par ma foi, je n'ai plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans[1], que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde ?

NICOLE. — Vous devriez au moins la fermer à certaines gens[2].

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS

MADAME JOURDAIN. — Ah ! ah ! voici une nouvelle histoire ! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte ? Et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous[3] ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN. — Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure ; et il y a longtemps que vos façons d'agir donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

MADAME JOURDAIN. — Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-prenant[4] tous les jours ; et, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

1. *Céans*, cf. p. 203, n. 6.

2. Nicole, comme toutes les braves filles de servantes que présente Molière, flaire les exploiteurs qui bernent son maître. Telle était Dorine, du *Tartuffe*.

3. Mme Jourdain a le ton un peu sec et la parole un peu populaire, mais elle a du bon sens.

Étudiez l'art avec lequel Molière sait opposer un personnage à l'autre (ainsi Chrysale et Philaminte dans les *Femmes Savantes*).

4. *Carême-prenant* signifie *mardi-gras*. C'est le jour où *prend*, c.-à-d. commence, le carême.

NICOLE. — Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux[1] maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ouais ! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé, pour une paysanne !

MADAME JOURDAIN. — Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez.

NICOLE. — Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux de notre salle.

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, ma servante et ma femme.

MADAME JOURDAIN. — Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE. — Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes des ignorantes l'une et l'autre ; et vous ne savez pas les prérogatives[2] de tout cela.

MADAME JOURDAIN. — Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue[3].

MONSIEUR JOURDAIN. — Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE. — J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage[4], un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN. — Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens[5].

MADAME JOURDAIN. — N'irez-vous point, l'un de ces jours, au collège vous faire donner le fouet[6], à votre âge ?

1. *Biaux*, et plus loin *carriaux*, pour *beaux* et *carreaux* sont des façons *patoises* de s'exprimer qui n'ont pas disparu aujourd'hui, en particulier dans le Nord.

2. *Prérogatives* = *avantages* est un mot plutôt savant, que M. Jourdain est fier de placer.

3. *Pourvue*, entendez *d'un mari*.

4. *Pour renfort de potage* signifie au propre *pour renforcer le dîner*. La locution est populaire, mais particulièrement appropriée à la cuisinière.

5. *Honnêtes gens*, au sens déjà vu de « gens distingués ». Cf. p. 68, n. 10.

6. Le fouet était en effet d'usage dans les collèges. Il y avait même un *fouetteur*, qui était tantôt un domestique, tantôt un écolier pauvre à qui, pour un tel service, on donnait une bourse.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège[1] !

NICOLE. — Oui, ma foi ! cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

MONSIEUR JOURDAIN. — Sans doute.

MADAME JOURDAIN. — Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison[2] !

MONSIEUR JOURDAIN. — Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. (*A Madame Jourdain.*) Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

MADAME JOURDAIN. — Oui. Je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

MADAME JOURDAIN. — Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande : ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

MADAME JOURDAIN. — Des chansons[3].

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé non ! ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

MADAME JOURDAIN. — Hé bien ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment est-ce que cela s'appelle ?

MADAME JOURDAIN. — Cela s'appelle comme on veut l'appeler[4].

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN. — De la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers n'est point prose[5]. Heu ! voilà ce que c'est d'étudier[6]. (*A Nicole.*) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

1. Le vœu de M. Jourdain serait certes louable, s'il voulait apprendre pour *savoir ;* mais il ne veut apprendre que pour *montrer* ce qu'il saura.

2. Mme Jourdain, femme pratique, ne connaît, en effet, de science valable que celle de l'économie domestique.

3. *Chansons = choses sans valeur.*

4. On voit que Mme Jourdain est dépourvue de toute curiosité.

5. M. Jourdain n'arrive même pas à citer ce que lui a dit tout à l'heure le maître de philosophie, et en ajoutant un *point* de trop il dit une sottise.

6. *Voilà ce que c'est de*, pour *voilà ce que c'est que de*, cf. p. 255, n. 6.

NICOLE. — Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE. — Quoi ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Dis un peu U, pour voir.

NICOLE. — Hé bien ! U.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE. — Je dis U.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui : mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE. — Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oh ! l'étrange chose, que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas[1] : U, vois-tu ? Je fais la moue : U.

NICOLE. — Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN. — Voilà qui est admirable[2] !

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA !

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que tout ce galimatias-là ?

NICOLE. — De quoi est-ce que tout cela guérit ?

MONSIEUR JOURDAIN. — J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN. — Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles[3].

NICOLE. — Et surtout ce grand escogriffe[4] de maître d'armes, qui remplit de poudre[5] tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ouais ! Ce maître d'armes vous tient au cœur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure[6]. *(Il fait apporter les fleurets et en donne un à Nicole.)* Tiens. Raison démonstrative, la ligne du corps[7]. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela ; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu, pour voir ?

1. M. Jourdain dit de U ce que son maître lui a dit de la lettre E ; il ajoute d'ailleurs une absurdité. Mais il n'en parle pas moins d'un ton assuré.

2. Mme Jourdain parle ironiquement.

3. *Fariboles*, cf. p. 206, n. 3.

4. *Escogriffe*, mot d'origine incertaine : se dit des gens de grande taille et mal bâtis.

5. *Poudre = poussière.*

6. *Tout à l'heure = à l'instant.*

7. Mots sans cohérence, mais que M. Jourdain a retenus de sa dernière leçon, et qui font de l'effet.

NICOLE. — Hé bien ! quoi !

(*Nicole lui pousse plusieurs coups.*)

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout beau ! Holà ! ho ! Doucement ! Diantre soit la coquine[1] !

NICOLE. — Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui ; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN. — Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies ; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

MONSIEUR JOURDAIN. — Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement, et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie[2].

Monsieur Jourdain mamamouchi

[La fille de M. Jourdain est aimée de Cléonte, honnête homme et suffisamment riche, mais qui n'est point gentilhomme. Malgré Mme Jourdain, Cléonte est repoussé par M. Jourdain. Il est réconforté par son valet Covielle, qui imagine une plaisante comédie pour obtenir le consentement du bourgeois vaniteux.]

ACTE IV

SCÈNE III

MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE, *déguisé.*

COVIELLE. — Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, Monsieur.

COVIELLE, *étendant la main à un pied de terre.* — Je vous ai vu que[3] vous n'étiez pas plus grand que cela.

MONSIEUR JOURDAIN. — Moi ?

COVIELLE. — Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pour me baiser ?

COVIELLE. — Oui. J'étais grand ami de feu Monsieur votre père.

1. Bel escrimeur qui oublie de parer !

2. Ce *votre* est plein de dédain : M. Jourdain parle comme un noble.

3. *Que* = *alors que.*

MONSIEUR JOURDAIN. — De feu Monsieur mon père ?

COVIELLE. — Oui. C'était un fort honnête gentilhomme[1].

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment dites-vous ?

COVIELLE. — Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon père ?

COVIELLE. — Ouï.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE. — Assurément.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

COVIELLE. — Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne sais donc comment le monde est fait !

COVIELLE. — Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE. — Lui, marchand ? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux[2], et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent[3].

MONSIEUR JOURDAIN. — Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

COVIELLE. — Je le soutiendrai devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

COVIELLE. — Depuis avoir connu[4] feu Monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par tout le monde ?

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là[5].

COVIELLE. — Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

1. En flattant habilement la manie de M. Jourdain, Coviellе est certain d'être écouté et cru.

2. *Officieux* (*de officiosus*) = *qui aime à rendre service.*

3. Jolie périphrase pour ne pas dire *vendre.*

4. La construction de *depuis* avec l'infinitif était fréquente au 17e siècle pour *depuis que* et l'indicatif.

5. La remarque a bien la naïveté d'une âme populaire. *En* a le sens de *jusqu'à* (*in*, et l'accusatif).

MONSIEUR JOURDAIN. — Quelle ?

COVIELLE. — Vous savez que le fils du Grand-Turc[1] est ici ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Moi ? Non.

COVIELLE. — Comment ! Il a un train tout à fait magnifique ; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi, je ne savais pas cela.

COVIELLE. — Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

MONSIEUR JOURDAIN. — Le fils du Grand-Turc ?

COVIELLE. — Oui ; et il veut être votre gendre.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon gendre, le fils du Grand-Turc ?

COVIELLE. — Le fils du Grand-Turc votre gendre. Comme je le fus[2] voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : « *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem carahini oussere carbulath*[3], » c'est-à-dire : « N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme parisien ? »

MONSIEUR JOURDAIN. — Le fils du Grand-Turc dit cela de moi ?

COVIELLE. — Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille : « Ah ! me dit-il, *marababa sahem !* » c'est-à-dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle ! »

MONSIEUR JOURDAIN. — *Marababa sahem*, veut dire : Ah ! que je suis amoureux d'elle !

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi, vous faites bien de me le dire ; car, pour moi, je n'aurais jamais cru que *Marababa sahem* eût voulu dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle ! » Voilà une langue admirable que ce turc !

COVIELLE. — Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen ?*

MONSIEUR JOURDAIN. — *Cacaracamouchen ?* Non.

COVIELLE. — C'est-à-dire : « Ma chère âme. »

MONSIEUR JOURDAIN. — *Cacaracamouchen*, veut dire : « Ma chère âme ? »

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà qui est merveilleux ! *Caca-*

1. Le *Grand-Turc*, c'est le *sultan* des Turcs.

2. *Fus* = *allai*.

3. Naturellement, ce turc de Covielle est de fantaisie. Molière a ici imité une comédie de Rotrou, *la Sœur* (1645).

racamouchen : « Ma chère âme. » Dirait-on jamais cela ? Voilà qui me confond[1].

COVIELLE. — Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi*[2], qui[3] est une certaine grande dignité de son pays.

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mamamouchi ?*

COVIELLE. — Oui, *mamamouchi :* c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens[4]... Paladin, enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde ; et vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

MONSIEUR JOURDAIN. — Le fils du Grand-Turc m'honore beaucoup et je vous prie de me mener chez lui, pour lui en faire mes remercîments.

COVIELLE. — Comment ! le voilà qui va venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il va venir ici ?

COVIELLE. — Oui ; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE. — Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allée[5] mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE. — Elle changera de sentiment, quand elle verra le fils du Grand-Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand-Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir ; on me l'a montré, et l'amour qu'elle a pour l'un, pourra passer aisément à l'autre[6], et... Je l'entends venir ; le voilà.

SCÈNE IV

CLÉONTE, *en Turc, avec* TROIS PAGES, *portant sa veste ;*
MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE, *déguisé.*

CLÉONTE. — *Ambousahim oqui boraf, Jordina, Salamalequi*[7].

1. M. Jourdain avait déjà éprouvé les mêmes extases naïves en apprenant l'alphabet.

2. Ce mot n'est pas plus turc que les précédents.

3. *Qui*, pour *ce qui*, est fréquent au 17e siècle. RÈGLE : *Il veut avoir trop d'esprit*, **dont** *j'enrage*, p. 91, n. 4. — *Qui* pouvait alors représenter des choses. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 187.

4. Covielle veut donner une brillante définition, mais il n'y arrive pas.

5. *Qui s'est allée mettre*, pour *qui est allée se mettre*. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

6. Covielle prépare adroitement un revirement que nous verrons tout à l'heure.

7. *Salamalequi* rappelle évidemment le salut arabe, *salam*

COVIELLE, *à M. Jourdain.* — C'est-à-dire : « Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri ». Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je suis très humble serviteur de son altesse turque.

COVIELLE. — *Carigar camboto oustin moraf.*

CLÉONTE. — *Oustin yoc*[1] *catamalequi basum base alla moran.*

COVIELLE. — Il dit : « Que le ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents[2] ».

MONSIEUR JOURDAIN. — Son altesse turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE. — *Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.*

CLÉONTE. — *Bel-men.*

COVIELLE. — Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille et de conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tant de choses en deux mots ?

COVIELLE. — Oui. La langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE V

COVIELLE, *seul.*

Ah ! ah ! ah ! Ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe ! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah ! ah !

CÉRÉMONIE TURQUE[3]

LE MUFTI[4], DERVIS[5], TURCS, *assistants du mufti, chantants et dansants.*

Six Turcs entrent gravement deux à deux, au son de tous les instruments. Ils portent trois tapis fort longs, dont ils font plusieurs figures, et à la fin de cette première cérémonie, ils les lèvent fort haut ; les Turcs musiciens et autres joueurs d'instruments passent par-dessous ; quatre dervis, qui accompagnent le mufti, ferment

alequi, dont nous avons fait le mot *salamalec.*

1. *Yok* signifie *non*, en turc.

2. On sait que les Orientaux aiment les expressions fleuries. Les *Mille et une Nuits* le prouvent assez.

3. Nous empruntons ici aux textes des éditions de 1682 et 1734, particulièrement riches en indications scéniques.

4. Un *mufti* est un membre du clergé musulman.

5. Les *dervis* ou *derviches* sont des sortes de moines mahométans.

cette marche. Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et se mettent dessus à genoux. Le mufti est debout au milieu, qui fait une invocation avec des contorsions et des grimaces, levant le menton et remuant les mains contre sa tête, comme si c'étaient des ailes. Les Turcs se prosternent jusqu'à terre, chantant **Alli**, *puis se relèvent chantant* **Alla**[1], *et continuant alternativement jusqu'à la fin de l'invocation : puis ils se lèvent tous, chantant* **Alla ekber**[2].

Alors les dervis amènent devant le mufti le Bourgeois vêtu à la turque, sans turban, sans sabre, auquel ils chantent gravement ces paroles :

LE MUFTI

Se ti sabir[3],
Ti respondir ;
Se non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star muphti :
Ti qui star ti ?
Non intendir :
Tazir, tazir.....

Mahametta, per Giourdina,
Mi pregar sera e matina ;
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina.
Dar turbanta, e dar scarcina,
Con galera e brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahameta, per Giourdina,
Mi pregar sera e matina.

Aux Turcs :

Star bon Turca Giourdina ?

LES TURCS

Hey valla Hey valla[4].

LE MUFTI *chante et danse.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

1. *Alli* et *Alla* ou *Allah* signifient *Dieu.*
2. C.-à-d. *Dieu est grand.*
3. Ici le turc de fantaisie fait place à un jargon mêlé d'italien, d'espagnol, de portugais, tel qu'il se parlait sur les côtes de la Méditerranée. Voici le sens : « Si toi savoir, toi répondre ; si ne savoir, toi ne répondre, te taire, te taire. Moi être mufti, toi qui être toi ? Non entendre : te taire, te taire. »
4. « Mahomet, pour Jourdain, moi prier soir et matin ; vouloir faire un Paladin de Jourdain, de Jourdain. Donner turban et donner sabre avec galère et brigantin (= petit navire) pour défendre Palestine. Mahomet, pour Jourdain, moi prier soir et matin. Etre bon Turc, Jourdain ? — Oui, par Dieu. Oui, par Dieu. »

Le mufti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs ; il est accompagné de deux dervis qui portent l'Alcoran[1], *et qui ont des bonnets pointus, garnis de bougies allumées.*

Les deux autres dervis amènent M. Jourdain, et le font mettre à genoux, les mains par terre ; de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au mufti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de temps en temps sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation ; après quoi, en levant les bras au ciel, le mufti crie à haute voix, Hou.

Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistants, s'inclinant et se relevant alternativement, chantent aussi Hou, Hou, Hou.

MONSIEUR JOURDAIN, *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.* — Ouf !

LE MUFTI, *à M. Jourdain.*

Ti non star furba[2] ?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUFTI

Non star forfanta ?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUFTI, *aux Turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS

Ti non star furba ?
No, no, no.
Non star forfanta ?
No, no, no.
Donar turbanta.

Les Turcs dansants mettent le turban sur la tête de M. Jourdain au son des instruments.

LE MUFTI, *donnant le sabre à M. Jourdain.*

Ti star nobile, non star fabbola[3].
Pigliar schiabbola.

1. L'*Alcoran* (de l'arabe *al*, *le*, et *Koran*, *livre*) ou *Coran* est le livre saint des Arabes, qui contient la loi de Mahomet.

2. « Toi pas être fourbe ? — Non, non, non — Pas être imposteur ? — Non, non, non — Donner turban. »

3. « Toi être noble, (cela) n'être pas fable. Prendre sabre. »

Photo Walery.

Fig. 28. — La Cérémonie turque (p. 268).

C'est dans un curieux décor oriental, et avec une figuration considérable, que l'Odéon a représenté la cérémonie turque du *Bourgeois Gentilhomme*. — M Jourdain (M. Vilbert) porte sur son dos l'Alcoran pendant que le mufti fait ses invocations.

LES TURCS, *mettant le sabre à la main.*

Ti star nobile, non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

Les Turcs dansants donnent en cadence plusieurs coups de sabre à M. Jourdain.

LE MUFTI

Dara, dara[1]
Bastonnara.

LES TURCS

Dara, dara
Bastonnara.

Les Turcs dansants donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.

LE MUFTI

Non tener honta[2] :
Questa star l'ultima affronta.

LES TURCS

Non tener honta :
Questa star l'ultima affronta.

Le mufti commence une troisième invocation. Les dervis le soutiennent par-dessous les bras avec respect ; après quoi, les Turcs chantants et dansants, sautant autour du mufti, se retirent avec lui, et emmènent M. Jourdain.

ACTE V

SCÈNE I

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN

MADAME JOURDAIN. — Ah ! mon Dieu, miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un momon[3] que vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque[4] ? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

1. « Donner, donner bâtonner. »
2. « Ne pas avoir honte : ceci être le dernier affront. »
3. *Momon* (qui semble de la même racine que *mômerie*) a le sens de *mascarade*. Le mot *porter* s'explique parce que les masques, en temps de carnaval, vont chez les particuliers de leur connaissance *porter un défi*, en proposant une partie de dés. Le *momon* est l'argent joué aux dés par les masques, et sans revanche.
4. *Masque* = *personne déguisée*.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN. — Comment donc ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, il me faut porter[1] du respect maintenant, et l'on vient de me faire *mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous dire, avec votre *mamamouchi* ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mamamouchi*, vous dis-je. Je suis *mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN. — Quelle bête est-ce là ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mamamouchi*, c'est-à-dire en notre langue, paladin.

MADAME JOURDAIN. — Baladin[2]. Etes-vous en âge de danser des ballets ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Quelle ignorante ! Je dis paladin : c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

MADAME JOURDAIN. — Quelle cérémonie donc ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mahameta per Jordina.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Jordina*, c'est-à-dire Jourdain.

MADAME JOURDAIN. — Hé bien ! quoi, Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Voler far un paladina de Jordina.*

MADAME JOURDAIN. — Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Dar turbanta con galera.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce à dire, cela ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Per deffendar Palestina.*

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous donc dire ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Dara, dara bastonnara.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Non tener honta : questa star l'ultima affronta.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

MONSIEUR JOURDAIN, *chante et danse.* — *Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.* (*Il tombe par terre.*)

MADAME JOURDAIN. — Hélas ! mon Dieu, mon mari est devenu fou.

MONSIEUR JOURDAIN, *se relevant et s'en allant.* — Paix, insolente. Portez respect[3] à Monsieur le *mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN, *seule.* — Où est-ce donc qu'il a perdu l'esprit ?

1. *Il me faut porter*. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

2. *Baladin* (*danseur, sauteur*) fait jeu de mot avec *paladin*. Mais le mot porte juste.

3. Sur l'absence d'article. RÈGLE : *Faire leçon*, p. 49, n. 4.

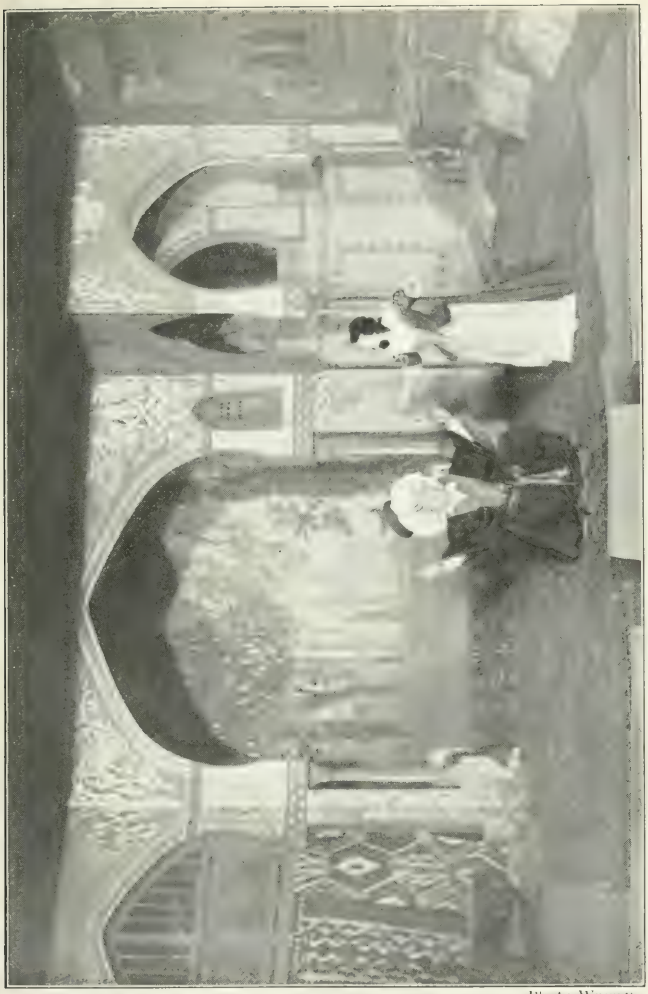


Photo Waery.

FIG. 29. — **Le Mamamouchi et Madame Jourdain.**

(Odéon.) Acte V, Scène I.

« *Voyez l'impertinente de parler de la sorte à un mamamouchi* ».

M. Jourdain, le turban de travers, est encore en extase, pendant que sa femme le croit devenu fou. Le contraste entre les costumes des deux personnages accroît le comique.

Mariage turc

[Cléonte, costumé en fils du Grand-Turc, demande la main de Lucile. Naturellement, Monsieur Jourdain consent à un si noble mariage. Mais que vont dire sa femme et sa fille ?]

SCÈNE V

LUCILE, CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE[1], COVIELLE

MONSIEUR JOURDAIN. — Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner votre main à Monsieur qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE. — Comment ! mon père, comme vous voilà fait ? Est-ce une comédie que vous jouez ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non : ce n'est pas une comédie ; c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut[2] souhaiter. (*Montrant Cléonte.*) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE. — A moi, mon père ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâces au ciel de votre bonheur.

LUCILE. — Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je le veux, moi qui suis votre père.

LUCILE. — Je n'en ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah ! que de bruit ! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

LUCILE. — Non, mon père ; je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte ; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de... (*Reconnaissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon père : je vous dois entière obéissance, et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah ! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir, et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante.

1. Dorante est un comte assez peu scrupuleux, et qui a volontiers profité de son titre pour emprunter de l'argent à M. Jourdain.

2. *Peut.* Nous mettrions ici le subjonctif. L'indicatif énonce un fait positif.

Cf. CHOUZET..., *Grammaire Française*, § 433.

SCÈNE DERNIÈRE

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, COVIELLE

MADAME JOURDAIN. — Comment donc ? Qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant[1] ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN. — C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage[2] ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Je veux marier notre fille avec le fils du Grand-Turc.

MADAME JOURDAIN. — Avec le fils du Grand-Turc ?

MONSIEUR JOURDAIN, *montrant Covielle*. — Oui, faites-lui faire vos compliments par le truchement[3] que voilà.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

DORANTE. — Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là ? Vous refusez son Altesse turque pour gendre ?

MADAME JOURDAIN. — Mon Dieu ! Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.....

DORANTE. — C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser[4] dans vos avantages[5].

MADAME JOURDAIN. — Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE. — Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN. — Ma fille consent à épouser un Turc ?

DORANTE. — Sans doute.

MADAME JOURDAIN. — Elle peut oublier Cléonte ?

1. *Carême-prenant*. Cf. p. 258, n. 4. Ici, le mot a le sens de *masque de carnaval*.

2. *Assemblage* a ici le sens de *mariage*.

3. *Truchement* = *interprète*. (Mot arabe, le même que *drogman*.)

4. *Intéresser*, pour *nous intéresser*. RÈGLE : *Je t'écoute vanter*, p. 193, n. 7.

5. *Avantages* a le sens de *intérêts*.

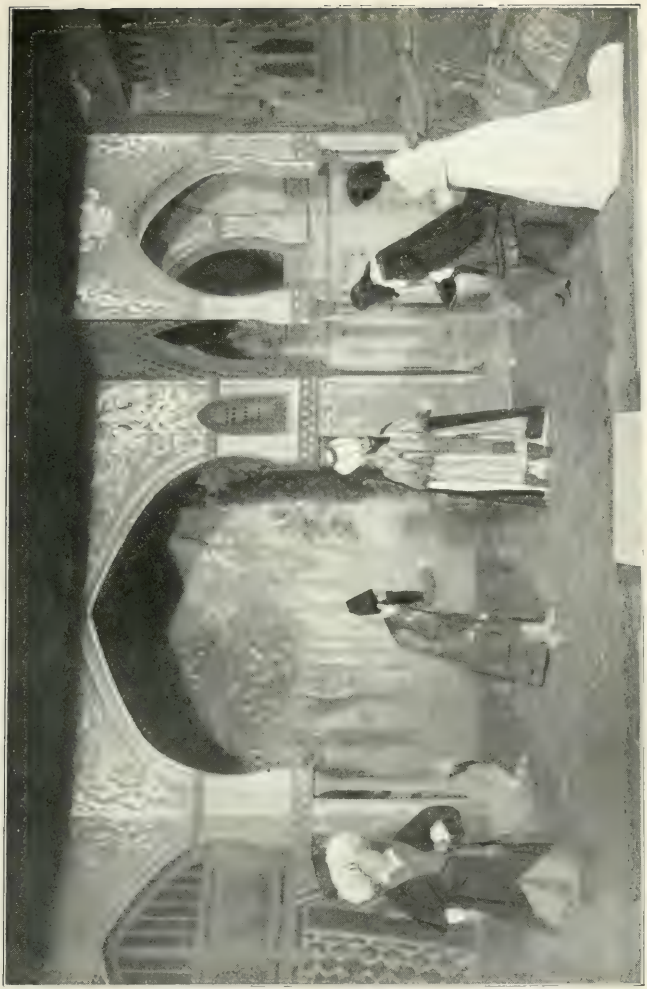


Photo Waléry.

Fig. 30. — Présentation turque.
(Odéon.) Acte V, Scène IV.

Covielle, déguisé, présente Cléonte, costumé en fils du Grand-Turc, au comte Dorante et à la marquise Dorimène, amis de M. Jourdain, qui s'amusent d'ailleurs de la comédie. A gauche, M. Jourdain essaie de comprendre les salutations étranges *Alabala croctam...* débitées par les faux Turcs.

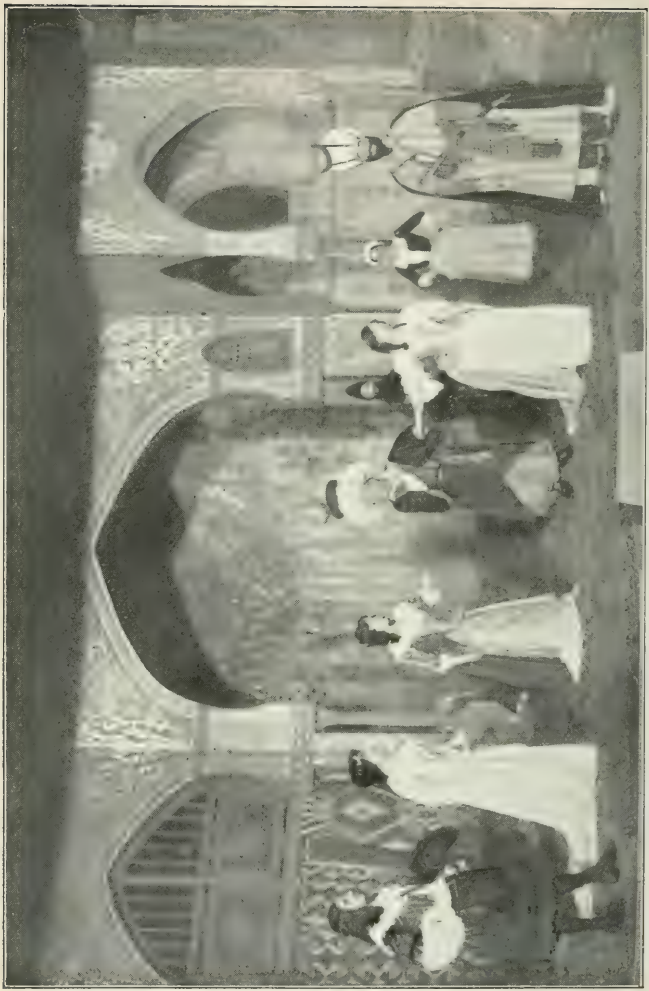


Photo Waléry.

Fig. 31. — Scène finale du Bourgeois Gentilhomme. (p. 272).

(Odéon.)

Lucile a reconnu Cléonte et consent à l'épouser. Sa mère, qui n'a pas encore compris la comédie, est tout indignée. M. Jourdain est outré de cette résistance. A gauche Dorante et Dorimene, au fond Nicole, suivent un peu ironiquement la querelle.

DORANTE. — Que ne fait-on pas pour être grand'Dame[1] ?

MADAME JOURDAIN. — Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là[2].

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà bien du caquet ! Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN. — Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah ! que de bruit !

LUCILE. — Ma mère !

MADAME JOURDAIN. — Allez. Vous êtes une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN, *à Madame Jourdain.* — Quoi ! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ?

MADAME JOURDAIN. — Oui. Elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE, *à Madame Jourdain.* — Madame !

MADAME JOURDAIN. — Que me voulez-vous conter, vous ?

COVIELLE. — Un mot.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, *à Monsieur Jourdain.* — Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN. — Je n'y consentirai point.

COVIELLE. — Écoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN. — Non.

MONSIEUR JOURDAIN, *à Madame Jourdain.* — Écoutez-le.

MADAME JOURDAIN. — Non : je ne veux pas écouter.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il vous dira...

MADAME JOURDAIN. — Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous fera-t-il mal, de l'entendre ?

COVIELLE. — Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN. — Hé bien ! quoi ?

COVIELLE, *bas, à Madame Jourdain.* — Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions[3] de votre mari, que nous l'abusons[4] sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand-Turc ?

MADAME JOURDAIN, *bas, à Covielle.* — Ah ! Ah !

1. *Grand* pour *grande.* Cf. p. 131, n. 1.

2. C'est bien là le cri naïf d'une âme loyale.

3. *Nous ajuster aux visions* = *nous accommoder aux extravagances.*

4. *Abuser quelqu'un* = *le tromper.*

COVIELLE, *bas, à Madame Jourdain.* — Et moi, Covielle, qui suis le truchement.

MADAME JOURDAIN, *bas, à Covielle.* — Ah! comme cela, je me rends.

COVIELLE, *bas, à Madame Jourdain.* — Ne faites pas semblant de rien[1].

MADAME JOURDAIN, *haut.* — Oui. Voilà qui est fait; je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! voilà tout le monde raisonnable. (*A Madame Jourdain.*) Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand-Turc.

MADAME JOURDAIN. — Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

[La pièce finit par un petit ballet. Tout est conclu au gré du spectateur : non seulement Lucile épouse son cher Cléonte, mais Nicole épousera Covielle. M. Jourdain n'a rien deviné de la comédie qui lui fut jouée, et qui permet au bon sens de triompher. Mais la vanité du bourgeois gentilhomme n'a pas été corrigée. Peut-elle l'être ?]

1. *Pas... rien. Pas*, qui semble faire double emploi avec *rien*, s'explique par le sens étymologique de *rien* = *quelque chose (rem).*

LES FOURBERIES DE SCAPIN[1]

Comédie en trois actes et en prose (1671).

Analyse et Extraits

[La scène se passe à Naples. Octave, fils d'Argante, a épousé secrètement Hyacinte. Mais son père revient et veut le marier. Grand embarras du jeune homme, qui recourt à l'adresse de Scapin, valet de Léandre. Scapin est inventif et sans scrupules. Il a déjà eu quelques démêlés avec la justice, mais il a trop de plaisir à combiner des intrigues pour refuser ses services dans une affaire difficile.]

Premières escarmouches

ACTE I

SCÈNES II ET III

OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE

SCAPIN. — Qu'est-ce, seigneur Octave ? Qu'avez-vous ? Qu'y a-t-il ? Quel désordre est-ce là ? Je vous vois tout troublé.

OCTAVE. — Ah ! mon pauvre Scapin, je suis perdu ; je suis désespéré ; je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN. — Comment ?

OCTAVE. — N'as-tu rien appris de ce qui me regarde ?

SCAPIN. — Non.

OCTAVE. — Mon père arrive avec le seigneur Géronte, et ils me[2] veulent marier.

SCAPIN. — Hé bien ! qu'y a-t-il là de si funeste ?

OCTAVE. — Hélas ! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude.

SCAPIN. — Non ; mais il ne tiendra qu'à vous que je la

1. La pièce est imitée du *Phormion*, de Térence. Mais Molière a fait aussi des emprunts aux modernes, et notamment au *Pédant joué* du fameux Cyrano de Bergerac.

Les principaux personnages de la pièce sont :

ARGANTE, père d'Octave ;
GÉRONTE, père de Léandre ;
OCTAVE, fils d'Argante ;
LÉANDRE, fils de Géronte ;
SCAPIN, valet de Léandre ;
SYLVESTRE, valet d'Octave.

2. Sur la place de *me*. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

sache bientôt ; et je suis homme consolatif[1], homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE. — Ah ! Scapin, si tu pouvais trouver quelque invention, forger quelque machine[2] pour me tirer de la peine où je suis, je croirais t'être redevable de plus que de la vie.

SCAPIN. — A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai sans doute reçu du ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ; et je puis dire, sans vanité, qu'on n'a guère vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts[3] et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier[4]. Mais, ma foi, le mérite est trop maltraité aujourd'hui ; et j'ai renoncé à toutes choses depuis certain chagrin[5] d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE. — Comment ? quelle affaire, Scapin ?

SCAPIN. — Une aventure où je me brouillai avec la justice.

OCTAVE. — La justice ?

SCAPIN. — Oui, nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SYLVESTRE. — Toi et la justice ?

SCAPIN. — Oui. Elle en usa fort mal avec moi ; et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siècle, que je résolus de ne plus rien faire. Baste ! Ne laissez pas de me conter votre aventure.....

[Après avoir ouï le récit d'Octave sur les aventures qui l'ont amené à épouser Hyacinte, Scapin promet son concours, non sans se faire un peu prier.]

SCAPIN, *à Octave.* — Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre père,

OCTAVE. — Je t'avoue que cet abord me fait trembler par avance ; et j'ai une timidité naturelle que je ne saurais vaincre.

SCAPIN. — Il faut pourtant paraître ferme au premier choc, de peur que, sur[6] votre faiblesse, il ne prenne le pied[7] de vous mener comme un enfant. Là ! tâchez de vous compo-

1. *Consolatif* se disait plutôt des choses que des personnes.
2. *Machine* = *intrigue* (*machina*).
3. *Ressorts* a le même sens que *machine.*
4. En somme, sans modestie, et comme le Mascarille des *Fourberies*, Scapin est un artiste, qui fut parfois incompris.
5. *Chagrin* a le sens d'*ennui sérieux*. C'est un de ces mots (comme *charme*) qui ont beaucoup perdu de leur force. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, p. 14.
6. *Sur* = *en s'appuyant sur.*
7. *Il ne prenne le pied de* = *il ne se mette en disposition de.*

ser[1] par étude. Un peu de hardiesse ; et songez à répondre résolument sur tout ce qu'il vous pourra dire.

OCTAVE. — Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN. — Çà, essayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous ferez bien. Allons ; la mine résolue, la tête haute, les regards assurés.

OCTAVE. — Comme cela ?

SCAPIN. — Encore un peu davantage.

OCTAVE. — Ainsi ?

SCAPIN. — Bon. Imaginez-vous que je suis votre père qui arrive, et répondez-moi fermement, comme si c'était à lui-même. « Comment ! pendard, vaurien, infâme, fils indigne d'un père comme moi, oses-tu bien paraître devant mes yeux, après tes bons[2] déportements[3], après le lâche tour que tu m'as joué pendant mon absence ? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud[4] ? Est-ce là le fruit de mes soins ? Le respect qui m'est dû ? Le respect que tu me conserves ? (Allons donc[5].) Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton père, de contracter un mariage clandestin ! Réponds-moi, coquin, réponds-moi. Voyons un peu tes belles raisons »... Oh ! que diable, vous demeurez interdit !

OCTAVE. — C'est que je m'imagine que c'est mon père que j'entends.

SCAPIN. — Hé ! oui ; c'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE. — Je m'en vais prendre plus de résolution[6], et je répondrai fermement.

SCAPIN. — Assurément ?

OCTAVE. — Assurément.

SYLVESTRE. — Voilà votre père qui vient.

OCTAVE. — O ciel ! je suis perdu[7]. (*Il s'enfuit*).

SCAPIN. — Holà, Octave ! demeurez, Octave ! Le voilà enfui ! Quelle pauvre espèce d'homme ! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SYLVESTRE. — Que lui dirai-je ?

SCAPIN. — Laisse-moi dire, moi, et ne fais que me suivre.

1. *Se composer* (*se componere*), c'est *se donner une certaine attitude*.

2. *Bons* est évidemment pris ironiquement.

3. *Déportement* a exactement le sens de *manière de se comporter*. Il est devenu péjoratif.

4. *Maraud* est un terme de mépris très usité au 17e siècle, et fréquent chez Molière. Il dit aussi *maraude*. L'origine du mot est inconnue. Primitivement, en français, il signifia *pauvre gueux*.

5. Cette parenthèse est un encouragement de Scapin à Octave.

6. *Résolution* a ici le sens de *fermeté* (cf. l'adjectif *résolu*).

7. Plaisant effroi après l'affirmation qui précède.

SCÈNE IV

ARGANTE, SCAPIN ET SYLVESTRE *dans le fond du théâtre*

ARGANTE, *se croyant seul.* — A-t-on jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là ?

SCAPIN, *à Sylvestre.* — Il a déjà appris l'affaire ; et elle lui tient si fort en tête, que, tout seul, il en parle haut.

ARGANTE, *se croyant seul.* — Voilà une témérité bien grande !

SCAPIN, *à Sylvestre.* — Ecoutons-le un peu.

ARGANTE, *se croyant seul.* — Je voudrais bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN, *à part.* — Nous y avons songé.

ARGANTE, *se croyant seul.* — Tâcheront-ils de me nier la chose ?

SCAPIN, *à part.* — Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE, *se croyant seul.* — Ou s'ils entreprendront[1] de l'excuser ?

SCAPIN, *à part.* — Celui-là[2] se pourra faire.

ARGANTE, *se croyant seul.* — Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air ?

SCAPIN, *à part.* — Peut-être.

ARGANTE, *se croyant seul.* — Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN, *à part.* — Nous allons voir.

ARGANTE, *se croyant seul.* — Ils ne m'en donneront point à garder[3].

SCAPIN, *à part.* — Ne jurons de rien.

ARGANTE, *se croyant seul.* — Je saurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

SCAPIN, *à part.* — Nous y pourvoirons.

ARGANTE, *se croyant seul.* — Et pour le coquin de Sylvestre, je le rouerai de coups.

SYLVESTRE, *à Scapin.* — J'étais bien étonné s'il m'oubliait.

ARGANTE, *apercevant Sylvestre.* — Ah ! Ah ! vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur[4] de jeunes gens !

1. *Tâcheront-ils... ou s'ils entreprendront.* RÈGLE : *Tombé-je dans l'erreur* ou si *j'en vais sortir ?* p. 47, n. 11.

2. *Celui-là* (= *ce dernier cas-là*) se rapporte à un nom qui n'est pas exprimé. De même, dans le langage populaire d'aujourd'hui, on dira *celle-là : je ne m'attendais pas à celle-là.* Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 338.

3. *En donner à garder à quelqu'un*, locution familière qui signifie *lui en faire accroire*, le tromper.

4. *Gouverneur* et *directeur* ont tous deux le même sens de *précepteur*, *éducateur*.

SCAPIN. — Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour.

ARGANTE. — Bonjour, Scapin. (*A Sylvestre.*) Vous avez suivi mes ordres vraiment d'une belle manière ! et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence !

SCAPIN. — Vous vous portez bien à ce que je vois.

ARGANTE. — Assez bien. (*A Sylvestre.*) Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot.

SCAPIN. — Votre voyage a-t-il été bon ?

ARGANTE. — Mon Dieu, fort bon ! Laisse-moi un peu quereller[1] en repos.

SCAPIN. — Vous voulez quereller ?

ARGANTE. — Oui, je veux quereller.

SCAPIN. — Et qui, Monsieur ?

ARGANTE, *montrant Sylvestre.* — Ce maraud-là.

SCAPIN. — Pourquoi ?

ARGANTE. — Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence ?

SCAPIN. — J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE. — Comment ! quelque petite chose ! Une action de cette nature !

SCAPIN. — Vous avez quelque raison.

ARGANTE. — Une hardiesse pareille à celle-là ?

SCAPIN. — Cela est vrai.

ARGANTE. — Un fils qui se marie sans le consentement de son père ?

SCAPIN. — Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serais d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE. — Je ne suis pas de cet avis, moi ; et je veux faire du bruit tout mon soûl[2]. Quoi ! tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colère ?

SCAPIN. — Si fait. J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose ; et je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré[3] sur le peu de respect qu'il gardait à un père dont il devait[4] baiser les pas[5]. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce serait vous-

1. *Quereller* est plusieurs fois employé sans complément, par Molière, au sens de *faire une querelle.*

2. *Soûl*, cf. p. 249, n. 1.

3. *Chapitré = réprimandé.* Ce mot est resté familier.

4. *Devait = aurait dû.* RÈGLE : *Dans l'ancienne langue* (comme en latin, cf. CROUZET, *Gr. Lat.*, § 66, 2), *les verbes marquant* possibilité, obligation, convenance, nécessité, etc., *ont aux temps de l'indicatif le sens du conditionnel :*

Vous dont **j'ai pu** (= j'aurais pu) [laisser vieillir l'ambition...
(RACINE.)

5. Il est aisé de voir, à l'exagération des termes, que Scapin se moque.

même. Mais quoi ! je me suis rendu à la raison, et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourrait croire.

ARGANTE. — Que me viens-tu conter ? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnue ?

SCAPIN. — Que voulez-vous ? Il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE. — Ah ! ah ! Voici une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire, pour excuse, qu'on y a été poussé par sa destinée[1].

SCAPIN. — Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement[2] engagé dans cette affaire... *Montrant Sylvestre.* — Demandez-lui plutôt ; il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE, *à Sylvestre.* — C'est par force qu'il a été marié ?

SYLVESTRE. — Oui, Monsieur.

SCAPIN. — Voudrais-je vous mentir ?

ARGANTE. — Il devait donc aller tout aussitôt protester de violence[3] chez un notaire.

SCAPIN. — C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE. — Cela m'aurait donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN. — Rompre ce mariage ?

ARGANTE. — Oui.

SCAPIN. — Vous ne le romprez point.

ARGANTE. — Je ne le romprai point ?

SCAPIN. — Non.

ARGANTE. — Quoi ! je n'aurai pas pour moi les droits de père, et la raison de la violence[4] qu'on a faite à mon fils ?

SCAPIN. — C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE. — Il n'en demeurera pas d'accord ?

SCAPIN. — Non.

ARGANTE. — Mon fils ?

SCAPIN. — Votre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait[5] faire les choses ? Il n'a garde d'aller avouer cela. Ce

1. On le dit, en effet, assez souvent pour excuser les criminels.

2. C.-à-d. *par la suite des circonstances.*

3. *Protester de violence*, c.-à-d. *réclamer au sujet d'une violence* (c'est le *de* latin).

4. *La raison de la violence*, entendez *ne pourrai-je alléguer comme raison la violence faite à mon fils ?*

5. Ces subjonctifs *ait été, soit, ait fait* s'expliquent par la nuance de supposition qui est dans tout le mouvement de la phrase. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 433.

serait se faire tort, et se montrer indigne d'un père comme vous.

ARGANTE. — Je me moque de cela.

SCAPIN. — Il faut, pour son honneur et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE. — Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN. — Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE. — Je l'y forcerai bien.

SCAPIN. — Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE. — Il le fera, ou je le déshériterai.

SCAPIN. — Vous ?

ARGANTE. — Moi.

SCAPIN. — Bon !

ARGANTE. — Comment, bon ?

SCAPIN. — Vous ne le déshériterez point.

ARGANTE. — Je ne le déshériterai point ?

SCAPIN. — Non.

ARGANTE. — Non ?

SCAPIN. — Non.

ARGANTE. — Ouais ! voici qui est plaisant ! Je ne déshériterai pas mon fils ?

SCAPIN. — Non, vous dis-je.

ARGANTE. — Qui m'en empêchera ?

SCAPIN. — Vous-même.

ARGANTE. — Moi ?

SCAPIN. — Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE. — Je l'aurai.

SCAPIN. — Vous vous moquez.

ARGANTE. — Je ne me moque point.

SCAPIN. — La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE. — Elle ne fera rien.

SCAPIN. — Oui, oui.

ARGANTE. — Je vous dis que cela sera.

SCAPIN. — Bagatelles.

ARGANTE. — Il ne faut point dire : Bagatelles.

SCAPIN. — Mon Dieu ! je vous connais : vous êtes bon naturellement[1].

ARGANTE. — Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. Finissons ce discours, qui m'échauffe la

1. * Comparer la scène de *Tartuffe*, où Dorine déclare à Orgon, furieux, qu'il ne mariera pas sa fille à *Tartuffe*, p. 214 sqq. Comparer aussi la scène du *Malade Imaginaire*, entre Toinette et Argan, p. 365 sqq.

bile. (*A Sylvestre.*) Va-t'en, pendard ; va-t'en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le seigneur Géronte, pour lui conter ma disgrâce.

SCAPIN. — Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE. — Je vous remercie. (*A part.*) Ah ! pourquoi faut-il qu'il soit fils unique ! et que n'ai-je à cette heure la fille que le ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritière !

SCÈNE V

SCAPIN, SYLVESTRE

SYLVESTRE. — J'avoue que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train ; mais l'argent, d'autre part, nous presse [1] pour notre subsistance, et nous avons de tous côtés des gens qui aboient après nous.

SCAPIN. — Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé [2], pour jouer un personnage [3] dont j'ai besoin. Attends. Tiens-toi un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toi sur un pied. Mets la main au côté. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roi de théâtre [4]. Voilà qui est bien. Suis-moi. J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

SYLVESTRE. — Je te conjure, au moins, de ne m'aller point [5] brouiller avec la justice.

SCAPIN. — Va, va, nous partagerons les périls en frères ; et trois ans de galères de plus ou de moins ne sont pas pour arrêter un noble cœur [6].

Maître et valet

[Léandre croit, à tort d'ailleurs, que son père a appris ses fredaines par une dénonciation de Scapin. Et voilà le maître furieux contre son valet. Il lui demandera pardon quelques instants après, quand il aura besoin des secours du rusé coquin.]

1. *L'argent nous presse.* Entendre *le besoin d'argent nous presse.*

2. *Affidé*, du latin *fides* = *sur qui l'on peut compter.*

3. *Personnage*, au sens du latin *persona* = *rôle.*

4. Les personnages de roi, dans la tragédie, doivent avoir l'air noble.

5. RÈGLE : *Pour ne me perdre pas*, p. 36, n. 1.

6. On voit que Scapin est plus audacieux, et d'ailleurs plus expérimenté, que Sylvestre.

ACTE II

SCÈNE III

OCTAVE, SCAPIN, LÉANDRE

LÉANDRE. — Ah! ah! vous voilà! Je suis ravi de vous trouver, Monsieur le coquin.

SCAPIN. — Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LÉANDRE, *mettant l'épée à la main.* — Vous faites le méchant plaisant! Ah! je vous apprendrai...

SCAPIN, *se mettant à genoux.* — Monsieur!

OCTAVE, *se mettant entre deux pour empêcher Léandre de frapper Scapin.* — Ah! Léandre!

LÉANDRE. — Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN, *à Léandre.* — Hé! Monsieur!

OCTAVE, *retenant Léandre.* — De grâce!

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.* — Laissez-moi contenter[1] mon ressentiment.

OCTAVE. — Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN. — Monsieur, que vous ai-je fait?

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.* — Ce que tu m'as fait, traître!

OCTAVE, *retenant encore Léandre.* — Hé! doucement.

LÉANDRE. — Non, Octave, je veux qu'il me confesse lui-même, tout à l'heure[2], la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué; on vient de me l'apprendre, et tu ne croyais pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN. — Ah! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LÉANDRE. — Parle donc.

SCAPIN. — Je vous ai fait quelque chose, Monsieur?

LÉANDRE. — Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN. — Je vous assure que je l'ignore.

LÉANDRE, *s'avançant pour frapper Scapin.* — Tu l'ignores!

OCTAVE, *retenant Léandre.* — Léandre!

SCAPIN. — Hé bien, Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut[3]

1. *Contenter* = *satisfaire complètement.* Cf. sur la *Vie des mots*, p. 186, n. 4.

2. *Tout à l'heure* = *à l'instant.*

3. *Quartaut*, quart d'un gros tonneau qu'on appelait *muid*.

de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours, et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'était échappé.

LÉANDRE. — C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'était elle qui m'avait fait le tour ?

SCAPIN. — Oui, Monsieur, je vous en demande pardon.

LÉANDRE. — Je suis bien aise d'apprendre cela. Mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN. — Ce n'est pas cela, Monsieur[1] ?

LÉANDRE. — Non : c'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAPIN. — Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉANDRE, *coulant frapper Scapin.* — Tu ne veux pas parler ?

SCAPIN. — Hé !

OCTAVE, *retenant Léandre.* — Tout doux !

SCAPIN. — Oui, Monsieur ; il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue, et le visage plein de sang, et vous dis que j'avais trouvé des voleurs qui m'avaient bien battu, et m'avaient dérobé la montre. C'était moi, Monsieur, qui l'avais retenue[2].

LÉANDRE. — C'est toi qui as retenu ma montre ?

SCAPIN. — Oui, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LÉANDRE. — Ah ! ah ! j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle, vraiment ! Mais ce n'est pas cela encore que je demande ?

SCAPIN. — Ce n'est pas cela ?

LÉANDRE. — Non, infâme ; c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN, *à part.* — Peste !

LÉANDRE. — Parle vite, j'ai hâte.

SCAPIN. — Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉANDRE, *coulant frapper Scapin.* — Voilà tout ?

OCTAVE, *se mettant au-devant de Léandre.* — Hé !

SCAPIN. — Hé bien ! oui, Monsieur. Vous vous souvenez de ce loup-garou[3], il y a six mois, qui vous donna tant de

1. Scapin se repent déjà d'avoir avoué trop vite ce qu'on ne lui demandait pas.

2. *Retenue,* mot discret pour dire *gardée, en voleur.*

3. *Loup-garou,* sorte de lutin qui, au dire des gens superstitieux, erre la nuit transformé en loup. Le moyen âge a cru aux loups-garous.

coups de bâton la nuit, et vous pensa[1] faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

LÉANDRE. — Hé bien !

SCAPIN. — C'était moi, Monsieur, qui faisais le loup-garou.

LÉANDRE. — C'était toi, traître, qui faisais le loup-garou ?

SCAPIN. — Oui, Monsieur ; seulement pour vous faire peur, et vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coutume[2].

LÉANDRE. — Je saurai me souvenir, en temps et lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que[3] tu me confesses ce que tu as dit à mon père.

SCAPIN. — A votre père ?

LÉANDRE. — Oui, fripon, à mon père.

SCAPIN. — Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LÉANDRE. — Tu ne l'as pas vu ?

SCAPIN. — Non, Monsieur.

LÉANDRE. — Assurément ?

SCAPIN. — Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LÉANDRE. — C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN. — Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

[Mais voilà que tout à coup Léandre, qui n'a pas eu moins d'aventures qu'Octave, a besoin d'une grosse somme d'argent. A qui s'adresser sinon à Scapin, dont l'ingéniosité sait trouver à propos des écus ?]

SCÈNE IV

LÉANDRE, OCTAVE, SCAPIN

LÉANDRE. — Ah ! mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.

SCAPIN, *se levant et passant fièrement devant Léandre.* — « Ah ! mon pauvre Scapin ! Je suis mon pauvre Scapin », à cette heure qu'on a besoin de moi[4].

LÉANDRE. — Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore, si tu me l'as fait.

1. *Pensa = faillit.* Pour la place de *cous*, cf. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

2. *Avoir de coutume*, pour *avoir coutume*, a vieilli.

3. La construction est rompue (*anacoluthe*, cf. p. 240, CROUZET..., *Gr. Fr.*). On trouve de multiples exemples, dans Molière, de ces changements de tournures. RÈGLE : *Un verbe pouvait avoir deux compléments de nature différente, p. ex. un nom (ou un pronom) et un infinitif ou une proposition :* « Elle aime fort **la conversation** et surtout *de plaire.* » (SÉVIGNÉ.) Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 389.

4. *A cette heure que.* Cf. RÈGLE : *A l'heure que je parle*, p. 77, n. 1.

SCAPIN. — Non, non ; ne me pardonnez rien ; passez-moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuiez.

LÉANDRE. — Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant mon amour.

SCAPIN. — Point, point ; vous ferez mieux de me tuer.

LÉANDRE. — Tu m'es trop précieux ; et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie[1] admirable qui vient à bout de toutes choses.

SCAPIN. — Non. Tuez-moi, vous dis-je.

LÉANDRE. — Ah ! de grâce, ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE. — Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN. — Le moyen, après une avanie de la sorte ?

LÉANDRE. — Je te conjure d'oublier mon emportement, et de me prêter ton adresse.

OCTAVE. — Je joins mes prières aux siennes.

SCAPIN. — J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE. — Il faut quitter ton ressentiment.

LÉANDRE. — Voudrais-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour ?

SCAPIN. — Me venir faire, à l'improviste, un affront comme celui-là !

LÉANDRE. — J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN. — Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme.

LÉANDRE. — J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN. — Me vouloir passer son épée au travers du corps !

LÉANDRE. — Je t'en demande pardon de tout mon cœur ; et, s'il ne tient qu'à[2] me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE. — Ah ! ma foi, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN. — Levez-vous[3]. Une autre fois ne soyez point si prompt.

LÉANDRE. — Me promets-tu de travailler pour moi ?

SCAPIN. — On y songera.

LÉANDRE. — Mais tu sais que le temps presse.

SCAPIN. — Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut ?

LÉANDRE. — Cinq cents écus.

1. *Génie* a bien ici le sens du latin *ingenium* = *don naturel*.

2. *S'il ne tient qu'à* = *si la seule condition* (pour te décider) *est de*.

3. Ceci doit être dit sur un ton grandiose : c'est Auguste qui pardonne à Cinna.

SCAPIN. — Et à vous ?

OCTAVE. — Deux cents pistoles[1].

SCAPIN. — Je veux tirer cet argent de vos pères. (*A Octave.*) Pour ce qui est du vôtre, la machine est déjà toute trouvée. (*A Léandre.*) Et, quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore[2] ; car vous savez que pour l'esprit, il n'en a pas, grâces à Dieu ! grande provision, et je le livre[3] pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra[4]. Cela ne vous offense point ; il ne tombe entre lui et vous aucun soupçon de ressemblance...

Scapin et les deux pères

[L'heure est venue où Scapin doit déployer tout son génie. Il faut à Léandre cinq cents écus, et à Octave deux cents pistoles. Et il faut en même temps calmer la colère d'Argante, outré du mariage secret de son fils. Scapin va successivement exploiter, par des histoires de son invention, la crédulité des deux pères.]

SCÈNE V

ARGANTE, SCAPIN

SCAPIN, *à part.* — Le voilà qui rumine[5].

ARGANTE, *se croyant seul.* — Avoir si peu de conduite et de considération[6] ! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là ! Ah ! ah ! jeunesse impertinente[7] !

SCAPIN. — Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE. — Bonjour, Scapin.

1. L'*écu* d'or valait environ six livres. La *pistole* valait onze livres. La livre (ou franc) valait vingt sols.

2. Encore un exemple de construction très libre.

3. *Je le livre pour = je le considère comme.* La locution semble du domaine du négoce. Ne dit-on pas de même *donner pour ?*

4. Il est permis de trouver que Scapin va un peu loin, car c'est au fils qu'il parle ici de son père. Mais ce sont plaisanteries de comédie. Et jamais Molière n'a songé à faire d'un valet un modèle de vertu. De telles pièces d'ailleurs n'ont pas la portée du *Tartuffe* ou du *Misanthrope.*

5. *Rumine = pense et repense à la même chose.* Cette expression métaphorique, dont on saisit facilement l'origine, est toute familière. Elle s'emploie intransitivement comme ici, ou transitivement :

Quand il eut ruminé tout le cas en sa [tête.
(LA FONT., *Fab.*, X, 2.)

6. *Considération* (au sens latin) = *réflexion.*

7. *Impertinente = mal avisée.* Cf. p. 94, n. 4.

SCAPIN. — Vous rêvez à l'affaire de votre fils ?

ARGANTE. — Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN. — Monsieur, la vie est mêlée de traverses ; il est bon de s'y tenir sans cesse préparé ; et j'ai ouï dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien que j'ai toujours retenue [1].

ARGANTE. — Quoi ?

SCAPIN. — Que, pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux incidents que son retour peut rencontrer, se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié ; et ce qu'il trouve qui [2] ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie ; et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux bastonnades, aux étrivières [3] ; et ce qui a manqué à m'arriver [4], j'en ai rendu grâces à mon bon destin.

ARGANTE — Voilà qui est bien ; mais ce mariage impertinent, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser [5].

SCAPIN. — Ma foi, Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE. — Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie ?

SCAPIN. — Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude : car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants, que cela ne m'émeuve ; et de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE. — Je te suis obligé [6].

SCAPIN. — J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a

1. Cet ancien, c'est Térence, le poète comique latin, à qui Molière emprunte volontiers, comme à tant d'autres. Remarquez que Scapin a des connaissances littéraires. C'est un valet de comédie.

2. Cf. RÈGLE : *C'est vous qu'on m'a dit qui viviez*, p. 212, n. 1.

3. *Etrivières = coups de fouet*. Cf. p. 185, n. 2.

4. *Ce qui a manqué à m'arriver = ce qui ne m'est pas arrivé*. Cette construction de *manquer à*, avec l'infinitif, est fréquente à l'époque.

5. *Casser*, en style de justice, c'est *annuler*.

6. A valet de comédie, père de comédie. Argante est aussi naïf que Scapin est avisé. Ce sont là personnages conventionnels et pour faire rire.

été épousée. C'est un de ces braves[1] de profession, de ces gens qui sont tous[2] coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner[3], et ne font non plus de conscience de tuer un homme, que d'avaler un verre de vin[4]. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offrait la raison de la violence[5] pour le faire casser, vos prérogatives[6] du nom de père, et l'appui que vous donneraient auprès de la justice et votre droit, et votre argent[7], et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme ; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE. — Et qu'a-t-il demandé ?

SCAPIN. — Oh ! d'abord des choses par-dessus les maisons.

ARGANTE. — Et quoi ?

SCAPIN. — Des choses extravagantes.

ARGANTE. — Mais encore ?

SCAPIN. — Il ne parlait pas moins que de cinq ou six cents pistoles[8].

ARGANTE. — Cinq ou six cents fièvres quartaines[9] qui le puissent serrer ! Se moque-t-il des gens ?

SCAPIN. — C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander[10] des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. « Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que[11] je dois partir pour l'armée ; je suis après à[12] m'équiper ; et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service[13], et je n'en saurais avoir un qui soit tant soit peu raisonnable à moins de soixante pistoles. »

1. *Brave*, de l'italien *bravo* = *spadassin*.

2. *Tous* = *entièrement*. Ces gens *ne* sont *que* coups d'épée. RÈGLE : *Des habits tous neufs*, cf. p. 139, n. 9.

3. *Échiner*, c'est rompre l'*échine*, casser les reins.

4. Scapin sait qu'Argante n'est point brave.

5. *La raison de la violence*, cf. p. 280, n. 4.

6. *Prérogatives* = *droits de premier ordre*.

7. Scapin (ou Molière) semble faire entendre que l'argent a quelque influence sur les sentences des juges. Les écrivains du 17e et du 18e siècle l'ont d'ailleurs assez souvent déclaré.

8. Cf. p. 287, n. 1.

9. Cf. p. 253, n. 2.

10. *Pour vous demander* = *pour qu'il vous demande*. RÈGLE : *La fortune vient en dormant*, p. 52, n. 4.

11. *Que*. RÈGLE : *A l'heure que je parle*, p. 77, n. 1.

12. *Après à*, pour *en train de*, est fréquent au 17e siècle.

13. *Un cheval de service* est ce que nous appelons un cheval d'armes.

ARGANTE. — Hé bien ! pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN. — « Il faudra le harnais et les pistolets ; et cela ira bien à vingt pistoles encore. »

ARGANTE. — Vingt pistoles et soixante, ce serait[1] quatre-vingts.

SCAPIN. — Justement.

ARGANTE. — C'est beaucoup : mais, soit ; je consens à cela.

SCAPIN. — « Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles. »

ARGANTE. — Comment, diantre ! Qu'il se promène[2], il n'aura rien du tout.

SCAPIN. — Monsieur.

ARGANTE. — Non : c'est un impertinent.

SCAPIN. — Voulez-vous que son valet aille à pied ?

ARGANTE. — Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

SCAPIN. — Mon Dieu, Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie ; et donnez tout, pour vous sauver des mains de la justice.

ARGANTE. — Hé bien ! soit ; je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN. — « Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter... »

ARGANTE. — Oh ! qu'il aille au diable avec son mulet ! C'en est trop ; et nous irons devant les juges.

SCAPIN. — De grâce ! Monsieur...

ARGANTE. — Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN. — Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE. — Je ne lui donnerais pas seulement un âne.

SCAPIN. — Considérez...

ARGANTE. — Non : j'aime mieux plaider.

SCAPIN. — Eh ! Monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la justice. Voyez combien d'appels[3] et de degrés de juridiction ; combien de procédures[4] embarrassantes ; combien d'animaux ravissants[5], par les griffes desquels il vous faudra passer : sergents, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges, et leurs clercs[6]. Il n'y a pas un de tous

1. Ce conditionnel trahit l'inquiétude d'Argante.

2. *Qu'il se promène* a le sens de notre exclamation familière *qu'il aille se promener.*

3. *Appeler*, c'est s'adresser à un nouveau tribunal pour faire annuler la sentence d'un premier.

4. Les *procédures* sont les *manières de procéder* en justice.

5. *Ravissants* a le sens de *ravisseurs.*

6. Les *sergents* sont nos *huissiers* actuels : les *procureurs* sont nos *avoués ;* les *substituts* sont des *suppléants* de juges ou pro-

ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits[1], sur quoi[2] vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie[3], et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace[4] des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu; et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré[5] tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités[6] contre vous..... Eh! Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde, que d'avoir à plaider ; et la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes[7].

ARGANTE. — A combien est-ce qu'il fait monter le mulet[8] ?

SCAPIN. — Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de son homme, pour le harnais et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles[9].

ARGANTE. — Deux cents pistoles !

SCAPIN. — Oui.

ARGANTE, *se promenant en colère le long du théâtre.* — Allons, allons ; nous plaiderons.

SCAPIN. — Faites réflexion...

ARGANTE. — Je plaiderai.

SCAPIN. — Ne vous allez point jeter...

ARGANTE. — Je veux plaider.

cureurs ; les *rapporteurs* font les enquêtes avec *rapports ;* les *clercs* sont les *commis* des gens de justice.

1. *Exploits* = *assignations.*

2. *Sur quoi* = *d'après lesquels.* RÈGLE : *Ce n'est pas le bonheur* **après quoi** *je soupire*, p. 377, n. 13.

3. *Votre partie* = *votre adversaire.*

4. *Par contumace* = *par défaut. La contumace* (en latin *contumacia, entêtement*), c'est le refus que fait un accusé de comparaître en justice. *Le contumace* est celui qui pratique ce refus.

5. *Paré* (terme d'escrime) = *évité.*

6. *Solliciter* un juge, c'est faire des démarches, en dehors du droit, pour obtenir un arrêt favorable.

7. Remarquer la vivacité et la richesse technique de la tirade, où certes l'auteur parle en son propre nom.

8. Evidemment Argante est effrayé.

9. La *note* progresse d'une façon plaisante.

SCAPIN. — Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit ; il vous en faudra pour le contrôle ; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, les conseils, productions, et journées du procureur. Il vous en faudra pour les consultations et plaidoieries des avocats, pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures et expéditions de leurs clercs ; sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire[1]. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaires.

ARGANTE. — Comment ! deux cents pistoles !

SCAPIN. — Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice ; et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste[2], pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas[3] et les chagrins que vous vous épargnerez. Quand il n'y aurait à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux donner trois cents pistoles, que de plaider.

ARGANTE. — Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAPIN. — Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais, si j'étais que de[4] vous, je fuirais les procès.

ARGANTE. — Je ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAPIN. — Voici l'homme dont il s'agit.

1. Après les *gens*, voici les *procédés* de justice. L'*exploit*, c'est l'acte d'assignation de l'huissier ; le *contrôle*, c'est l'enregistrement : la *procuration* est l'acte par lequel quelqu'un délègue le pouvoir d'agir en son nom ; la *présentation* est l'acte par lequel un procureur déclare *se présenter* pour telle partie ; les *conseils*, ce sont les *consultations* ; les *productions*, ce sont les honoraires dus au procureur qui *produit* les pièces ; *retirer le sac*, c'est, à la fin du procès, retirer les pièces ; les *grosses* sont les *copies*, en grosse écriture ; les *épices de conclusion* sont les cadeaux offerts aux juges, après le gain du procès ; la *façon d'appointement*, c'est la copie du jugement provisoire qui remet à une date ultérieure la décision de l'affaire ; les *expéditions*, ce sont les copies, faites par les commis, des divers actes. — On peut reconnaître à un tel passage que Molière avait fait quelques études de droit.

* Comparer les passages où il parle de médecine.

2. *Vous en aurez de reste* = *vous ferez une économie de.*

3. *Pas* = *démarches.*

4. *Si j'étais que de vous* = *si j'étais à votre place.* Cf. p. 203, n. 2.

SCÈNE VI

ARGANTE, SCAPIN, SYLVESTRE, *déguisé en spadassin.*

SYLVESTRE[1]. — Scapin, fais-moi connaître un peu cet Argante qui est père d'Octave.

SCAPIN. — Pourquoi, Monsieur ?

SYLVESTRE. — Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès et faire rompre en justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN. — Je ne sais pas s'il a cette pensée ; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez ; et il dit que c'est trop.

SYLVESTRE. — Par la mort ! par la tête ! par le ventre ! si je le trouve, je le veux écliner, dussé-je être roué tout vif[2]. (*Argante, pour n'être point vu, se tient en tremblant derrière Scapin.*)

SCAPIN. — Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craindra-t-il point.

SYLVESTRE, — Lui, lui ? Par le sang ! par la tête ! s'il était là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre. (*Apercevant Argante.*) Qui est cet homme-là ?

SCAPIN. — Ce n'est pas lui, Monsieur ; ce n'est pas lui.

SYLVESTRE. — N'est-ce point quelqu'un de ses amis ?

SCAPIN. — Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital[3].

SYLVESTRE. — Son ennemi capital ?

SCAPIN. — Oui.

SYLVESTRE. — Ah ! parbleu, j'en suis ravi. (*A Argante.*) Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante, eh ?

SCAPIN. — Oui, oui ; je vous en réponds.

SYLVESTRE, *secouant rudement la main d'Argante.* — Touchez là, touchez. Je vous donne ma parole, et je vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAPIN. — Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.

SYLVESTRE. — Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

SCAPIN. — Il se tiendra sur ses gardes, assurément ; et il

1. Celui-ci prend une grosse voix de soldat terrible.

2. *Roué tout vif* = *supplicié tout vivant.* La *roue* était un supplice qui consistait à lier le condamné sur une roue et à lui rompre les membres.

3. *Capital* = *principal* (du latin *caput*, tête), ici (ennemi) *mortel.* Bossuet dit de même : « Dieu les laisse aux diables, ses *capitaux ennemis.* » (*Démons*, 1.)

a des parents, des amis et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SYLVESTRE. — C'est ce que je demande, morbleu ! c'est ce que je demande. (*Mettant l'épée à la main.*) Ah, tête ! ah, ventre ! Que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours ! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes ! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main ! (*Se mettant en garde.*) Comment ! marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi ! Allons, morbleu, tue. (*Poussant de tous les côtés, comme s'il avait plusieurs personnes à combattre.*) Point de quartier[1]. Donnons[2]. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah, coquin ! ah, canaille ! vous en voulez par là ! je vous en ferai tâter votre soûl. Soutenez, marauds ; soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. (*Se tournant du côté d'Argante et de Scapin.*) A celle-ci. A celle-là. Comment, vous reculez ! Pied ferme, morbleu ; pied ferme !

SCAPIN. — Eh, eh, eh ! Monsieur, nous n'en sommes pas.

SYLVESTRE. — Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à[3] moi. (*Il s'en va.*)

SCAPIN. — Eh bien ! vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Oh sus[4], je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE, *tout tremblant.* — Scapin.

SCAPIN. — Plaît-il ?

ARGANTE. — Je me résous à donner les deux cents pistoles.

SCAPIN. — J'en suis ravi pour l'amour de vous.

ARGANTE. — Allons le trouver ; je les ai sur moi.

SCAPIN. — Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paraissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes ; et, de plus, je craindrais qu'en vous faisant connaître[5], il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

ARGANTE. — Oui ; mais j'aurais été bien aise de voir comme[6] je donne mon argent.

SCAPIN. — Est-ce que vous vous défiez de moi ?

ARGANTE. — Non pas ; mais...

SCAPIN. — Parbleu ! Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme ; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper, et que, dans tout ceci, j'ai d'autre

1. *Quartier* = *grâce.*
2. *Donnons*, terme militaire qui signifie *jetons-nous en avant.*
3. *Vous... jouer à.* Le sens est *vous attaquer à moi* (*en vous jouant*). Pour l'emploi de *à*, cf. RÈGLE : *A quelle utilité?* p. 50, n. 1.
4. *Oh sus* ou *or sus* = *allons.* Cf. p. 184, n. 1.
5. Cf. RÈGLE : *La fortune vient en dormant*, p. 52, n. 4.
6. *Comme* = *comment, dans quelles conditions.* RÈGLE : *Albin, comme est-il mort ?* p. 122, n. 2.

intérêt que le vôtre et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier[1] ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

ARGANTE. — Tiens donc.

SCAPIN. — Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

ARGANTE. — Mon Dieu ! tiens[2].

SCAPIN. — Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent[3] ?

ARGANTE. — Tiens, te dis-je ; ne me fais point contester[4] davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN. — Laissez-moi faire ; il n'a pas affaire à un sot.

ARGANTE. — Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN. — Je ne manquerai pas d'y aller. (*Seul.*) Et un[5]. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah ! ma foi, le voici. Il semble que le ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

SCÈNE VII

GÉRONTE, SCAPIN

SCAPIN, *faisant semblant de ne pas voir Géronte.* — O ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père ! Pauvre Géronte, que feras-tu[6] ?

GÉRONTE, *à part.* — Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé ?

SCAPIN. — N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Géronte ?

GÉRONTE. — Qu'y a-t-il, Scapin ?

SCAPIN, *courant sur le théâtre sans vouloir entendre ni voir Géronte*[7]. — Où pourrai-je le rencontrer, pour lui dire cette infortune ?

GÉRONTE, *courant après Scapin.* — Qu'est-ce que c'est donc ?

SCAPIN. — En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE. — Me voici.

1. Vous allier *par mariage.* Argante voudrait marier sa fille à Léandre.

2. Argante en arrive à supplier Scapin.

3. Le trait est certes hardi, mais Scapin est maintenant sûr de sa dupe.

4. *Contester* (intransitif) = *discuter.*

5. *Et un ;* nous dirions *et d'un.*

6. Scapin est en vérité admirable pour changer de visage et de ton.

7. C'est là un jeu de scène qu'aimaient les comiques latins : il est amusant plus que fin.

SCAPIN. — Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉRONTE, *arrêtant Scapin.* — Holà ! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAPIN. — Ah ! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉRONTE. — Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

SCAPIN. — Monsieur...

GÉRONTE. — Quoi ?

SCAPIN. — Monsieur votre fils...

GÉRONTE. — Eh bien ! mon fils...

SCAPIN. — Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉRONTE. — Et quelle ?

SCAPIN. — Je l'ai trouvé tantôt tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos[1] ; et, cherchant à divertir[2] cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port[3]. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y[4] entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation[5], où nous avons mangé des fruits les plus excellents[6] qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE. — Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela[7] ?

SCAPIN. — Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif[8], et m'envoie vous dire que si vous ne lui envoyez par moi, tout à l'heure, cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger[9].

GÉRONTE. — Comment, diantre ! cinq cents écus !

1. Le malin Scapin sait se venger à toute occasion.

2. *Divertir* = *distraire* avec un sens très fort. Voilà encore un de ces mots qui ont, aujourd'hui, perdu de leur force. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, p. 14.

3. Rappelons que la scène est à Naples.

4. *De* pour *à*. RÈGLE = *Il les exhorta d'avoir bon courage*, p. 71, n. 7.

5. *Collation.* Nous dirions *un goûter*.

6. *Les plus excellents.* Superlatif rare aujourd'hui. RÈGLE : *Les superlatifs des adjectifs, comme* excellent, éminent, *etc., étaient communément employés au 17e siècle.* Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.* § 88, 1°.

7. Scapin sait faire un récit, et ménager un coup de théâtre.

8. *Esquif* = *petite barque.*

9. On disait généralement *en* pour *à* devant un nom de ville commençant par une voyelle. EX. : *en Avignon.*

SCAPIN. — Oui, Monsieur ; et de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE. — Ah ! le pendard de Turc ! m'assassiner de la façon !

SCAPIN. — C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE. — Que diable allait-il faire dans cette galère [1] ?

SCAPIN. — Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

GÉRONTE. — Va-t-en, Scapin, va-t-en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN. — La justice en pleine mer ! Vous moquez-vous des gens ?

GÉRONTE. — Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. — Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes [2].

GÉRONTE. — Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN. — Quoi, Monsieur ?

GÉRONTE. — Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN. — Eh ! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites ? Et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

GÉRONTE. — Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. — Il ne devinait pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE. — Tu dis qu'il demande...

SCAPIN. — Cinq cents écus.

GÉRONTE. — Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conscience ?

SCAPIN. — Vraiment oui, de la conscience à un Turc !

GÉRONTE. — Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus [3] ?

SCAPIN. — Oui, Monsieur ; il sait que c'est mille cinq cents livres [4].

GÉRONTE. — Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval [5] ?

1. Toute cette scène et la plainte répétée du vieillard sont imitées d'un auteur, qu'une pièce moderne a rendu célèbre, CYRANO DE BERGERAC (*Le Pédant joué*, 1654).

2. Nous avons déjà vu que Scapin moralise volontiers.

3. Vrai cri du cœur : Géronte tient à son argent.

4. L'*écu* est donc évalué ici à *trois livres*. C'est le petit écu d'argent. Cf. p. 287, n. 1.

5. Locution populaire qui signifie *n'importe où, aisément*. Nous disons plutôt *sous le pas (ou le pied) d'un cheval*.

SCAPIN. — Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GÉRONTE. — Mais que diable allait-il faire à[1] cette galère ?

SCAPIN. — Il est vrai. Mais quoi ? on ne prévoyait pas les choses. De grâce, Monsieur, dépêchez.

GÉRONTE. — Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN. — Bon.

GÉRONTE. — Tu l'ouvriras.

SCAPIN. — Fort bien.

GÉRONTE. — Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui[2] est celle de mon grenier.

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE. — Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne[3], et tu les vendras au fripier pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, *en lui rendant la clef.* — Eh ! Monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites ; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉRONTE. — Mais que diable allait-il faire à cette galère ?

SCAPIN. — Oh ! que de paroles perdues ! Laissez-là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître ! peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que[4] je parle, on t'emmène esclave en Alger. Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu ; et que, si tu manques à être racheté[5], il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père[6].

GÉRONTE. — Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme.

SCAPIN. — Dépêchez donc vite, Monsieur ; je tremble que l'heure ne sonne.

GÉRONTE. — N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

SCAPIN. — Non. Cinq cents écus.

GÉRONTE. — Cinq cents écus !

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE. — Que diable allait-il faire à cette galère ?

SCAPIN. — Vous avez raison ; mais hâtez-vous.

GÉRONTE. — N'y avait-il point d'autre promenade ?

SCAPIN. — Cela est vrai ; mais faites promptement.

GÉRONTE. — Ah ! maudite galère !

SCAPIN, *à part.* — Cette galère lui tient au cœur.

1. *A* = *dans.* RÈGLE : *A quelle utilité ?* p. 50, n. 1.
2. *Qui*, entendez la *clef.*
3. Une *manne* est un grand panier d'osier.
4. *Que* pour *où.* Cf. RÈGLE : *A l'heure que je parle*, p. 77, n. 1.
5. C.-à-d. *si tu n'es pas racheté.* Cf. p. 288, n. 4.
6. Nouveau moyen de Scapin : les larmes et le pathétique. C'est un acteur ingénieux.

GÉRONTE. — Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. (*Tirant sa bourse de sa poche et la présentant à Scapin.*) Tiens, va-t'en racheter mon fils.

SCAPIN, *tendant la main.* — Oui, Monsieur.

GÉRONTE, *retenant sa bourse qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin.* — Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

SCAPIN, *tendant toujours la main.* — Oui.

GÉRONTE, *recommençant la même action.* — Un infâme.

SCAPIN, *tendant toujours la main.* — Oui.

GÉRONTE, *de même.* — Un homme sans foi, un voleur.

SCAPIN. — Laissez-moi faire.

GÉRONTE, *de même.* — Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE, *de même.* — Que je ne lui donne ni à la mort, ni à la vie[1].

SCAPIN. — Fort bien.

GÉRONTE, *de même.* — Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE, *remettant sa bourse dans sa poche, et s'en allant.* — Va, va vite requérir[2] mon fils.

SCAPIN, *courant après Géronte.* — Holà, Monsieur.

GÉRONTE. — Quoi ?

SCAPIN. — Où est donc cet argent.

GÉRONTE. — Ne te l'ai-je pas donné ?

SCAPIN. — Non, vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE. — Ah ! C'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN. — Je le vois bien.

GÉRONTE. — Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! traître de Turc ! à tous les diables[3] !

La vengeance de Scapin

[Scapin a fini par arracher les cinq cents écus, mais il a juré de se venger de Géronte qui l'a calomnié et l'a obligé à faire à Léandre les aveux que l'on a vus plus haut, pp. 283-285.

1. *Ni à la mort ni à la vie*, entendre *pas plus dans l'autre monde qu'en celui-ci.*

2. *Requérir* (*requirere*) = *rechercher, réclamer.*

3. Remarquez l'effet plaisant produit par la répétition, comme mécanique, de la même exclamation.

L'audacieux valet ne connaît aucun respect et les moyens les plus cyniques ne lui répugnent point.]

ACTE III

SCÈNE II

GÉRONTE, SCAPIN

GÉRONTE. — Hé bien ! Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?

SCAPIN. — Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté ; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrais, pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE. — Comment donc ?

SCAPIN. — A l'heure que[1] je vous parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE. — Moi ?

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE. — Et qui ?

SCAPIN. — Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur, est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage ; et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles ; j'ai vu même, deçà et delà, des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison : de sorte que vous ne sauriez faire un pas, ni à droit[2], ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE. — Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN. — Je ne sais pas, Monsieur ; et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et... Attendez. (*Il se tourne et fait semblant d'aller voir au fond du théâtre s'il n'y a personne.*)

GÉRONTE, *en tremblant*. — Et ?

SCAPIN, *revenant*. — Non, non, non, ce n'est rien.

GÉRONTE. — Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?

1. Cf. p. 77, n. 1.

* Comparez dans *Tartufe*, p. 208, les exclamations répétées d'Orgon : « Le pauvre homme ! »

2. *A droit* (*du côté droit*) = *à droite*.

Photo Bert

FIG. 32. — **Type de spadassin.**
(M. Fenoux, de la Comédie-Française, dans le rôle de *Comediante*).

Une grande rapière, un chapeau à plumes menaçantes, un costume soldatesque, et des yeux terribles, tels sont les attributs du spadassin qui souvent, dans la comédie, tient du matamore et de Scapin.

SCAPIN. — J'en imagine bien un ; mais je courrais risque, moi, de me faire assommer.

GÉRONTE. — Et ! Scapin, montre-toi serviteur zélé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN. — Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne saurait souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE. — Tu en seras récompensé, je t'assure ; et je te promets cet habit-ci quand je l'aurai un peu usé[1].

SCAPIN. — Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos[2] pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac, et que...

GÉRONTE, *croyant voir quelqu'un.* — Ah !

SCAPIN. — Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous gardiez de[3] remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer quérir main-forte contre la violence.

GÉRONTE. — L'invention est bonne.

SCAPIN. — La meilleure du monde. Vous allez voir. (*A part.*) Tu me payeras l'imposture.

GÉRONTE. — Eh ?

SCAPIN. — Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond ; et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler[4] pas, quelque chose qui puisse arriver...

GÉRONTE. — Laisse-moi faire ; je saurai me tenir...

SCAPIN. — Cachez-vous ; voici un spadassin qui vous cherche. (*En contrefaisant sa voix.*) « Quoi ! jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Géronte, et quelqu'un, par charité, né m'enseignera pas où il est[5] ! » (*A Géronte, avec sa voix ordinaire.*) Ne branlez pas. « Cadédis[6], jé lé trouberai, sé cachât-il au centre dé la terre. » (*A Géronte, avec son ton naturel.*) Ne vous montrez pas. (*Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.*) « Oh ! l'homme au sac. » Monsieur. « Jé té vaille[7] un louis, et m'enseigne[8] où put être Géronte. » Vous cherchez le seigneur Géronte ? « Oui, mordi, jé lé cherche. » Et pour quelle affaire, Monsieur ? « Pour quelle

1. Les vieillards de la comédie sont toujours plus ou moins avares.
2. L'*affaire*, c'est le *sac*. *Que je me suis trouvée* a le sens *que je viens de me trouver sous la main.*
3. *Gardiez de* = *évitiez de.*
4. *Branler* = *remuer.*
5. C'est l'accent gascon.
6. Juron gascon qui signifie *par la tête de Dieu.*
7. *Vaille* = *baille, donne.*
8. *M'enseigne* = *enseigne-moi.*

affaire ? » Oui. « Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups dé vaton. » Oh ! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. « Qui ? cé fat dé Géronte, cé maraud, cé vélître ? » Le seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni bélître ; et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. « Comment, tu mé traites, à moi[1], avec cette hautur ? » Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. « Est-ce que tu es des amis dé cé Géronte ? » Oui, Monsieur, j'en suis. « Ah ! cadédis, tu es dé ses amis : à la vonne hure[2]. » *(Donnant plusieurs coups de bâton sur le sac.)* « Tiens, boilà cé qué jé té vaille pour lui. » *(Criant comme s'il recevait les coups de bâton.)* Ah, ah, ah, ah, Monsieur. Ah, ah, Monsieur, tout beau. Ah, doucement. Ah, ah, ah. « Va, porte-lui cela dé ma part. Adiusias[3]. » Ah ! Diable soit le Gascon ! Ah ! *(En se plaignant et remuant le dos, comme s'il avait reçu les coups de bâton).*

GÉRONTE, *mettant la tête hors du sac.* — Ah ! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN. — Ah ! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GÉRONTE. — Comment ! c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN. — Nenni, Monsieur, c'était sur mon dos qu'il frappait.

GÉRONTE. — Que veux-tu dire ? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN. — Non, vous dis-je ; ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GÉRONTE. — Tu devais[4] donc te retirer un peu plus loin pour m'épargner...

SCAPIN, *lui remettant la tête dans le sac.* — Prenez garde ; en voici un autre qui a la mine d'un étranger. *(Cet endroit est de même[5] celui du Gascon, pour le changement de langage et le jeu de théâtre.)* « Parti[6] ! moi courir comme une Basque, et moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti tiable de Gironte. » Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu, fous, Monsir l'homme, s'il ve plaît, fous safoir point où l'est sti Gironte que moi cherchair ? » Non, Monsieur, je ne sais point où est Géronte. « Dites-moi-le, fous, frenchemente, moi li fouloir pas grande

1. On entend généralement, *quand tu parles à moi.* Mais n'est-ce pas plutôt un gasconisme qui existe encore aujourd'hui ?

2. *A la bonne heure.*

3. *Adieu.*

4. *Tu devais = tu aurais dû.* Cf. RÈGLE : *Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition*, p. 279, n. 4.

5. *De même = comme.*

6. *Pardi.* Ici nous allons entendre un jargon suisse.

chose à lui. L'est seulemente pour lui donnair un petite régale sur le dos d'un douzaine de coups de bâtonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de sa poitrine. » Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est. « Il me semble que j'y foi remuair quelque chose dans sti sac. » Pardonnez-moi, Monsieur. « Li est assurémente quelque histoire là tetans. » Point du tout, Monsieur. « Moi l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ste sac. » Ah ! Monsieur, gardez-vous en bien. « Montre-le moi un peu, fous, ce que c'être-là. » Tout beau, Monsieur. « Quement, tout beau ? » Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. « Et moi, je le fouloir foir, moi. » Vous ne le verrez point. « Ah ! que de badinemente ! » Ce sont hardes[1] qui m'appartiennent. « Montre-moi, fous, te dis-je. » Je n'en ferai rien. « Toi ne faire rien ? » Non. « Moi pailler de ste bâtonne dessus les épaules de toi. » Je me moque de cela. « Ah ! toi faire le trôle ? » (*Donnant des coups de bâton sur le sac, et criant comme s'il les recevait.*) Ahi, ahi, ahi ! Ah, Monsieur, ah, ah, ah, ah. « Jusqu'au refoir : l'être là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlair insolentemente. » Ah ! peste soit du baragouineux[2] ! Ah !

GÉRONTE, *sortant sa tête du sac.* — Ah ! je suis roué.

SCAPIN. — Ah ! Je suis mort.

GÉRONTE. — Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos ?

SCAPIN *lui remettant la tête dans le sac.* — Prenez garde ; voici une demi-douzaine de soldats tout ensemble. (*Contrefaisant la voix de plusieurs personnes.*) « Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous ? Tournons par là. Non par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait. » (*A Géronte, avec sa voix ordinaire.*) Cachez-vous bien. « Ah ! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. » Hé ! Messieurs, doucement. (*Géronte met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de Scapin.*) « Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. » J'aime mieux souffrir toute chose que de découvrir mon maître. « Nous allons t'assommer. » Faites tout ce qu'il vous plaira. « Tu as envie d'être battu ? » Je ne tra-

1. Sur la suppression de *des*, cf. RÈGLE : *Faire leçon*, p. 49, n. 4, et *Gr. Fr.*, CROUZET..., p. 52.

2. Pour *baragouineur*. Molière dit de même *enjôleux* pour *enjôleur*, dans *le Bourgeois gentilhomme*.

hirai point mon maître. « Ah ! tu veux en tâter ? Voilà... » Oh ! (*Comme il est près de frapper, Géronte sort du sac, et Scapin s'enfuit.*)

GÉRONTE, *seul.* — Ah ! infâme ! ah ! traître ! ah ! scélérat ! C'est ainsi que tu m'assassines !

Le dernier tour de Scapin

[Toutes les difficultés se sont aplanies : les pères pardonnent ; les fils se marient à leur gré ; des enfants perdus sont merveilleusement retrouvés. Reste Scapin, qui veut, lui aussi, obtenir son pardon. Il se fait aider, à cette fin, par un autre fourbe nommé Carle. Sa dernière tromperie n'est pas la moins impudente.]

SCÈNE XII

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, SYLVESTRE, CARLE

CARLE. — Ah ! Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GÉRONTE. — Quoi ?

CARLE. — Le pauvre Scapin.

GÉRONTE. — C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE. — Hélas ! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant[1] contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici pour vous pouvoir parler avant que de[2] mourir.

ARGANTE. — Où est-il ?

CARLE. — Le voilà.

SCÈNE DERNIÈRE

ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, SCAPIN, SYLVESTRE, CARLE

SCAPIN, *apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avait été bien blessé.* — Ahi, ahi. Messieurs, vous me voyez... ahi, vous me voyez dans un étrange état. Ahi. Je n'ai pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahi. Oui, Messieurs, avant que de[2] rendre le dernier soupir, je vous

1. *En passant* = *tandis qu'il passait.* RÈGLE : *La fortune vient en dormant*, cf. p. 52, n. 4.

2. *Avant que de.* Cf. p. 229, n. 5.

conjure de tout mon cœur de vouloir me pardonner tous ce que je puis vous avoir fait, et principalement le seigneur Argante et le seigneur Géronte. Ahi.

ARGANTE. — Pour moi, je te pardonne ; va, meurs en repos.

SCAPIN, *à Géronte.* — C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé par les coups de bâton que...

GÉRONTE. — Ne parle point davantage, je te pardonne aussi.

SCAPIN. — Ç'a[1] été une témérité bien grande à moi, que les coups de bâton que je...

GÉRONTE. — Laissons cela.

SCAPIN. — J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que...

GÉRONTE. — Mon Dieu ! tais-toi.

SCAPIN. — Les malheureux coups de bâton que je vous...

GÉRONTE. — Tais-toi, te dis-je ; j'oublie tout.

SCAPIN. — Hélas ! quelle bonté ! mais est-ce de bon cœur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que[2]...

GÉRONTE. — Hé ! oui. Ne parlons plus de rien ; je te pardonne tout ; voilà qui est fait.

SCAPIN. — Ah ! Monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GÉRONTE. — Oui ; mais je te pardonne à la charge[3] que tu mourras.

SCAPIN. — Comment ! Monsieur ?

GÉRONTE. — Je me dédis de ma parole, si tu réchappes.

SCAPIN. — Ahi, ahi. Voilà mes faiblesse qui me reprennent.

ARGANTE. — Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner sans condition.

GÉRONTE. — Soit.

ARGANTE. — Allons souper ensemble pour mieux goûter notre plaisir.

SCAPIN. — Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure[4].

1. *Ç'a* pour *cela a.*

2. Scapin s'amuse encore aux dépens de Géronte, qui a peur qu'on sache les coups de bâton, assez humiliants, qu'il a reçus.

3. *A la charge que* = *à la condition que.*

4. Et en disant ces mots, il se remet vivement sur ses pieds. En somme, la pièce, qui est une farce, finit en farce.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS

Comédie en un acte et en prose (Décembre 1671).

Analyse et Extraits

[Nous sommes à Angoulême. La comtesse d'Escarbagnas, depuis qu'elle a fait à Paris un petit voyage, croit avoir pris le bon air de la cour et entend, comme le faisait M. Jourdain, être traitée en personne de qualité qui sait les belles manières. Elle a même des prétentions à la jeunesse. Aussi s'amuse-t-on à ses dépens, d'autant qu'elle est fort ignorante.]

Une comtesse de province

[La comtesse vient d'apercevoir son laquais, Criquet, debout au fond du salon, pendant qu'elle reçoit la visite de Julie, jeune femme spirituelle.]

SCÈNE II

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET

LA COMTESSE. — Que faites-vous donc là, laquais ? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir, pour venir quand on vous appelle ? Cela est étrange qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sache son monde[1]. A qui est-ce donc que je parle ? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon ?

(*A Andrée.*) — Fille, approchez.

ANDRÉE. — Que vous plaît-il, Madame ?

LA COMTESSE. — Otez-moi mes coiffes. Doucement donc, maladroite : comme vous me saboulez[2] la tête avec vos mains pesantes !

ANDRÉE. — Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

1. *Qui sache son monde*, c.-à-d. *la tenue qu'on doit avoir dans le monde.*

2. *Saboulez* = *tiraillez.* Le mot est vulgaire, malgré les prétentions de la comtesse.

LA COMTESSE. — Oui ; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, et vous me l'avez déboîtée. Tenez encore ce manchon ; ne laissez point traîner tout cela, et portez-le dans ma garde-robe. Eh bien ! où va-t-elle ? où va-t-elle ? Que veut-elle faire, cet oison bridé[1] ?

ANDRÉE. — Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde-robes[2] ?

LA COMTESSE. — Ah ! mon Dieu, l'impertinente ! (*A Julie.*) Je vous demande pardon, Madame. (*A Andrée.*) Je vous ai dit ma garde-robe, grosse bête, c'est-à-dire où sont mes habits.

ANDRÉE. — Est-ce, Madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garde-robe ?

LA COMTESSE. — Oui, butorde[3], on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDRÉE. — Je m'en ressouviendrai, Madame, aussi bien que de votre grenier, qu'il faut appeler garde-meuble.

LA COMTESSE. — Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là[4] !

JULIE. — Je les trouve bien heureux, Madame, d'être sous votre discipline[5].

LA COMTESSE. — C'est une fille de ma mère-nourrice, que j'ai mise à la chambre[6], et elle est toute neuve encore.

JULIE. — Cela est d'une belle âme, Madame, et il est glorieux de faire ainsi des créatures[7].

LA COMTESSE. — Allons, des sièges. Holà ! laquais, laquais, laquais ! En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des sièges ! Filles, laquais, laquais, filles, quelqu'un ! Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des sièges nous-mêmes.

ANDRÉE. — Que voulez-vous, Madame ?

LA COMTESSE. — Il se faut bien égosiller avec vous autres !

ANDRÉE. — J'enfermais votre manchon et vos coiffes dans votre armoi..., dis-je, dans votre garde-robe.

1. *Oison bridé*, ou simplement *oison = personne bornée.* Le mot vient de ce qu'en certains pays où les oies sont élevées en liberté, on leur introduit en travers du bec une plume qui les empêche d'entrer dans les haies.

2. La plaisanterie est grosse. Elle a compris *cabinets*, quand il s'agissait d'*armoire.*

3. *Butorde* est le féminin de *butor = stupide.* Au propre, le *butor* est un oiseau de proie qui vit dans les marécages, et qui ne peut être dressé pour la chasse.

4. La comtesse oublie que des gens vraiment bien élevés traitent leurs domestiques avec bonté, et tout au moins avec politesse.

5. *Discipline = direction.*

6. Entendez *dont j'ai fait une femme de chambre.*

7. *Créature* a fréquemment, au 17e siècle, le sens de *personne qu'on a obligée de ses bienfaits.*

LA COMTESSE. — Appelez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDRÉE. — Holà ! Criquet !

LA COMTESSE. — Laissez là votre Criquet, bouvière ; et appelez laquais.

ANDRÉE. — Laquais donc, et non pas Criquet, venez parler à Madame. Je pense qu'il est sourd. Criq.... Laquais, laquais !

CRIQUET. — Plaît-il ?

LA COMTESSE. — Où étiez-vous donc, petit coquin ?

CRIQUET. — Dans la rue, Madame.

LA COMTESSE. — Et pourquoi dans la rue ?

CRIQUET. — Vous m'avez dit d'aller là dehors.

LA COMTESSE. — Vous êtes un petit impertinent, mon ami ; et vous devez savoir que là dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là par mon écuyer ; c'est un petit incorrigible.

ANDRÉE. — Qu'est-ce que c'est, Madame, que votre écuyer ? Est-ce maître Charles[1] que vous appelez comme cela ?

LA COMTESSE. — Taisez-vous, sotte que vous êtes : vous ne sauriez ouvrir la bouche, que vous ne disiez une impertinence. (*A Criquet.*) Des sièges. (*A Andrée.*) Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent[2] : il se fait déjà tard. Qu'est-ce que c'est donc, que vous me regardez tout effarée ?

ANDRÉE. — Madame...

LA COMTESSE. — Eh bien ! Madame. Qu'y a-t-il ?

ANDRÉE. — C'est que...

LA COMTESSE. — Quoi ?

ANDRÉE. — C'est que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE. — Comment ! Vous n'en avez point ?

ANDRÉE. — Non, Madame, si ce n'est des bougies de suif[3].

LA COMTESSE. — La bouvière ! Et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés ?

ANDRÉE. — Je n'en ai point vu depuis que je suis céans[4].

LA COMTESSE. — Otez-vous de là, insolente. Je vous renverrai chez vos parents. Apportez-moi un verre d'eau. Madame ! (*Faisant des cérémonies pour s'asseoir.*)

1. Ce *maître Charles* est sans doute un garçon à tout faire, comme maître Jacques dans *l'Avare*. *L'écuyer de main*, chez les princesses et grandes dames, celui qui non seulement commande à leur écurie, mais leur donne la main pour les aider à marcher.

2. La comtesse a bien soin de nommer le métal de ses flambeaux : vanité de bourgeoise, qui veut paraître !

3. C.a-d. de vulgaires chandelles.

4. Le besoin de *paraître* n'entraîne-t-il pas souvent des mensonges ?

JULIE. — Madame !

LA COMTESSE. — Ah ! Madame !

JULIE. — Ah ! Madame

LA COMTESSE. — Mon Dieu ! Madame !

JULIE. — Mon Dieu ! Madame !

LA COMTESSE. — Oh ! Madame !

JULIE. — Oh ! Madame !

LA COMTESSE. — Eh ! Madame !

JULIE. — Eh ! Madame !

LA COMTESSE. — Hé ! allons donc , Madame !

JULIE. — Hé ! allons donc, Madame !

LA COMTESSE. — Je suis chez moi, Madame, nous sommes demeurées d'accord de cela[1]. Me prenez-vous pour une provinciale, Madame ?

JULIE. — Dieu m'en garde, Madame[2] !

LA COMTESSE, *à Andrée qui apporte un verre d'eau.* — Allez, impertinente : je bois avec une soucoupe. Je vous dis que vous m'alliez quérir une soucoupe pour boire.

ANDRÉE. — Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe ?

CRIQUET. — Une soucoupe ?

ANDRÉE. — Oui.

CRIQUET. — Je ne sais.

LA COMTESSE, *à Andrée.* — Vous ne vous grouillez[3] pas ?

ANDRÉE. — Nous ne savons tous deux, Madame, ce que c'est qu'une soucoupe[4].

LA COMTESSE. — Apprenez que c'est une assiette, sur laquelle on met le verre. Vive Paris pour être bien servie ! On vous entend là au moindre coup d'œil.

(*Andrée apporte un verre d'eau avec une assiette dessus.*)

Hé bien ! vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf ? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.

ANDRÉE. — Cela est bien aisé.

(*Andrée casse le verre, en le posant sur l'assiette.*)

LA COMTESSE. — Hé bien ! ne voilà pas l'étourdie ? En vérité vous me payerez mon verre[5].

ANDRÉE. — Hé bien ! oui, Madame, je le payerai.

LA COMTESSE. — Mais voyez cette maladroite, cette bouvière, cette butorde, cette...

1. Beau style pour dire *c'est entendu.*

2. On sent assez l'ironie.

3. On disait *grouiller*, et se *grouiller*, pour se *remuer*. La forme réfléchie était peut-être plus provinciale.

4. Une *soucoupe* était, à l'époque, une assiette à pied ou un plateau sur lequel on servait à boire aux *personnes de qualité.*

5. C'est bien là le premier mot d'une maîtresse de maison dure et sordide.

ANDRÉE, *s'en allant.* — Dame ! Madame, si je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE. — Otez-vous de devant mes yeux... En vérité, Madame, c'est une chose étrange que les petites villes ! On n'y sait point du tout son monde [1], et je viens de faire deux ou trois visites, où ils [2] ont pensé [3] me désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE. — Où auraient-ils appris à vivre ? Ils n'ont point fait de voyage à Paris.

LA COMTESSE. — Ils ne laisseraient pas de l'apprendre, s'ils voulaient écouter les personnes ; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, et ai vu toute la cour [5].

JULIE. — Les sottes gens que voilà !

LA COMTESSE. — Ils sont insupportables, avec les impertinentes égalités [6] dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses ; et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville [7] de deux jours, ou de de deux cents ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bon gentilhomme que feu Monsieur mon mari [8], qui demeurait à la campagne, qui avait meute de chiens courants [9], et qui prenait la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passait [10].....

[Et pourtant, après avoir sans fin parlé de noblesse et de titres, après avoir cru, malgré son âge, que tout le monde est épris d'elle, la comtesse d'Escarbagnas épousera M. Tibaudier, simple conseiller, qui n'a certes ni la mine ni le nom d'un gentilhomme.]

1. Cf. p. 306, n. 1.
2. *Ils*, entendez *les gens.*
3. *Pensé = failli.*
4. Y, c.-à.d. *dans la conduite de ces gens de province.*
5. Ce mot de *toute* fait un piquant contraste avec *deux mois.*
6. *Egalités = manière de traiter d'égal à égal.*
7. Un *gentilhomme de ville* doit sans doute son titre, très petit, à une fonction municipale.
8. La comtesse parle encore par vanité. Il n'appartenait qu'aux princes de dire *Monsieur mon père* ou *Madame ma mère.*
9. C'est dire que sa noblesse était campagnarde.
10. *Passer* un contrat, c'est, en style de droit, *rédiger* un contrat.

LES FEMMES SAVANTES

Comédie en cinq actes et en vers (1672).

Analyse et Extraits

[Chrysale est un brave bourgeois de Paris un peu vulgaire, qui ne demande qu'à jouir tranquillement de sa belle fortune. Mais sa femme Philaminte, sa fille Armande, sa sœur Bélise ont pris la manie de la science : les soins du ménage leur paraissent indignes, et elles ne parlent, avec quelle affectation ! que de grammaire, d'art, d'astronomie et de philosophie. Le désordre cependant règne dans la maison. Heureusement la jeune Henriette, fille de Chrysale, a gardé le bon sens et déteste le pédantisme, toujours odieux, mais particulièrement laid chez une femme. Elle aime Clitandre, un honnête homme aussi raisonnable qu'elle. Henriette représente bien l'idéal de Molière, qui veut avant tout qu'on suive la nature et qui trouve l'affectation du savoir plus ridicule encore et plus dangereuse que la préciosité qu'il avait raillée.]

La servante chassée

[Philaminte a pour servante Martine, honnête campagnarde et bonne cuisinière, mais qui n'a pas les moindres notions de la grammaire. Martine est congédiée pour son incorrection de langage. Chrysale, qui aime « la bonne soupe », est furieux ; il se tait d'ordinaire en face de sa femme, dédaigneuse et autoritaire. Cette fois il éclate et dit leur fait aux savantes dont il a trop longtemps supporté les folies. Mais, timide et ami de la paix, il ne soutiendra pas longtemps une franchise si audacieuse.]

ACTE II

SCÈNE V

CHRYSALE, MARTINE

MARTINE

Me voilà bien chanceuse[1] ! Hélas ! l'an[2] dit bien vrai : 418

1. Le mot est du vocabulaire familier.

2. *An* = *on*. Martine a gardé l'accent du village.

Qui veut noyer son chien, l'accuse de la rage [1],
Et service d'autrui n'est pas un héritage [2]. 420

CHRYSALE

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

MARTINE

Ce que j'ai ?

CHRYSALE

Oui.

MARTINE

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.

CHRYSALE

Votre congé ?

MARTINE

Oui. Madame me chasse.

CHRYSALE

Je n'entends pas cela. Comment ?

MARTINE

On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler [3] cents coups [4]. 425

CHRYSALE

Non, vous demeurerez [5] ; je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude ;
Et je ne veux pas, moi...

SCÈNE VI

PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE

PHILAMINTE, *apercevant Martine.*

Quoi ! je vous vois, maraude [6] ?
Vite, sortez, friponne ; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux [7]. 430

1. Ces façons de parler proverbiales sont chères aux gens du peuple.
2. *Héritage* a le sens de *propriété durable.* L'expression est proverbiale aussi.
3. *Bailler*, cf. p. 156, n. 2.
4. Il n'était point rare, au 17e siècle, de battre ses *gens.*
5. Le ton du mari est ferme : sa femme n'est point là.
6. *Maraude*, cf. p. 277, n. 4.
7. Quel ton autoritaire et impitoyable !

CHRYSALE

Tout doux.

PHILAMINTE

Non, c'en est fait.

CHRYSALE

Eh !

PHILAMINTE

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir[1] de la sorte...

PHILAMINTE

Quoi ! vous la soutenez ?

CHRYSALE

En aucune façon[2].

PHILAMINTE

Prenez-vous son parti contre moi ?

CHRYSALE

Mon Dieu ! non ;
Je ne fais seulement que demander son crime. 435

PHILAMINTE

Suis-je pour[3] la chasser sans cause légitime ?

CHRYSALE

Je ne dis pas cela ; mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE

Non ; elle sortira, vous dis-je, de céans[4].

CHRYSALE

Eh bien ! oui. Vous dit-on quelque chose là contre[5] ?

PHILAMINTE

Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre[6]. 440

1. Cf. RÈGLE : *La fortune vient en dormant*, p. 52, n. 4.
2. Il recule déjà.
3. *Suis-je pour = suis-je femme à. Être pour* est une tournure fréquemment employée par Molière pour signifier *être capable de*.
4. *De céans = d'ici*. Cf. p. 203, n. 6.
5. *Là contre = contre cela*.
6. Le caractère de Philaminte est tout entier en ce vers.

CHRYSALE

D'accord.

PHILAMINTE

Et vous devez, en raisonnable époux,
Etre pour moi contre elle, et prendre[1] mon courroux.

CHRYSALE

(Se tournant vers Martine.)

Aussi[2] fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce[3].

MARTINE

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRYSALE, *bas.*

Ma foi, je ne sais pas. 445

PHILAMINTE

Elle est d'humeur encore à n'en[4] faire aucun cas!

CHRYSALE

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine[5]?

PHILAMINTE

Voudrais-je la chasser? Et vous figurez-vous
Que, pour si peu de chose, on se mette en courroux[6]? 450

CHRYSALE

(A Martine.) *(A Philaminte.)*

Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

CHRYSALE

Est-ce qu'elle a laissé, d'[7] un esprit négligent,

1. *Prendre* = *prendre votre part de, partager.*
2. *Aussi fais-je* = *je fais de même que* (*je le dois, d'après vous*).
3. Il exagère d'autant plus les termes qu'il ne sait pas pourquoi il est en colère.
4. *En* = *de mes observations.*
5. Ce sont bien là les fautes ordinaires des domestiques. Le bon sens de Chrysale ne peut soupçonner autre chose.
6. On voit que Philaminte attache peu d'importance aux détails du ménage.
7. *De* = *avec.* Cf. RÈGLE : *Il traitait de mépris les dieux*, p. 57, n. 4.

Dérober quelque aiguière[1] ou quelque plat d'argent ?

PHILAMINTE

Cela ne serait rien.

CHRYSALE, *à Martine.*

Oh ! oh ! peste, la belle[2] ! 455

(A Philaminte.)

Quoi ! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle[3] !

PHILAMINTE

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE

Pis que tout cela ?

PHILAMINTE

Pis[4].

CHRYSALE

(A Martine.) *(A Philaminte.)*

Comment ! diantre, friponne ! Euh ! a-t-elle commis[5] ?...

PHILAMINTE

Elle a[6], d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille 460
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas[7].

CHRYSALE

Est-ce là[8]...

PHILAMINTE

Quoi ! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois, 465
Et les fait, la main haute[9], obéir à ses lois ?

1. Une *aiguière* est un vase avec bec et anse où l'on met de l'eau (*aqua*).

2. Chrysale est inquiet, presque indigné.

3. *Fidèle* = *honnête.*

4. Vers amusant par sa coupe et le monosyllabe sec qui le termine.

5. Chrysale a maintenant les soupçons les plus épouvantables, d'autant qu'ils sont imprécis.

6. Dire d'un ton solennel et grave ces vers où l'expression est comique par sa disproportion à l'objet.

7. Vaugelas (1585-1650) avait publié en 1647 ses *Remarques sur la Langue française*, où il fixait, modestement d'ailleurs, le *bon usage*. C'est depuis, et injustement, qu'on a vu en lui un pédant.

8. Chrysale tombe de son haut : ce n'était que cela !

9. *La main haute*, comme un cavalier qui lève simplement la bride pour arrêter son cheval.

CHRYSALE

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE

Quoi ! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

CHRYSALE

Si fait[1].

PHILAMINTE

Je voudrais bien que vous l'excusassiez[2].

CHRYSALE

Je n'ai garde.

BÉLISE

Il est vrai que ce sont des pitiés[3] : 470
Toute construction est par elle détruite ;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE

Tout ce que vous prêchez[4] est, je crois bel et bon ;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE

L'impudente ! appeler un jargon le langage 475
Fondé sur la raison et sur le bel usage !

MARTINE

Quand on se fait entendre[5], on parle toujours bien,
Et tous vos biaux[6] dictons[7] ne servent pas de rien.

PHILAMINTE

Hé bien ! ne voilà pas encore de son style ?
Ne servent pas de rien !

BÉLISE

O cervelle indocile ! 480
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment[8] ?

1. Il recule toujours.
2. La concordance des temps est doctement et lourdement appliquée.
3. On dit encore aujourd'hui *c'est une pitié*. Sur l'emploi du pluriel des noms abstraits, cf. p. 228, n. 2.
4. Le mot est, en sa naïveté, une critique.
5. *Entendre* = *comprendre*.
6. *Biaux*, pour *beaux*, est picard.
7. *Dictons* a ici simplement le sens de *paroles* (et non de proverbes).
8. *Congrûment* = *convenablement*.

De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive[1],
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative[2].

MARTINE

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous, 485
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.

PHILAMINTE

Ah ! peut-on y tenir ?

BÉLISE

Quel solécisme horrible !

PHILAMINTE

En voilà pour tuer[3] une oreille sensible.

BÉLISE

Ton esprit, je l'avoue est bien matériel[4] !
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel. 490
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire[5] ?

MARTINE

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père ?

PHILAMINTE

O ciel !

BÉLISE

Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE

Ma foi !
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise, 495
Cela ne me fait rien.

BÉLISE

Quelle âme villageoise !
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois[6].

1. *La récidive*, c.-à-d. *la faute déjà commise.*

2. *Négative* = *négation.* Remarquer combien un tel langage est inaccessible à la cervelle d'une Martine : le ridicule n'est pas seulement de parler en pédantes, mais de le faire hors de propos.

3. *Tuer :* encore une métaphore outrée.

4. *Matériel* = *tout fait de matière, grossier.* Bélise est un *pur esprit.*

5. On prononçait alors *granmaire*, d'où la réponse de Martine.

6. Les lois de l'*accord.*

MARTINE

J'ai, Madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

PHILAMINTE

Quel martyre ! 500

BÉLISE

Ce sont les noms des mots ; et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE

Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment[1], qu'importe ?

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Hé ! mon Dieu ! finissez un discours de la sorte[2].
(*A Chrysale.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ? 505

CHRYSALE

(*A part.*)
Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point ; retire-toi, Martine.

PHILAMINTE

Comment ! vous avez peur d'offenser la coquine ?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant !

CHRYSALE

(*D'un ton ferme.*) (*D'un ton plus doux.*)
Moi ? point. Allons, sortez. Va-t-en, ma pauvre enfant[3]. 510

SCÈNE VII

PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE.

CHRYSALE

Vous êtes satisfaite, et la voilà partie ;
Mais je n'approuve point une telle sortie :
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait,
Et vous me[4] la chassez pour un maigre sujet[5].

1. Se *gourmer*, c'est se *donner des coups de poing*.
2. Philaminte commande à tous, et de quel ton à Chrysale !
3. Vers charmant et vivant, où apparaît tout Chrysale, faible et bon.
4. Ce *me* est explétif. Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 158.
5. Chrysale garde encore une

PHILAMINTE

Vous voulez que toujours je l'aie à mon service, 515
Pour mettre [1] incessamment mon oreille au supplice,
Pour rompre toute loi d'usage et de raison
Par un barbare amas de vices d'oraison [2],
De mots estropiés, cousus, par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des Halles [3] ? 520

BÉLISE

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours ;
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours ;
Et les moindres défauts de ce grossier génie [4],
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie [5].

CHRYSALE

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas, 525
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas ?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes
Et redise cent fois un bas et méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot. 530
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage ;
Et Malherbe et Balzac [6], si savants en beaux mots,
En cuisine, peut-être, auraient été des sots [7].

PHILAMINTE

Que ce discours grossier terriblement [8] assomme ! 535
Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
Au lieu de se hausser vers les spirituels [9] !
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ? 540
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin [10] ?

modération prudente dans ses reproches : mais il va s'échauffer peu à peu, puis *éclater*.

1. *Pour mettre = pour qu'elle mette.* Règle : *La fortune vient en dormant*, cf. p. 52, n. 4.

2. *Vices d'oraison = fautes de langage (oratio).*

3. C'est en effet définir le langage populaire de Martine.

4. *Génie = naturel.* Cf. le sens du latin *ingenium*.

5. Toujours les mots doctes : le *pléonasme*, c'est le redoublement vicieux de l'expression ; la *cacophonie* est une discordance de sons.

6. Malherbe (1558-1628), poète et réformateur de la poésie ; Balzac (1544-1614), prosateur et maître du beau style.

7. Le couplet est ferme, net, lancé.

8. Les savantes, comme les précieuses, font grande consommation d'adverbes.

9. S.-ent. : *les soins.*

10. Quel mépris philosophique

CHRYSALE

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin,
Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère [1].

BÉLISE

Le corps avec l'esprit fait figure [2], mon frère ;
Mais, si vous en croyez tout le monde savant, 545
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant [3] ;
Et notre plus grand soin, notre première instance [4],
Doit être à le nourrir du suc de la science [5].

CHRYSALE

Ma foi, si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande [6] bien creuse, à ce que chacun dit ; 550
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude,
Pour...

PHILAMINTE

Ah ! *sollicitude* [7] à mon oreille est rude ;
Il put [8] étrangement son ancienneté.

BÉLISE

Il est vrai que le mot est bien collet monté [9].

CHRYSALE

Voulez-vous que je dise ? il faut qu'enfin j'éclate, 555
Que je lève le masque, et décharge ma rate [10].

et poétique de la chair, et quel amusant contraste avec la nature toute prosaïque de Chrysale !

1. Il ne faut certes pas adorer cette guenille ; encore faut-il la soigner, puisqu'on ne peut vivre sans elle.

2. *Fait figure* = *tient une place*, *joue un rôle*, mais ce n'est qu'un rôle de *figurant*.

3. *Prendre le pas devant* veut dire *passer devant*, *avoir la préséance*.

4. *Instance* = *effort pressant*.

5. Bélise prêche, mais on sent qu'elle prêche par cœur.

6. *Viande* (du latin *vivenda*, *aliments*) est couramment employé au 17e siècle dans le sens de *nourriture* en général.

7. *Sollicitude* est resté dans notre langue ; il était usité alors, mais particulièrement, semble-t-il, dans le langage des théologiens. Philaminte exagère sottement son *purisme*, c.-à-d. son amour de la plus parfaite correction.

8. *Put* appartient au verbe *puir*, qui a été, dans l'ancienne langue, employé concurremment avec *puer*.

9. Les *collets montés* étaient des collets garnis de carton ou de fil de fer. Ils étaient passés de mode, après avoir été fort portés vers 1613. D'où le sens de *suranné*. On dit aujourd'hui *collet monté* d'une personne qui exagère, jusqu'à la pruderie, le respect hautain des convenances.

10. Comme ce style populaire paraît savoureux après les affectations des deux pédantes !

* Etudier, dans le langage de Chrysale, les familiarités de Molière.

Photo Bert.

FIG. 33. — Mlle Kolb dans le rôle de Martine.
(Comédie-Française.)

Voici le type de la servante de Molière, gaillarde et rieuse, que ce soit Dorine, Martine, Toinette, ou Nicole. Le même costume est aujourd'hui porté par toutes ces servantes.

De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur...

PHILAMINTE

Comment donc[1] ?

CHRYSALE, *à Bélise*

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant[2] vous irrite ;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite. 560
Vos livres éternels ne me contentent pas ;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats[3],
Vous devriez brûler tout ce meuble[4] inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville ;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans[5], 565
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions[6] dont l'aspect importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous[7]. 570
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie[8], 575
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître[9] un pourpoint d'avec un haut-de-chausse[10]. 580

1. Le ton est si impérieux que Chrysale hésite et ne s'adresse plus à sa femme. Mais cette fois il est, comme on dit, *lancé*, et il dira tout ce qu'il a, depuis longtemps, à dire.

2. *En parlant* = *quand on parle*. Cf. RÈGLE : *La fortune vient en dormant*, p. 52, n. 4.

3. Les *rabats* sont des pièces de toile ou de dentelle, qui font le tour du cou et tombent sur la poitrine. L'usage en était alors général. Un gros livre est commode pour garder des rabats sans plis. Plutarque, le fameux auteur grec des *Vies parallèles*, avait été traduit dans une édition in-folio. Un personnage d'une comédie moderne se sert du Larousse pour maintenir le pli de son pantalon.

4. *Meuble* = *ensemble d'objets*.

5. *Céans* = *ici*. Cf. p. 203, n. 6.

6. *Brimborions* (de *breviarium*) a passé du sens de *bouts de prières* à celui *d'objets de diverses sortes*.

7. Voilà le grand reproche de Chrysale (et sans doute aussi de Molière) : c'est l'impertinence du savoir, et le mépris des soins domestiques, chez les pédantes.

8. *Economie* a ici son sens étymologique de *bon ordre*.

9. *Connaître* a le sens de *distinguer*.

10. *Pourpoint*, *haut-de-chausse*, cf. p. 81, n. 1 et 4. Cela revient à dire « distinguer une veste d'une culotte ».

Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien :
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles[1].
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs : 585
Elles veulent écrire et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde :
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir ; 590
On y sait comme[2] vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire ;
Et, dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin[3].
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire, 595
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire.
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison[4].
L'un me brûle mon rôt, en lisant quelque histoire ;
L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire : 600
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air[6] n'était point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas, 605
A cause qu'[7]elle manque à parler Vaugelas[8].
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse[9].
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce Monsieur Trissotin ; 610
C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées[10] ;

1. Cet idéal nous semble aujourd'hui, et de plus en plus, étroit. Mais n'oublions pas que Chrysale exagère son culte de l'ignorance féminine, parce qu'il souffre du pédantisme de sa maison ; n'oublions pas surtout qu'il est actuellement en colère.

2. *Comme* = *comment*. Règle : *Albin, comme est-il mort ?* p. 122, n. 2.

3. Encore un vers étonnant d'allure, avec le mot *pot*, sec et détaché par la coupe. Le *pot*, c'est la marmite, la soupe et toute la cuisine.

4. Vers excellent et pensée fort juste.

5. Représentez-vous ce ménage étrange, poétique et désordonné.

* Cherchez, dans d'autres pièces de Molière, des *contrastes* de personnages.

6. *L'air* de pédantisme.

7. *A cause que*. Cf. Crouzet..., *Gr. Fr.*, § 330.

8. *Parler Vaugelas* est une locution vive et courte pour *parler le pur français de Vaugelas*.

9. Philaminte a fait un mouvement : Chrysale s'est vite retourné vers sa sœur.

10. *Tympanisées* = *célébrées au son du tambour (tympanum)* et par suite *ridiculisées à force d'éloges*.

Tous les propos qu'il tient sont des billevesées[1];
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,
Et je lui crois pour moi le timbre[2] un peu fêlé.

PHILAMINTE

Quelle bassesse, ô ciel! et d'âme et de langage! 615

BÉLISE

Est-il de petits corps[3] un plus lourd assemblage,
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois[4]?
Et de ce même sang se peut-il que je sois?
Je me veux mal de mort d'être de votre race,
Et, de confusion, j'abandonne la place[5]. 620

Une lecture chez Philaminte

[Les femmes savantes ne reçoivent que de doctes personnes, ou du moins des gens qu'elles croient doctes. Leur oracle, c'est M. Trissotin, bel esprit et poète, que Philaminte voudrait donner à sa fille Henriette comme mari. La jeune fille aime le sage Clitandre : elle sent que Trissotin n'est pas seulement un sot, mais un homme intéressé, qui cherche une belle dot. — Nous allons le voir déployer ses grâces pesantes au milieu des trois pédantes émerveillées.]

ACTE III

SCÈNE I

PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, L'ÉPINE, laquais.

PHILAMINTE

Ah! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse[6].

1. *Billevesées* = *sottises vides*. Cf. p. 78, n. 10.
2. Le *timbre*, c.-à-d. le cerveau. Chrysale, pour finir, lance une pointe énergique et populaire. Tout ce couplet est un des plus vifs et des plus pleins de tout le théâtre de Molière.
3. *Les petits corps* sont les *atomes* des physiciens, dont le groupement forme les corps. Bélise s'exprime scientifiquement.
4. *Bourgeois*, c.-à-d. *communs*. Or Bélise est pourtant bel et bien bourgeoise.
5. Nous avons déjà vu les précieuses rougir de leur naissance.
6. Voilà qui est admirer de confiance.

ARMANDE

Je brûle de les voir.

BÉLISE

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Ce sont charmes[1] pour moi, que ce qui part de vous.

ARMANDE

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille. 715

BÉLISE

Ce sont repas friands qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE

Ne faites pas languir de si pressants désirs.

ARMANDE

Dépêchez[2].

BÉLISE

Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE

A notre impatience offrez votre épigramme[3].

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

Hélas ! c'est un enfant tout nouveau-né, Madame[4]...

BÉLISE

Qu'il a d'esprit !

SCÈNE II

HENRIETTE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, L'ÉPINE

PHILAMINTE, *à Henriette, qui veut se retirer.*

Holà ! pourquoi donc fuyez-vous ?

HENRIETTE

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

1. Sur la suppression de l'article, RÈGLE : *Faire leçon*, p. 49, n. 4.
2. *Hâtez-vous.*
3. Une *épigramme* est une petite pièce de vers volontiers piquants.
4. Trissotin plaisante lourdement. Il veut dire que ses vers viennent d'être improvisés.

PHILAMINTE

Approchez et venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE

Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit. 730

PHILAMINTE

Il n'importe ; aussi bien[1] ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite[2].

TRISSOTIN, *à Henriette.*

Les sciences n'ont rien qui vous[3] puisse enflammer,
Et vous ne vous piquez[4] que de savoir charmer.

HENRIETTE

Aussi peu l'un que l'autre ; et je n'ai nulle envie... 735

BÉLISE

Ah ! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE, *à L'Épine.*

Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir.
(L'Épine se laisse tomber.)
Voyez l'impertinent ! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses[5] ?

BÉLISE

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes, 740
Et qu'elle[6] vient d'avoir, du point fixe, écarté
Ce que nous appelons centre de gravité ?

L'ÉPINE

Je m'en suis aperçu, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE, *à L'Épine, qui sort.*

Le lourdaud !

1. *Aussi bien* est une liaison classique et élégante qui signifie *d'ailleurs.*
2. Philaminte veut marier Henriette à Trissotin.
3. *Vous.* RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 2.
4. *Se piquer de* = *avoir la prétention de.*
5. Belle absurdité de fausse savante : on n'est pas malade, quand on a appris la médecine !
6. RÈGLE : *Un verbe pouvait avoir deux compléments de nature différente, p. ex. un nom et une proposition* : Elle aime fort la conversation et surtout de plaire (SÉV.). Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 389.

TRISSOTIN

Bien lui prend de n'être pas de verre[1].

ARMANDE

Ah ! de l'esprit partout !

BÉLISE

Cela ne tarit pas. 745

(*Ils s'asseyent.*)

PHILAMINTE

Servez-nous promptement votre aimable repas[2].

TRISSOTIN

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers[3] me semble peu de chose ;
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal[4], 750
Le ragoût[5] d'un sonnet qui, chez une princesse[6],
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique[7] assaisonné partout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût[8].

ARMANDE

Ah ! je n'en doute point.

PHILAMINTE

Donnons vite audience[9]. 755

BÉLISE (*A chaque fois qu'il veut lire, elle l'interrompt.*)

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.
J'aime la poésie avec entêtement,
Et surtout quand les vers sont tournés galamment.

1. Quelle épaisse plaisanterie, sans portée !

2. *Le repas* de votre esprit et de vos vers. Les métaphores vont continuer, avec aussi peu de naturel et de goût.

* Comparer la lecture de l'impromptu de Mascarille dans *les Précieuses*, pp. 69 sqq.

3. C.-à-d. l'*épigramme* annoncée.

4. Le *madrigal* est une petite pièce galante, dédiée à une dame.

5. *Ragoût* = *sauce, assaisonnement.*

6. Les pédants et les sots vantent volontiers leurs belles relations, souvent d'ailleurs imaginaires.

7. Les Athéniens ont toujours passé pour avoir de l'esprit, du *sel*.

8. C'est là une fatuité que tout autre qu'un Trissotin ne se permettrait pas. Mais son auditoire (sauf Henriette) manque de finesse.

9. Elle parle toujours le même langage solennel.

PHILAMINTE

Si nous parlons toujours, il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN

So...

BÉLISE, *à Henriette.*

Silence, ma nièce[1].

ARMANDE

Ah ! laissez-le donc lire. 760

TRISSOTIN

SONNET[2] A LA PRINCESSE URANIE[3] SUR SA FIÈVRE[4]

Votre prudence est endormie,
De traiter[5] magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

BÉLISE

Ah ! le joli début[6] !

ARMANDE

Qu'il a le tour galant ! 765

PHILAMINTE

Lui seul des vers aisés[7] possède le talent.

ARMANDE

A *prudence endormie* il faut rendre les armes.

BÉLISE

Loger son ennemie est pour moi plein de charmes.

1. Henriette est la seule qui n'ait rien dit du tout, depuis longtemps.

2. Ce sonnet est tiré des *Œuvres galantes en prose et en vers de M. Cotin* (1663). L'abbé Cotin (1604-1682) était un de ces poètes de salon qui pullulèrent à l'époque des précieuses. Boileau ne l'a pas ménagé. Molière a caricaturé jusqu'à son nom (Trissotin = Tricotin). Nous trouvons même qu'il a été bien dur pour un poète sans doute médiocre, mais honnête homme. Il est vrai que Cotin s'était permis des critiques contre notre auteur.

3. Nom précieux.

4. Quel pauvre sujet, et que Molière a raison de trouver une telle matière indigne de la poésie ! Mais les pièces dites *de circonstance* étaient d'ordinaire aussi niaises.

5. *De traiter = puisqu'elle traite, elle qui traite.*

6. On remarquera l'absurdité des commentaires admiratifs des trois femmes. En ce pitoyable sonnet, ce sont les pires platitudes qui les mettent en extase.

* Comparer les ravissements des Précieuses écoutant les sottises de Mascarille.

7. Aisés ! Ils sont pénibles.

PHILAMINTE

J'aime *superbement* et *magnifiquement ;*
Ces deux adverbes joints font admirablement ! 770

BÉLISE

Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN [1]

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement,
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE

Prudence endormie !

BÉLISE

Loger son ennemie !

PHILAMINTE

Superbement et *magnifiquement* !

TRISSOTIN

Faites-la sortir, quoi qu'on die [2],
De votre riche appartement,
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie. 775

BÉLISE

Ah ! tout doux ! laissez-moi, de grâce, respirer.

ARMANDE

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement [3].

Que *riche appartement* est là joliment dit !
Et que la métaphore est mise avec esprit ! 780

1. Il recommence son couplet comme font les chanteurs médiocres qui se croient toujours *bissés*.

2. *Die* pour *dise* était à cette époque bien vieilli. *Quoi qu'on die* est d'ailleurs une imposante *cheville*, c.-à-d. une expression inutile, mais qui sert à remplir le vers, surtout à la rime.

3. Le riche *appartement*, c'est, métaphoriquement et lourdement, la personne même d'Uranie.

PHILAMINTE

Faites-la sortir, quoi qu'on die.

Ah ! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable !
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable[1].

ARMANDE

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE

Je suis de votre avis, *quoi qu'on dic* est heureux. 785

ARMANDE

Je voudrais l'avait fait.

BÉLISE

Il vaut toute une pièce.

PHILAMINTE

Mais en comprend-on bien, comme moi, la finesse ?

ARMANDE ET BÉLISE

Oh ! Oh !

PHILAMINTE

Faites-la sortir quoi qu'on die :

Que de la fièvre on prenne ici les intérêts[2],
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets.
Faites-la sortir, quoi qu'on die,
Quoi qu'on die, quoi qu'on die[3].
Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble. 790
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble[4] ;
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

BÉLISE

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE, *à Trissotin.*

Mais, quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie ? 795
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit ?
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit ?

1. *Impayable* = *qu'on ne saurait payer.* Ce mot a aujourd'hui le sens de *plaisamment bizarre.*

2. C.-à-d. *quand même on voudrait prendre la défense de la fièvre.*

3. Bien des gens font comme Philaminte : ils répètent en croyant commenter.

4. La modestie n'est point la vertu de Philaminte.

TRISSOTIN

Hai ! hai [1] !

ARMANDE

J'ai fort aussi l'*ingrate* dans la tête [2].
Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux. 800

PHILAMINTE

Enfin, les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets [3], je vous prie.

ARMANDE

Ah ! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die.*

TRISSOTIN

Faites-la sortir, quoiqu'on die,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

Quoi qu'on die [4] *!*

TRISSOTIN

De votre riche appartement,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

Riche appartement !

TRISSOTIN

Où cette ingrate insolemment

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

Cette *ingrate* de fièvre !

TRISSOTIN

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE

Votre belle vie !

ARMANDE ET BÉLISE

Ah !

TRISSOTIN

Quoi ? sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang, 805

1. Trissotin ne répond pas, mais il laisse entendre.

2. *Avoir dans la tête = être entêté de, aimer.*

3. Nous disons *tercets* aujourd'hui.

4. Ici l'extase est à son comble. C'est comme un chœur qui répète les mots du poète.

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

Ah !

TRISSOTIN

Et nuit et jour vous fait outrage !
Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander[1] *davantage,*
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE

On n'en peut plus.

BÉLISE

On pâme[2].

ARMANDE

On se meurt de plaisir[3]. 810

PHILAMINTE

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE

Si vous la conduisez aux bains,

BÉLISE

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE

Noyez-la de vos propres mains.

De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BÉLISE

Partout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE

On n'y saurait marcher que sur de belles choses. 815

ARMANDE

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses[4].

1. *Marchander* a le sens de *ménager*.

2. On dit alors *pâmer* et *se pâmer*.

3. *On se meurt.* RÈGLE : *Dans l'ancienne langue, le pronom réfléchi s'ajoutait à certains verbes intransitifs uniquement pour les renforcer.*

Le premier qui les vit de rire **s'éclata**.
(LA FONT., III, 1.)

Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 207.

4. Les trois pedantes poursui-

TRISSOTIN

Le sonnet donc vous semble...

PHILAMINTE

Admirable, nouveau ;
Et personne jamais n'a rien fait de si beau[1].

BÉLISE, *à Henriette.*

Quoi ! sans émotion pendant cette lecture ?
Vous faites là, ma nièce, une étrange figure ! 820

HENRIETTE

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,
Ma tante ; et bel esprit, il[2] ne l'est pas qui veut.

TRISSOTIN

Peut-être que mes vers importunent Madame.

HENRIETTE

Point. Je n'écoute pas.

PHILAMINTE

Ah[3] ! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN

SUR UN CARROSSE DE COULEUR AMARANTE[4] DONNÉ A UNE DAME DE SES AMIES[5]

PHILAMINTE

Ses titres ont toujours quelque chose de rare[6]. 825

ARMANDE

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN

L'Amour si chèrement m'a vendu son lien,

PHILAMINTE, ARMANDE ET BÉLISE

Ah !

vent une même métaphore, avec variations.

1. Voilà le type des formules niaises d'admiration.

2. Ce *il* fait pléonasme ; mais le tour est vif. D'ailleurs une telle construction était fréquente au 17e siècle.

3. On devine quel regard furieux a Henriette accompagne ce *Ah*. Philaminte se hâte d'ailleurs de dissiper le *froid* qu'a jeté la réponse d'Henriette.

4. L'*amarante* est une fleur d'automne d'*un rouge de pourpre velouté*.

5. Cette épigramme est encore tirée du même recueil de Cotin.

6. Ce titre plutôt annonce peu de chose.

TRISSOTIN

Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien ;
Et quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse[1], 830
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs[2],

PHILAMINTE

Ah ! *ma Laïs !* voilà de l'érudition.

BÉLISE

L'enveloppe[3] est jolie et vaut un million[4].

TRISSOTIN

Et, quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne dis plus qu'il est amarante, 835
Dis plutôt qu'il est de ma rente[5].

ARMANDE

Oh ! oh ! oh ! celui-là ne s'attend point du tout.

PHILAMINTE

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût.

BÉLISE

Ne dis plus qu'il est amarante,
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

Voilà qui se décline : *ma rente, de ma rente, à ma rente*[6].

PHILAMINTE

Je ne sais, du moment que je vous ai connu,
Si sur votre sujet j'eus l'esprit prévenu[7] : 840
Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

1. Est-il vers plus plat que celui-là ? Remarquez d'ailleurs la lourdeur de *quand..., où..., qu'il...*

2. Laïs fut une femme de Corinthe, célèbre par sa beauté. Trissotin dit *ma Laïs* pour *la personne que j'aime.*

3. C'est le nom de Laïs qui *enveloppe*, c.-à-d. cache par figure le nom de la personne réelle.

4. Les gens de goût n'évaluent pas en argent les belles choses.

5. Le calembour n'est pas souvent spirituel : celui-ci est déplorable.

6. Bélise est de ces sots qui admirent un jeu de mot, parce qu'ils l'ont compris.

7. Ce vers signifie : *si j'ai eu l'esprit prévenu* (*bien disposé d'avance*) *en votre faveur.*

TRISSOTIN, *à Philaminte.*

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour, aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE

Je n'ai rien fait en vers [1] ; mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie, 845
Huit chapitres du plan de notre académie [2].
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa République il a fait le traité [3] ;
Mais à l'effet [4] entier je veux pousser l'idée
Que j'ai sur le papier en prose accommodée [5]. 850
Car enfin, je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit ;
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner [6] nos talents à des futilités, 855
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés [7].

ARMANDE

C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une jupe ou de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point [8] ou d'un brocart [9] nouveau. 860

BÉLISE

Il faut se relever de ce honteux partage,
Et mettre hautement notre esprit hors de page [10].

TRISSOTIN

Pour les dames on sait mon respect en tous lieux ;
Et, si je rends hommage aux brillants [11] de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières. 865

1. Philaminte, qui fait des vers, veut dire qu'elle n'a pas de poésie *nouvelle* à présenter.

2. Une académie de femmes.

3. Platon, le plus grand philosophe grec, a dans son traité de la *République* conçu une cité idéale : il parle de l'égalité des sexes.

4. *Effet*, c.-à-d. *réalisation* de ce qui, dans Platon, n'était qu'un projet.

5. Entendez *que j'ai accommodée* (*arrangée*) en prose.

6. *De borner* = *eux qui bornent.*

7. Voilà la réponse d'une *féministe* au couplet de Chrysale. N'ont-ils pas exagéré l'un et l'autre ?

8. *Un point* = *une dentelle.*

9. *Brocart*, étoffe *brochée.*

10. *Hors de page* signifie *hors de l'état de dépendance.* Au moyen âge, l'enfant, qui, à quatorze ans, devenait écuyer, passait *hors de page.*

11. *Brillants* = *éclat, beauté.* Il est galant.

PHILAMINTE

Le sexe aussi vous rend justice en ces matières ;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées [1] ;
Qu'on peut faire, comme eux [2], de doctes assemblées, 870
Conduites en cela par des ordres meilleurs [3],
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs [4],
Mêler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences,
Et, sur les questions qu'on pourra proposer, 875
Faire entrer chaque secte [5], et n'en point épouser [6].....

ARMANDE

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte, 885
Et de nous signaler par quelque découverte [7].

TRISSOTIN

On en attend beaucoup de vos vives clartés [8] ;
Et pour vous la nature a peu d'obscurités [9].

PHILAMINTE

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune. 890

BÉLISE

Je n'ai point encore vu d'hommes, comme je croi [10],
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous voi [11].

ARMANDE

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique [12].....

1. *Meublées* = *ornées*.
2. Voilà le grand point et l'erreur, *tout* faire comme les hommes. A chacun son lot, dit le sage ; ce qui n'empêchera pas les femmes d'être cultivées.
3. L'expression est solennelle, mais assez confuse.
4. *Ailleurs*, c.-à-d. à l'Académie française, on s'occupe de lettres, non de sciences.
5. *Chaque secte* = *chaque école de philosophie*. On voit que Philaminte vise au plus abstrait et au plus difficile. Elle est téméraire !
6. On dit *épouser un parti* au sens de *s'attacher sans réserve à ce parti*.
7. Il y a quelque vanité à parler ainsi de ses exploits *futurs*.
8. *Clartés* a ici le sens d'intelligence.
9. Trissotin n'est pas moins flatteur que pédant : c'est qu'il cherche succès et profits.
10. Cf. Règle de *oi*, p. 46, n. 2.
11. Les deux pédantes disent maintenant, au nom de la science, des absurdités. Molière ne les ménage pas.
12. Molière dira ailleurs qu'il « consent qu'une femme ait des

TRISSOTIN

Voilà certainement d'admirables projets !

BÉLISE

Vous verrez nos statuts[1] quand ils seront tous[2] faits. 920

TRISSOTIN

Ils ne sauraient manquer d'être tous beaux et sages.

ARMANDE

Nous serons, par nos lois, les juges des ouvrages ;
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis.
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Nous chercherons partout à trouver à redire, 925
Et ne verrons que nous qui sache[3] bien écrire[4].

Trissotin et Vadius

SCÈNE III

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, HENRIETTE, TRISSOTIN, L'ÉPINE, VADIUS

L'ÉPINE, *à Trissotin.*

Monsieur, un homme est là, qui veut parler à vous[5] ;
Il est vêtu de noir[6], et parle d'un ton doux.

(*Ils se lèvent.*)

clartés de tout », mais il trouve ridicule qu'elle *approfondisse* les sciences les plus compliquées.

1. Les *statuts* sont les règles auxquelles se conformera l'Académie féminine.

2. *Tous faits* = *tout faits.* RÈGLE : *Des habits tous neufs*, p. 139, n. 9.

3. *Qui sache* pour *qui sachions*, incorrect aujourd'hui, était correct alors. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 394.

4. Armande trahit naïvement ici cet esprit de coterie qui est trop souvent le défaut des académies, salons ou écoles. Son tempérament assez despotique s'étale d'ailleurs en ces propos.

5. *Parler à vous* est courant alors pour *vous parler.* RÈGLE : *Encore aujourd'hui, certains verbes se construisent avec le pronom atone mis devant eux* (*Je* **te** *parle*), *et d'autres avec le pronom tonique précédé de* **à** *mis après eux* (*Je pense* **à toi**). *Au 17e siècle, cette deuxième construction était plus étendue, et en particulier pouvait s'étendre aux verbes de la première catégorie* (quelquefois sans doute pour faire ressortir le pronom complément par un effet de style, mais pas nécessairement) :

Il n'y avait pas moyen de parler **à lui**.
(MALHERBE.)

Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 148, REM. II.

6. C'est bien le costume d'un pédant.

TRISSOTIN

C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance[1]
De lui donner l'honneur de votre connaissance. 930

PHILAMINTE

Pour le faire venir vous avez tout crédit.

(Trissotin va au-devant de Vadius.)

PHILAMINTE, *à Armande et à Bélise.*

Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit[2].

(A Henriette, qui veut sortir.)

Holà ! Je vous ai dit, en paroles bien claires,
Que j'ai besoin de vous[3].

HENRIETTE

Mais pour quelles affaires ?

PHILAMINTE

Venez ; on va dans peu vous les faire savoir. 935

TRISSOTIN, *présentant Vadius*[4].

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir ;
En vous le produisant[5], je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame ;
Il peut tenir son coin[6] parmi de beaux esprits.

PHILAMINTE

La main qui le présente en dit assez le prix. 940

TRISSOTIN

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, Madame, autant qu'homme de France[7].

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Du grec, ô ciel ! du grec ! Il sait du grec, ma sœur !

BÉLISE, *à Armande.*

Ah ! ma nièce, du grec !

1. *Instance = prières.*
2. Le véritable esprit ne se prépare pas.
3. Ce ton n'est guère maternel.
4. Vadius est la caricature de l'auteur Ménage (1613-1697), érudit, critique, helléniste et d'ailleurs fort vaniteux. Il avait eu l'imprudence de médire de Molière.
5. *Produisant = présentant.*
6. *Tenir son coin = tenir son rang.*
7. Peu de gens savaient alors le grec en France.

ARMANDE

Du grec ! quelle douceur !

PHILAMINTE

Quoi ! Monsieur sait du grec ? Ah ! permettez, de grâce, 945
Que, pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse.

(Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.)

HENRIETTE, *à Vadius, qui veut aussi l'embrasser.*

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec[1].

(Ils s'asseyent.)

PHILAMINTE

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS

Je crains d'être fâcheux[2], par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage ; 950
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE

Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.

VADIUS

Le défaut des auteurs, dans leurs productions[3], 955
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais[4], au Cours[5], aux ruelles[6], aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables[7].
Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser[8] des encens, 960
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,

1. Jolie et spirituelle réponse.
2. *Fâcheux* a le sens *d'importun.*
3. *Productions* = *œuvres qu'ils viennent de composer.*
4. Le *Palais de Justice* avait une galerie ou se trouvaient des marchands et des libraires. Le beau monde s'y donnait volontiers rendez-vous.
5. *Le Cours la Reine*, le long de la Seine, était aussi fort fréquenté.
6. Les précieuses recevaient dans leur chambre, assises, en grande toilette, *sur leur lit.* La *ruelle* était l'espace libre compris entre le lit et la muraille ; c'est là que s'asseyaient, sur des sieges ou simplement sur leurs manteaux, les invités de la maison. Ainsi *ruelle* prend le sens de *chambre de précieuse.*
7. Vadius manie savamment l'antithèse : son style est d'ailleurs à la fois docte et expressif.
8. *Gueusant* = *mendiant comme un gueux.*

En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles [1].
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement ;
Et d'un Grec [2], là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès [3], défend à tous ses sages 965
L'indigne empressement de lire de leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants [4],
Sur quoi [5] je voudrais bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres [6].

VADIUS

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres [7]. 970

TRISSOTIN

Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.

VADIUS

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos* [8].

TRISSOTIN

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite [9] et Virgile.

VADIUS

Vos odes [10] ont un air noble, galant et doux, 975
Qui laisse de bien loin votre [11] Horace après vous.

1. *Martyrs de ses veilles*, c.-à-d. les *victimes de ses travaux* dont la lecture les assassine.

2. Quel est ce Grec ? Vadius pourrait bien faire une citation de son cru, mais il éblouit son auditoire crédule en invoquant une autorité sainte.

3. *Dogme* a le sens du grec *dogma* = *décision, arrêt ; exprès* est adjectif au sens de *nettement exprimé* (expressus).

4. Le ton change. Vadius protestait en termes solennels contre les auteurs qui lisent trop leurs ouvrages, et brusquement, le sourire aux lèvres, il offre ses vers. On est surpris, et l'on rit.

5. *Quoi* pour *lesquels*. Emploi courant alors après les noms de choses.

6. Ici commence une scène vive et hautement comique, *à renversement*. Des éloges outrés, puis, brusquement, des injures.

7. Vadius est un savant et recourt sans cesse à l'antiquité.

8. Deux mots grecs : les *mœurs*, les *passions*. Les pédantes doivent « se pâmer » en entendant ces mots.

9. Théocrite, poète grec, avait servi de modèle à Virgile pour l'*églogue* ou *poésie pastorale* (poésie qui fait parler des bergers). Ménage avait composé des églogues.

10. Les *odes* sont des pièces du genre lyrique et réparties en strophes de rythme semblable.

11. *Votre Horace*, c.-à-d. *votre maître Horace*, le grand poète latin.

TRISSOTIN

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes ?

VADIUS

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites ?

TRISSOTIN

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux [1] ?

VADIUS

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux [2] ? 980

TRISSOTIN

Aux [3] ballades [4] surtout vous êtes admirable.

VADIUS

Et dans les bouts-rimés [5] je vous trouve adorable.

TRISSOTIN

Si la France pouvait connaître votre prix,

VADIUS

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN

En carrosse doré vous iriez par les rues [6]. 985

VADIUS

On verrait le public vous dresser des statues.
(*A Trissotin.*)
Hum ! C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Avez-vous vu certain petit sonnet

1. Le *rondeau* est une petite pièce de treize vers, sur deux rimes, avec un refrain qui reprend les premiers mots.

2. Les *madrigaux* sont des pièces galantes dédiées aux dames.

3. *Aux = dans les.* RÈGLE : *A quelle utilité ?* p. 50, n. 2.

4. La *ballade*, très cultivée au moyen âge, se compose généralement de trois strophes de huit ou dix vers, suivies d'un *envoi* de quatre ou cinq vers. Tous les couplets sont sur les mêmes rimes ; un refrain encadre les strophes et l'envoi.

5. *Bouts-rimés* ou pièces de vers composées sur des rimes données à l'avance. Le talent de faire des *bouts-rimés* dans un salon ne dépasse pas celui de deviner des charades.

6. La forme du souhait indique assez que Trissotin ne méprise pas le luxe. C'est d'ailleurs un poète à la recherche du mariage riche.

Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ?

VADIUS

Oui ; hier il me fut lu dans une compagnie. 990

TRISSOTIN

Vous en savez l'auteur ?

VADIUS

Non ; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien [1].

TRISSOTIN

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable ;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût. 995

TRISSOTIN

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS

Me préserve le ciel d'en faire de semblables !

TRISSOTIN

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur ;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur. 1000

VADIUS

Vous ?

TRISSOTIN

Moi.

VADIUS

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet [2].
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade. 1005

1. Voici le point culminant de la scène, qui *tourne* à partir de ce moment.

2. Vadius essaie péniblement de réparer sa maladresse. Mais le coup est porté.

TRISSOTIN

La ballade, à mon goût, est une chose fade[1] :
Ce n'en est plus la mode ; elle sent son vieux temps.

VADIUS

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise. 1010

TRISSOTIN

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

(*Ils se lèvent tous.*)

VADIUS

Fort impertinemment[2] vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN

Allez, petit grimaud[3], barbouilleur de papier. 1015

VADIUS

Allez, rimeur de balle[4], opprobre du métier.

TRISSOTIN

Allez, fripier[5] d'écrits, impudent plagiaire[6].

VADIUS

Allez, cuistre[7].

PHILAMINTE

Eh ! Messieurs, que prétendez-vous faire ?

1. Suivre le *crescendo* du ton : ils passent des pointes désagréables aux injures.

2. *Impertinemment* a le sens de *mal à propos*.

3. Un *grimaud* est proprement un *petit écolier*, puis un *mauvais écolier*. De là le mot passe au sens de *pédant homme d'école*.

4. La *balle*, c'est le *ballot* d'un colporteur chargé de petites marchandises. Un *rimeur de balle*, c'est donc un *poète de pacotille*.

5. Le *fripier* vend les vieux habits : le *fripier d'écrits* débite des vers qui sont de vieux débris.

6. *Plagiaire*, celui qui pille, sans le dire, les écrits des autres. Le mot vient du grec *plagios*, celui qui détourne.

7. *Cuistre* = *pédant fieffé*. Cf. p. 247, n. 2.

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins. 1020

VADIUS

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse [1],
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN

Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit.

VADIUS

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN

Ma gloire est établie ; en vain tu la déchires. 1025

VADIUS

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires* [2].

TRISSOTIN

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère,
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais [3] on révère ; 1030
Mais jamais, dans ses vers, il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable,
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler, 1035
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux. 1040

VADIUS

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

1. A la montagne des Muses, c.-à-d. aux Muses mêmes.

2. C'est Boileau, qui n'avait pas ménagé Cotin dans ses *Satires*.

3. *A la galerie du Palais*, p. 338, n. 4.

VADIUS

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN

Eh bien! nous nous verrons seul à seul chez Barbin [1].

Un mariage difficile

[Philaminte a déclaré catégoriquement que sa fille Henriette épouserait M. Trissotin, et non Clitandre. Elle a fait appeler le notaire. Chrysale, si faible d'ordinaire, mais qui veut le bonheur d'Henriette, se prépare à résister courageusement aux volontés de sa femme. Il a fait acte d'autorité en rappelant Martine. Il compte, il est vrai, sur elle, pour le soutenir dans le combat, car au fond il a très peur de Philaminte et crie fort haut pour se donner du cœur. La mêlée engagée, il perdra pied bien vite, et la victoire resterait à Philaminte, si l'ingénieux Ariste, frère de Chrysale, ne trouvait un moyen pour démasquer les instincts cupides de Trissotin et assurer le mariage de Clitandre avec Henriette. Le bon sens triomphe et la comédie finit bien.]

ACTE V

SCÈNE II

CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE

CHRYSALE

Ah! ma fille, je suis bien aise de vous voir. 1563
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un père. 1565
Je veux, je veux [2] apprendre à vivre à votre mère,
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents [3],
Martine que j'amène et rétablis céans [4].

HENRIETTE

Vos résolutions sont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon père, ne vous [5] change; 1570

1. Barbin est le plus célèbre libraire de la galerie du Palais. Ces pédants se défient la plume à la main; il ne savent pas ou n'osent pas manier d'épée.

2. Il répète le verbe *vouloir* pour s'exciter à la volonté.

3. *Malgré ses dents* est une expression populaire qui signifie *malgré sa résistance* (elle a beau mordre).

4. *Céans*, cf. p. 203, n. 6.

5. *Vous* = *en vous*.

Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez ;
Et ne vous laissez point séduire à[1] vos bontés.
Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.

CHRYSALE

Comment ! Me prenez-vous ici pour un benêt[2] ? 1575

HENRIETTE

M'en préserve le ciel !

CHRYSALE

Suis-je un fat[3], s'il vous plaît ?

HENRIETTE

Je ne dis pas cela.

CHRYSALE

Me croit-on incapable
Des fermes sentiments d'un homme raisonnable ?

HENRIETTE

Non, mon père.

CHRYSALE

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi[4],
Je n'aurais pas l'esprit d'être maître chez moi ? 1580

HENRIETTE

Si fait.

CHRYSALE

Et que j'aurais cette faiblesse d'âme,
De me laisser mener par le nez à[5] ma femme[6] ?

HENRIETTE

Eh ! non, mon père.

CHRYSALE

Ouais ! Qu'est-ce donc que ceci ?
Je vous trouve plaisante à me parler ainsi !

HENRIETTE

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie. 1585

1. *A* = *par*. RÈGLE : *Au 17e siècle, un infinitif dépendant des verbes* **laisser** *ou* **faire**, *surtout employés à la voix pronominale, se construisait avec la préposition* **à** *plutôt qu'avec les propositions* **par** *ou* **de** *comme aujourd'hui*. Cf. RAC., *Iphig.*, v. 501 :

Je **me laissai** conduire **à** (= **par**) [cet aimable guide.

2. *Benêt*, cf. p. 145, n. 3.

3. *Fat* a ici le sens de *sot*, qui se fait à soi-même des illusions.

4. *Voi*, cf. RÈGLE de **oi**, p. 46, n. 2.

5. RÈGLE : *Je me laissai conduire à cet aimable guide*. Cf. ci-dessus, n. 1.

6. Mot très comique, à cause de ce que nous savons, et prévoyons de Chrysale.

CHRYSALE

Ma volonté céans doit être en tout suivie.

HENRIETTE

Fort bien, mon père.

CHRYSALE

Aucun, hors moi, dans la maison,
N'a droit de commander[1].

HENRIETTE

Oui, vous avez raison.

CHRYSALE

C'est moi qui tiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE

D'accord.

CHRYSALE

C'est moi qui dois disposer de ma fille. 1590

HENRIETTE

Eh ! Oui !

CHRYSALE

Le ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE

Qui vous dit le contraire ?

CHRYSALE

Et pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'est à votre père
Qu'il vous faut obéir, non pas à votre mère.

HENRIETTE

Hélas ! vous flattez-là le plus doux de mes vœux ; 1595
Veuillez[2] être obéi : c'est tout ce que je veux.

CHRYSALE

Nous verrons si ma femme à mes désirs rebelle. .

CLITANDRE

La voici qui conduit le notaire avec elle.

CHRYSALE

Secondez-moi bien tous[3].

1. Tout ceci est bien vu : les gens faibles affirment leur autorité, quand nul ne la conteste. Mais à la première résistance, ils reculent.

2. *Veuillez* a son plein sens = *ayez la volonté de.*

3. Il a déjà un tremblement dans la voix. Et Philaminte n'est pas encore entrée !

MARTINE

Laissez-moi. J'aurai soin
De vous encourager, s'il en est de besoin[1]. 1600

SCÈNE III

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE

PHILAMINTE, *au notaire*

Vous ne sauriez changer votre style sauvage,
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage[2] ?

LE NOTAIRE

Notre style est très bon, et je serais un sot[3],
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BÉLISE

Ah ! quelle barbarie au milieu de la France ! 1605
Mais au moins, en faveur, Monsieur, de la science,
Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et talents[4],
Et dater par les mots d'ides et de calendes[5].

LE NOTAIRE

Moi ? Si j'allais, Madame, accorder vos demandes, 1610
Je me ferais siffler de tous mes compagnons[6].

PHILAMINTE

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.
Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.
(Apercevant Martine.)
Ah ! ah ! cette impudente ose encor se produire[7] ?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi[8] ? 1615

CHRYSALE

Tantôt avec loisir on vous dira pourquoi.

1. *S'il en est de besoin*, pour *s'il en est besoin*, est une locution populaire qui n'a pas disparu.
2. Est-ce à un notaire, un jour de contrat, à une heure grave, qu'il convient de parler de style ? On n'ignore pas, d'ailleurs, que le style des notaires et de la procédure est, encore aujourd'hui, volontiers archaïque.
3. Voilà un homme qui croit à son métier.
4. *Mines* et *talents* étaient des monnaies grecques.
5. *Ides* et *calendes*, noms romains, qui désignaient le milieu et le début du mois. Les prétentions scientifiques de Bélise sont ici plus déplacées que jamais.
6. *Compagnons* = *confrères*.
7. *Se produire* = *se montrer*.
8. Tout de suite elle met en cause son mari, l'avocat de Martine.

Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE

Procédons au contrat. Où donc est la future ?

PHILAMINTE

Celle que je [1] marie est la cadette.

LE NOTAIRE

Bon.

CHRYSALE

Oui, la voilà, Monsieur ; Henriette est son nom. 1620

LE NOTAIRE

Fort bien. Et le futur ?

PHILAMINTE, *montrant Trissotin.*

L'époux que je lui donne,
Est Monsieur.

CHRYSALE, *montrant Clitandre.*

Et celui, moi, qu'en propre personne
Je prétends qu'elle épouse, est Monsieur.

LE NOTAIRE

Deux époux !
C'est trop pour la coutume [2].

PHILAMINTE, *au notaire.*

Où [3] vous arrêtez-vous ?
Mettez, mettez, Monsieur, Trissotin pour mon gendre [4]. 1625

CHRYSALE

Pour mon gendre mettez, mettez, Monsieur, Clitandre.

LE NOTAIRE

Mettez-vous donc d'accord [5], et, d'un jugement mûr,
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE

Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRYSALE

Faites, faites, Monsieur, les choses à ma tête [6]. 1630

1. Remarquez ce *je*.
2. *Coutume* a ici le sens juridique *de loi*.
3. *Où = à quoi ?*
4. C'est toujours Philaminte qui prend la tête.
5. Le notaire fait sur *mettez* un jeu de mots bien adressé.
6. Remarquez comme les répliques de Chrysale sont comiquement rythmées sur les paroles de sa femme.

LE NOTAIRE

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux[1].

PHILAMINTE, *à Chrysale*

Quoi donc ? Vous combattez les choses que je veux[2] !

CHRYSALE

Je ne saurais souffrir qu'on ne cherche[3] ma fille
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE

Vraiment, à votre bien on songe bien ici ! 1635
Et c'est là, pour un sage[4] un fort digne souci !

CHRYSALE

Enfin, pour son époux, j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE

(*Montrant Trissotin.*)

Et moi, pour son époux, voici qui je veux prendre :
Mon choix sera suivi ; c'est un point résolu.

CHRYSALE

Ouais ! Vous le prenez là d'un ton bien absolu. 1640

MARTINE[5]

Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes[6].

CHRYSALE

C'est bien dit[7].

MARTINE

Mon congé cent fois me fût-il hoc[8],

1. La verve de Molière rend la scène comique. Le fond l'est moins, si l'on songe qu'il s'agit du bonheur d'Henriette, et que cette discussion étale publiquement la désunion de la famille.
* N'y a-t-il pas parfois un vrai *drame* dans les grandes pièces de Molière ? (notamment dans l'*Avare* et *Tartuffe*).

2. Philaminte est scandalisée : la chose est si nouvelle !

3. *Cherche* = *recherche* (*en mariage*). — *On*, c'est Trissotin, ici présent.

4. Trissotin n'est pas sage et Philaminte est une mère imprudente.

5. Chrysale semble disposé à résister un peu ; c'est le fort du combat : la vaillante Martine arrive à la rescousse.

6. Martine nous a habitués à une populaire et savoureuse incorrection.
* Comparez son rôle ici à celui que jouent Dorine dans *Tartuffe*, et Nicole dans le *Bourgeois gentilhomme*.

7. Chrysale encourage, mais en se cachant derrière Martine.

8. *Hoc*, expression populaire,

La poule ne doit point chanter devant le coq[1].

CHRYSALE

Sans doute.

MARTINE

Et nous voyons que d'un homme on se gausse[2], 1645
Quand sa femme, chez lui, porte le haut-de-chausse[3].

CHRYSALE

Il est vrai[4].

MARTINE

Si j'avais un mari, je le dis,
Je voudrais qu'il se fît le maître du logis :
Je ne l'aimerais point, s'il faisait le jocrisse[5] ;
Et, si je contestais contre lui[6] par caprice, 1650
Si je parlais trop haut, je trouverais fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton[7].

CHRYSALE

C'est parler comme il faut.

MARTINE

Monsieur est raisonnable
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRYSALE

Oui.

MARTINE

Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est[8], 1655
Lui refuser Clitandre ? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un savant, qui sans cesse épilogue[9] ?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue[10] ;
Et, ne voulant savoir le grais[11] ni le latin,
Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin. 1660

reprise du démonstratif neutre latin, et qui signifie *certain ici*, *assuré maintenant*. On disait ce mot, à certain jeu, en abattant une *carte* décisive et sûre de gagner.

1. Le vers est vivant et bien lancé.

2. *Se gausser* = *se moquer*, en style familier.

3. La même métaphore fait dire aujourd'hui *porter la culotte*.

4. Cette approbation est amusante, puisqu'après l'observation de Martine, Chrysale se condamne lui-même.

5. *Jocrisse* (étymologie inconnue) = *homme faible et nigaud*.

6. *Contestait contre* = *lui tenait tête*.

7. C'est bien la femme du peuple, qui aime l'homme fort.

8. Sens clair : *étant donné qu'il est jeune et bien fait*.

9. *Epiloguer*, c'est *raisonner sans fin et en pédant*.

10. Encore un vers solide et plantureux.

11. Pour *grec*. C'est ainsi que prononçait le peuple.

CHRYSALE

Fort bien.

PHILAMINTE

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE

Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise[1];
Et, pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrais jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage[2]. 1665
Les livres cadrent[3] mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sache A ne[4] B, n'en déplaise à Madame,
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme[5]. 1670

PHILAMINTE, *à Chrysale*

Est-ce fait? Et, sans trouble[6], ai-je assez écouté
Votre digne[7] interprète?

CHRYSALE

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,
Il faut qu'absolument mon désir s'exécute.
(*Montrant Trissotin*).
Henriette et Monsieur seront joints de ce pas[9]; 1675
Je l'ai dit, je le veux: ne me répliquez pas;
Et, si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée[10].

CHRYSALE

Voilà dans cette affaire un accommodement[11].

1. *Chaise* et *chaire* étaient encore souvent pris l'un pour l'autre à cette date. Ils viennent d'ailleurs tous deux du même mot latin, *cathedra*.
2. On peut avoir de l'esprit et être bon, aimer les livres sans négliger sa femme!
3. *Cadrent avec* = *s'accordent avec*.
4. *Ne*, archaïsme pour *ni*.
5. Il faut pourtant pour une Henriette un mari un peu plus affiné que pour une Martine.
6. *Sans être émue et sans riposter*.
7. L'épithète est amèrement dédaigneuse.
8. Règle: *Faire leçon*, p. 49, n. 4.
9. *De ce pas* = *à l'instant même*.
10. Philaminte est savante, mais assez peu délicate. N'oublions pas que Clitandre est présent.
11. Quel être faible qui, pour éviter une querelle, consentirait à une chose abominable!

(*A Henriette et à Clitandre*)
Voyez ; y donnez-vous votre consentement ? 1680

HENRIETTE

Eh ! mon père !

CLITANDRE, *à Chrysale*

Eh ! Monsieur !

BÉLISE

On pourrait bien lui faire
Des propositions qui pourraient mieux lui plaire[1].....

SCÈNE IV

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE

ARISTE

J'ai regret de troubler un mystère[2] joyeux, 1687
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai senti pour vous les atteintes[3] cruelles ; 1690
(*A Philaminte.*)
L'une, pour vous, me vient de votre procureur[4] ;
(*A Chrysale.*)
L'autre, pour vous me vient de Lyon.

PHILAMINTE

Quel malheur,
Digne de nous troubler[5], pourrait-on nous écrire ?

ARISTE

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

PHILAMINTE

« *Madame, j'ai prié Monsieur votre frère de vous rendre*[6] *cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires a été cause que le clerc de votre rapporteur*[7] *ne m'a point averti,*

1. Bélise s'imagine toujours que c'est elle qu'on voudrait épouser ; elle prête à Clitandre, comme aux autres, cette intention.
2. *Mystère* signifie ici *réunion de famille.*
3. *Atteintes* = *coups, blessures.*
4. *Procureur* = *avoué.* Cf. p. 290, n. 6.
5. Philaminte a l'âme stoïcienne.
6. *Rendre* = *remettre.*
7. *Rapporteur* = *celui qui fait l'enquête*, p. 290, n. 6.

et vous avez perdu absolument votre procès que vous deviez gagner. »

CHRYSALE, *à Philaminte*

Votre procès perdu !

PHILAMINTE, *à Chrysale*

Vous vous troublez beaucoup ! 1695
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paraître une âme moins commune
A braver, comme moi, les traits de la fortune[1].

« Le peu de soin que vous avez vous coûte quarante mille écus ; et c'est à payer cette somme, avec les dépens[2], que vous êtes condamnée par arrêt de la Cour. »

Condamnée ? Ah ! ce mot[3] est choquant, et n'est fait
Que pour les criminels !

ARISTE

Il a tort, en effet, 1700
Et vous vous êtes là justement récriée.
Il devait avoir mis que vous êtes priée,
Par arrêt de la Cour, de payer au plus tôt
Quarante mille écus, et les dépens qu'il faut[4].

PHILAMINTE

Voyons l'autre.

CHRYSALE

« Monsieur, l'amitié qui me lie à Monsieur votre frère me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante et de Damon, et je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute[5]. »

O ciel ! tout à la fois, perdre ainsi tout mon bien[6] ! 1705

PHILAMINTE *à Chrysale*

Ah ! quel honteux transport ! Fi ! tout cela n'est rien :
Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste ;

1. Il est permis de trouver ce stoïcisme de Philaminte louable pour elle, mais peu maternel pour les autres. Et il est à craindre qu'elle philosophe par indifférence ou pour la galerie.

2. Les *dépens* sont les *frais* du procès.

3. C'est en effet *un mot* qui choque sa dignité ; mais c'est *la chose* qui est grave.

4. Ariste ironise.

5. *Faire banqueroute*, c'est être dans l'incapacité de payer son dû.

6. Chrysale n'a pas, nous le savons, l'indifférence de Philaminte pour les biens *matériels*. C'est un cri du cœur.

Et, perdant toute chose, à soi-même[1] il se reste.
Achevons notre affaire, et quittez votre ennui[2].
(*Montrant Trissotin.*)
Son bien nous peut suffire, et pour nous, et pour lui. 1710

TRISSOTIN

Non, Madame : cessez de presser cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire ;
Et mon dessein n'est pas de contraindre les gens.

PHILAMINTE

Cette réflexion vous vient en peu de temps[3].
Elle suit de bien près, Monsieur, notre disgrâce[4]. 1715

TRISSOTIN

De tant de résistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire. 1720

TRISSOTIN

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez[5] :
Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie
Des refus offensants qu'il faut qu'ici j'essuie ;
Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas, 1725
Et je baise les mains[6] à qui ne me veut pas[7].
(*Il s'en va.*)

PHILAMINTE

Qu'il a bien découvert son âme mercenaire[8] !
Et que peu philosophe[9] est ce qu'il vient de faire !

CLITANDRE

Je ne me vante point de l'être ; mais enfin

1. Cf. RÈGLE : *Gnathon ne vit que pour soi*, p. 182, n. 2.
2. *Ennui* a le sens le plus fort : *désolation*.
3. C'est l'avis de tous, et l'intrigant apparaît dans tout son jour.
4. *Disgrâce* = *malheur*.
5. *Vous le prendrez* = *vous interpréterez ma façon d'agir*.
6. *Baise les mains*. C'est la formule pour prendre congé. Trissotin garde un air dégagé et supérieur ; mais sa fuite est piteuse.
7. * Comparer l'intrigant Trissotin à l'intrigant Tartuffe.
8. *Mercenaire* est ici adjectif au sens *d'intéressée*, *mercantile*.
9. *Philosophe* est employé adjectivement.

Je m'attache, Madame, à tout[1] votre destin ; 1730
Et j'ose vous offrir, avecque[2] ma personne,
Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait généreux,
Et je veux couronner vos désirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée... 1735

HENRIETTE

Non, ma mère : je change à présent de pensée.
Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLITANDRE

Quoi ! vous vous opposez à ma félicité ?
Et, lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre...

HENRIETTE

Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre, 1740
Et je vous ai toujours souhaité pour époux,
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,
J'ai vu que mon hymen ajustait[3] vos affaires ;
Mais, lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez, dans cette extrémité, 1745
Pour ne vous charger point de notre adversité[4].

CLITANDRE

Tout destin, avec vous, me peut être agréable ;
Tout destin me serait, sans vous, insupportable.

HENRIETTE

L'amour, dans son transport, parle toujours ainsi.
Des retours[5] importuns évitons le souci. 1750
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie ;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux[6]
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux[7].

1. Appuyez sur ce mot, qui indique même votre *mauvais* destin.

2. *Avecque*. Cf. p. 134, n. 3.

3. *Ajustait* = *arrangeait*.

4. Le couplet est charmant à la fois de tendresse et de délicatesse. Le changement brusque de Philaminte pouvait peut-être surprendre : celui d'Henriette est bien d'accord avec la dignité de son caractère.

5. *Retours* = *revirements*.

6. Réciproquement, mari et femme.

7. Henriette est la personne avisée qui sait prévoir, et qui a déjà beaucoup vu.

ARISTE, *à Henriette.*

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre 1755
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre[1] ?

HENRIETTE

Sans cela, vous verriez tout mon cœur y courir,
Et je ne fuis sa main que pour le trop chérir[2].

ARISTE

Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles ; 1760
Et c'est un stratagème, un surprenant secours,
Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours,
Pour détromper ma sœur, et lui faire connaître
Ce que son philosophe à l'essai[3] pouvait être.

CHRYSALE

Le Ciel en soit loué !

PHILAMINTE

J'en ai la joie au cœur, 1765
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse[4]...

CHRYSALE, *au notaire*

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit, 1777
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit[5].

1. Le malin Ariste a poussé l'épreuve jusqu'au bout, et pour amener les intéressés à découvrir tout le fond de leur cœur.

2. *Pour le trop chérir = parce que je le chéris trop.* RÈGLE : *Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères*, p. 126, n. 7. — Voilà un vers digne de Corneille, qui est le poète du sacrifice.

3. *A l'essai*, c.-à-d. à l'épreuve des réalités.

4. Il y a encore de l'orgueil dans ces vers : car Philaminte ne peut pardonner à Trissotin d'avoir été sa dupe.

5. Excellent trait de caractère. Chrysale n'a pas changé. Mais qui donc est corrigé de ses défauts à la fin d'une pièce ? On peut se demander quelle sera demain la vie de Chrysale, quand sa chère Henriette aura quitté la maison paternelle ?

* Ne pourrait-on se poser une question analogue pour d'autres comédies de Molière ? Que devient, par exemple, Harpagon, après le 5e acte de *l'Avare ?*

LE MALADE IMAGINAIRE[1]

Comédie-Ballet en trois actes et en prose (1673).

L'œuvre expliquée

La scène est à Paris chez Argan.

Molière avait souvent raillé les médecins et leur ignorance. Jamais il n'a été si âpre contre eux que dans cette comédie à la fois macabre et joyeuse. Il souffrait, quand il écrivit *le Malade imaginaire*, de la maladie de poitrine dont il allait bientôt mourir, frappé en pleine représentation. Sans doute, comme le font d'ordinaire les malades, il ne pardonnait pas aux médecins impuissants à le guérir. Et il serait aisé de trouver dans cette dernière comédie des traces d'une amère tristesse, si l'on n'était encore plus frappé de la verve de l'auteur.

Analyse et Extraits

[Argan a la manie de se croire malade. Toujours préoccupé de sa personne, toujours environné de remèdes qui n'arrivent pas à altérer sa solide santé, il fait la joie et la fortune des médecins et des apothicaires. Nous ne l'entendons dès la première scène, parler que de médecins, potions et lavements.]

Un homme qui se soigne

ACTE I

SCÈNE 1

ARGAN, *assis, une table devant lui, comptant avec des jetons les parties*[2] *de son apothicaire.*

Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt;

1. Les personnages sont :

ARGAN, malade imaginaire ;
BÉLINE, seconde femme d'Argan ;
ANGÉLIQUE, fille d'Argan ;
CLÉANTE, amant d'Angélique ;
BÉRALDE, frère d'Argan ;
M. DIAFOIRUS, médecin ;
THOMAS DIAFOIRUS, son fils ;
M. PURGON, médecin d'Argan ;
M. FLEURANT, apothicaire ;
M. DE BONNEFOI, notaire ;
TOINETTE, servante.

2. *Parties*, c.-à-d. *le détail de la facture.*

trois et deux font cinq. « Plus du vingt-quatrième[1], un petit clystère insinuatif[2], préparatif, et rémollient[3], pour amollir, humecter et rafraîchir, les entrailles de Monsieur. « Ce qui me plaît de Monsieur Fleurant, mon apothicaire, c'est que ses parties sont toujours fort civiles[4]. « Les entrailles de Monsieur, trente sols. » Oui, mais, Monsieur Fleurant, ce n'est pas tout que d'être civil ; il faut être aussi raisonnable, et ne pas écorcher les malades. Trente sols un lavement ! Je suis votre serviteur[5], je vous l'ai déjà dit ; vous ne me les avez mis dans les autres parties qu'à vingt sols ; et vingt sols en langage d'apothicaire, c'est-à-dire dix sols ; les voilà, dix sols. « Plus, dudit jour, un bon clystère détersif[6], composé avec catholicon[7] double, rhubarbe, miel rosat, et autres, suivant l'ordonnance, pour balayer, laver et nettoyer le bas-ventre de Monsieur, trente sols. » Avec votre permission, dix sols. « Plus, dudit jour, le soir, un julep[8] hépatique[9], soporatif[10] et somnifère[11], composé pour faire dormir Monsieur, trente-cinq sols. » Je ne me plains pas de celui-là ; car il me fit bien dormir. Dix, quinze, seize et dix-sept sols, six deniers[12]. « Plus, du vingt-cinquième, une bonne médecine purgative et corroborative[13], composée de casse récente avec séné levantin[14], et autres, suivant l'ordonnance de Monsieur Purgon, pour expulser et évacuer la bile de Monsieur, quatre livres. » Ah ! Monsieur Fleurant, c'est se moquer : il faut vivre avec[15] les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas ordonné de mettre quatre francs. Mettez, mettez trois livres, s'il vous plaît. Vingt et trente sols[16]. « Plus dudit jour, une potion anodine[17] et astringente[18], pour faire reposer Monsieur, trente sols. » Bon, dix et quinze sols. « Plus, du vingt-sixième, un clystère carminatif[19], pour chasser les vents de Monsieur, trente

1. Entendez : du vingt-quatrième *jour* (de tel mois).
2. *Insinuatif = qui aide les médicaments à pénétrer.*
3. *Emollient = amollissant.*
4. *Civiles = polies, courtoises.*
5. Manière polie de refuser.
6. *Détersif = qui nettoie* (detergere).
7. *Catholicon* est un mot grec qui signifie proprement *universel.* C'est un composé de séné et de rhubarbe.
8. *Julep = sirop calmant.*
9. *Hépatique = bon pour le foie.*
10. *Soporatif = assoupissant.*
11. *Somnifère = qui fait dormir.*
12. *Douze deniers* font un sol.
13. *Corroborative = qui fortifie.*
14. *Levantin = venu du Levant, de l'Orient.*
15. *Vivre avec = ménager.*
16. Il offre donc trente sous, pour quatre francs, réduits d'abord à trois.
17. *Anodine = qui supprime les douleurs.*
18. *Astringente = qui resserre les tissus.*
19. *Carminatif = propre à expulser les gaz.*

Photo Waléry.

Fig. 34. — **Argan** (Odéon, M. Vilbert.)

Argan, qui veut être toujours malade, ne quitte pas sa robe de chambre, ses mules, son bonnet serré d'un ruban, et son immense mouchoir de cou. Et jamais il ne se sépare de sa canne. Il a fort bonne mine. Mais on le sent inquiet, et dans l'attente des effets de quelque médecine.

Photo Waléry.

Fig. 35. — Dame Béline.
(Odeon, Mlle Kerwich.)

La femme d'Argan est encore assez jeune : on sent, à sa toilette, qu'elle n'aime pas la pauvreté et qu'il lui faut de l'argent. La tête un peu provocante, les yeux fixes et froids, le geste des mains n'expriment point la bonté ni la douceur.

sols. » Dix sols, Monsieur Fleurant. « Plus, le clystère de Monsieur, réitéré le soir, comme dessus, trente sols. » Monsieur Fleurant, dix sols. « Plus, du vingt-septième, une bonne médecine, composée pour hâter d'aller[1], et chasser dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois livres. » Bon, vingt et trente sols ; je suis bien aise que vous soyez raisonnable[2]. « Plus, du vingt-huitième, une prise de petit-lait clarifié et dulcoré[3], pour adoucir, lénifier[4], tempérer, et rafraîchir le sang de Monsieur, vingt sols. » Bon, dix sols. « Plus une potion cordiale et préservative, composée avec douze grains de bézoard[5], sirop de limon[6] et grenade, et autres, suivant l'ordonnance, cinq livres. » Ah ! Monsieur Fleurant, tout doux, s'il vous plaît : si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade : contentez-vous de quatre francs ; vingt et quarante sols. Trois et deux font cinq, et cinq font dix, et dix font vingt. Soixante et trois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept et huit médecines ; et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze et douze lavements ; et l'autre mois, il y avait douze médecines, et vingt lavements[7]. Je ne m'étonne pas, si je ne me porte pas si bien ce mois-ci que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (*Voyant que personne ne vient, et qu'il n'y a aucun de ses gens dans sa chambre.*) Il n'y a personne. J'ai beau dire : on me laisse toujours seul ; il n'y a pas moyen de les arrêter[8] ici. (*Après avoir sonné une sonnette qui est sur la table.*) Ils n'entendent point, et ma sonnette ne fait pas assez de bruit. Drelin, drelin, drelin. Point d'affaire[9]. Drelin, drelin, drelin. Ils sont sourds. . . Toinette. Drelin, drelin, drelin. Tout comme si je ne sonnais point. Chienne ! coquine ! Drelin, drelin, drelin. J'enrage ! (*Il ne sonne plus, mais il crie fort*[10].) Drelin, drelin, drelin. Carogne[11], à tous les diables ! Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre

1. *Aller à la selle.*
2. Joli trait : il semble que M. Fleurant lui-même rabatte de son prix.
3. Nous disons *édulcoré*, c.-à-d. *sucré.*
4. *Lénifier* a le même sens qu'*adoucir* (*lenis*). M. Fleurant redouble volontiers ses expressions : il semble que l'effet des remèdes en doive être doublé.
5. *Bézoard,* secrétion formée dans l'estomac et l'intestin de certains quadrupèdes.
6. Le *limon* est une sorte de citron.
7. Ce total nous semble effrayant.
8. *Arrêter = conserver en place.*
9. *Point d'affaire = pas de résultat.*
10. On voit que, pour un malade, Argan a encore de la voix. Il est d'ailleurs parfaitement irritable.
11. *Carogne*, cf. p. 145, n. 6. Notre malade a le vocabulaire expressif.

malade tout seul? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin. Ah ! mon Dieu, ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCÈNE II

ARGAN, TOINETTE

TOINETTE, *en entrant dans la chambre.* — On y va.

ARGAN. — Ah ! chienne ! ah ! carogne !

TOINETTE, *faisant semblant de s'être cogné la tête.* — Diantre soit fait[1] de votre impatience ! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de tête contre la carne[2] d'un volet.

ARGAN, *en colère.* — Ah ! traîtresse !...

TOINETTE, *pour l'interrompre et l'empêcher de crier, se plaint toujours en disant :* Ha !

ARGAN. — Il y a....

TOINETTE. — Ha !

ARGAN. — Il y a une heure....

TOINETTE. — Ha !

ARGAN. — Tu m'as laissé....

TOINETTE. — Ha !

ARGAN. — Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE. — Çamon[3], ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN. — Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOINETTE. — Et vous m'avez fait, vous, casser la tête : l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN. — Quoi ? coquine....

TOINETTE. — Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN. — Me laisser, traîtresse....

TOINETTE, *interrompant encore Argan.* — Ha !

ARGAN. — Chienne, tu veux...

TOINETTE. — Ha !

ARGAN. — Quoi ! il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de la quereller ?

TOINETTE. — Querellez tout votre soûl[4] : je le veux bien.

ARGAN. — Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups.

1. *Diantre soit fait de votre impatience !* signifie : *Que le diable emporte votre impatience* (*diantre* = *diable*).

2. La *carne* est l'angle extérieur d'une pierre ou d'une table.

3. *Çamon* = *c'est mon* (*avis*), exclamation populaire au sens de *certes*, et qui a tout à fait disparu. On disait de même, et non moins vulgairement, *c'est mon*, *craiment c'est mon*.

4. *Tout votre soûl* = *à votre satiété*, cf. p. 249, n. 1.

TOINETTE. — Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon côté, j'aie le plaisir de pleurer : chacun le sien[1], ce n'est pas trop[2]. Ha !

ARGAN. — Allons, il faut en passer par là. Ote-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. (*Argan se lève de sa chaise.*) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

TOINETTE. — Votre lavement ?

ARGAN. — Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

TOINETTE. — Ma foi ! je ne me mêle point de ces affaires-là ; c'est à Monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.

ARGAN. — Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre[3] que je dois tantôt prendre.

TOINETTE. — Ce Monsieur Fleurant-là et ce Monsieur Purgon s'égayent bien sur votre corps ; ils ont en vous une bonne vache à lait, et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour vous faire[4] tant de remèdes.

ARGAN. — Taisez-vous, ignorante ; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique : j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE. — La voici qui vient d'elle-même ; elle a deviné votre pensée.

SCÈNE III

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE

ARGAN. — Approchez, Angélique : vous venez à propos ; je voulais vous parler.

ANGÉLIQUE. — Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN. — Attendez (*A Toinette.*) Donnez-moi mon bâton. Je vais revenir tout à l'heure[5].

TOINETTE. — Allez vite, Monsieur, alléz. Monsieur Fleurant nous donne des affaires[6].

Le choix d'un gendre

[Angélique, fille d'Argan, voudrait bien épouser Cléante. Mais Argan, qui entend marier sa fille pour lui-même, la destine à

1. *Le sien = sa part.*

2. On voit que Toinette est de l'espèce hardie des Dorine.

* Etudier le rôle des servantes dans Molière.

3. *L'autre* (*lavement*).

4. Cf. RÈGLE : *La fortune vient en dormant*, p. 52, n. 4.

5. Les médecines réiterées de M. Fleurant font effet : elles obligent Argan à répéter pareilles sorties précipitées.

6. *Des affaires = des soucis.*

Thomas Diafoirus, dont le père est médecin, l'oncle médecin, et qui va bientôt être médecin lui-même. Argan compte donc être soigné supérieurement par tant de médecins. Heureusement, la servante Toinette, brave fille à la langue bien pendue, vient au secours de sa jeune maîtresse.]

SCÈNE V

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE

ARGAN. — O çà[1], ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où[2] peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'est-ce que cela ? Vous riez ? Cela est plaisant, oui, ce mot de mariage ! Il n'y a rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah ! nature, nature ! A ce que je puis voir, ma fille, je n'ai que faire de vous demander si vous voulez bien vous marier.

ANGÉLIQUE. — Je dois faire, mon père, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN. — Je suis bien aise d'avoir une fille si obéissante : la chose est donc conclue, et je vous ai promise.

ANGÉLIQUE. — C'est à moi, mon père, de suivre aveuglément toutes vos volontés....

TOINETTE, *à Argan.* — En vérité, je vous sais bon gré de cela ; et voilà l'action la plus sage que vous ayez faite de votre vie.

ARGAN. — Je n'ai point encore vu la personne ; mais on m'a dit que j'en serais content, et toi aussi.

ANGÉLIQUE. — Assurément, mon père.

ARGAN. — Comment ! l'as-tu vu ?

ANGÉLIQUE. — Puisque votre consentement m'autorise à vous pouvoir ouvrir[3] mon cœur, je ne feindrai point de[4] vous dire que le hasard nous a fait connaître[5] il y a six jours, et la demande qu'on vous a faite est un effet de l'inclination que, dès cette première vue, nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN. — Ils[6] ne m'ont pas dit cela ; mais j'en suis bien

1. Même sens que *or çà*.

2. *Où* = *à laquelle*. Cf. RÈGLE : *L'état où je vous vois*, p. 125, n. 6.

3. *Vous pouvoir ouvrir*. Cf. RÈGLE : *Il se faut entr'aider*, p. 34, n. 1.

4. *Feindre de* = *hésiter à*. Molière dit tantôt *feindre de*, tantôt *feindre à*. Cf. RÈGLE : *Essayer à* ou *de*, p. 128, n. 10.

5. *Nous a fait connaître* est pour *nous a fait nous connaître*. Nous avons conservé l'usage d'une telle ellipse du réfléchi après le verbe *faire*, et nous disons encore *faire taire* pour *faire se taire*. RÈGLE : *Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter*, p. 193, n. 7.

6. *Ils*, c.-à-d. les gens qui ont préparé le mariage de Thomas

aise, et c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. Ils disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGÉLIQUE. — Oui, mon père.

ARGAN. — De belle taille.

ANGÉLIQUE. — Sans doute.

ARGAN. — Agréable de sa personne.

ANGÉLIQUE. — Assurément.

ARGAN. — De bonne physionomie.

ANGÉLIQUE. — Très bonne.

ARGAN. — Sage et bien né.

ANGÉLIQUE. — Tout à fait.

ARGAN. — Fort honnête[1].

ANGÉLIQUE. — Le plus honnête du monde.

ARGAN. — Qui parle bien latin et grec.

ANGÉLIQUE. — C'est ce que je ne sais pas.

ARGAN. — Et qui sera reçu médecin dans trois jours.

ANGÉLIQUE. — Lui, mon père[2] ?

ARGAN. — Oui. Est-ce qu'il ne te l'a pas dit ?

ANGÉLIQUE. — Non, vraiment. Qui vous l'a dit, à vous ?

ARGAN. — Monsieur Purgon.

ANGÉLIQUE. — Est-ce que Monsieur Purgon le connaît ?

ARGAN. — La belle demande ! Il faut bien qu'il le connaisse, puisque c'est son neveu.

ANGÉLIQUE. — Cléante, neveu de Monsieur Purgon ?

ARGAN. — Quel Cléante ? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGÉLIQUE. — Hé ! oui.

ARGAN. — Hé bien ! c'est le neveu de Monsieur Purgon, qui est le fils de son beau-frère le médecin, Monsieur Diafoirus ; et ce fils s'appelle Thomas Diafoirus[3], et non pas Cléante ; et nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monsieur Purgon, Monsieur Fleurant et moi ; et demain, ce gendre prétendu[4] doit m'être amené par son père. Qu'est-ce ? Vous voilà toute[5] ébaubie[6] !

ANGÉLIQUE. — C'est, mon père, que je connais[7] que vous avez parlé d'une personne, et que j'ai entendu[8] une autre.

Diafoirus. Argan ne l'a même pas encore vu.

1. *Honnête* = *honorable*.

2. Angélique commence à être inquiète, après avoir été si ravie.

3. Diafoirus, nom hautement comique, avec préfixe grec, suffixe latin, encadrant le mot *foire*, dont le sens est trop évident.

4. *Prétendu* = *futur*.

5. *Toute*. Accord ordinaire, alors. Cf. RÈGLE : *Des habits tous neufs*, p. 139, n. 9.

6. *Ebaubie* (du latin *balbus*, *bègue*), proprement *rendue bègue*, *ahurie*. Le terme est resté tout à fait familier.

7. *Connais* = *reconnais*, *constate*. RÈGLE : *Tenir* = *obtenir*, p. 48, n. 3.

8. *Entendu* = *compris*.

TOINETTE[1]. — Quoi ! Monsieur, vous auriez fait ce dessein burlesque ? Et, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

ARGAN. — Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

TOINETTE. — Mon Dieu ! tout doux. Vous allez d'abord[2] aux invectives. Est-ce que nous ne pouvons pas raisonner ensemble, sans nous emporter ? Là, parlons de sang-froid. Quelle est votre raison, s'il vous plaît, pour un tel mariage[3] ?

ARGAN. — Ma raison est que, me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés[4] médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires, et d'être à même des[5] consultations et des ordonnances[6].

TOINETTE. — Hé bien ! voilà dire une raison, et il y a plaisir à se répondre doucement les uns les autres. Mais, Monsieur, mettez la main à la conscience : est-ce que vous êtes malade ?

ARGAN. — Comment, coquine ! si je suis malade ? Si je suis malade, impudente[7] ?

TOINETTE. — Hé bien ! oui, Monsieur, vous êtes malade ; n'ayons point de querelle là-dessus. Oui, vous êtes fort malade ; j'en demeure d'accord, et plus malade que vous ne pensez[8] : voilà qui est fait. Mais votre fille doit épouser un mari pour elle ; et, n'étant point malade, il n'est pas nécessaire de lui donner un médecin.

ARGAN. — C'est pour moi que je lui donne ce médecin ; et une fille de bon naturel doit être ravie d'épouser ce qui est utile à la santé de son père[9].

1. La fille, en son saisissement, ne saurait se défendre. Toinette va faire entendre sa forte voix.

2. *D'abord = tout de suite.*

3. Toinette est assez de la maison pour demander, et obtenir, des comptes.

4. *Alliés = parents par mariage.*

5. *Etre à même de = être à la portée de.*

6. L'égoïsme d'Argan est abominable ; mais il l'exprime avec tant de naïveté qu'on ne peut s'empêcher d'en rire.

* Comparer la manière dont Orgon, dans *Tartuffe*, et Philaminte, dans les *Femmes savantes*, veulent marier leur fille.

7. C'est chez Argan une question d'amour-propre, d'honneur même, que d'être malade.

8. Toinette fait entendre que le cerveau d'Argan est plus malade que le reste : les filles de Molière nous ont accoutumés à cet irrespect, qu'on leur pardonne, tant elles sont fidèles aux vrais intérêts des maîtres.

9. La formule, plus courte, est encore plus plaisante.

TOINETTE. — Ma foi, Monsieur, voulez-vous qu'en amie[1] je vous donne un conseil ?

ARGAN. — Quel est-il, ce conseil ?

TOINETTE. — De ne point songer à ce mariage-là.

ARGAN. — Hé ! la raison ?

TOINETTE. — La raison, c'est que votre fille n'y consentira point.

ARGAN. — Elle n'y consentira point ?

TOINETTE. — Non.

ARGAN. — Ma fille ?

TOINETTE. — Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monsieur Diafoirus, ni de son fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN. — J'en ai affaire[2], moi, outre que le parti est plus avantageux qu'on ne pense. Monsieur Diafoirus n'a que ce fils-là pour tout héritier ; et, de plus, Monsieur Purgon, qui n'a ni femme, ni enfants, lui donne tout son bien en faveur de ce mariage ; et Monsieur Purgon est un homme qui a huit mille bonnes livres de rente[3].

TOINETTE. — Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche[4].

ARGAN. — Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du père.

TOINETTE. — Monsieur, tout cela est bel et bon ; mais j'en reviens toujours là : je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari ; et elle n'est point faite pour être Madame Diafoirus.

ARGAN. — Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE. — Eh, fi ! ne dites pas cela.

ARGAN. — Comment ! que je ne dise pas cela ?

TOINETTE. — Eh, non.

ARGAN. — Et pourquoi ne le dirais-je pas ?

TOINETTE. — On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN. — On dira ce qu'on voudra ; mais je dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE. — Non ; je suis sûre qu'elle ne le fera pas[5].

ARGAN. — Je l'y forcerai bien.

1. Toinette est mieux qu'une servante.

2. *J'en ai affaire = j'y ai intérêt.*

3 On voit que pour Argan l'argent n'est pas à dédaigner.

4. Molière nous a habitués à ces rudes coups de satire contre les médecins.

5. Nous avons déjà vu dans *le Tartuffe*, p. 213, et dans *les Fourberies de Scapin*, p. 281, surtout, des scènes analogues.

* Faire la comparaison.

TOINETTE. — Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN. — Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.

TOINETTE. — Vous ?

ARGAN. — Moi.

TOINETTE. — Bon !

ARGAN. — Comment ! bon ?

TOINETTE. — Vous ne la mettrez point dans un couvent.

ARGAN. — Je ne la mettrai point dans un couvent ?

TOINETTE. — Non.

ARGAN. — Non ?

TOINETTE. — Non.

ARGAN. — Ouais ! Voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?

TOINETTE. — Non, vous dis-je.

ARGAN. — Qui m'en empêchera ?

TOINETTE. — Vous-même.

ARGAN. — Moi ?

TOINETTE. — Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN. — Je l'aurai.

TOINETTE. — Vous vous moquez.

ARGAN. — Je ne me moque point.

TOINETTE. — La tendresse paternelle vous prendra.

ARGAN. — Elle ne me prendra point.

TOINETTE. — Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un « Mon petit papa mignon », prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.

ARGAN. — Tout cela ne fera rien.

TOINETTE. — Oui, oui.

ARGAN. — Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE. — Bagatelles.

ARGAN. — Il ne faut point dire « Bagatelles ».

TOINETTE. — Mon Dieu ! je vous connais. Vous êtes bon naturellement.

ARGAN, *avec emportement*[1]. — Je ne suis point bon et je suis méchant quand je veux.

TOINETTE. — Doucement, Monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade[2].

ARGAN. — Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE. — Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

1. La maligne Toinette arrive, avec son sang-froid imperturbable, à exaspérer son maître.

2. Le mot est très piquant. Immédiatement Argan semble calmé, mais point pour longtemps.

ARGAN. — Où est-ce donc que nous sommes ? Et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître ?

TOINETTE. — Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser [1].

ARGAN, *court après Toinette.* — Ah ! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE, *évitant Argan, et mettant la chaise entre elle et lui.* — Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN *en colère, courant après Toinette autour de la chaise avec son bâton.* — Viens, viens, que je t'apprenne à parler.

TOINETTE, *se sauvant du côté où n'est point Argan.* — Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN, *de même.* — Chienne !

TOINETTE, *de même.* — Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN, *de même.* — Pendarde !

TOINETTE, *de même.* — Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN, *de même.* — Carogne !

TOINETTE, *de même.* — Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN, *s'arrêtant.* — Angélique, tu ne veux point m'[2] arrêter cette coquine-là ?

ANGÉLIQUE. — Hé ! mon père, ne vous faites [3] point malade.

ARGAN, *à Angélique.* — Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction [4].

TOINETTE, *en s'en allant.* — Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARGAN, *se jetant dans sa chaise, étant las de courir après elle.* — Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour [5] me faire mourir.

Dame Béline

[Argan s'est remarié et a épousé Béline. Celle-ci déteste les enfants de la première femme, Angélique et Louison. Elle veut

1. C'est bien là le rôle des servantes chez Molière.
2. *M'arrêter.* Le pronom *me* est explétif. Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 158.
3. *Faites* = *rendez*. RÈGLE : *sur l'emploi de faire*, p. 84, n. 8.
4. C'est beaucoup pour une telle chose.
5. *Voilà pour* = *voilà de quoi.*

l'héritage de son mari pour elle seule. Aussi elle flatte ses manies, le caresse, le dorlote et prend les mines les plus doucereuses pour arriver à ses fins.]

SCÈNE VI

BÉLINE, ARGAN, TOINETTE

ARGAN. — Ah ! ma femme, approchez.

BÉLINE. — Qu'avez-vous, mon pauvre mari [1] ?

ARGAN. — Venez-vous-en ici à mon secours.

BÉLINE. — Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, mon petit fils ?

ARGAN. — Mamie [2] !

BÉLINE. — Mon ami !

ARGAN. — On vient de me mettre en colère.

BÉLINE. — Hélas ! pauvre petit mari ! Comment donc, mon ami ?

ARGAN. — Votre coquine de Toinette est devenue plus insolente que jamais.

BÉLINE. — Ne vous passionnez donc point.

ARGAN. — Elle m'a fait enrager, ma mie [3].

BÉLINE. — Doucement, mon fils.

ARGAN. — Elle a contrecarré, une heure durant, les choses que je veux faire.

BÉLINE. — Là, là, tout doux.

ARGAN. — Et a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BÉLINE. — C'est une impertinente.

ARGAN. — Vous savez, mon cœur, ce qui en est.

BÉLINE. — Oui, mon cœur, elle a tort.

ARGAN. — Mamour [4], cette coquine-là me fera mourir.

BÉLINE. — Eh là, eh là !

ARGAN. — Elle est cause de toute la bile que je fais.

BÉLINE. — Ne vous fâchez point tant.

ARGAN. — Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

BÉLINE. — Mon Dieu ! mon fils, il n'y a point de serviteurs et de servantes qui n'aient leurs défauts. On est contraint parfois de souffrir leurs mauvaises qualités [5], à cause des

1. Béline prodigue dès le début les appellations tendres et hypocrites.

2. *Mamie*, cf. p. 140, n. 1.

3. Ne dirait-on pas un petit enfant qui se plaint à sa maman ? Faiblesse maintenant, et violence tout à l'heure, voilà Argan.

4. *Mamour*, comme au dessus *mamie*. *Mamour* est pour *ma amour* (*amour* étant alors féminin).

5. *Qualités*, ayant un sens général et vague, est déterminé par l'épithète. Nous l'employons, nous, plus volontiers couram-

bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, et surtout fidèle ; et vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend[1]. Holà ! Toinette !

SCÈNE VII

ARGAN, BÉLINE, TOINETTE

TOINETTE. — Madame.

BÉLINE. — Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colère ?

TOINETTE, *d'un ton doucereux.* — Moi, Madame ? Hélas ! je ne sais pas ce que vous voulez dire, et je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses.

ARGAN. — Ah ! la traîtresse !

TOINETTE. — Il nous a dit qu'il voulait donner sa fille en mariage au fils de Monsieur Diafoirus : je lui ai répondu que je trouvais le parti avantageux pour elle ; mais que je croyais qu'il ferait mieux de la mettre dans un couvent[2].

BÉLINE. — Il n'y a pas grand mal à cela, et je trouve qu'elle a raison.

ARGAN. — Ah ! mamour, vous la croyez ? C'est une scélérate ; elle m'a dit cent insolences.

BÉLINE. — Hé bien ! je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Ecoutez, Toinette : si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors[3]. Ça, donnez-moi son manteau fourré et des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles : il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN. — Ah ! ma mie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi[4] !

BÉLINE, *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.* — Levez-vous, que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, et celui-là de l'autre côté. Mettons celui-ci derrière votre dos, et cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE, *lui mettant rudement un oreiller sur la tête.* — Et celui-ci pour vous garder du serein[5].

ment au sens de *bonnes qualités.*

1. Béline est femme de sens pratique : ce n'est pas une Philaminte.

2. La rusée Toinette flatte Béline : celle-ci serait ravie de voir Angélique au couvent, pour accaparer à son aise toute la fortune du naïf Argan.

3. En somme elle n'insiste pas beaucoup, et les colères d'Argan doivent lui sembler négligeables.

4. Quel naïf ! Bien des gens nous prodiguent bonnes paroles et caresses, qui au fond ne nous aiment pas. La véritable affection agit plus simplement.

5. Le *serein* est l'*humidité du soir.*

ARGAN, *se levant en colère, et jetant les oreillers à Toinette, qui s'enfuit* [1]. — Ah! coquine, tu veux m'étouffer!

SCÈNE VIII

ARGAN, BÉLINE

BÉLINE. — Eh là, eh là! Qu'est-ce que c'est donc?

ARGAN, *tout essoufflé, se jette dans sa chaise.* — Ah, ah, ah! Je n'en puis plus.

BÉLINE. — Pourquoi vous emporter ainsi? Elle a cru faire bien.

ARGAN. — Vous ne connaissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah! elle m'a mis tout hors de moi; et il faudra plus de huit médecines et de douze lavements pour réparer tout ceci.

BÉLINE. — Là, là, mon petit ami, apaisez-vous un peu.

ARGAN. — Mamie, vous êtes toute ma consolation.

BÉLINE. — Pauvre petit fils!

ARGAN. — Pour tâcher de reconnaître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BÉLINE. — Ah! mon ami, ne parlons point de cela, je vous prie: je ne saurais souffrir cette pensée: et le seul mot de testament me fait tressaillir de douleur [2].

ARGAN. — Je vous avais dit de parler pour cela à votre notaire.

BÉLINE. — Le voilà là dedans [3], que j'ai amené avec moi.

ARGAN. — Faites-le donc entrer, mamour.

BÉLINE. — Hélas! mon ami, quand on aime bien un mari, on n'est guère en état de songer à tout cela.

SCÈNE IX

MONSIEUR DE BONNEFOI, BÉLINE, ARGAN

ARGAN. — Approchez, Monsieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis [4]; et je l'ai chargée de vous parler pour un testament que je veux faire.

1. Ce sont là des procédés de farce, mais qui font immanquablement rire.

2. En vérité, elle ne songe qu'à cela: et sa réplique suivante le prouve assez.

3. *Là dedans*, dans la pièce voisine.

4. Voilà qui doit nous rendre ce notaire suspect, malgré son nom. — L'huissier, dans le *Tartuffe*, s'appelle *M. Loyal.*

BÉLINE. — Hélas ! je ne suis point capable de parler de ces choses-là.

MONSIEUR DE BONNEFOI. — Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle ; et j'ai à vous dire là-dessus, que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN. — Mais pourquoi ?

MONSIEUR DE BONNEFOI. — La Coutume[1] y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourrait faire ; mais, à Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition serait nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints[2] par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre-vifs[3], encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant[4].

ARGAN. — Voilà une Coutume bien impertinente[5], qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin ! J'aurais envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrais faire.

MONSIEUR DE BONNEFOI. — Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller ; car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer[6] en fraude de la loi : ce sont gens de difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience[7]. Il y a d'autres personnes à consulter qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédients pour passer doucement par dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis ; qui savent aplanir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'éluder la Coutume par quelque avantage indirect[8]. Sans cela, où en serions-nous tous les jours ? Il faut de la facilité dans les choses ; autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerais pas un sol de notre métier[9].

1. La France était divisée en pays de *droit coutumier* (la *coutume* étant fondée sur l'*usage*), et en pays de *droit écrit* (ce dernier étant fixé par des textes remontant aux juristes romains). Molière suit ici très exactement la *Coutume de Paris*. On sait qu'il avait fait quelques études de droit.

2. *Conjoints* = *unis* (*conjuncti*). Le mot est pris plus loin comme nom.

3. *Entre vifs* est le terme de jurisprudence pour *entre vivants*.

4. Et c'est ici le cas : donc voilà Béline désillusionnée.

5. *Impertinente* = *mal convenable*. Cf. p. 94, n. 4.

6. *Disposer*, entendez *disposer de sa fortune*.

7. *Des détours de la conscience*, c.-à-d. des *accommodements* qu'on prend avec sa conscience.

8. C.-à-d. *en avantageant indirectement* quelque personne qui se prête au manège et rend ensuite la somme au complice. La suite l'explique.

9. Voilà donc un notaire qui est censé appliquer la loi et qui indique les moyens de la violer

ARGAN. — Ma femme m'avait bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile et fort honnête homme[1]. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien et en frustrer mes enfants[2] ?

MONSIEUR DE BONNEFOI. — Comment vous pouvez faire ? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez, en bonne forme, par votre testament, tout ce que vous pouvez ; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations non suspectes au profit de divers créanciers qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle[3] ils mettront leur déclaration que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir[4]. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir payables au porteur[5].

BÉLINE. — Mon Dieu ! il ne faut point vous tourmenter de tout cela. S'il vient faute de vous[6], mon fils, je ne veux plus rester au monde.

ARGAN. — Mamie !

BÉLINE. — Oui, mon ami, si je suis assez malheureuse pour vous perdre...

ARGAN. — Ma chère femme !

BÉLINE. — La vie ne me sera plus de rien.

ARGAN. — Mamour !

BÉLINE. — Et je suivrai vos pas, pour vous faire connaître la tendresse que j'ai pour vous[7].

ARGAN. — Mamie, vous me fendez le cœur ! Consolez-vous, je vous en prie.

MONSIEUR DE BONNEFOI, *à Béline.* — Ces larmes sont hors de saison ; et les choses n'en sont point encore là.

sans danger. Ici encore, Molière ne ménage pas la satire.

1. Le mot mériterait d'être ironique, mais Argan admire de bonne foi.

2. Il est cynique. — La *Coutume de Paris* n'avait pas tort de garantir aux enfants la moitié de l'héritage paternel. Elle prévoyait le cas de second mariage.

3. *Et entre les mains de laquelle*, le et est de trop. Mais c'est bien le style de notaire qui *énumère* des clauses.

4. On comprend la manœuvre. Après la mort d'Argan, les créanciers, amis de Béline, vont réclamer leurs avances, et l'argent sera remis par eux à Béline. Seulement il est prudent de se défier de tels complices qui pourraient garder cet argent. Aussi Béline aura-t-elle fait faire par ses amis une bonne déclaration qui les lie d'avance à elle.

5. *Un billet au porteur* est payable à la personne, quelle qu'elle soit, qui est détentrice du billet.

6. *S'il vient faute de vous*, c.-à-d. si vous venez à disparaître.

7. Elle ne s'attendrissait pas tout à l'heure, pendant la consultation de M. de Bonnefoi.

Photo Waléry.

Fig. 36. — **Monsieur Diafoirus.**
(Odéon, M. Jean d'Yd).

Doctoral et solennel, même en visite, M. Diafoirus père est vêtu de noir, comme il convient à un homme grave. Il a peu d'élégance, mais de l'autorité, et semble encore porter la robe.

Photo Waléry.

Fig. 37. — Thomas Diafoirus.
(Odéon, M. Desfontaines.)

Maigre, long, l'air niais, la figure vieille, le geste gauche, mal vêtu de serge noire, les cheveux plats et pauvres, Thomas Diafoirus a toujours l'air de réciter une leçon.

BÉLINE. — Ah ! Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari qu'on aime tendrement.....

ARGAN. — Il me faut faire mon testament, mamour, de la façon que Monsieur dit ; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris[1] de mon alcôve, et deux billets payables au porteur[2], qui me sont dus, l'un par Monsieur Damon, et l'autre par Monsieur Gérante.

BÉLINE. — Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah !... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcôve[3] ?

ARGAN. — Vingt mille francs, mamour.

BÉLINE. — Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah !... De combien sont les deux billets !

ARGAN. — Ils sont, mamie, l'un de quatre mille francs, et l'autre de six.

BÉLINE. — Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien au prix de[4] vous.

MONSIEUR DE BONNEFOI, *à Argan.* — Voulez-vous que nous procédions au testament ?

ARGAN. — Oui, Monsieur ; mais nous serions mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

BÉLINE. — Allons, mon pauvre petit fils.

La présentation de Thomas Diafoirus

[Monsieur Diafoirus père présente Thomas Diafoirus fils à Argan et à sa famille.]

ACTE II

SCÈNE V

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE

ARGAN, *mettant la main à son bonnet, sans l'ôter.* — Monsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier : vous savez les conséquences.

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Nous sommes dans toutes nos

1. Le *lambris*, c'est la boiserie qui recouvre l'alcôve et qui forme sans doute placard secret.

2. Le titre est sans nom : quel que soit *le porteur*, il peut en toucher le montant.

3. Admirez ce brusque passage des larmes hypocrites aux questions intéressées. — Mais aussi quelle naïveté chez Argan !

4. *Au prix de* se disait souvent pour *en comparaison de.*

visites pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

(*Argan et M. Diafoirus parlent en même temps.*)

ARGAN. — Je reçois, Monsieur,

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Nous venons ici, Monsieur...

ARGAN. — Avec beaucoup de joie...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Mon fils Thomas et moi...

ARGAN. — L'honneur que vous me faites...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — De vous témoigner, Monsieur...

ARGAN. — Et j'aurais souhaité...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Le ravissement où nous sommes...

ARGAN. — De pouvoir aller chez vous...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — De la grâce que vous nous faites...

ARGAN. — Pour vous en assurer...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — De vouloir bien nous recevoir...

ARGAN. — Mais vous savez, Monsieur...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Dans l'honneur, Monsieur...

ARGAN. — Ce que c'est qu'un pauvre malade...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — De votre alliance...

ARGAN. — Qui ne peut faire autre chose...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Et vous assurer...

ARGAN. — Que de vous dire ici...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Que dans les choses qui dépendront de notre métier...

ARGAN. — Qu'il cherchera toutes les occasions...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — De même qu'en toute autre...

ARGAN. — De vous faire connaître, Monsieur...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Nous serons toujours prêts, Monsieur...

ARGAN. — Qu'il est tout à votre service...

MONSIEUR DIAFOIRUS. — A vous témoigner notre zèle[1]. (*A son fils*) Allons, Thomas, avancez. Faites vos compliments[2].

THOMAS DIAFOIRUS, *à M. Diafoirus*[3]. — N'est-ce pas par le père qu'il convient commencer ?

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Oui.

THOMAS DIAFOIRUS, *à Argan.* — Monsieur, je viens saluer, reconnaître, chérir et révérer en vous un second père ; mais un second père auquel j'ose dire que je me trouve plus

1. Ces gens, qui parlent si plaisamment en même temps, ne donnent-ils pas l'idée de trop de conversations, où chacun continue son discours sans écouter autrui ?

2. Thomas a tout l'air du petit enfant qui va *réciter son compliment.*

3. « Thomas Diafoirus est un grand benêt, nouvellement sorti des écoles, qui fait toutes choses de mauvaise grâce *(maladroitement)* et à contretemps. » (Note de l'édition de 1682.)

redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré ; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité ; mais vous m'avez accepté par grâce[1]..... D'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation, dont je viens aujourd'hui vous rendre, par avance, les très humbles et très respectueux hommages.

TOINETTE. — Vivent les collèges d'où l'on sort si habile[2] homme !

THOMAS DIAFOIRUS, *à M. Diafoirus.* — Cela a-t-il bien été, mon père ?

MONSIEUR DIAFOIRUS. — *Optime*[3].

ARGAN, *à Angélique.* — Allons, saluez Monsieur.

THOMAS DIAFOIRUS, *à M. Diafoirus.* — Baiserai-je ?

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS, *à Angélique.* — Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on[4]...

ARGAN, *à Thomas Diafoirus.* — Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS. — Où donc est-elle ?

ARGAN. — Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS. — Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue ?

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Faites toujours le compliment de Mademoiselle.

THOMAS DIAFOIRUS. — Mademoiselle, ne[5] plus ne moins que la statue de Memnon[6] rendait un son harmonieux, lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil, tout de même[7] me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés ; et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, aussi mon cœur dores-en-avant[9] tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, Mademoiselle, que j'appende[10] aujourd'hui

1. Le discours est tout à fait *scolastique*, avec ses reprises d'expressions et ses antithèses calculées.
2. *Habile* = *savant.*
3. *Très bien* en latin. On se croirait en classe.
4. Thomas suit l'ordre de son programme. Mais il pourrait regarder et distinguer les âges : c'est un sot.
5. *Ne* pour *ni* est archaïque. Cf. *Fem. Sav.*, v. 1669.
6. *La statue de Memnon* (héros, fils de l'Aurore) était en Éthiopie. C'est, dit-on, l'action de la rosée et du soleil qui la rendait vibrante.
7. *Tout de même* = *ainsi.* On reconnaît là les comparaisons latines *de même que... de même.*
8. L'image est savamment filée.
9. *Dores-en-avant* = *dorénavant*, archaïsme.
10. *Appende* = *suspende.*

à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, Mademoiselle, votre très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et mari[1].

TOINETTE, *en le raillant.* — Voilà ce que c'est que d'étudier ! on apprend à dire de belles choses..... Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

ARGAN. — Allons vite, ma chaise, et des sièges à tout le monde *(Des laquais donnent des sièges.)* Mettez-vous là, ma fille. *(A M. Diafoirus.)* Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils ; et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme cela.

MONSIEUR DIAFOIRUS[2]. — Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père ; mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns ; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire[3], qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il était petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre[4] et éveillé. On le voyait toujours doux, paisible et taciturne[5], ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire ; et il avait neuf ans, qu'il ne connaissait pas encore ses lettres. « Bon, disais-je en moi-même : les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable ; mais les choses y sont conservées bien plus longtemps ; et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination est la marque d'un bon jugement à venir ». Lorsque je l'envoyai au collège, il trouva de la peine[6] ; mais il se raidissait contre les difficultés, et ses régents[7] se louaient toujours à moi de son assi-

1. Le compliment est amusant par sa prétentieuse sottise. Toutes ces comparaisons étaient déjà usées dans les écoles. Remarquez comme l'orateur amène de loin la *chute* de sa tirade sur le mot *mari.*

2. Tout le couplet qui suit est d'une admirable candeur. Chacun des compliments du père nous montre le fils comme un sot, et il serait impossible de faire, par méchanceté, une caricature plus grotesque.

3. *La faculté judiciaire* = *le jugement.*

4. *Mièvre* n'avait pas le sens qu'il a aujourd'hui. Il signifiait *malicieux.*

5. *Taciturne* (racine *tacere*, se *taire*) signifie proprement *qui est d'humeur à parler peu.*

6. *Il trouva de la peine* = *le travail lui fut difficile.*

7. C'est ainsi qu'on nommait alors les *maîtres des collèges.*

duité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer[1], il en est venu glorieusement à avoir ses licences[2]; et je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs[3], il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre Ecole. Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire[4]. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc dans ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique[5]. Mais, sur toute chose[6], ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang[7], et autres opinions de même farine[8].

THOMAS DIAFOIRUS *(il tire une grande thèse roulée de sa poche, qu'il présente à Angélique)*. — J'ai, contre les circulateurs[9], soutenu une thèse, qu'avec la permission *(saluant Argan)* de Monsieur, j'ose présenter à Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices[10] de mon esprit.

ANGÉLIQUE. — Monsieur, c'est pour moi un meuble[11] inutile, et je ne me connais pas à ces choses-là.

TOINETTE, *prenant la thèse*. — Donnez, donnez. Elle est toujours bonne à prendre pour l'image[12]; cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS, *saluant encore Argan*. — Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi[13] je dois raisonner.

1. *Battre le fer* signifie proprement *s'exercer à l'escrime*.

2. *Ses licences* = *ses diplômes de médecin*.

3. Depuis qu'il est bachelier.

4. Dans les séances d'examens (*actes*), Thomas discute toujours contre les propositions du candidat.

5. Nous l'avons vu faire un compliment en *règles*.

6. *Sur toute chose* = *avant tout*.

7. Le médecin Harvey avait, en 1619, découvert la circulation du sang : admirable découverte que combattaient encore quelques retardataires entêtés, que Molière raille en la personne de Diafoirus.

8. *De même farine* (du latin *ejusdem farinae*) = *de même espèce*. La locution est méprisante.

9. *Les circulateurs* sont les partisans de la doctrine d'Harvey sur la circulation du sang.

10. *Prémices* = *premiers fruits*.

11. *Meuble* = *objet*. Le sens aujourd'hui est plus particulier (du latin *mobilis*, mobile, qui peut être remue).

12. *L'image* est la vignette initiale, portrait ou armoirie.

13. *Sur quoi*. RÈGLE : **Quoi** *s'employait très souvent aux 17e et 18e*

TOINETTE. — Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses ; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant[1]...

ARGAN. — Ah ! voici ma femme.

SCÈNE VI

BÉLINE, ARGAN, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE

ARGAN. — Mamour, voilà le fils de Monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS. — Madame, c'est avec justice que le Ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage...

BÉLINE. — Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS. — Puisque l'on voit sur votre visage... puisque l'on voit sur votre visage... Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période[2], et cela m'a troublé la mémoire.

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN. — Je voudrais, mamie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE. — Ah ! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

ARGAN. — Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, et lui donnez votre foi, comme à votre mari.

[Angélique fait entendre à Thomas Diafoirus qu'elle ne veut pas l'épouser : le sot discute avec des termes latins ; Béline lance des pointes désagréables à sa belle-fille ; Argan s'emporte.]

ARGAN, *à Angélique, qui sort.* — Ecoute. Il n'y a point de milieu à cela : choisis d'épouser dans quatre jours ou Monsieur ou un couvent. (*A Béline.*) Ne vous mettez pas en peine : je la rangerai bien[3].

siècles dans le cas où nous employons le pronom lequel :

Ce n'est pas le bonheur après **quoi** je [soupire.

(MOLIÈRE, *Tartuffe*, p. 926.)

ROUSSEAU (p. 76, éd. Didier) : « L'une des meilleures raisons peut-être **pour quoi** l'Europe a été... »

Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 482.

1. Toinette a certes raison de railler l'offre incongrue de Thomas Diafoirus.

2. *La période* est une phrase ample, de construction bien calculée. Thomas n'improvise pas !

3. *Je la rangerai bien = je la ferai rentrer dans le devoir.*

BÉLINE. — Je suis fâchée de vous quitter, mon fils ; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bientôt.

ARGAN. — Allez, mamour ; et passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BÉLINE. — Adieu, mon petit ami.

ARGAN. — Adieu, mamie. Voilà une femme qui m'aime... cela n'est pas croyable.

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Nous allons, Monsieur, prendre congé de vous.

ARGAN. — Je vous prie, Monsieur, de me dire un peu comment je suis[1].

MONSIEUR DIAFOIRUS, *tâtant le pouls d'Argan.* — Allons, Thomas, prenez l'autre bras de Monsieur, pour voir si vous saurez porter un bon jugement de son pouls. *Quid dicis*[2] ?

THOMAS DIAFOIRUS. — *Dico*[3] que le pouls de Monsieur est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Bon.

THOMAS DIAFOIRUS. — Qu'il est duriuscule[4], pour ne pas dire dur.

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS. — Repoussant[5].

MONSIEUR DIAFOIRUS. — *Bene*[6].

THOMAS DIAFOIRUS. — Et même un peu caprisant[7].

MONSIEUR DIAFOIRUS. — *Optime*[8].

THOMAS DIAFOIRUS. — Ce qui marque une intempérie dans le *parenchyme splénique*[9], c'est-à dire la rate.

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Fort bien.

ARGAN. — Non : Monsieur Purgon dit que c'est mon foie qui est malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Eh ! oui : qui dit *parenchyme*, dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble par le moyen du *vas breve*[10] du *pylore*[11], et souvent des *méats cholidoques*[12]. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

1. *Je suis = je me porte.* Un malade ne perd pas une occasion de consulter.
2. *Que dites-vous ?* Le latin est la langue savante, et celle des classes.
3. *Je dis.*
4. *Duriuscule*, diminutif formé à la latine.
5. *Repoussant = qui repousse*, tant il bat fort, le doigt qui le presse.
6. *Bien.*
7. *Caprisant = précipité.* Terme de médecine. Racine *capra*, chèvre.
8. *Très-bien.*
9. Termes grecs pour dire *tissu de la rate.*
10. *= Vaisseau court.*
11. *Pylore*, porte par où les aliments passent de l'estomac dans l'intestin.
12. Les *méats cholidoques* ou *conduits qui reçoivent la bile*,

ARGAN. — Non ; rien que du bouilli.

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Eh ! oui : rôti, bouilli, même chose[1]. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN. — Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

MONSIEUR DIAFOIRUS. — Six, huit, dix, par les nombres pairs ; comme, dans les médicaments, par les nombres impairs[2].

ARGAN. — Jusqu'au revoir, Monsieur.

Les malédictions de Monsieur Purgon

[Le frère d'Argan, Béralde, que Molière nous présente comme un homme sage et bon, et qui prend la défense d'Angélique, vient de railler vivement la médecine et les médecins. M. Fleurant, apothicaire, interrompt leur conversation.]

ACTE III

SCÈNE IV

MONSIEUR FLEURANT, *une seringue à la main ;* ARGAN, BÉRALDE

ARGAN. — Ah ! mon frère, avec votre permission.

BÉRALDE. — Comment ? Que voulez-vous faire ?

ARGAN. — Prendre ce petit lavement ; ce sera bientôt fait.

BÉRALDE. — Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans médecine ? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARGAN. — Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au matin.

MONSIEUR FLEURANT, *à Béralde.* — De quoi vous mêlez-vous, de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et d'empêcher Monsieur de prendre mon clystère ? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là !

BÉRALDE. — Allez, Monsieur ; on voit bien que vous n'avez pas accoutumé[3] de parler à des visages.

versent la bile dans l'entrée de l'intestin. Au fond ces explications ne servent qu'à éblouir Argan : il ne faut pas que Thomas ne semble pas d'accord avec l'autre médecin.

1. Il faut avoir la naïveté d'Argan pour ne pas percevoir de telles contradictions.

2. C'était en effet l'usage (sans raison) de prendre les pilules par nombres impairs. Cf. p. 233, ligne 1.

3. *Accoutumer* est employé au 17e siècle *intransitivement*, avec le sens de *avoir coutume.*

Photo Walery.

FIG. 38. - **Scène du Malade Imaginaire, Acte II, sc. VI.**
(Odéon, novembre 1912)

Argan a profité de la visite qui lui était faite par M. Diafoirus et son fils pour les interroger sur l'état de sa santé (p. 379) Et tous deux lui tâtent le pouls d'un air grave, tandis que le fils répond, comme un candidat, aux questions doctorales de son père.

Remarquer l'attitude niaise de Thomas qui semble chercher au plafond des souvenirs difficiles, et la mine inquiète d'Argan qui épie, de dessous son bonnet, l'arrêt de la Faculté.

COMMENTAIRE DE L'ILLUSTRATION

Malade imaginaire, Acte II, Sc. vi. (Odéon, novembre 1912.)

Dans une photographie théâtrale moderne (à condition que le théâtre qui la fournit soit de premier ordre), le moindre détail est un commentaire de la pièce même, puisque le metteur en scène s'est préoccupé non seulement de faire dire, par des acteurs vivants et choisis selon les personnages, les paroles du texte, mais de réaliser, par le cadre même et le milieu matériel, les moindres intentions de l'auteur.

1° *Le décor.* — Nous sommes loin des humbles accessoires du temps de Molière. Voici une chambre confortable, à hautes boiseries, à tapisseries chaudes; au fond, un bahut élégant; à droite, un large fauteuil, dans le goût du temps; sur la cheminée, une pendule gracieuse et de bonnes bougies de cire. Nous sommes chez un bourgeois qui aime ses aises et qui a les moyens de vivre. Mais nous apercevons dans le coin de gauche l'alcôve et le lit; nous songeons à toutes les prétendues douleurs et aux drogues multiples qui empoisonnent la vie d'Argan.

Notons à gauche la haute chaise d'enfant sur laquelle, selon la tradition, Thomas Diafoirus hisse ou plutôt perche son corps sans fin.

2° *Les costumes.* — Chacun convient au personnage et à son caractère. Ils sont tels que le voulait Molière. (Cf. *Gr. Ecriv.* t. IX, p. 276.) Argan, qui n'ose sortir de chez lui, a sa sempiternelle robe de chambre, ses mules, son bonnet serré d'un ruban, avec son mouchoir de cou négligemment attaché, sans oublier la canne dont il ne croit pouvoir se passer. C'est bien le malade à la chambre. — Diafoirus père porte la grande perruque et l'habit *de ville* du médecin; il a laissé la robe et le bonnet; il est en visite. — Thomas n'est encore qu'étudiant et n'a certes pas la moindre prétention à l'élégance; il est, comme les gens sérieux, vêtu de serge noire, mal boutonné; sa veste qui bâille laisse entrevoir un linge sans finesse; pas de rabat; une perruque indigente; des bas mal tirés; et au bout de son bras pend ce chapeau mal défini qu'il tourne entre ses doigts aux minutes d'embarras. Comment, avec un tel accoutrement, et malgré la science, le pauvre Thomas pourrait-il plaire à Angélique?

3° *Les gestes et physionomies*, si importants dans le jeu de l'acteur, sont l'expression manifeste des caractères. Voyez ici l'attitude des deux médecins, le père et le fils; ils ont presque la même pose, grave, solennelle, rituelle en quelque sorte à l'heure de la consultation. Mais le père attend les réponses du fils, qui les cherche. Le premier a l'air entendu de l'homme docte; l'autre, la bouche ouverte, les yeux au ciel, rappelle l'écolier qui cherche en sa mémoire les débris de sa leçon. Cependant Argan, avec ses bras en l'air, semble une victime entre ses bourreaux; ses jambes serrées sur sa canne, l'un de ses yeux mi-clos, l'autre grand ouvert et tourné, tout blanc, vers l'oracle, trahissent assez son inquiétude. La figure maladive et jaune de Thomas Diafoirus fait un contraste puissamment comique avec la bonne face ronde de ce malade, que les remèdes n'arrivent pas à affaiblir.

Relisons maintenant la scène. N'est-elle pas éclairée lumineusement par un tel tableau, qui n'est d'ailleurs que l'expression *dramatique* du texte même étudié minutieusement? L'image fait mieux qu'animer, elle *explique* le texte.

MONSIEUR FLEURANT. — On ne doit point ainsi se jouer des remèdes et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire à Monsieur Purgon comme[1] on m'a empêché d'exécuter ses ordres, et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez.

SCÈNE V

ARGAN, BÉRALDE

ARGAN. — Mon frère, vous serez cause ici de quelque malheur.

BÉRALDE. — Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que Monsieur Purgon a ordonné ! Encore un coup, mon frère, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, et que vous vouliez être toute votre vie enseveli dans leurs remèdes[2] ?

ARGAN. — Mon Dieu ! mon frère, vous en parlez comme un homme qui se porte bien ; mais si vous étiez à ma place, vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la médecine, quand on est en pleine santé.

BÉRALDE. — Mais quel mal avez-vous ?

ARGAN. — Vous me feriez enrager. Je voudrais que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant[3]. Ah ! voici Monsieur Purgon.

SCÈNE VI

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE

MONSIEUR PURGON. — Je viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles : qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.

ARGAN. — Monsieur, ce n'est pas.....

MONSIEUR PURGON. — Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin !

TOINETTE. — Cela est épouvantable.

MONSIEUR PURGON. — Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN. — Ce n'est pas moi.....

MONSIEUR PURGON. — Inventé et formé dans toutes les formes de l'art[4].

1. *Comme* = *comment.*
2. Béralde parle avec autant d'énergie que de bonne humeur.
3. Il ne définit pas son mal, et pour cause.
4. Il en parle avec pitié.

TOINETTE. — Il a tort.

MONSIEUR PURGON. — Et qui devait faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN. — Mon frère[1] ?

MONSIEUR PURGON. — Le renvoyer avec mépris !

ARGAN, *montrant Béralde.* — C'est lui.....

MONSIEUR PURGON. — C'est une action exorbitante.

TOINETTE. — Cela est vrai.

MONSIEUR PURGON.— Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN, *montrant Béralde.* — Il est cause.....

MONSIEUR PURGON. — Un crime de lèse-Faculté[2], qui ne se peut assez punir.

TOINETTE. — Vous avez raison.

MONSIEUR PURGON. — Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN. — C'est mon frère.....

MONSIEUR PURGON. — Que je ne veux plus d'alliance[3] avec vous.

TOINETTE. — Vous ferez bien.

MONSIEUR PURGON. — Et que pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu, en faveur du mariage.

(Il déchire la donation, et en jette les morceaux avec fureur.)

ARGAN. — C'est mon frère qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON. — Mépriser mon clystère !

ARGAN. — Faites-le venir ; je m'en vais le prendre.

MONSIEUR PURGON. — Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE. — Il ne le mérite pas.

MONSIEUR PURGON. — J'allais nettoyer votre corps, et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

ARGAN. — Ah ! mon frère !

MONSIEUR PURGON. — Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines pour vider le fond du sac.

TOINETTE. — Il est indigne de vos soins.

MONSIEUR PURGON. — Mais, puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains,

ARGAN. — Ce n'est pas ma faute.

MONSIEUR PURGON. — Puisque vous vous êtes soustrait de[4] l'obéissance que l'on doit à son médecin,

1. Cette interrogation veut dire à Béralde : « N'est-ce pas votre faute ? »

2. Le mot est une amusante parodie de *lèse-Majesté.*

3. Allusion au mariage de son neveu.

4. *De* pour *à.* Cf. RÈGLE : *Il traitait de mépris les dieux*, p. 57, n. 4.

TOINETTE. — Cela crie vengeance.

MONSIEUR PURGON. — Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais.....

ARGAN. — Hé ! point du tout.

MONSIEUR PURGON. — J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie[1] de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, et à la féculence[2] de vos humeurs.

TOINETTE. — C'est fort bien fait.

ARGAN. — Mon Dieu[3] !

MONSIEUR PURGON. — Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN. — Ah ! miséricorde !

MONSIEUR PURGON. — Que vous tombiez dans la bradypepsie[4],

ARGAN. — Monsieur Purgon !

MONSIEUR PURGON. — De la bradypepsie dans la dyspepsie[5],

ARGAN. — Monsieur Purgon !

MONSIEUR PURGON. — De la dyspepsie dans l'apepsie[6],

ARGAN. — Monsieur Purgon !

MONSIEUR PURGON. — De l'apepsie dans la lienterie[7],

ARGAN. — Monsieur Purgon !

MONSIEUR PURGON. — De la lienterie dans la dyssenterie[8],

ARGAN. — Monsieur Purgon !

MONSIEUR PURGON. — De la dyssenterie dans l'hydropisie[9],

ARGAN. — Monsieur Purgon !

MONSIEUR PURGON. — Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie[10].

SCÈNE VII

ARGAN, BÉRALDE

ARGAN. — Ah ! mon Dieu ! je suis mort. Mon frère, vous m'avez perdu.

BÉRALDE. — Quoi ! qu'y a-t-il ?

ARGAN. — Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge[11].

1. *Intempérie = mauvais état.*
2. *Féculence = état épais.*
3. Il se croit perdu.
4. Mot grec qui signifie *digestion lente.*
5. Mot grec qui signifie *digestion difficile.*
6. Mot grec qui signifie *absence de digestion.*
7. Mot grec qui signifie *diarrhée.*
8. *Dyssenterie, diarrhée grave* (mot grec).
9. *Hydropisie* (mot grec), amas d'eau dans les tissus du corps.
10. Remarquez toutes ces amusantes finales en *ie.*
11. Voila bien les effets de la prévention.

BÉRALDE. — Ma foi, mon frère, vous êtes fou ; et je ne voudrais pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vît faire ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie ; revenez à vous-même, et ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN. — Vous voyez, mon frère, les étranges maladies dont il m'a menacé.

BÉRALDE. — Le simple[1] homme que vous êtes !

ARGAN. — Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

BÉRALDE. — Et ce qu'il dit, que fait-il[2] à la chose ? Est-ce un oracle qui a parlé ? Il semble, à vous entendre, que Monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet[3] de vos jours, et que, d'[4]autorité suprême, il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, et que le courroux de Monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir, que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez, à[5] vous défaire des médecins : ou si vous êtes né à[6] ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir un autre avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN. — Ah ! mon frère, il sait tout mon tempérament, et la manière dont il faut me gouverner.

BÉRALDE. — Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux[7].

Toinette médecin *

[Argan est demeuré anéanti sous les précédentes menaces. La maligne Toinette a l'idée de jouer un bon tour à la fois à son maître et à M. Purgon, dont elle veut ruiner l'abusive autorité. Elle se déguise elle-même en médecin. Mais il faut qu'Argan ne la reconnaisse pas. On va voir avec quelle prestesse elle paraît et reparaît en véritable Toinette, puis en docteur, et avec quelle assurance elle donne enfin à M. Argan, convaincu, une consultation accablante pour M. Purgon.]

1. *Simple* = *naïf*.
2. *Il*, neutre, redouble le sujet. Cf. RÈGLE : *Aimons la Providence ; il est aisé*, p. 69, n. 9.
3. *Filet* est le diminutif de *fil*. On dit le *fil des jours*, en songeant aux trois *Parques*, déesses infernales, qui filaient, dévidaient et coupaient le fil de la vie des hommes.
4. *De*, au sens de *par une*.
5. *A* = *propre à*.
6. *Né à* = *fait pour*.
7. Béralde est le sage, ou, comme on dit, *le raisonneur* de la pièce.

* Comparez par exemple Cléante, dans *le Tartuffe*.

Photo Paul Berger.

FIG. 39. — **Toinette médecin** (p. 385).

(Comédie-Française). Acte III, Scène x. (Mlle Dussane).

Voici un médecin bien jeune et gracieux. Mais pour être docteur, il suffit, a dit Molière, d'une grande robe et d'une ample perruque. Toinette ajoute la gravité du geste ; le doigt sur le front, elle semble chercher quelque savante formule.

SCÈNE VIII

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE

TOINETTE, *à Argan.* — Monsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.

ARGAN. — Et quel médecin ?

TOINETTE. — Un médecin de la médecine.

ARGAN. — Je te demande qui il est ?

TOINETTE. — Je ne le connais pas, mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau[1].

ARGAN. — Fais-le venir.

SCÈNE IX

ARGAN, BÉRALDE

BÉRALDE. — Vous êtes servi à souhait. Un médecin vous quitte ; un autre se présente.

ARGAN. — J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BÉRALDE. — Encore ! Vous en revenez toujours là.

ARGAN. — Voyez-vous, j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là, que je ne connais point, ces...

SCÈNE X

ARGAN, BÉRALDE ; TOINETTE, *en médecin.*

TOINETTE. — Monsieur, agréez, que je vienne vous rendre visite, et vous offrir mes petits services pour toutes les saignées et les purgations dont vous aurez besoin.

ARGAN. — Monsieur, je vous suis fort obligé. (*A Béralde.*) Par ma foi, voilà Toinette elle-même.

TOINETTE. — Monsieur, je vous prie de m'excuser : j'ai oublié de donner une commission à mon valet ; je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XI

ARGAN, BÉRALDE

ARGAN. — Eh ! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette ?

BÉRALDE. — Il est vrai que la ressemblance est tout à

1. Elle prend ses précautions.

fait grande, mais ce n'est pas la première fois qu'on a vu de ces sortes de choses ; et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN. — Pour moi j'en suis surpris[1], et...

SCÈNE XII

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE

TOINETTE *quitte son habit de médecin si promptement qu'il est difficile de croire que ce soit elle qui a paru en médecin*[2]. — Que voulez-vous, Monsieur ?

ARGAN. — Comment ?

TOINETTE. — Ne m'avez-vous pas appelée ?

ARGAN. — Moi ? Non.

TOINETTE. — Il faut donc que les oreilles m'aient corné.

ARGAN. — Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te ressemble.

TOINETTE. — Oui, vraiment ! J'ai affaire là-bas ; et je l'ai assez vu.

SCÈNE XIII

ARGAN, BÉRALDE

ARGAN. — Si je ne les voyais tous deux, je croirais que ce n'est qu'un.

BÉRALDE. — J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes de ressemblances, et nous en avons vu, de notre temps, où tout le monde s'est trompé[3].

ARGAN. — Pour moi, j'aurais été trompé à celle-là, et j'aurais juré que c'est la même personne.

SCÈNE XIV

TOINETTE, *en médecin ;* ARGAN, BÉRALDE

TOINETTE. — Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN, *bas, à Béralde.* — Cela est admirable.

TOINETTE. — Vous ne trouverez pas mauvais[4], s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade

1. Mais ces soupçons ne vont pas loin.

2. Nous avons déjà vu, dans *le Médecin volant*, les mêmes rapides métamorphoses, p. 33 sqq.

3. Il est bien évident que Béralde fait le jeu de Toinette.

4. *Trouver mauvais* forme une locution qui équivaut à *blâmer*. D'où le non-accord de *mauvais* avec *curiosité*.

comme vous êtes ; et votre réputation, qui s'étend partout[1], peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARGAN. — Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE. — Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie ?

ARGAN. — Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

TOINETTE. — Ah, ah, ah, ah ! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN. — Quatre-vingt-dix !

TOINETTE. — Oui : vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

ARGAN. — Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans !

TOINETTE. — Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer[2] les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et défluxions[3], à ces fièvrottes, à ces vapeurs et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fièvres continues avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées[4], de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine : c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe ; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service[5].

ARGAN. — Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE. — Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ah ! je vous ferai bien aller comme vous devez. Ouais ! ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois bien que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

ARGAN. — Monsieur Purgon.

TOINETTE. — Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

1. Toinette entend « réputation en mal », Argan comprend « réputation en bien ».
2. *Mettre à l'épreuve.*
3. *Défluxions = fluxions.*
4. *Fièvres pourprées = qui font sortir des boutons rouges.*
5. Il faut reconnaître que Toinette sait faire un boniment. Elle a entendu tant de consultations !

ARGAN. — Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE. — Ce sont tous des ignorants. C'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN. — Du poumon !

TOINETTE. — Oui. Que sentéz-vous ?

ARGAN. — Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE. — Justement, le poumon.

ARGAN. — Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE. — Le poumon.

ARGAN. — J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE. — Le poumon.

ARGAN. — Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE. — Le poumon.

ARGAN. — Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'était des coliques.

TOINETTE. — Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN. — Oui, Monsieur.

TOINETTE. — Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN. — Oui, Monsieur.

TOINETTE. — Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir[1] ?

ARGAN. — Oui, Monsieur.

TOINETTE. — Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN. — Il m'ordonne du potage.

TOINETTE. — Ignorant !

ARGAN. — De la volaille,

TOINETTE. — Ignorant !

ARGAN. — Du veau,

TOINETTE. — Ignorant !

ARGAN. — Des bouillons,

TOINETTE. — Ignorant !

ARGAN. — Des œufs frais,

TOINETTE. — Ignorant !

ARGAN. — Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre,

TOINETTE. — Ignorant !

ARGAN. — Et surtout de boire mon vin fort trempé.

1. Elle a pu constater ces habitudes, qui trahissent plutôt un tempérament solide, chez son maître.

Photo Waléry.

Fig. 40. — Cléante.

(Odéon, M. Maupré.)

Jeune, élégant sans exagération, la physionomie ouverte et l'air aimable, Cléante fait, par son air de santé et de vie, un singulier contraste avec Thomas Diafoirus.

TOINETTE. — *Ignorantus, ignoranta, ignorantum*[1]. Il faut boire votre vin pur ; et, pour épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner[2]. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main ; et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN. — Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE. — Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN. — Comment ?

TOINETTE. — Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure[3], si j'étais que de vous[4].

ARGAN. — Et pourquoi ?

TOINETTE. — Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN. — Oui ; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE. — Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever, si j'étais en votre place.

ARGAN. — Crever un œil ?

TOINETTE. — Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous-le crever au plus tôt ; vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN. — Cela n'est pas pressé.

TOINETTE. — Adieu. Je suis fâché de vous quitter sitôt ; mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui doit se faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN. — Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE. — Oui ; pour aviser et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir[5]. Jusqu'au revoir.

ARGAN. — Vous savez que les malades ne reconduisent point.

Un mort qui ressuscite

[Sur les conseils de Béline, Argan veut mettre sa fille au couvent, puisqu'elle refuse d'épouser Thomas Diafoirus. Le sage Béralde invite Argan à se défier des caresses de sa seconde femme. Toinette, qui vient de reprendre son tablier, propose

1. Ce sont là des barbarismes, mais Toinette sait qu'il suffit d'avoir l'air de parler latin.

2. *Conglutiner = rendre épais comme de la glu.*

3. *Tout à l'heure = à l'instant.*

4. *Si j'étais que de vous = si j'étais à votre place.*

5. Jolie façon de dire que les médecins ne savent pas ce qu'il faut pour guérir.

de tenter une épreuve qui doit, dit-elle, prouver la tendresse de Béline et, qui — comme l'espérait la malicieuse servante — va tourner à la confusion de l'hypocrite.]

SCÈNE XVI

ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE

ARGAN. — Quoi qu'il en soit, mon frère, elle[1] sera religieuse ; c'est une chose résolue.

BÉRALDE. — Vous voulez faire plaisir à quelqu'un[2].

ARGAN. — Je vous entends. Vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au cœur.

BÉRALDE. — Eh bien ! oui, mon frère : puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire ; et, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous[3] souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez, tête baissée, dans tous les pièges qu'elle vous tend.

TOINETTE. — Ah ! Monsieur, ne parlez point de Madame ; c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire, une femme sans artifice, et qui aime Monsieur, qui l'aime... on ne peut pas dire cela[4].

ARGAN. — Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait.

TOINETTE. — Cela est vrai.

ARGAN. — L'inquiétude que lui donne ma maladie.

TOINETTE. — Assurément.

ARGAN. — Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE. — Il[5] est certain. (*A Béralde.*) Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir, tout à l'heure, comme Madame aime Monsieur ? (*A Argan.*) Monsieur, souffrez que je lui montre son bec jaune[6], et le tire d'erreur.

ARGAN. — Comment ?

TOINETTE. — Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN. — Je le veux bien.

TOINETTE. — Oui ; mais ne la laissez pas longtemps dans le désespoir, car elle pourrait bien mourir[7].

1. Angélique.
2. C.-a-d. à Béline.
3. *Vous*, c.-à-d. *en vous.*
4. Toinette continue sa joyeuse ironie, qu'Argan ne comprend toujours pas.
5. RÈGLE : *Il est aisé*, p. 69, n. 9.
6. *Bec jaune = ignorance.* Cf. p. 116, n. 1.
7. L'amusant est qu'Argan compte bien faire éclater la tendresse de sa femme.

ARGAN. — Laisse-moi faire.

TOINETTE, *à Béralde.* — Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

SCÈNE XVII

ARGAN, TOINETTE

ARGAN. — N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort[1] ?

TOINETTE. — Non, non. Quel danger y aurait-il ? Etendez-vous là seulement. (*Bas.*) Il y aura plaisir à confondre votre frère. Voici Madame. Tenez-vous bien.

SCÈNE XVIII

BÉLINE ; ARGAN, *étendu dans sa chaise ;* TOINETTE

TOINETTE, *feignant de ne pas voir Béline.* — Ah ! mon Dieu ! Ah ! malheur ! Quel étrange accident !

BÉLINE. — Qu'est-ce, Toinette ?

TOINETTE. — Ah ! Madame !

BÉLINE. — Qu'y a-t-il ?

TOINETTE. — Votre mari est mort.

BÉLINE. — Mon mari est mort ?

TOINETTE. — Hélas ! oui ! Le pauvre défunt est trépassé.

BÉLINE. — Assurément ?

TOINETTE. — Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là, et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer[2] entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long sur cette chaise.

BÉLINE. — Le Ciel en soit loué[3] ! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort !

TOINETTE. — Je pensais, Madame, qu'il fallût[4] pleurer.

BÉLINE. — Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne ? Et de quoi servait-il sur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours ; sans esprit,

1. Trait comique, où se trahit l'âme peureuse d'Argan.

2. *Passer = expirer.*

3. Béline, certes, n'apporte pas à sa joie la plus élementaire discrétion.

4. RÈGLE : *Les verbes* **croire**, **penser**, *sans négation, se construisaient, au 17e siècle, avec le subjonctif de supposition, pour exprimer la nuance d'incertitude :* « Je crois qu'il **soit** fou. » (MALHERBE.) On croyait que tout esprit **allât** revenir. (SÉVIGNÉ.) Cf. CROUZET..., *Gr. Fr.*, § 415.

ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant nuit et jour servantes et valets[1].

TOINETTE. — Voilà une belle oraison funèbre !

BÉLINE. — Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant[2], ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir[3] ; et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit, auprès de lui, mes plus belles années. Viens, Toinette, prenons auparavant toutes ses clefs.

ARGAN, *se levant brusquement.* — Doucement !

BÉLINE, *surprise et épouvantée.* — Ahi !

ARGAN. — Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez ?

TOINETTE. — Ah ! ah ! le défunt n'est pas mort !

ARGAN, *à Béline, qui sort.* — Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique[4] que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur[5] qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses.

SCÈNE XIX

BÉRALDE, *sortant de l'endroit où il était caché ;* ARGAN, TOINETTE

BÉRALDE. — Hé bien ! mon frère, vous le voyez.

TOINETTE. — Par ma foi, je n'aurais jamais cru cela[6]. Mais j'entends votre fille : remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver ; et, puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous. *(Béralde va encore se cacher.)*

SCÈNE XX

ARGAN, ANGÉLIQUE, TOINETTE

TOINETTE, *feignant de ne pas voir Angélique.* — Oh ciel ! fâcheuse aventure, malheureuse journée !

1. On songe aux *mon ami*, aux *petit fils*, qu'elle lui prodiguait tout à l'heure, pp. 368 et 370.

2. *En me servant = si tu me sers.* RÈGLE : *La fortune vient en dormant*, p. 52, n. 4.

3. Quelle présence d'esprit, mais aussi quel cynisme !

4. *Panégyrique=éloge solennel.*

5. *L'avis au lecteur*, c'est proprement la préface qu'on met en tête d'un livre ; par suite, *avertissement.*

6. La bonne âme ! Elle le savait, car elle n'a pas hésité à imaginer la précédente épreuve.

Photo Waléry.

FIG. 41. — **Argan et la petite Louison.**

(Odéon.) Acte II, Scène VIII. (Mlle Gondré, M. Vilbert).
Louison est la toute jeune sœur d'Angélique. Argan l'a chargée d'épier ce que fait sa fille aînée. Comme Louison ne dit pas toute la vérité, Argan la menace du fouet. L'enfant rusée fera semblant d'être morte, au grand effroi d'Argan, qui doit pardonner.

ANGÉLIQUE. — Qu'as-tu, Toinette? Et de quoi pleures-tu?

TOINETTE. — Hélas! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGÉLIQUE. — Hé! quoi?

TOINETTE. — Votre père est mort.

ANGÉLIQUE. — Mon père est mort, Toinette?

TOINETTE. — Oui. Vous le voyez là; il vient de mourir tout à l'heure d'une faiblesse qui lui a pris.

ANGÉLIQUE. — O Ciel! quelle infortune! quelle atteinte cruelle[1]! Hélas! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restait au monde; et qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il était irrité contre moi[2]! Que deviendrai-je, malheureuse? Et quelle consolation trouver après une si grande perte[3]?

SCÈNE XXI

ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE

CLÉANTE. — Qu'avez-vous donc, belle Angélique? Et quel malheur pleurez-vous?

ANGÉLIQUE. — Hélas! Je pleure tout ce que dans la vie je pouvais perdre de plus cher et de plus précieux; je pleure la mort de mon père.

CLÉANTE. — O ciel! quel accident, quel coup inopiné! Hélas! après la demande que j'avais conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venais me présenter à lui, et tâcher, par mes respects[4] et par mes prières, de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux[5].

ANGÉLIQUE. — Ah! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions[6], et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. (*Se jetant à ses genoux.*) Souffrez, mon père, que je vous en donne

1. On peut trouver qu'il est cruel de jouer ainsi avec la tendresse d'une fille : Angélique est aussi sympathique que Béline est odieuse ; aussi est-il pénible de la voir pleurer. Mais la scène est courte et nous savons que la joie va vite sécher les larmes de la jeune fille.

2. Elle a refusé la main de Thomas Diafoirus.

3. La plainte est tout à fait sincère et touchante.

4. *Mes respects = mes marques de respect.* RÈGLE : *Pluriel des noms abstraits*, p. 228, n. 2.

5. Cléante est *honnête homme.*

6. Ne voulait-il pas la faire entrer au couvent?

ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous en témoigner mon ressentiment[1].

ARGAN *se lève.* — Ah ! ma fille[2] !

ANGÉLIQUE, *épouvantée*[3]. — Ahi !

ARGAN. — Viens. N'aie point de peur ; je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille, et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

[Argan, détrompé et attendri, n'a plus qu'à consentir au mariage de sa fille avec Cléante : il le fait, à condition toutefois que Cléante devienne médecin[4] !].

La Cérémonie, ou l'examen d'un candidat

[*Le Malade imaginaire* se termine par un divertissement burlesque, parodie des examens de la Faculté de Médecine. C'est Argan lui-même qui joue le rôle de candidat médecin dans cette comédie préparée par Béralde. Questions et réponses sont en un latin plus que fantaisiste et qu'il ne faudrait point que les jeunes gens imitent dans leurs thèmes. Le récit, le chant et la danse sont mêlés dans ce divertissement.]

Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer les bancs en cadence. Ensuite de quoi, toute l'assemblée (composée de huit porte-seringues, six apothicaires, vingt-deux docteurs, et celui qui se fait recevoir médecin, huit chirurgiens dansants, et deux chantants) entre et prend ses places, chacun selon les rangs[5].

ENTRÉE DE BALLET

PRÆSES[6]

Savantissimi doctores,
Medicinæ professores,
Qui hic assemblati estis ;
Et vos, altri messiores,

1. *Ressentiment* n'a pas son sens courant aujourd'hui de *rancune.* Il signifie — et une telle acception était fréquente — le *souvenir gardé des bienfaits, la reconnaissance* (ici avec une nuance de repentir).

2. Enfin, voilà un cri de tendresse paternelle.

3. Et même cette épouvante pouvait lui être dangereuse.

4. On peut se demander ce que devient Béline. Elle a disparu, tout simplement. Une comédie se contente d'une telle solution.

5. C'est encore aujourd'hui l'habitude à la Comédie-Française, le jour de l'anniversaire de Molière, de représenter cette Cérémonie : et les figurants sont tous les acteurs du Théâtre, du plus illustre au dernier pensionnaire.

6. *Le président.*

Sententiarum Facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani et apothicari,
Atque tota compania aussi[1],
Salus, honor et argentum,
Atque bonum appetitum.

Non possum, docti Confreri,
En moi satis admirari
Qualis bona inventio
Est medici professio ;
Quam bella chosa est, et bene trovata,
Medicina illa benedicta,
Quæ, suo nomine solo,
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore,
Facit à gogo[2] vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus,
Et quod grandes et petiti
Sunt de nobis infatuti.
Totus mundus, currens ad nostros remedios,
Nos regardat sicut deos ;
Et nostris ordonnanciis
Principes et reges soumissos videtis.

Donque il est nostræ sapientiæ,
Boni sensus atque prudentiæ,
De fortement travaillare,
A nos bene conservare
In tali credito, voga et honore,
Et prendere gardam à non recevere
In nostro docto corpore
Quam personas capabiles,
Et totas dignas remplire
Has plaças honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis;
Et credo quod trovabitis

1. Ce latin est tout mêlé de mots français. On l'appelle *macaronique*. (Les Italiens, les *macaroni*, comme on les nomme plaisamment, d'après le nom de leur aliment favori, aimaient ce mélange burlesque de latin et de langue vulgaire. D'où le terme de *macaronique*.)

2. *A gogo*, formule bassement populaire : *à son aise*.

Dignam matieram medici
In sçavanti homine que voici ;
Lequel, in chosis omnibus,
Dono ad interrogandum,
Et à fond examinandun
Vestris capacitatibus[1].

PRIMUS DOCTOR

Si mihi licentiam dat dominus Præses,
Et tanti docti Doctores,
Et assistantes illustres,
Très savanti Bacheliero,
Quem estimo et honoro,
Domandabo causam et rationem quare
Opium facit dormire.

BACHELIERUS

Mihi a docto doctore
Domandatur causam et rationem quare
Opium facit dormire.
A quoi respondeo,
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

SECUNDUS DOCTOR

Cum permissione Domini Præsidis,
Doctissimæ Facultatis,
Et totius his nostris actis
Companiæ assistantis,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ sunt remedia
Quæ, in maladia
Dite hydropisia
Convenit facere.

1. Ici les violons font entendre une ritournelle.

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

TERTIUS DOCTOR

Si bonum semblatur Domino Præsidi
Doctissimæ Facultati,
Et companiæ præsenti,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ remedia eticis[1],
Pulmonicis atque asmaticis
Trovas à propos facere.

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

QUARTUS DOCTOR

Super illas maladias,
Doctus Bachelierus dixit maravillas;
Mais, si non ennuyo dominum Præsidem,
Doctissimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam ecoutantem,
Faciam illi unam quæstionem.
Dès hiero maladus unus
Tombavit in meas manus :
Habet grandam fievram cum redoublamentis,

1. *L'étisie* est l'ancien nom de la *phtisie*.

Grandam dolorem capitis,
Et grandum malum au côté,
Cum granda difficultate
Et pena de respirare.
Veillas mihi dire,
Docte Bacheliere,
Quid illi facere?

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare.

QUINTUS DOCTOR

Mais, si maladia
Opiniatria
Non vult se garire,
Quid illi facere?

BACHELIERUS

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuitta purgare,
Reseignare, repurgare et reclysterisare.

CHORUS

Bene, bene, bene, bene respondere.
Dignus, dignus est entrare
In nostro docto corpore.

PRÆSES

Juras gardare statuta
Per Facultatem præscripta,
Cum sensu et jugeamento?

BACHELIERUS

Juro.

PRÆSES

Essere, in omnibus
Consultationibus,

Ancieni aviso[1],
Aut bono,
Aut mauvaiso ?

BACHELIERUS

Juro.

PRÆSES

De non jamais te servire
De remediis aucunis,
Quam de ceux seulement doctæ Facultatis,
Maladus dût-il crevare
Et mori de suo malo ?

BACHELIERUS

Juro.

PRÆSES

Ego, cum isto boneto[2]
Venerabili et docto,
Dono tibi et concedo
Virtutem et puissanciam
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impune per totam terram.

ENTRÉE DE BALLET

Tous les chirurgiens et apothicaires viennent lui faire la révérence en cadence.

BACHELIERUS

Grandes doctores doctrinæ
De la rhubarbe et du séné,
Ce serait sans douta à moi chosa folla,
Inepta et ridicula,

1. On doit être de l'avis de on ancien. Cf. p. 115, ce que dit M. Tomès.

2. C'est le bonnet de Docteur.

Si j'allaibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenaibam adjoutare
Des lumieras au soleillo,
Et des étoilas au cielo,
Des ondas à l'Oceano,
Et des rosas au printanno.
Agreate qu'avec uno moto,
Pro toto remercimento,
Rendam gratiam corpori tam docto.
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à naturæ et qu'à patri meo :
Natura et pater meus
Hominem me habent factum ;
Mais vos me, ce qui est bien plus,
Avetis factum medicum :
Honor, favor et gratia,
Qui, in hoc corde que voilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in secula.

CHORUS

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor qui tam bene parlat !
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat !

ENTRÉE DE BALLET

Tous les chirurgiens et les apothicaires dansent au son des instruments et des voix, et des battements de mains, et des mortiers[1] *d'apothicaires.*

CHIRURGUS

Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnancias
Omnium chirurgorum
Et apothiquarum
Remplire boutiquas !

CHORUS

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor, qui tam bene parlat !

1. Ce sont les vases dans lesquels ils pilent les substances.

Photo-Théâtre.

FIG. 42. La Cérémonie du Malade imaginaire (Odéon). (p. 394).

Le jour de l'anniversaire de la mort de Molière, tous les acteurs de la Comédie-Française ou de l'Odéon figurent, avec le costume de leur rôle principal, tragique ou comique, au divertissement qui termine le *Malade imaginaire*. On les voit ici groupés sur les gradins des deux côtés de la scène.

Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat !

CHIRURGUS

Puissent toti anni
Lui essere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam pestas, pulmonias,
Fievras, pluresias,
Fluxus de sang et dyssenterias !

CHORUS

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
Novus doctor, qui tam bene parlat !
Mille, mille annis, et manget et bibat,
Et seignet et tuat !

DERNIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Pendant que le dernier chœur se chante, les médecins, les chirurgiens et les apothicaires sortent tous, selon leur rang, en cérémonie, comme ils sont entrés.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Préface 5
Avant-propos 11
Explication des signes et abréviations 13

NOTICE BIOGRAPHIQUE

1° La jeunesse de Molière (1622-1645) 14
2° Molière en province (1645-1659) 16
3° Molière à Paris (1659-1673) 18
La mort de Molière 22

Exemple de Lecture expliquée 24

Liste chronologique et complète des pièces de Molière. 28

Le Médecin volant 29
L'œuvre expliquée 29
Analyse et Extraits 29
Une consultation 29
Les tours de Sganarelle 32

La Jalousie du Barbouillé 39
Analyse et Extraits 39
Un grand docteur 39

L'Etourdi 46
Analyse et Extraits 46
Un revenant 46

Le Dépit Amoureux 51
Analyse et Extraits 51
Le pédant Métaphraste 51
Un valet qui raisonne 59

Les Précieuses ridicules 63
L'œuvre expliquée 63
Analyse et Extraits 64
Le marquis de Mascarille chez les Précieuses .. 64
Un bal qui finit par des coups de bâton 74

L'Ecole des Maris 79
Analyse et Extraits 79
Deux frères qui ne se ressemblent pas 79

Pages

Les Fâcheux 83
Analyse et Extraits 83
Un personnage encombrant 83
Un grand chasseur 87

Le Mariage forcé 93
Analyse et Extraits 93
Double consultation 93

La Princesse d'Elide 103
Analyse et Extraits 103
Le Bouffon, l'Echo et l'Ours 103

Don Juan ou le Festin de Pierre 105
Analyse et Extraits 105
L'art d'éconduire un créancier 105
Remontrances paternelles 109

L'Amour médecin 112
Analyse et Extraits 112
Consultation de médecins 112

Le Misanthrope 120
Analyse et Extraits 120
Le grondeur et l'indulgent 120
La scène du sonnet 131

Le Médecin malgré lui 144
Analyse et Extraits 144
Martine battue 144
Martine se venge 149
Le docteur Sganarelle 158
Une cure merveilleuse 168

Amphitryon 171
Analyse et Extraits 171
Les deux Sosie 171

L'Avare 188
L'œuvre expliquée 188
Analyse et Extraits 188
Les soupçons d'Harpagon 189
Grand dîner chez l'Avare 192
Désespoir d'Harpagon volé 198

Tartuffe ou **l'Imposteur** 200
L'œuvre expliquée 200
Analyse et Extraits 200
Les leçons de Madame Pernelle 201
L'adoration d'Orgon pour Tartuffe 207
Une servante gaillarde 210

Pages

Monsieur de Pourceaugnac 219
ANALYSE ET EXTRAITS 219
Arrivée de Monsieur de Pourceaugnac à Paris . 219
Soigné malgré lui 227

Le Bourgeois gentilhomme 236
ANALYSE ET EXTRAITS 236
Monsieur Jourdain protège les arts 236
Les maîtres de Monsieur Jourdain 243
L'habit neuf de Monsieur Jourdain 253
Monsieur Jourdain, sa femme et sa servante ... 256
Monsieur Jourdain mamamouchi 262
Mariage turc 271

Les Fourberies de Scapin 275
ANALYSE ET EXTRAITS 275
Premières escarmouches 275
Maître et valet 282
Scapin et les deux pères 287
La vengeance de Scapin 299
Le dernier tour de Scapin 304

La Comtesse d'Escarbagnas 306
ANALYSE ET EXTRAITS 306
Une comtesse de province 306

Les Femmes savantes 311
ANALYSE ET EXTRAITS 311
La servante chassée 311
Une lecture chez Philaminte 323
Trissotin et Vadius 336
Un mariage difficile 344

Le Malade imaginaire 357
L'ŒUVRE EXPLIQUÉE 357
ANALYSE ET EXTRAITS 357
Un homme qui se soigne 357
Le choix d'un gendre 361
Dame Béline 367
La présentation de Thomas Diafoirus 373
Les malédictions de Monsieur Purgon 380
Toinette médecin 384
Un mort qui ressuscite 389
La Cérémonie, ou l'examen d'un candidat 394

Table des matières 402

Imprimerie du Journal *Le Havre* (O. RANDOLET), rue Fontenelle, 35, Le Havre

TABLE DES GRAVURES

Pages.

1. La mort de Molière . . . . . Frontispice.
2. Molière chez lui 16
3. Un médecin de Molière 32
4. *La Jalousie du Barbouillé* 43
5. Le marquis de Mascarille 64
6. Un Géronte 97
7. Type de jeune premier 112
8. Type d'ingénue 113
9. Alceste 128
10. Scène finale du *Misanthrope* 142
11. Sganarelle 144
12. Martine 145
13. Lucas 149
14. Jacqueline 150
15. Lucinde 160
16. Valère 161
17. Thibaut 166
18. Perrin 167
19. *Amphitryon* (Acte III) 176
20. Scène finale d'*Amphitryon* 186
21. Harpagon 192
22. Harpagon volé 198
23. Madame Pernelle dit leur fait à ses enfants 200
24. Orgon apostrophant Dorine 214
25. Scène finale de *Tartuffe* 218
(Commentaire de l'illustration) 219
26. Réception de M. de Pourceaugnac 224
27. M. de Pourceaugnac harcelé par les enfants de Paris. 234
28. La cérémonie turque 268

29. Le Mamamouchi et Madame Jourdain. 270
30. La Présentation turque. 272
31. Scène finale du *Bourgeois gentilhomme*. 273
32. Type de spadassin 300
33. Martine. 320
34. Argan. 358
35. Dame Béline 359
36. Monsieur Diafoirus. 372
37. Thomas Diafoirus. 373
38. Scène du *Malade imaginaire* 379
(Commentaire de l'illustration). 380
39. Toinette médecin. 385
40. Cléante. 389
41. Argan et la petite Louison. 393
42. La cérémonie du *Malade imaginaire*. 400

—

Imp. de Vaugirard. — H.-L. MOTTI, dir., 12-13, impasse Ronsin, Paris.

PQ
1823
G46
1914

Molière, Jean Baptiste
Poquelin
Scènes choisies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY